

CAMBRIA HEBERT

Hashtag: Tome 7

#Toujours

MF

Collection Hebe
NEW ADULT

JP



Publié par
JUNO PUBLISHING
2, rue Blanche alouette, 95550 Bessancourt
Tel : 01 39 60 70 94
Siret : 819 154 378 00015
Catégorie juridique 9220 Association déclarée
<http://juno-publishing.com/>

#Toujours

Copyright de l'édition française © 2021 Juno Publishing

Copyright de l'édition anglaise © 2016 Cambria Hebert

Titre original : #BAE

© 2016 Cambria Hebert

Traduit de l'anglais par Rose Seget

Relecture et correction par Miss Salsbury, Agathe P.

Conception graphique : © Francesca Webster pour *Francesca's PR & Design*

Tout droit réservé. Aucune partie de ce livre, que ce soit sur l'ebook ou le papier, ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut les photocopies, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Juno Publishing :

<http://juno-publishing.com/>

ISBN : 978-2-38228-090-4

Première édition française : mai 2021

Première édition : septembre 2016

Édité en France métropolitaine

Avertissements

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les faits décrits ne sont que le produit de l'imagination de l'auteur, ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existées, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux ou des événements ou des lieux ne serait que le fruit d'une coïncidence.

Ce livre contient des scènes sexuellement explicites et un langage adulte, ce qui peut être considéré comme offensant pour certains lecteurs. Il est destiné à la vente et au divertissement pour des adultes seulement, tels que définis par la loi du pays dans lequel vous avez effectué votre achat. Merci de stocker vos fichiers dans un endroit où ils ne seront pas accessibles à des mineurs.

Dédicace

Pour les fans de la série *Hashtag*.

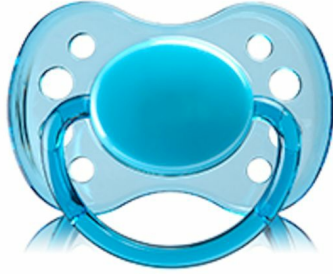
Vous vouliez un livre avec un bébé... Romeo et Rimmel aussi.

Profitez de ce dernier épisode avec notre famille préférée.

Un merci spécial à Jeddah Salera et Nathan Weller pour avoir adopté Rimmel et Romeo si totalement. La bande-annonce du livre, les photos, tout ce que vous avez fait tous les deux pour donner vie à ces deux personnages frise la perfection.

Je n'aurais sincèrement pas pu demander à travailler avec deux meilleures personnes. Merci.

#Towours
Hashtag ~ Tome 7



Cambria Hebert



Prologue



Rimmel

Surprise (substantif) : événement, fait ou chose, inattendu ou étonnant

J'avais toujours détesté les surprises.

En fait, je détestais l'inconnu. J'aimais ce qui était prévisible, ce qui était sûr. J'aimais les livres, le calme et savoir à quoi m'attendre.

Romeo avait changé tout ça.

J'étais encore sidérée des bouleversements qu'il avait apportés à mon existence. Donc dire que je détestais toujours autant les surprises aurait été une façon de nier ce qu'était devenue ma vie.

Certains jours, tous en fait, lorsque je me réveillais dans cette maison, il m'arrivait d'être encore étonnée. C'était la meilleure façon de sortir du sommeil : entre les bras de Romeo, sa jambe entre les deux miennes, la sensation de sa poitrine musclée à la peau soyeuse, plaquée contre mon dos. J'ouvris les yeux dans la lumière du jour, et lentement, ma vue de myope brouillée me révéla la pièce.

Je n'avais pas besoin d'y voir clair pour être étonnée.

Les murs argentés montaient jusqu'au plafond suspendu délimité par un cadre en bois d'un blanc éclatant. Il était composé de trois niveaux imbriqués de plus en plus petits et hauts. Le rebord de chaque niveau était peint de cette couleur argentée qui faisait ressortir le blanc du bois comme des rubans scintillants qui montaient vers le niveau le plus élevé.

À partir de cette partie, la plus haute, ils redescendaient vers les fenêtres, sur le côté de la chambre qui surplombait l'immense jardin de la propriété sur laquelle était perchée notre maison. Deux fenêtres rectangulaires immenses aux bords blancs s'ouvraient à chaque extrémité du mur. Au centre, il y avait également une fenêtre, mais de forme différente, ronde et large, cerclée de blanc.

Chaque ouverture rectangulaire était encadrée de rideaux rayés gris et blanc. Ils faisaient toute la hauteur des fenêtres et s'arrêtaient juste au niveau du sol. Pas tout à fait, si on voulait être précis. Un des rideaux était légèrement plus long que les autres. Il traînait un peu sur le parquet, d'une couleur café et il semblait légèrement de travers parfois. La décoratrice avait été horrifiée

en le voyant et avait voulu le décrocher pour le renvoyer chez le fabricant.

Je m'y étais opposée.

Je l'aimais comme ça. Pas tout à fait parfait. Un peu bizarre.

Comme moi.

Elle avait pensé que j'étais dérangée. Mais, finalement, j'avais eu gain cause. Je ne pouvais pas être mariée depuis un peu plus d'un an à un homme qui obtenait toujours ce qu'il voulait sans avoir réussi à lui piquer quelques trucs.

Les couleurs de la pièce étaient apaisantes, lumineuses, presque monochromes... pourtant rien n'était plat et je m'émerveillais chaque fois que j'admirais la décoration.

Je tournai légèrement la tête pour regarder la table de nuit en bois sombre juste à côté du lit, sur laquelle était posée une lampe en verre et en argent, avec son très large abat-jour aux formes géométriques. Il y avait également plusieurs livres que je lisais en ce moment. Ils occupaient presque toute la place.

Juste derrière était accroché un miroir dont le cadre était bien plus imposant que le miroir lui-même. Il était composé d'une matière scintillante qui évoquait des perles dessinant une sorte de chevron blanc et gris.

La table de nuit de Romeo était identique mais il n'y avait pas de livres, mais plusieurs exemplaires de *GearShark*, un magazine. Notre lit était gigantesque. La tête de lit était matelassée dans un velours crème. On aurait dit un nuage avec toutes les élégantes teintes de blanc.

Les oreillers assortis, avec cette même bordure brillante, étaient éparpillés dans toute la pièce, là où Romeo les avait balancés la nuit dernière. Je les préférais comme ça parsemés aux quatre coins de la pièce plutôt qu'à la place qui leur avait été impartie.

C'était ma maison.

Notre maison.

C'était beaucoup plus que ce que j'avais jamais osé imaginer. Plus que j'avais demandé. Plus que je voulais même et surtout plus que ce dont j'avais besoin. Mais mon mari se révélait particulièrement têtu parfois et il avait refusé de céder le moindre pouce de terrain à propos de cette maison.

Alors chaque matin, à mon réveil, j'admirais la pièce. Je contemplais notre chambre avec un tout nouveau regard, même si c'était un peu flou. Et j'étais reconnaissante.

Mais je l'étais encore plus d'avoir cet homme qui occupait plus de la moitié de ce lit géant dans ma vie. C'était Romeo, mon vrai chez-moi. Pas ce lit très moelleux, pas la peinture des murs, pas cette vue à couper le souffle par la fenêtre, ni ma Range Rover garée dans le garage pour cinq véhicules.

Lui.

Et aussi cette petite part de lui qui grandissait en moi.

C'était sans doute la plus grande surprise de toutes.

Un bébé. Un petit bout de nous deux. Quelque chose qui venait de lui et moi, une autre personne. Je savais au plus profond de moi que cette petite fille réunirait le meilleur de nous deux, et avec un peu de chance, elle n'aurait pas une once de ma maladresse.

Que je sois enceinte n'était pas une surprise. Nous désirions un enfant et Romeo s'était donné beaucoup de mal pour que nous en fabriquions un.

Romeo se donnant beaucoup de mal = beaucoup de sexe.

Ce qui n'était pas un énorme sacrifice ni pour lui ni pour moi.

Non, la plus grosse surprise avait été l'amour immédiat et incommensurable que j'avais éprouvé pour une autre personne. Qui existait à peine. Avant même que le cœur de notre fille batte, j'avais éprouvé un amour fou, à m'en couper le souffle.

Je connaissais l'amour, sans limites, mais c'était complètement différent. Ce que j'éprouvais pour ce petit bébé m'était totalement inconnu.

Tout le monde me disait que ça serait encore plus fort lorsque je la tiendrais dans mes bras pour la première fois. Je n'arrivais même pas à l'imaginer. Mais j'espérais qu'ils avaient raison.

Je crois que je n'aurais jamais assez d'amour. Surtout si cela signifiait aimer quelqu'un lié à Romeo.

— Tu recommences, chuchota alors une voix rauque et encore endormie tout près de mon oreille.

— Quoi ? souris-je.

— Tu observes cette pièce comme si tu avais été enlevée et que tu ouvrais les yeux sur un endroit que tu n'avais jamais vu avant.

Je pouffai.

— Eh bien, si on m'avait enlevée et conduite ici, je ne protesterais probablement pas.

— Tu me tues, Mini.

Romeo mordilla le lobe de mon oreille, ce qui me fit frissonner et rire en même temps.

— Si on t'enlevait, je ficherais le feu partout jusqu'à ce que je te retrouve, promit-il.

Son souffle contre ma peau et sa voix rauque alors qu'il me faisait cette promesse me fit frémir une nouvelle fois.

— Je ne resterais jamais de ma propre volonté quelque part où tu ne serais pas.

Il le savait déjà, mais je voulais le lui répéter. Je passai la main derrière moi pour la poser dans sa nuque et attirai son visage contre le mien.

Il plongea la langue dans ma bouche, me caressant paresseusement, lentement prenant le temps de m'explorer comme il l'avait déjà fait un million de fois.

Sans cesser de m'embrasser, il glissa la main sur mon ventre, caressant le bébé, le frottant gentiment. Je souris contre sa bouche.

— Ton sourire est mon goût préféré, reprit-il en s'écartant légèrement.

Mon cœur se serra.

— Oh, ton haleine du matin ! dis-je en souriant.

— C'est votre goût favori à vous aussi, madame Anderson ?

Je fis une pause comme si je réfléchissais vraiment à ma réponse.

— Je crois que je préfère les pickles.

Il éclata de rire en basculant la tête en arrière. Quand il porta de nouveau son regard sur moi, je chassai quelques mèches blondes rebelles sur son front, en le contemplant.

Je faisais ça presque tous les jours. Et je trouvais toujours quelque chose de plus à admirer.

Je voulais toujours le regarder comme la première fois, ne jamais oublier combien il faisait chanter mon cœur.

— Je t'aime, chuchotai-je.

— Je t'aime aussi, ma chérie.

Il pressa les lèvres contre mon nez et je poussai un soupir.

J'amorçai un geste pour démêler nos membres. Il poussa un petit grognement de protestation.

— Tu crois que tu vas aller où comme ça ?

— J'ai envie de faire pipi.

Ce bébé n'était pas encore bien gros, mais cela ne changeait rien. Ma vessie devait avoir la taille d'une cacahuète parce qu'aller aux toilettes était mon nouveau passe-temps favori.

— Retiens-toi, ordonna-t-il.

Je poussai un petit cri d'exclamation et ouvris la bouche, prête à lui hurler dessus : comment pouvait-il empêcher une femme enceinte d'aller aux toilettes ?

Dès que j'aurais libéré ma jambe, je lui donnerais un coup de pied.

Avant que j'aie le temps de faire quoi que ce soit, il souleva la couette et disparut dessous. Je glapis tellement fort qu'il se déplaça rapidement et prit place entre mes jambes. Je sentis ses deux grandes mains encercler ma taille et caresser gentiment mon ventre arrondi. Il faisait ça tous les matins, avant ma douche, même lorsque mon ventre était encore plat.

Je souris, les paupières closes.

— Salut, Pickle, dit-il contre ma peau.

Je souris, le visage levé vers le plafond, toujours aussi amusée par ce choix de surnom. Ce n'était pas vraiment original, mais on ne choisit pas forcément le type d'envies qu'on a lorsqu'on est enceinte. Moi, c'était les pickles. Tout le temps. Tous les jours. Alors oui... Romeo avait surnommé notre fille Pickle.

Il avait en fait commencé à l'appeler ainsi avant même que nous sachions qu'il s'agissait d'une fille. Il était certain que le bébé était un garçon, alors quand nous avons appris le sexe – pas la peine d'attendre l'écho de la vingtième semaine, un simple test sanguin suffisait maintenant –, j'avais levé les yeux vers lui.

Mais rien. Pas une once de regret d'apprendre qu'il n'aurait pas un fils. Lorsqu'il avait planté son regard dans le mien, j'avais eu l'impression que ses yeux étaient une porte ouverte sur son cœur ; ils étaient humides. Il n'avait jamais admis être au bord des larmes, mais je les avais bien vues et je n'avais pas besoin d'en parler à qui que ce soit.

Il aimait notre fille autant que moi et plus que je pensais possible pour un père. Le mien n'aurait jamais pu prétendre au titre de meilleur de l'année.

— Il est temps que tu mettes un peu plus que de la peau sur tes os, lui dit-il avant de reprendre après une pause : Elle a des os déjà, Mini ?

— Je pense que c'est encore un peu tôt. Elle a encore pas mal de temps pour ça.

Je me tus, songeuse. Je devrais vérifier tout ça, parce qu'en fait, je ne savais pas trop.

Sous la couette, Romeo grommela. Il tapota gentiment mon ventre.

— Oui, je sais. Ce que je voulais dire, Pickle, c'est de prendre ton temps. Pas la peine de devenir forte, papa l'est déjà bien assez.

— Et moi ?

— Je parle avec ma fille, Rim, me gronda-t-il, puis il ajouta, plus bas : Je vais lui parler de nos conversations entre papa et Pickle.

Je pouffai.

Il embrassa gentiment mon ventre de nouveau. Il était à peine plus arrondi qu'avant. Sa grande main suffisait amplement à le couvrir entièrement. Il repoussa la couette et bondit du lit.

Il était torse nu. Son corps était bronzé, musclé, aussi lisse que le jour où j'avais fait sa connaissance dans la bibliothèque.

— Je peux aller aux toilettes maintenant ?

J'avais essayé de prendre un ton sec, mais c'était impossible, j'étais bien trop charmée par son attitude.

Il se pencha sur moi sans s'appuyer du tout contre mon corps.

— Être nul en cours a été la meilleure idée de ma vie.

— Pas de quoi être fier, Roman Anderson.

— Cela m'a conduit à toi, non ?

Je ne voulais pas lui concéder que cela avait été une très bonne chose alors je l'embrassai à la place. Lorsque je m'écartai un peu, il me souriait triomphalement comme s'il savait que c'était un moyen d'éviter de lui donner raison.

Qu'il était agaçant !

Mais tellement séduisant aussi.

— Je vais prendre ma douche. Tu veux que je te lave les pieds ?

— Je peux m'en occuper moi-même, merci, rétorquai-je.

— C'est pour m'entraîner quand tu ne pourras plus le faire dans quelques mois, ajouta-t-il en quittant le lit.

— Je te rejoins dans une minute, lançai-je lorsqu'il disparut dans l'immense salle de bain.

Le sourire aux lèvres, je m'assis dans notre lit, les jambes pendantes. Je ne portais qu'une brassière en dentelle noire et un boxer. Romeo adorait voir mon ventre à peine arrondi, alors je l'exposais dans notre lit chaque soir.

Je traversai la chambre, marchant sur le tapis de la chambre en réunissant mes cheveux hirsutes. J'avais mal partout ce matin. J'avais dû prendre une mauvaise position dans mon sommeil. Une douche chaude serait très agréable.

L'eau coulait déjà dans la douche d'où s'élevait de la buée lorsque je me dirigeai vers les toilettes séparées. Romeo était devant la vasque, en train de se laver les dents. Il me sourit, les lèvres couvertes de dentifrice.

J'éclatai de rire et m'enfermai dans les toilettes.

C'est à ce moment précis que la vie telle que je l'envisageais bascula.

Une autre surprise sur mon chemin... Une qui me rappelait à quel point je ne les aimais pas.

Une peur panique me déchira en deux. Cela faillit même ne pas me faire remarquer la douleur que je ressentais en même temps.

Les mains tremblantes, je me rajustai et me levai, restant immobile dans la petite pièce, les oreilles sifflantes. Je luttai contre l'envie de m'évanouir.

J'ouvris la porte à la volée et titubai dans la salle de bain.

Romeo était devant la douche, la main sur la porte vitrée.

— Allez, viens, petite tortue, lança-t-il en se tournant vers moi, son fameux sourire aux lèvres.

Il s'effaça immédiatement.

— Rim ?

Il lâcha la porte, qui retomba lourdement, pour se tourner complètement vers moi.

J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit. J'essayai une seconde fois.

— Rimmel, répéta-t-il en me prenant par les épaules.

Une crampe aiguë tordit mon bas-ventre. Je m'effondrai contre lui en gémissant. Il me retint, me repoussant un peu pour mieux voir mon visage.

— Quelque chose ne va pas, Romeo, réussis-je à articuler.

Je sentis quelque chose couler sur mes cuisses. Je baissai les yeux. Deux sillons de sang dégoulinèrent sur mes jambes.

Je fondis en larmes silencieuses.

Je ne sus pas trop ce qu'il se passa après. Romeo était là, toute notre famille aussi. Il hurlait des ordres et j'entendis le son de la Hellcat.

Le seul souvenir que je conservai de ce moment où notre fin heureuse se transforma en début de cauchemar, ce fut de me retrouver allongée dans un lit d'hôpital sans ce sifflement dans les oreilles.

Et puis, on resta à deux.

Pickle avait disparu avant même que nous fassions sa connaissance.

Peut-être que papa était assez fort pour eux deux, mais maman ?

Maman était le maillon faible.



Trois mois plus tard...

Chapitre 1



Romeo

Botter des culs. S'imposer.

Une journée ordinaire au football. Et dans ma vie normale.

J'entamais ma troisième saison professionnelle avec les Knights du Maryland, mais j'avais l'impression que c'était la première. Sauf que je ne soignais pas une blessure à l'épaule et que je commençais tous les matchs.

Et, oh oui, j'avais également un Super Bowl.

Je voulais simplement dire que j'éprouvais toujours le même frémissement en enfilant mon maillot ; la même excitation lorsque je posais le pied sur la pelouse fraîchement tondue en attendant le coup de sifflet annonçant le début du match.

Je connaissais bien mes coéquipiers maintenant. Je n'étais plus un débutant dans la NFL ou comme joueur. Mais mon amour pour ce jeu était encore très vert, autant qu'un billet d'un dollar tout neuf.

J'espérais garder cet état d'esprit. Passionné. Motivé. Gourmand.

Quand j'étais parti pour notre stage d'été, j'avais de sérieux doutes pourtant. Je ne le sentais pas. J'aimais toujours autant jouer, mais j'avais perdu ma motivation. Parfois, la passion est atténuée par les événements de la vie. D'autres choses prennent le dessus. Je me souvenais avoir préparé mon sac en me demandant si j'aurais la tranquillité d'esprit nécessaire pour cette saison. Cela m'inquiétait. C'était la première fois que je ressentais ça depuis ma blessure au bras. Si je n'étais pas pressé de jouer, l'idée de ne pas jouer me dérangeait autant.

Mais en fait, c'était justement ce dont j'avais besoin.

Cela s'était révélé une façon de faire baisser la pression, de calmer l'effet de tous les ennuis qui m'avaient mis dans un tel état. Cela m'avait rappelé pourquoi j'aimais autant ce sport. Quand j'étais sur le terrain, j'oubliais tout le reste. Mon intense concentration sur le jeu dans ces moments-là était un vrai soulagement.

Mais je n'avais pas complètement oublié tout le reste.

D'où l'idée de botter des culs et de m'imposer. J'avais apporté tous mes problèmes avec moi sur le terrain. J'avais concentré tout cela en moi et avais dirigé cette énergie vers mon bras, mes

lancers et l'élan qui me propulsait sur le terrain.

J'étais doué pour les *touchdowns*. Je n'étais pas souvent celui qui courait avec la balle. J'étais plus musculeux que la plupart des *quarterbacks* et parfois cela me ralentissait.

Pas cette saison.

Non, cette saison, je m'étais déjà fait une réputation d'être un *quarterback* capable de balancer des missiles en direction de la *end zone*¹, mais aussi de foncer dans le tas, avec la balle.

C'était de bons moments.

Je n'étais pas agressif dans ma façon de jouer, mais il y avait une détermination farouche dans mon jeu qui n'était peut-être pas là avant. Le coach disait que j'étais en train d'acquérir mon propre style. Mon expérience commençait à influencer ma manière de jouer.

Mais il se trompait.

La raison pour laquelle nous étions aussi bons, qui expliquait ma façon plus déterminée de jouer était ailleurs.

Je bouillonnais intérieurement. J'avais contenu cette rage jusqu'à ce que je la laisse monter en moi.

Le matin où Rim était apparue avec son petit ventre rond et du désespoir au fond de ses yeux d'un brun chaud, ma vie avait basculé définitivement.

Parfois, les images dans ma tête étaient incroyablement vivaces. Je me demandais si elles pâliraient un jour. J'étais là, aujourd'hui, trois mois plus tard, au milieu des bruits des claquements de portes des vestiaires, de mes coéquipiers et dans l'odeur persistante de la sueur sur les balles.

Spoiler de vestiaire : oui, les balles sentent la sueur. Et ce n'est pas une odeur agréable.

J'étais toujours dopé par notre victoire de ce soir. Je transpirais encore et j'avais de la terre sous les ongles.

Mais cela n'avait aucune importance.

Mes souvenirs continuaient de me hanter à n'importe quel moment.

Rimmel avec du sang qui coulait sur la face interne de ses cuisses. La façon dont elle avait noué ses bras autour de sa taille comme un bouclier. La douleur qui obscurcissait son regard et sa fragilité lorsque je l'avais prise dans mes bras pour me précipiter dans la voiture.

Elle m'avait dit un jour que ses souvenirs de cette période étaient flous, qu'elle avait l'impression que tout s'était déroulé derrière un voile. Je ne lui avais jamais dit, mais parfois je lui enviais ça.

J'avais été aux premières loges et j'avais assisté à tout.

Je ne voulais plus jamais voir ça. La panique qui m'avait submergée était sans égale. Je pense que cela m'avait définitivement changé. Comme lorsqu'une cicatrice reste imprimée sur une peau immaculée. Je tremblais de la tête aux pieds, j'avais une boule dans la gorge et respirer n'était plus un réflexe. Je n'avais pas simplement peur pour ma fille, mais aussi pour ma femme.

Parfois, je me souvenais du soir où Braeden avait emmené Ivy aux urgences. C'était le jour où nous avions découvert qu'elle était enceinte de Nova. Je me souvenais l'avoir vu, tout seul, devant la vitre de la nurserie.

Ses yeux cernés, mon cœur serré alors que nous attendions de savoir si le bébé était toujours là ou non.

Je comprenais tellement bien ce qu'il avait traversé cette nuit, mais aussi terrible que cela ait été...

Ce que Rim et moi avons traversé était bien pire.

J'étais un homme plutôt cool. Les gens disaient souvent que j'aurais pu obliger un écureuil à me donner ses dernières noisettes en plein milieu d'un blizzard.

Enfin, personne ne disait une chose pareille, mais ça n'en était pas moins vrai.

J'avais raconté pas mal de conneries pour séduire Rimmel au fil des années. C'était l'une des milliers de raisons pour laquelle elle m'aimait – une autre était, je cite : mon « gros ego » – j'étais amusant et sympa.

Je n'avais pas beaucoup de regrets, ce n'était pas mon genre. La vie était trop courte franchement, j'étais trop heureux pour me préoccuper de quelque chose qui me serait passé sous le nez. Mais je regrettais un truc que j'avais dit une fois.

J'en voudrais un comme ça, mais en bleu.

C'était ce que j'avais dit la première fois que j'avais pris ma nièce dans mes bras. C'était une blague, sans en être une. L'idée d'un petit bout de chou que nous fabriquerions tous les deux, Rim et moi, était née ce jour-là. L'envie de devenir père, un parent, avait éclos quelque part en moi.

Je ne savais pas à ce moment-là à quel point une remarque pouvait avoir un tel impact.

À partir de cet instant, c'était comme si un compte à rebours que j'ignorais avait commencé. La presse avait lancé la chasse au « *baby bump* » – je précise d'ailleurs que la chasse au *baby bump* est un truc complètement stupide comme le *bun* n'est pas une façon de se coiffer – les gens avaient commencé à nous demander quand nous aurions un bébé. J'avais l'impression qu'on nous posait quotidiennement cette question.

J'avais vite compris que ce n'était pas une question comme les autres. Elle avait autant d'impact que ma petite blague ce jour à l'hôpital.

Peu de temps après que Nova fut arrivée à la maison, Rim et moi avons commencé à essayer de faire un bébé, même si nous disions à qui voulait l'entendre que nous voulions passer un peu de temps tous les deux. Cela ne regardait pas les gens, pas plus que notre mariage secret. Nous nous réservions certaines choses. Certains événements étaient trop sacrés et importants pour être dits.

Et un jour, à ma grande surprise, j'avais trouvé ma femme en larmes dans la salle de bain, parce qu'elle n'arrivait pas à me donner ce petit bout de chou que j'avais commandé de façon si mignonne.

Putain !!!

Je n'avais pas la moindre inquiétude malgré les mois d'essais infructueux. J'ignorais que chaque échec lui brisait le cœur. Pour moi, essayer était déjà très plaisant.

Mais pour Rim, c'était plus grave. C'était quelque chose qu'elle n'arrivait pas à faire. En tout cas dans le temps qu'elle s'était donnée pour y parvenir.

Je ne m'étais pas rendu compte de la pression qu'elle s'était mise avant de la trouver en larmes ce jour-là. Elle avait les yeux rouges, les lunettes de travers. Ses cheveux étaient hirsutes et elle était assise dans la salle de bain, un mouchoir serré dans la main. Je voyais mon nom dans son dos, sur mon *hoodie* Alpha U. C'était son favori.

Elle avait été mortifiée que je la découvre ainsi.

C'était dans des circonstances bien différentes, mais cette image m'avait renvoyé à une autre, celle où elle était assise au refuge avec un chat borgne sur les genoux.

J'étais tombé amoureux de Rim ce jour-là.

J'étais retombé amoureux d'elle dans cette salle de bain.

Je m'étais assis près d'elle et l'avais prise dans mes bras. Nous avons parlé. Elle avait l'impression qu'elle n'était pas à la hauteur, qu'elle me laissait tomber. Comme si c'était possible.

Nous avons eu une longue conversation sur le sol de la salle d'eau à propos de ce qu'était une épouse pour moi ; cela avait donné à peu près ça :

— Respire. C'est la seule chose que j'attends de toi.

Une bonne discussion qui m'avait valu une pipe et un grand sourire sur son magnifique visage.

Peu de temps après, je l'avais trouvée à nouveau en larmes dans la salle de bain. Pendant un bref instant, je m'étais dit que cet endroit était maudit. Jusqu'à ce que je remarque le sourire à travers les larmes. Elle avait tendu sa main ; au creux de sa paume se trouvait un bâtonnet. J'avais eu très, très envie de faire une blague sur le fait qu'il était hors de question que je touche un truc sur lequel elle avait fait pipi.

Mais je m'étais abstenu. Elle avait trop d'étoiles dans les yeux.

Elle était enceinte. Mon bébé allait avoir un bébé.

La vie était belle. Mieux que ça, même.

L'idée que nous allions avoir une fille s'était installée toute seule dans nos vies. Nous avions eu tellement de précieux moments pour nous habituer à cette idée, pour la désirer... Pour l'aimer.

Puis elle nous avait été arrachée.

Je n'avais jamais vu autant de souffrance dans le regard de mon épouse. Je me souvenais quand je la portais, après sa sortie de l'hôpital – comme si j'allais la laisser dans un fauteuil roulant alors que j'avais des bras faits pour ça – ce qu'elle m'avait dit en me regardant.

— Cela n'aurait pas dû se passer comme ça.

Non. En effet.

Mais c'était notre réalité.

Et voilà où j'en étais. Où nous en étions.

Pendant les premières semaines, j'avais fait tout mon possible pour aider Rimmel et permettre que nous traversions cette épreuve. J'avais repoussé au fond de moi toute ma colère, ma tristesse et ma frustration parce que cela n'aiderait pas Rimmel ni ne ferait disparaître ce vide dans son regard.

En fait, je m'inquiétais que si jamais elle le voyait, sa souffrance augmente encore.

La préparation de la nouvelle saison avait alors commencé et m'avait offert un défouloir. J'avais tout lâché sur le terrain. Pendant l'entraînement, pendant les matchs de préparation. Chaque fois que j'en avais l'occasion. Cela m'avait aidé. J'avais toujours Rimmel, ma famille et je savais que nous aurions un autre enfant un jour.

— On est la bombe.com, lança B en abattant son poing contre la porte du vestiaire fermé juste à côté du mien. On va encore gagner le Bowl cette année.

— Oui, répondis-je en souriant.

— Sacré lancer, ce soir, continua-t-il en appuyant son dos au vestiaire, les bras croisés.

— Vraiment ? Tu as été à l'image de ta réputation toi aussi, Hulk.

Braeden fit jouer ses biceps et les embrassa.

— Les vermicelles colorés. Ça embellit le corps.

— Ne dis plus jamais ça.

— Les rageux ragent, rétorqua-t-il.

— Les frimeurs friment, l'imitai-je.

— Tu es un vrai connard, je vais prendre ma douche, dit-il en me foudroyant du regard.

— Je te rejoindrais bien, mais j'ai peur de te filer des complexes.

Braeden s'immobilisa avant de faire volte-face, la serviette nouée autour de sa taille venant heurter ses jambes.

— Ah, mais je la sors quand tu veux, juste là, s'il faut, Rome. Et on fera un concours de taille de bites.

Plusieurs de nos coéquipiers se mirent à ricaner.

— C'est bon, Hulk, épargne-nous ça !

— Libère le Kraken, hurla quelqu'un.

Braeden adressa un doigt d'honneur général. Je continuai à retirer mes protections, le sourire aux lèvres, avant de ceindre, moi aussi, une serviette autour de ma taille. J'étais sur le point de fermer mon casier lorsque mon téléphone tinta annonçant l'arrivée d'un message.

C'était Trent.

J'ouvris le message et contemplai la photo qu'il m'avait envoyée. Je resserrai ma prise sur l'appareil et les muscles de mon cou se tendirent. Peu importait l'énergie que j'avais dépensée sur le terrain ce soir, il ne m'en fallut pas plus pour avoir envie de casser des têtes à nouveau.

Je pris une grande inspiration puis relâchai mon souffle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda B, qui était toujours à mes côtés.

Il avait parlé à voix basse, sans une once d'ironie.

Je lui tendis mon téléphone pour qu'il voie la capture d'écran montrant un nouvel article publié par les « papararceurs »

Parararceur, c'est-à-dire ces journalistes qui refusaient d'arrêter de publier des articles sur ma femme et moi.

En fait, je préférerais les appeler ces « enfoirés de photographes », mais Rim n'aimait pas que je parle mal. Je n'aimais pas du tout la torture qu'elle subissait à cause d'eux. Mais j'essayais de ne pas trop m'énerver contre eux quand j'étais avec elle, parce que c'était mieux comme ça.

B ricana.

— C'est quoi ? Ton dixième divorce dans les trois derniers mois ?

— Lis le sous-titre.

Braeden prit le téléphone et l'orienta davantage dans sa direction. Un grondement sourd résonna.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il doucement en détournant l'appareil.

J'en profitai pour envoyer un texto à Trent.

Rim a vu ça ?

Malheureusement.

Comment va-t-elle ?

Un peu silencieuse, mais ça va.

Ils sont toujours là ?

Je tapais à toute vitesse. Mon vol de retour prévu pour demain me semblait bien loin.

Non.

Bizarre, mais je ne lui fis pas part de ma surprise. Heureusement que Trent était là. B lisait notre échange par-dessus mon épaule. Pas de problème pour moi, ce serait toujours ça que je n'aurais pas à expliquer. Je tapai à nouveau :

Tu es à la maison ?

Oui. Je reste un peu. Je lui ai dit que j'avais envie de cookies.

J'esquissai un sourire. Rim ne pouvait pas résister à un membre de la famille affamé. Même si

elle n'avait pas envie d'avoir une baby-sitter, comme elle disait, si jamais Trent avait déclaré avoir faim, elle s'était immédiatement assurée qu'il trouve de la nourriture. Tout le monde me désignait comme l'alpha de la famille, mais celle qui en était à la tête, c'était elle. Après notre mariage, Rimmel avait assumé sa place. La bague qu'elle portait au doigt était peut-être un simple bijou, mais les papiers que nous avons signés, les vœux que nous avons échangés, cela lui avaient offert quelque chose.

La sécurité. Une famille qu'elle n'avait jamais eue. La promesse que nous ne partirions jamais. Et le fait que nous soyons tous à l'abri de notre résidence, derrière ses murs, ensemble, n'avait fait que le renforcer. Rim s'occupait de tout le monde, imposait les pancakes du dimanche et prouvait que la loyauté et la famille qu'on se choisissait étaient bien plus fortes que les liens du sang.

Elle était notre ciment.

Elle était mon ciment.

C'était la mère en elle.

Cette idée fit jaillir un éclair de regret et de douleur en moi, mais je le repoussai.

Braeden ricana.

— Ce salopard a toujours droit à ses cookies. J'espère qu'elle ne lui a pas donné mes vermicelles, marmonna-t-il encore.

Merci, frerot. Je l'appellerai dès que je serai rentré à l'hôtel.

Après ce dernier SMS, je fourrai mon téléphone dans mon vestiaire, le temps que je me douche rapidement. Je voulais rentrer vite et appeler Rim. Entendre sa voix.

Elle me manquait. Je ne l'avais pas vue depuis deux semaines. C'était beaucoup trop long. Si elle me manquait déjà tellement, la saison promettait d'être pénible.

Braeden ne me quittait pas des yeux alors que je me dirigeais vers les douches. Je continuai sans m'arrêter. Il finit par m'emboîter le pas.

— La presse commence vraiment à me fatiguer.

J'avais parlé d'une voix rauque et sèche. J'étais déjà soulé par les journalistes, en fait. C'était le cas depuis la première fois qu'ils avaient publié quelque chose qui avait fait de la peine à Rimmel.

B me donna un petit coup sur l'épaule.

— Tu n'as qu'un mot à dire. J'ai une caisse complète de feux d'artifice et de paintballs. Je n'attends que ça pour leur lâcher dessus.

J'émis un petit grondement. Comme il ne me répondait pas, je levai les yeux vers lui.

Il me rendit mon regard, sans ciller.

— Tu es sérieux ? demandai-je, un sourcil arqué.

— Oui, ils sont dans le garage, sous clé.

Cela ressemblait aux genres de trucs qu'on aurait faits au lycée et qui nous auraient valu des remontrances de ma mère. Nous étions des adultes maintenant. Avec des responsabilités. On ne faisait pas ça, c'était indigne de nous.

Ils continuent à torturer ta femme.

Cette idée était comme un coup de pied dans les bijoux de famille.

— Ne te débarrasse pas de ton stock.

Il me regarda, surpris, et répondit :

— Ça ne bougera pas de là.

Tant mieux, parce que j'avais l'impression que nos paparceleurs non plus.



Mais la douleur de l'avoir perdue ne diminuait pas. J'avais appris à vivre avec les élancements douloureux des souvenirs, ils étaient moins acérés qu'au début.

Si la douleur était supportable, les souvenirs ne l'étaient pas. Le déroulé flou des événements ce jour-là étaient incroyablement vivaces. Et le fait que j'ai été plus ou moins consciente durant cette journée ne changeait rien, parce que les émotions de ce que j'avais oublié me hantaient.

Puis quelque chose avait remplacé la douleur agonisante. Le désespoir. Une pensée qui me dévorait.

Je m'interrogeais.

Et si ? Pourquoi ? Quand ? Encore ?

Et si je ne l'avais pas perdue ? Et si j'avais un petit bout de chou dans mes bras maintenant ?

Pourquoi une telle chose nous arrivait-elle à nous ? Pourquoi m'infligeait-on une telle punition ? Pourquoi la presse était-elle si indifférente à ma douleur, si froide et cynique ? Quand cela cesserait-il de me faire aussi mal ? Quand tomberais-je à nouveau enceinte ? Serait-ce même possible ? Pourquoi ne l'étais-je pas déjà ? Et si cela arrivait... Est-ce que je ferais une nouvelle fausse-couche ?

Mon cerveau était comme Internet, avec des dizaines de pages ouvertes.

Le temps passa. J'étais plus solide que les jours qui avaient suivi la perte du bébé. Ma famille était ma planche de salut, la lumière au bout d'un tunnel sombre qui parfois me tentait.

Romeo était comme une vis fixée au mur. Une ancre, solide et inamovible. Il me maintenait debout les jours où je n'y arrivais pas seule.

Et pendant ces jours qui avaient suivi ma fausse-couche, alors que nous étions tellement ébranlés tous les deux, il avait tenu le choc et notre famille avait serré les rangs derrière nous. Dieu merci.

Je ne savais pas pourquoi j'avais perdu Evie. Personne ne le savait. Les médecins nous avaient parlé de statistiques et des causes probables. Je les avais à peine écoutés. Elle était partie. Leurs explications ne la ramèneraient pas.

Mais j'avais une raison de continuer à avancer.

Non. Pas une raison. Plusieurs.

Romeo. Braeden. Ivy. Trent. Drew. Nova. Mon refuge. Les animaux. Romeo – oui, il revenait deux fois parce qu'il était le plus important.

La perte de notre fille était incommensurable, mais j'avais encore beaucoup de choses. Parfois, c'était difficile d'être reconnaissante, mais d'autres jours... j'ouvrais les yeux et ressentais ce même sentiment d'émerveillement et de surprise que ma vie ressemble à cela.

C'était déjà ça.

Romeo était tout.

C'était peut-être bizarre, mais il était déjà tout pour moi avant, mais maintenant il l'était plus encore.

Je me sentais encore plus proche de lui, mais en même temps, plus éloignée.

Je ne comprenais pas bien pourquoi et la plupart du temps, je n'y pensais même pas. Je m'y refusais. C'était trop dur et j'avais assez de difficultés comme ça. Je me concentrais sur notre proximité. Sur la façon dont parfois mon cœur ne battait que pour lui.

Je me concentrais sur ses yeux bleus et son sourire fascinant.

Sur la vie que nous partagions, la famille que nous avons et j'essayais de ne pas laisser ce que nous avons perdu occuper tout mon esprit. La plupart du temps, j'y arrivais. Parfois, non.

Le refuge, jumeau du premier, que nous avons pu ouvrir après l'énorme levée de fonds que

nous avons organisé, Valerie et moi était devenu le mien. Comme celui que Michelle dirigeait encore à l'autre bout de la ville.

J'adorais me trouver ici. C'était mon projet autour des animaux, ma passion et je ne regrettais pas une seconde d'avoir abandonné mes études de vétérinaire pour diriger ce refuge. Il m'apportait beaucoup. Il comblait mon cœur même les jours où il semblait complètement vide et douloureux.

Ce lieu était bien plus vaste que celui où je passais de si longues heures. Il faisait presque le double de taille. Il se trouvait dans un bâtiment à l'écart des artères principales, dans une petite rue sinueuse ; il était entouré d'herbe, en pierres brutes, mais vraiment ; comme si on venait juste de les extraire d'une carrière. Leur ton brun et gris lui donnait un air accueillant, ce que j'appréciais particulièrement parce qu'un refuge ne devait jamais donner une impression froide et clinique.

C'était le foyer, qu'on espérait temporaire, des animaux qui étaient recueillis, mais aussi des employés qui donnaient de leur temps avec tellement de bonne volonté.

Les fenêtres étaient de taille et de forme standard, avec un encadrement peint en blanc, fermées par des stores en bois. Peu de temps après qu'Evie s'était envolée, j'avais installé des jardinières de fleurs aux fenêtres de devant.

Enfin, ce n'était pas vraiment moi. Les outils de bricolage et moi, ça faisait deux. Romeo les avait fixées une belle journée d'été, torse nu.

Trois animaux avaient été adoptés ce jour-là.

J'étais certaine que ce n'était pas les fleurs que j'étais en train de planter qui avaient attiré les gens... C'était son torse nu, luisant de sueur. Et le fait qu'il faisait un petit signe et un clin d'œil à chaque femme qui se présentait.

Mon mari, toujours charmeur. Mais c'était pour la bonne cause.

Pour compléter les jardinières, j'avais placé des plantes en pot à l'entrée, donnant ainsi au refuge un air encore plus domestique. À l'automne, la pelouse et l'allée s'étaient couvertes de feuilles couleur vieil or et orange. Il n'y avait plus de fleurs pimpantes, elles attendaient que l'hiver passe. À la place, on trouvait des citrouilles devant l'entrée, résultats de la visite d'Ivy et Nova dans un jardin fermier.

Petite remarque : si vous amenez Drew avec vous dans un jardin fermier, il voudra conduire le tracteur avec la charrette de foin. Et quand l'homme chargé de faire cela reconnaîtra Drew comme le fameux coureur automobile qu'il est, il lui laissera le volant. J'ai bien dit un tracteur, pas une voiture de course. Il faudra le prévenir. Attendez, on lui a tous dit... en hurlant à plein poumon en le voyant foncer dans les champs de maïs avec le tracteur et la remorque. Si nous n'avions pas déjà choisi nos citrouilles, on aurait eu de la citrouille en purée. Inutile de dire que ce n'est pas Drew qui nous a raccompagnées à notre point de départ. Quand on entrait dans le refuge, on arrivait à une accueillante réception. Le sol carrelé ressemblait à un vrai parquet. C'était joli sans les inconvénients de l'entretien du bois. Les murs étaient d'une couleur neutre qui tirait sur l'amande et les fenêtres étaient encadrées de moulures en bois sombre.

Au centre de la pièce se trouvait un comptoir. La partie accueillant les visiteurs était construite avec les mêmes pierres qu'à l'extérieur et le large comptoir était en granit. La partie centrale était la plus élevée ; de chaque côté, il avait été abaissé. Le mur derrière la réception était peint d'une jolie teinte aubergine avec le logo du refuge écrit en blanc. Deux portes se trouvaient là qui ouvraient sur des couloirs conduisant à la partie réservée aux animaux et à la salle de stockage ainsi qu'à un cellier.

Chaque animal avait droit à un box carrelé ; j'avais refusé des cages parce que leurs petites pattes se coinçaient souvent dans les croisillons des barreaux, ainsi chaque box était clos par une vitre qui leur permettait de bien voir. Il y avait plusieurs étages de box, pour occuper toute la place en hauteur.

Les chiens, plus gros, avaient droit à des box plus vastes, carrelés aussi, mais avec une porte métallique et ils étaient tous au niveau du sol.

Les salles d'eau et le cellier étaient tout simples, mais très propres. La buanderie était équipée de machines à laver et de sèche-linges dernier cri. Cadeaux de Valerie et Tony.

Derrière le refuge s'étendait un large espace herbeux clos dans lequel les chiens pouvaient s'ébattre. Il y avait aussi des bancs pour le personnel et sur la gauche, il y avait une autre construction non close celle-ci, donation de Braeden et Ivy, l'été dernier.

C'était une piscine pour les chiens. Elle était creusée dans le sol et leur permettait de nager et de se rafraîchir les chaudes journées d'été. Mon projet était de la faire clore pour pouvoir la garder ouverte toute l'année.

Oui, je sais. Une piscine. J'ai un rapport compliqué avec les piscines. Avec l'eau en général. Braeden avait failli s'étouffer avec son pancake lorsque je lui avais dit que c'était à ça qu'allait servir l'argent qu'il avait donné.

Mais c'était pour les chiens, pas pour moi. Et quelques-uns des plus âgés souffraient beaucoup de l'inactivité imposée.

Je ne m'occupais pas du bain des chiens, d'autres membres du personnel y veillaient.

J'étais fière de ce refuge. C'était autant mon foyer que mon autre maison. Je passais beaucoup de temps ici, comme certains animaux.

C'était l'heure de la fermeture. Les portes étaient closes et les animaux dans leurs quartiers pour la nuit. Je restais toujours au moins une heure après avoir tout bouclé. J'aimais prendre mon temps pour nettoyer, réorganiser le cellier et terminer la lessive. C'était calme le soir et j'appréciais ce travail fastidieux.

Surtout lorsque Romeo était parti pour son stage de préparation de la saison.

Il serait de retour demain matin et rien que d'y penser, mon ventre se serrait d'excitation. J'attendrais toujours son retour avec cet état d'esprit, très probablement.

C'était l'autre raison pour laquelle je fermais ce soir et vérifiais que tout était en ordre. Je ne viendrais pas demain ni après-demain. Ce serait, pour Braeden et Romeo, leur dernier moment de calme avant la reprise officielle de la saison. Après ils auraient de nombreux déplacements avec peu de jours de repos. Si je pouvais rester à la maison, je n'allais pas m'en priver. Rien n'avait plus d'importance. De plus, le personnel était parfaitement capable de gérer le refuge.

Je fermai la lumière vérifiant que les veilleuses fonctionnaient pour la nuit et sortis par la porte de devant.

Molly était encore là, assise à un petit bureau sur le côté. Je l'observai, le menton appuyé sur la main, un mug de ce qui devait être du thé près de son coude. Elle était l'une des deux employées à plein temps, en dehors de moi, bien sûr, les autres étaient des bénévoles d'Alpha U ou de la ville.

Molly était grande, elle avoisinait le mètre quatre-vingts. Elle était fine et ses cheveux blonds étaient courts et lisses. Je l'enviais parce qu'elle n'avait probablement même pas besoin de les démêler le matin. Le look décoiffé et désinvolte convenait à cette coupe.

J'avais dit une fois à Ivy que j'allais me couper les cheveux ainsi. Elle m'avait répondu que je devais être folle parce que ma chevelure était magnifique et elle m'avait fait une longue leçon sur

les soins capillaires à faire. Bla-bla-bla... Je n'en avais plus jamais parlé.

Cela n'avait pas vraiment d'importance puisque je ne coiffais parfois pas du tout mes cheveux en me levant. Cela me fit sourire. Mais je m'occupais bien plus de mes cheveux ces temps-ci, ce qui me mit mal à l'aise en y pensant.

Parce que vous savez... les raisons.

— Molly, je te croyais déjà partie, dis-je en m'approchant de son bureau.

Elle sursauta et pressa la main sur son cœur.

— Rimmel ! Je ne t'avais pas entendue arriver.

— Je ne voulais pas te faire peur, dis-je, amusée.

— Il faut que j'arrête de regarder des films d'horreur la nuit, dit-elle en soupirant, le sourire aux lèvres.

— Certainement. Quoi que tu aies à faire, tu pourras le terminer demain. Pas besoin de rester aussi tard.

Elle s'éclaircit la voix et baissa les yeux. Une expression se peignit brièvement sur son visage et mon cœur se serra.

— J'avais terminé en fait, je t'attendais.

— Tu m'attendais ?

— Oui, le temps que ton frère arrive.

On avait un accord, gênant, mais nécessaire. Lorsque je faisais la fermeture, Romeo et Braeden m'escortaient jusqu'à ma voiture. Si Romeo était en ville, il me conduisait. Si ni Braeden ni lui n'étaient là, c'était Trent ou Drew. Et si aucun n'était disponible, je ne faisais pas la fermeture.

Après tout ce que nous avons traversé, que Romeo exige que je ne sois pas seule le soir au boulot n'était pas aussi exagéré. Je préférerais ça moi aussi.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, dis-je vivement. Rentre chez toi et regarde un film qui ne te fiche pas la trouille.

Molly éclata de rire.

— Je sais que je ne suis pas obligée, mais il fait nuit et il est tard...

Elle jeta un regard vers la porte. Bizarre que cela ne lui ait pas traversé l'esprit quand elle sortait tard, seule.

— Quelque chose ne va pas ? demandai-je en remontant mes lunettes sur mon nez.

J'avais rassemblé mes cheveux dans un chignon flou. J'étais à peu près sûre qu'il y avait un crayon perdu dedans, depuis que j'avais fait l'inventaire tout à l'heure. J'avais aussi du poil de chien sur mon jogging.

— En dehors du fait que j'ai une imagination qui s'affole lorsque je regarde des films d'horreur ?

Elle cherchait à éluder ma question.

Je baissai les yeux sur ce qu'il y avait sur son bureau et qu'elle regardait quand j'étais arrivée. Son iPad était ouvert devant elle. Un mauvais pressentiment m'envahit.

— Qu'est-ce que tu lis ? demandai-je en m'approchant pour essayer de voir son écran.

— Rien, répondit-elle en ramenant ses bras devant pour m'empêcher de voir.

J'allais lui dire qu'elle se fichait de moi lorsqu'on entendit tourner une clé dans la serrure. On releva les yeux en chœur pour voir Trent se glisser dans le refuge et fermer soigneusement derrière lui.

— Salut, sœurette, lança-t-il, en faisant tourner son trousseau de clés autour d'un de ses doigts.

J'aimais beaucoup qu'il m'appelle ainsi. C'était nouveau pour lui. Chaque fois qu'il prononçait ce mot, une vague de chaleur me submergeait. J'adorais ma grande famille. Je n'avais pas connu ça avant. Et je pensais ne jamais le connaître. Je n'avais pas imaginé disposer d'un groupe de frères autodésignés tous aussi autoritaires les uns que les autres.

Pendant un moment, Trent avait fait partie de mon second cercle familial, puis il avait un peu disparu. Cela m'avait blessée même si nous n'étions pas aussi proches que je l'aurais voulu. Puis tout avait changé quand Drew et lui s'étaient déclaré leur amour et Trent était devenu un membre de la famille. Et pas du second cercle. Nous étions bien plus proches maintenant.

— Salut, lançai-je, tout sourire.

— Désolé, je suis en retard, j'ai été retenu.

— Tout va bien ? demandai-je, suspicieuse.

Il hocha la tête.

— Bon, eh bien, j'y vais, lança Molly, en enfilant une veste légère et en rassemblant, sac, thé et iPad. Repose-toi bien, Rimmel. Profite de ton mari.

Trent s'était rapproché de la réception. Elle le fixa avec attention.

— Le parking est libre ?

Le mauvais pressentiment revint en force.

— Molly, appelai-je. Je peux regarder ce que tu étais en train de lire ?

Je m'approchai d'elle, la main tendue vers son iPad.

— C'est gênant. C'était juste une romance idiote.

— Tu n'as pas à être gênée par tes lectures. Peu importe ce que c'est.

Molly ouvrait la bouche sans doute pour m'offrir une nouvelle excuse, mais je m'emparai de son iPad et appuyai sur l'écran. Dès que je vis ce qui s'affichait, je serrai les dents.

— Ah, c'est nouveau ça, remarquai-je, incapable de cacher mon agacement.

Trent vint se placer à côté de moi.

— Putain de journalistes, marmonna-t-il. Ne lis pas cette merde, Rim.

LE DIVORCE EST IMMINENT !

Romeo est au sommet de son art, mais où est Rimmel ? Certaines sources indiquent que la fausse-couche et la difficulté de tomber à nouveau enceinte ont provoqué des tensions dans le couple et qu'on se dirige tout droit vers une séparation officielle.

Je serrai les doigts sur l'iPad. Ma vision se brouilla et une sensation de malaise s'insinua en moi.

Les ragots ne cessaient jamais ni les rumeurs de naître et renaître. Nous obsédions la presse à scandales. À côté la #BuzzBoss, c'était du pipi de chat. Je n'aurais jamais cru que cela pouvait arriver.

Trois mois après qu'Evie... ils n'arrêtaient pas. Je commençais à me demander s'ils cesseraient un jour.

Trent gronda et m'arracha la tablette des mains. L'écran s'éteignit et il le rendit à Molly.

— Pourquoi lis-tu ces conneries d'abord ? Tu sais que cette merde n'est pas très appréciée ici.

Molly avait l'air coupable, elle me jeta un coup d'œil avant de détourner le regard.

— Je sais que c'est faux, s'excusa-t-elle.

Vraiment ? Ou croyait-elle quand même qu'il y avait une petite part de vérité ?

— Il n'y a personne dehors, reprit Trent, sur un ton moins gentil qu'il aurait dû. Merci d'avoir

attendu que j'arrive.

L'avait-il appelée pour lui demander de rester ?

Elle hocha la tête et se tourna vers moi.

— Rimmel...

Je levai la main.

— Ne t'inquiète pas. Je te l'ai dit, peu importe ce que tu lis.

Trent grommela dans son coin.

Molly sortit, prenant soin d'observer le parking bien éclairé avant de quitter le refuge.

— Ils étaient là, hein ?

— Des paparazzis, oui. Cela m'a pris pas mal de temps de les mettre dehors.

C'était donc la raison de son retard et du fait que Molly avait attendu. Un titre parlant de divorce, c'était parfait pour attirer les vautours jusqu'ici pour qu'ils puissent m'éblouir de leurs flashes et me bombarder de questions qui confinaient à l'insulte.

— Merci, répondis-je.

J'avais un poids sur la poitrine et dans le ventre.

— Tu sais que j'adore emmerder ces enfoirés, me dit-il en m'adressant un bref sourire.

Trent était devenu un véritable ange gardien ces deux dernières semaines. Cela me dérangeait d'en avoir besoin, mais le fait était que je risquais de sombrer sous leurs assauts.

Je récupérai mon sweat Alpha U et mon sac, derrière le comptoir. Alors que j'enfilais ce vêtement que j'adorais, je pris juste quelques secondes pour fermer les yeux et pousser un grand soupir.

Parfois, les seuls moments de solitude d'une fille qui en avait besoin étaient dans le *hoodie* de son mari.

Une fois que j'eus terminé, je souris à Trent et repêchai les clés de mon SUV, au fond de mon sac.

Il me les prit gentiment des mains et les remit là où elles étaient.

— Je te ramène ce soir. Tu reviendras chercher ta voiture demain.

— Tu crois qu'ils m'attendent plus loin ? demandai-je, les épaules soudain voutées.

— Probablement. Mais pas de problème. Drew m'a donné quelques conseils de pilotage rapide.

— Comme si tu avais besoin de conseils, ricanai-je.

Trent plaça un bras sur mon épaule et m'escorta jusqu'à la porte. Je poussai un soupir et m'appuyai un peu plus sur lui que j'aurais dû. La journée avait été longue. Non, en réalité, seules les dernières minutes l'avaient été.

Il resserra son étreinte, sans en dire davantage. Trent savait écouter. Il entendait bien plus que beaucoup, même quand les gens ne prononçaient pas un mot.

Sa Mustang était garée le long du trottoir plutôt que sur le parking. Il me guida vers le siège passager et claqua la portière, puis fit le tour du véhicule pour s'installer à la place du conducteur.

Ne laisse pas tout cela t'atteindre. Pense à autre chose.

C'était mon mantra depuis que j'avais perdu Evie. La presse avait été surexcitée à l'époque et après quelques rencontres avec des journalistes qui m'avaient meurtrie, je m'étais terrée dans notre propriété, profondément heureuse que nous soyons protégés par des murs.

La presse n'était plus aussi avide d'informations maintenant, ce qui m'avait donné l'espoir qu'ils allaient enfin passer à autre chose, jusqu'à ce soir.

Je me berçais d'illusions visiblement. La saison de NFL reprenait et Romeo allait de nouveau être sur les terrains donc nous étions toujours un sujet de plus haut intérêt. La presse aimait bien les bons titres et nous y figurions souvent. Je ne surfais plus trop sur le Net et je ne regardais pas ces émissions sur les people. J'évitais tout, c'était mieux comme ça.

Mais parfois, cela venait jusqu'à moi.

Comme ce soir.

Mon mantra fonctionnait bien la plupart du temps. Mais pas trop en ce moment. Difficile de remplacer ce gros titre avec autre chose lorsque cette autre chose y ressemblait tellement.

Ce que je venais de lire était étrangement proche de l'une de mes plus grandes peurs. C'était comme ouvrir la boîte de Pandore et en laisser sortir le démon.

Ma plus grande terreur avait été les piscines avant. Même si je les détestais toujours autant, la première place de mes angoisses était occupée par autre chose.

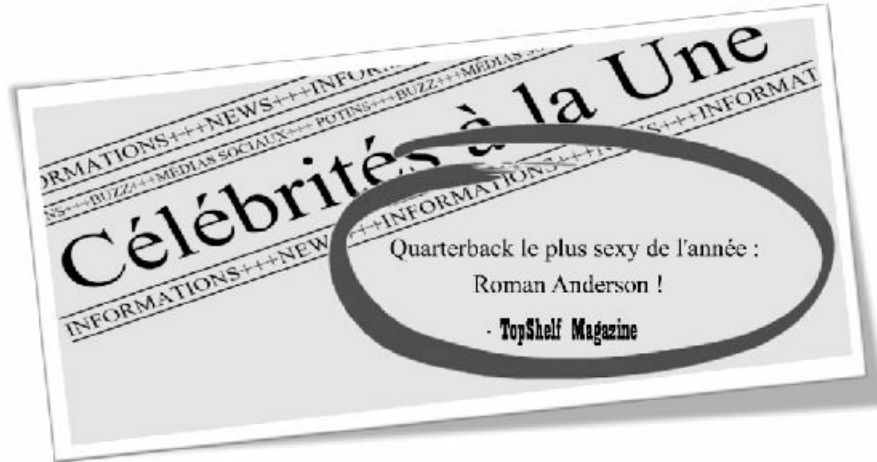
Mon incapacité à concevoir.

Et si Evie avait été ma seule chance de donner un enfant à Romeo ?

Et si ce qui avait provoqué cette fausse-couche m'empêchait de tomber enceinte à nouveau ?



Chapitre 3



Romeo

La tension qui s'était installée entre mes omoplates depuis le message de Trent hier soir s'atténuait enfin en arrivant devant les grilles de notre propriété.

B conduisait sa Ford F-150 Tuscany Shelby Cobra bleu cobalt. Depuis que nous voyageons autant, nous alternions la voiture qui restait à l'aérodrome. C'était un sacré pick-up et c'était pratique d'avoir un truc aussi énorme, qui pouvait transporter autant – surtout quand nous étions en déplacement –, mais ma Hellcat me manquait et j'avais très envie de la conduire.

— La maison m'a manqué, dit B, exprimant exactement mon sentiment.

Je grommelai mon assentiment en observant la zone autour de la grille. Tout semblait normal.

Nous nous étions installés ici juste avant que Rim tombe enceinte. Il avait fallu du temps pour construire l'ensemble de la propriété. Mais cela avait valu le coup. Notre maison, ou plutôt cette propriété, qui accueillait toute notre famille, était exactement comme je l'avais envisagée.

Je ne parlais pas de la couleur de la peinture des murs ni du choix des meubles de cuisine. Cela n'avait aucune importance à mes yeux. Mais puisque ça comptait pour Rim et Ivy, ce n'était pas négligeable non plus. J'étais bien plus préoccupé de la sécurité pour ma part, de notre intimité aussi. Pour toute la famille.

On pourrait croire qu'avec tellement de gens vivant au même endroit, il aurait été difficile de se mettre d'accord, mais pas du tout. Cela s'était révélé très facile.

Nous voulions les mêmes choses. Les filles voulaient en plus que ce soit beau, c'était tout.

Mon père avait repéré ce terrain à vendre à la périphérie de la ville. Ce n'était pas aussi loin que B avait emmené Ivy pour lui faire l'amour sur la plateforme de son pick-up sous les étoiles ni là où Trent et Drew allaient faire de la vitesse, mais c'était dans cette direction.

Cela s'était révélé parfait pour ce que nous envisagions. Huit hectares de terrain boisé et herbeux, et des collines. Cela aurait probablement fait une excellente ferme, mais nous n'étions pas agriculteurs.

Je voulais juste le maximum de sécurité et de discrétion pour ma famille. Non seulement Braeden se transformait en grizzli dès que quelqu'un regardait dans la direction de Nova, mais Trent et Drew avait besoin d'un endroit où la presse ne les harcèlerait pas.

Mais ce n'était pas tout.

Rimmel était ma priorité absolue. Je voulais être certain qu'elle serait à l'abri lorsque j'étais en déplacement pour le foot. Et peut-être que quelque part, je savais déjà que nous aurions besoin d'un lieu comme celui-ci.

J'étais navré d'avoir eu raison.

La propriété était entourée d'un mur de pierre de deux mètres de haut. Pas de la fausse pierre qui n'en avait que l'aspect, non, de la bonne vieille pierre. C'était solide et durable. Et cela faisait une enceinte très jolie.

Puisqu'il s'agissait de pierre véritable, le mur s'intégrait parfaitement dans l'environnement. Des arbres et des bosquets poussaient par-dessus et devant. Les ouvriers qui l'avaient construit avaient beaucoup protesté d'être obligés de les laisser, mais j'avais refusé qu'il touche aux éléments naturels. Cela avait donné un résultat intéressant du point de vue esthétique, et de toute façon ils étaient payés pour ça.

Si j'avais voulu un mur nu avec rien autour, j'aurais investi dans un lotissement chic. Les arbres renforçaient l'intimité des lieux. En plus, Rimmel les aimait beaucoup. Elle adorait surtout quand ils changeaient de couleurs et qu'on retrouvait les feuilles partout sur la propriété.

Le portail était en bois massif épais, brun sombre et était terminé au sommet par du fer forgé. C'était un choix. Cela avait coûté plus cher encore, mais comme ça les paparceleurs ne pouvaient pas pointer leur objectif entre les barreaux d'une grille.

C'était une double porte bordée, de chaque côté, d'un pilier de pierre sur lequel se trouvaient deux grosses lanternes. Comme nous étions en fin de matinée, elles étaient éteintes.

B appuya sur le bouton de la télécommande et les portes s'ouvrirent lentement, révélant l'intérieur de la propriété. Dès qu'il put passer, il avança et appuya à nouveau sur le bouton très vite. Il attendit, le moteur au ralenti, que les portes se ferment derrière nous.

Le bâtiment était plus loin sur le terrain. Nous étions ainsi parfaitement isolés. Le chemin y conduisant venait d'être bitumé et il dessinait un élégant virage à travers les pelouses parfaitement entretenues et les vieux arbres.

La voiture soulevait en passant des feuilles mortes qui voletaient un peu dans l'air avant de retomber au sol après nous. Quand on parvint au sommet de la colline la plus élevée, la grande bâtisse apparut enfin.

Je provenais d'une famille aisée, donc j'avais l'habitude des jolies choses.

Mais là, ça dépassait mes propres critères.

Comme il ne s'agissait pas seulement de notre maison, mais de celle de toute notre famille, il avait fallu tenir compte de beaucoup de choses. Tout le monde avait apporté sa contribution. Braeden, Drew et moi avions des contrats de sportifs de haut niveau très lucratifs. Ivy exerçait un métier très bien payé aussi avec *People* et les revenus que lui rapportait sa chaîne YouTube – qui aurait cru que faire des vidéos pouvait rapporter autant d'argent ? Quant à Trent, il gagnait bien sa vie à la NRR. L'argent n'était pas un problème pour nous.

La façade était en pierre, comme le mur d'enceinte. Les couleurs oscillaient entre des teintes très naturelles, ocre et brun, et d'autres plus grises, presque bleues. Ce n'était pas vraiment une maison, mais plus un manoir.

Rimmel m'en voudrait à mort si elle savait que je l'appelais ainsi. Elle ne voulait pas de choses extravagantes. C'était d'ailleurs pourquoi cet endroit était aussi fantastique : ce n'était ni ostentatoire ni prétentieux. Ce n'était pas immense non plus. Mais très confortable et accueillant.

La bâtisse était inspirée de constructions européennes. C'était ce qu'avait dit le constructeur.

Les filles avaient trouvé une photo en demandant que l'on construise quelque chose de ce type. Je ne savais pas trop ce que cela avait d'Européen. Pour moi, c'était une grande maison en pierre. C'était une vaste construction avec un étage, de nombreuses fenêtres blanches et des cheminées. Le toit était de forme pointue et s'élevait très haut.

La porte d'entrée était double, de forme semi-circulaire, en bois avec de gigantesques poignées en fer forgé. L'avant-toit juste au-dessus était aussi vouté et s'élevait très haut, permettant ainsi l'installation d'un énorme lustre qui illuminait brillamment l'entrée.

Sur la droite de la grande bâtisse se trouvait un grand garage pour six voitures. Il était relié au manoir par une passerelle en pierre et vitrée qui permettait de passer de l'un à l'autre à l'abri des intempéries, mais en gardant une très belle vue.

La maison elle-même comprenait huit chambres et dix salles de bains, ainsi qu'une grande salle de sport – cela semblait évident –, un sauna, un cinéma et une salle de jeux avec deux couloirs de bowling.

Dans la partie qui nous était réservée, Rimmel avait fait ajouter une bibliothèque et un bureau pour qu'elle puisse travailler. C'est là que je la trouvais souvent devant l'immense fenêtre, assise dans un fauteuil qui en aurait contenu dix comme elle, un verre de jus de pomme à la main, un plaid sur les genoux et un livre. La cheminée fonctionnait au gaz donc elle ronronnait en permanence.

Elle avait l'air tellement petite, comme une peluche, perdue dans les coussins, ses lunettes à monture noire perchées sur le bout de son nez et ses cheveux bruns indisciplinés encore plus hirsutes d'avoir été appuyés contre le dossier du fauteuil.

Note à moi-même : je n'avouerais jamais l'avoir traitée de peluche, cela attenterait trop à ma virilité.

La bibliothèque de Rimmel était peinte en jaune, c'était une couleur qui lui rappelait sa mère.

Et moi, c'était elle que le jaune me rappelait.

Il soufflait ce matin un petit vent frais qui empêchait la température de s'élever malgré le soleil et les petits conifères plantés entre chaque porte du garage s'agitaient dans l'air.

La porte du garage se souleva à notre arrivée. Braeden se gara directement à l'intérieur. Je ne perdis pas une seconde et bondis du véhicule, abandonnant mes affaires à l'arrière.

Je jetai juste un coup d'œil à ma Hellcat vert vif en passant. J'étais tellement pressé que je faillis ne pas remarquer que la Range Rover de Rim n'était pas là.

Presque.

C'était quoi ce bordel ? L'inquiétude remplaça mon soulagement d'être rentré à la maison et je me demandai si je n'aurais pas dû appeler dès que nous étions descendus de l'avion. Je voulais lui faire une surprise... Mais apparemment, c'était moi qui allais en avoir une.

Je n'aimais pas ça du tout.

Et s'il y avait un problème ? S'il était arrivé quelque chose ?

Où était-elle, bordel ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda B, juste derrière moi.

— La voiture de Rim n'est pas là.

— Peut-être que Trent l'a prise pour faire une vidange ou un truc de ce genre.

Il avait bien plus de sang-froid que moi, cet abruti.

— Oui, tu dois avoir raison, dis-je, refusant de montrer mon inquiétude.

Je repris la direction de la maison à marche forcée.

J'aurais voulu rentrer plus tôt. J'adorais la surprendre en me glissant dans le lit alors qu'elle

dormait encore et la réveiller comme ça. C'était déjà la fin de matinée, donc elle serait levée, mais j'avais bon espoir de la trouver encore en pyjama.

La façon dont son regard s'allumait quand elle me voyait me donnait l'impression d'être un roi.

Je ne me lassais pas des émotions qu'elle faisait naître en moi.

Je vous en supplie, mon Dieu, faites que l'absence de sa voiture ne signifie rien de grave.

B et moi, nous marchions rapidement sous la passerelle, en direction de la porte ouvrant sur la maison. Je l'ouvris d'un geste brusque, déboulant dans la buanderie, ignorant complètement les machines à laver et les sèche-linges, ainsi que le grand évier.

— Rim ! hurlai-je en continuant à avancer dans le couloir au carrelage clair.

Je l'entendis émettre un petit son surpris provenant de la cuisine et je souris.

Elle va bien. Tout va bien.

Un mouvement dans le couloir me fit accélérer le pas et je me préparai à recevoir le corps léger de Rimmel dans mes bras.

Mais ce n'était pas elle, mais un chien.

Pas Prada ni Darcy.

Oui, nous avons deux chiens maintenant.

Braeden et moi nous arrêtâmes avant d'échanger un coup d'œil. Puis, on reporta notre attention sur le chien, qui était là, le nez au vent, reniflant dans notre direction comme s'il essayait de décider si nous étions ses amis ou pas.

— Tu étais au courant ? demanda Braeden.

— Pourquoi le serais-je ?

— Parce que ta femme ramène des animaux perdus à la maison très régulièrement.

Le chien en question se mit alors à aboyer.

Je levai les yeux au ciel.

Rimmel surgit alors dans le couloir, Darcy sur les talons. Dès que le chien m'aperçut, il fonça sur moi manquant renverser Rimmel au passage.

Rim poussa un petit cri et bascula vers l'avant, déséquilibrée par le chien et se prenant les pieds dans son pantalon trop long. Braeden et moi bondîmes dans sa direction. J'arrivai le premier et la soulevai quand elle chuta dans mes bras.

— Salut, bébé, dis-je tout sourire alors que le chaos se déchaînait à mes pieds.

Un jour ordinaire à la maison.

Elle me regarda à travers ses lunettes et ses cheveux fous.

— Tu es rentré ! s'écria-t-elle, le souffle coupé.

— Dis-moi que je t'ai manqué ! criai-je pour couvrir les aboiements des chiens.

— Tu m'as manqué.

Elle noua les bras autour de mon cou et enfouit le visage dans ma poitrine. Je pris une grande inspiration, me gorgeant de son odeur et tout reprit sa place dans mon monde.

— C'est quoi, ça, la tutrice ? lança Braeden, m'arrachant à mon entreprise de « reniflage » de ma femme.

Je notai mentalement de lui reparler de ça plus tard.

Elle leva les yeux pour regarder B, qui foudroyait le gros chien qui aboyait comme un fou et l'empêchait d'avancer dans le couloir.

— Pousse-toi, le chien, je suis attendu.

Rimmel éclata de rire et tapota mon torse. Je la reposai lentement au sol, à contrecœur, en

conservant une de ses mains dans la mienne.

— Couché, mon garçon, lança-t-elle au chien, en s'approchant, la main tendue. Tout doux, ce sont des amis.

Le chien cessa d'aboyer et se tourna vers elle.

— Viens, reprit-elle en claquant des doigts.

Il se dirigea immédiatement vers elle et lui lécha la main.

Elle éclata de rire.

— Rimmel... soupirai-je.

Elle me jeta un coup d'œil coupable.

Braeden se mit à ricaner et embrassa Rim sur la tempe.

— Ah sœurte, dit-il en me regardant, un sourire narquois aux lèvres. Bon courage avec ça. Je vais voir ma femme et mon bébé.

Il disparut immédiatement au bout du couloir et je me retrouvai seul avec Rimmel et les chiens. Darcy dansait à mes pieds. Je me baissai en lui tendant la main.

Darcy était un Border Collie noir et blanc que Rim avait ramené du refuge peu de temps après sa fausse-couche. La lueur animée dans son regard quand elle jouait avec lui avait suffi à emporter mon adhésion.

Quand je lui avais demandé d'où venait ce nom, elle m'avait dit que monsieur Darcy était l'un des mecs dans les livres qu'elle aimait tant lire ; il était hors de question que je donne du monsieur à un chien, donc nous avons décidé qu'il s'appellerait Darcy.

Murphy avait été un peu jaloux, mais en dehors de ça, Darcy avait tout de suite trouvé sa place et nous nous étions retrouvés avec deux chiens et un chat borgne à la maison. Pour tout dire, je m'attendais à ce que le nombre de nos animaux augmente, c'est même pour ça que j'avais acquis huit hectares.

— Salut, mon gars, dis-je en le gratouillant derrière les oreilles.

Il me donna deux grands coups de langue sur le visage, ce qui me fit grimacer. Je pris un de ses jouets qui se trouvaient près de moi et le balançai dans la cuisine. Il se rua à sa poursuite. Je me relevai.

Rimmel se balançait d'un pied sur l'autre, en souriant. Elle portait mon *hoodie*, les mains perdues dans les manches, tellement il était grand pour elle. Le chien était à ses pieds, me regardant avec prudence comme s'il ne savait pas bien quoi faire de moi.

Je m'accroupis à nouveau et lui tendis la main. Il s'approcha lentement et renifla mes doigts.

— Il est là depuis combien de temps ?

— Cinq jours, répondit-elle avec réticence.

— Et tu n'as pas pensé à m'en parler ? demandai-je en riant.

— Quelqu'un l'a amené au refuge juste après la fermeture. Il y avait un orage énorme. Il a été trouvé en plein milieu de la route, trempé et terrorisé.

Je jetai un coup d'œil au chien, sachant déjà où cette conversation se dirigeait.

— Il était tellement effrayé, je ne pouvais pas le laisser tout seul, enfermé là-bas.

Sa voix trahissait son émotion sincère. Le chien remua la queue. C'était comme s'il savait parfaitement qu'il avait gagné le jackpot dès le moment où elle avait posé les yeux sur lui.

La femme de ma vie... Parfois, je me demandais comment un cœur aussi grand que le sien tenait encore dans sa poitrine...

— Alors je l'ai ramené ici et je l'ai lavé. Il était affamé, le pauvre ! L'idée était que je le garde simplement cette nuit-là. Mais il ne m'a pas quittée d'une semelle, même le lendemain au refuge.

Le soir, alors que je rangeais mes affaires, il s'est assis vers la porte, en me regardant...

Sa voix s'éteignit.

Je me passai la main sur le visage en cachant mon sourire.

— Comment s'appelle-t-il ?

Je ne cherchai même pas à dissimuler que je l'avais déjà accepté. Je ne pouvais rien lui refuser de toute façon.

— Vraiment ? demanda-t-elle, la voix, pleine d'espoir.

— Ben oui, ricanai-je.

— Ralph.

— Quoi ?

— Il s'appelle Ralph.

Je jetai un coup d'œil au chien qui se rapprocha encore de moi. Je le grattai derrière l'oreille comme je venais de faire avec Darcy. Aucune idée de la race de ce chien. Il n'était pas très beau à vrai dire.

Pas très beau = affreux.

Il avait le poil brun, tout simple, avec quelques taches blanches sur l'arrière-train, une patte blanche elle aussi et des oreilles qui semblaient plus grandes que sa tête. Une partie d'une oreille lui manquait. Comme si quelqu'un la lui avait arrachée. Ses yeux étaient de couleur différente aussi. Pas l'un d'un joli bleu et l'autre vert. Non plutôt marronnasse et jaunasse.

Il fichait même un peu la trouille.

Son allure aggravait encore plus le fait qu'elle l'ait nommé Ralph. Je lui tapotai le crâne et il agita la queue. Il fallait quelqu'un pour sauver ce chien. Rim avait le cœur trop tendre pour comprendre que le moins qu'elle pouvait faire pour un affreux bâtard de ce genre c'était de lui donner un nom *badass*.

Je me redressai et me tournai vers elle.

— Non, mais c'est quoi ce nom ?

Rimmel poussa un petit cri et vint plaquer ses mains sur les oreilles à moitié dévorées du chien.

— Roman Anderson ! Il t'entend !

— Je suis sûr qu'il pense lui-même que ce nom est ridicule.

Elle poussa un autre petit cri.

— Il l'adore ! Regarde ! Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle en se tournant vers lui.

Il aboya une seule fois. C'était un son qui perçait les tympans... et oui... Cela sonnait comme Ralph.

Dieu me vienne en aide...

— Tu vois ! conclut-elle en désignant le chien.

Je passai une main sur ma mâchoire puis sur ma nuque.

— Bienvenue chez toi, Ralph !

Rimmel poussa un cri aigu et se jeta dans mes bras. J'enroulai ses jambes autour de ma taille. Voilà.

— Je t'aime, dit-elle en couvrant mon visage de baisers.

Ralph se mit à aboyer.

Bon sang... Comment allais-je faire pour l'appeler par ce nom ?

— Il t'aime bien !

Elle s'agita contre moi et mon sexe se réveilla dans mon pantalon. J'avais envie d'elle. Et tout

cela me faisait la désirer encore plus.

— Et qu’auriez-vous fait, madame Anderson, s’il m’avait attaqué lorsque je suis rentré ? demandai-je en la conduisant dans la grande cuisine.

— Trent et Drew ont de la place. Je serais venue te rendre visite, répliqua-t-elle tranquillement.

Je stoppai net et lui jetai un coup d’œil incrédule. Elle se retint de sourire et me regarda, un sourcil arqué.

Puis elle éclata de rire.

Je l’étouffai en plaquant mes lèvres contre les siennes, avalant ce doux son en l’embrassant passionnément. Son bonheur avait un goût délicieux. Ses courbes dans mes mains étaient la plus belle chose qu’il m’ait été donné de tenir.

Elle enroula ses bras autour de mon cou, son petit corps plaqué contre le mien et on fondit tous les deux alors que ma langue s’enfonçait dans sa bouche, l’explorant comme si j’étais parti des années au lieu de quelques semaines.

Les chiens allaient et venaient dans la cuisine, leurs pattes cliquetant sur le parquet, une odeur de café avait envahi l’air et j’avais toute ma vie dans mes bras.

C’était bon de rentrer à la maison.



Chapitre 4



Rimmel

Rien n'égalait un baiser de Romeo.

Je manquais de mots pour décrire ce que je ressentais, parce que cela revenait à définir à quel point l'univers était immense.

Impossible.

Ses baisers étaient puissants, tellement qu'ils n'épargnaient aucune partie de moi. La domination et le désir non dissimulés m'atteignaient au plus profond de moi et éveillaient chaque molécule, aussi petite soit-elle.

Nous nous connaissions tellement bien après plusieurs années. Mon corps savait exactement comment se caler contre sa poitrine, jusqu'où il fallait que je me cambre pour lui permettre d'accéder plus profondément en moi. Je me gorgeais de la rugosité de sa langue qui contrastait avec la douceur de ses lèvres et les grondements sourds qu'il émettait toujours quand nous nous retrouvions après une séparation.

Romeo n'était pas pressé quand il m'embrassait. Il s'abreuvait de moi, mais en m'offrant tout ce qu'il pouvait. Il ne s'écartait que lorsqu'il sentait que je n'en pouvais plus. Moi, je me noyais dans la toile qu'il tissait autour de moi.

Mon corps tout entier se tendit vers lui en guise de protestation quand il s'écarta. Même si sa bouche ne se reposa pas sur la mienne, il resserra son étreinte autour de moi, frottant plus fort mon sexe contre son abdomen musclé. Je mordis ma lèvre inférieure, ce qui le fit rire doucement. Il savait bien quel effet il avait sur moi. Je n'aurais pas pu le cacher – j'avais aussi bien fait de ne pas essayer.

Il me porta à travers la cuisine, dépassant l'îlot central turquoise mat, passa sous l'arche de pierre qui conduisait aux grandes portes vitrées ouvrant sur la terrasse. Il siffla et les deux chiens se ruèrent derrière lui.

Lorsqu'ils furent dehors et qu'un vent frais automnal se mêla à celui plus chaud de l'intérieur, Romeo reprit sa marche brusquement, me tirant du brouillard de désir dans lequel je flottais encore.

Mon dos heurta la porte vitrée ; je poussai un petit gémissement parce que même à travers le

hoodie, je sentis le froid du verre. Cela me secoua et malgré la fraîcheur, mon sang commença à bouillir dans mes veines.

Romeo, de son grand corps puissant, me maintenait coincée là, alors que j'avais toujours les jambes nouées autour de sa taille. Ses deux grandes mains étaient plaquées sur la vitre, de chaque côté de ma tête. J'aimais être enveloppée comme ça.

Je me sentais toujours protégée avec lui, comme derrière un bouclier et c'était ça qui m'attirait fondamentalement chez lui. Peut-être était-ce parce que je m'étais toujours sentie fragile avant ; peut-être était-ce parce que j'avais toujours tout contrôlé dans ma vie... Peu importait.

J'adorais ça.

Avec lui, comme ça, je me fichais d'être petite. Je ne me sentais pas faible du tout. Sa protection, la façon dont son corps s'interposait entre le mien et le reste du monde de la façon la plus intime et prometteuse possible était addictive.

Je sentis plus que je vis ses doigts se crispier sur la vitre. Je me léchai la lèvre inférieure, tandis que ses yeux bleus si lumineux m'observaient comme s'ils ne m'avaient jamais vue auparavant.

— Je n'aime pas être loin de toi, Mini, dit-il en grommelant.

— Tu es là, maintenant.

Il leva ses lunettes, les coinçant dans ses cheveux comme un bandeau, puis il remit les mains sur la vitre. Il se cambra et je remontai le long de la fenêtre. Je plantai les mains sur ses épaules.

— Je te tiens, bébé, me promit-il, le nez enfoui dans mon cou.

Il devait croire que j'avais saisi ses épaules de peur de tomber ou de perdre l'équilibre. Pas du tout. Je me cramponnais à lui parce que sentir la partie la plus dure de son corps frotter contre la partie la plus tendre du mien me donnait le vertige.

La chair de poule hérissa ma peau en sentant Romeo chuchoter contre mon cou. Il passa sa langue sur mon oreille, m'obligeant à basculer la tête.

— Pourquoi on est encore en bas ? gémis-je.

— Si nous vivions seuls, je te prendrais tout de suite, juste là, dit-il en mordillant mon lobe. Je te presserais contre la vitre et j'y laisserais non seulement l'empreinte de nos doigts, mais de l'ensemble de ton corps.

Mes lèvres frémissent. Ces mots faisaient surgir des images derrière mes paupières closes, des images si lumineuses que c'était presque comme des éclairs. Je relâchai l'étau de mes cuisses. Je ne me redressai pas ni n'essayai de me reprendre. Pas la peine. Il supportait facilement mon poids ; il s'éloigna de la vitre et me porta en direction des escaliers.

Une fois dans notre chambre, il ferma la porte d'un coup de pied et me plaqua à nouveau contre le mur. Cette fois, il me retira mon haut et sa bouche fondit sur mon sein le balayant d'un souffle brûlant.

Je poussai un soupir et le pressai contre moi, en me cabrant, le suppliant de me sucer plus fort. Il s'exécuta tout de suite et une douleur plaisante envahit mon bas-ventre. Des petits frissons de plaisir tiraillaient mon entrejambe et remontaient jusqu'aux muscles de mon ventre.

Il finit par me lâcher et je me laissai tomber par terre, communiquant ainsi mon envie d'avoir un orgasme ici et maintenant. Je me redressai tout de même sur les genoux pour glisser les doigts dans la ceinture de son pantalon afin de dégager son sexe.

Il était déjà complètement érigé et j'y enroulai les doigts, arrachant un gémissement à Romeo qui se débattait pour terminer de se débarrasser du pantalon. Il était dur et inflexible sous mes doigts, doux comme la soie. Prêt. Je fis quelques va-et-vient sur son sexe, notant au passage combien ses testicules se crispaient, avant de l'engouffrer dans ma bouche.

Il marmonna quelque chose quand je commençai à le sucer. Je m'écartai un peu, seulement pour lécher son gland. J'enfonçai les doigts dans ses hanches avant d'accélérer mes mouvements et de goûter sa délicate saveur un peu salée.

Il s'écarta alors un peu et je relâchai son sexe palpitant qui vint se loger contre son ventre. Mes lèvres vinrent caresser la base de ses testicules et l'intérieur de ses cuisses.

Il passa immédiatement les mains sous mes aisselles et me fit remonter le long de son corps. J'étais maintenant au niveau de ses yeux et il me maintint comme ça, comme si cela ne lui demandait aucun effort.

Il fouilla mon regard, ses yeux bleus se rivant au marron des miens. Même si je ne voyais pas très clair sans mes lunettes, je savais ce qu'il cherchait. J'avais envie de lui donner ça, j'en crevais d'envie même.

Pourtant, je ne continuai pas.

C'était difficile d'être aussi déchiré à l'intérieur. Peu importait qui allait gagner, une partie de moi perdrait.

— Rimmel ?

Je savais ce qu'il allait me demander. Je détestais cette question, mais je l'aimais encore plus de me la poser.

Je déglutis, en le fixant moi aussi, avec l'envie dévorante de lui dire oui, sans pouvoir formuler ce mot. Je secouai la tête presque imperceptiblement.

— Je t'aime, dit-il aussitôt.

Il me remit délicatement sur mes pieds et tendit la main vers son pantalon qui traînait un peu plus loin.

Toujours prêt.

C'était typique de Romeo, toujours prêt à me donner ce dont j'avais besoin.

Et de quoi avait-il besoin, lui ?

Je sentis que je le quittais, lui et la réalité, pour sombrer dans la prison de mon propre esprit. On tirait sur ma lèvre et je levai les yeux. Romeo était assis sur un fauteuil, les oreillers déjà sur le sol.

Je souris ; il était trop impatient pour aller jusqu'au lit. Cela me ramena à la réalité. Je terminai de me déshabiller et vins m'asseoir à califourchon sur lui. Je posai la main sur sa tête en serrant légèrement. Son regard s'embrasa alors qu'il déchirait avec les dents le petit paquet qu'il avait sorti de sa poche.

Je l'observai dérouler le latex sur son sexe ; un petit éclair de tristesse me secoua.

— Hé, chuchota-t-il en glissant les doigts sous mon menton pour le relever. Tu m'as tellement manqué.

Je souris en entendant sa voix rauque. J'avais perdu mes lunettes depuis un moment, mais pas la peine d'y voir clair pour savoir que mon mari était éperdu de désir.

J'étais peut-être une fille petite, mais là, j'avais beaucoup de pouvoir. Même avec un préservatif entre nous.

Il posa ses mains légèrement calleuses sur mes hanches alors que je me laissais tomber sur lui avec lenteur. J'aimais particulièrement ce moment où il entraît en moi pour la première fois, centimètre par centimètre. Mon corps s'ouvrait à lui, l'enveloppant comme un gant, avec toute l'étroitesse requise. Le corps de Romeo s'affaissa sur son fauteuil et je commençai à bouger. D'abord de longs et lents allers et retours, pour nous titiller mutuellement. Puis j'eus besoin de plus.

Je me laissai tomber brusquement sur lui, le laissant me pénétrer aussi profond que possible. Ses paumes glissèrent sur mes cuisses et les serrèrent. J'oscillai doucement sur lui.

Mes gémissements montèrent dans la chambre. J'aimais lorsqu'il était aussi enfoncé en moi. J'adorais les caresses de son sexe dans le mien, surtout sur cet endroit si profond et si sensible. Je laissai tomber mon front contre son épaule, en gémissant une nouvelle fois. Pris d'un regain d'énergie, Romeo se cambra, poussant encore plus sur ce point magique. Tout mon corps se tendit ; je voulais jouir, je cherchais l'orgasme.

— Romeo, suppliai-je, en me rapprochant encore un petit peu.

Il ne dit rien. Il poussa juste un peu plus en moi et un plaisir éblouissant me saisit. Je frissonnai alors que j'étais balayé par des vagues de plaisir. Son sexe commença à pulser en moi. Il gémit mon nom en enfouissant les mains dans mes cheveux.

L'orgasme nous secoua tous les deux. Je repris mes esprits, continuant à osciller doucement sur lui alors qu'il se laissait aller contre le dossier du fauteuil en soupirant. Je posai la joue sur sa poitrine et il m'enveloppa dans ses bras. J'écoutai les battements affolés de son cœur.

J'aurais aimé rester comme ça pour toujours.

Mais bien sûr, rien ne dure toujours, pas plus les meilleurs moments que les pires.

Il me souleva délicatement m'arrachant un gémissement de protestation.

— Je sais, mon cœur, attends.

Au lieu de me déposer à côté de lui, il s'installa plus confortablement et me serra longuement contre lui. Puis, il se leva, m'emportant avec lui. Il me déposa sur notre lit somptueux, puis continua son chemin vers la salle de bain, après un dernier baiser sur mon front.

Une fois seule, les pensées qui me hantaient avant revinrent en force. Comme c'était ironique d'être assise là dans cette pièce magnifique, pendant un moment magnifique de ma magnifique vie. J'avais plus que je n'aurais jamais osé l'espérer...

Cependant...

Je restais assise là, à espérer quelque chose que je n'avais pas.

Quel gâchis. Combien de temps encore allais-je me comporter ainsi ? Combien de temps encore Romeo allait-il me demander ce dont j'avais envie avant d'en avoir assez et de ne plus rien me demander ?

Je croyais aller mieux. Non, ce n'était pas ça. Je n'étais pas malade. Je ne souffrais pas d'une infection comme une angine ou d'une maladie qu'on soigne avec des médicaments.

J'étais affectée par un mal chronique contre lequel il n'y avait pas de remède. J'avais un trou béant là où il y avait eu une part de moi. Je ne voulais pas que ce trou se referme, parce que c'était tout ce qu'il me restait. Alors même si j'essayais de tourner la page, une part de moi continuait à s'y cramponner, car dès je passerais à autre chose, il ne me resterait plus rien.

Alors, oui, chaque jour, je mettais un pied devant l'autre. Je me coiffais – pas toujours, c'est vrai –, je me forçais à sourire et dissimulait ma douleur.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Un pas en avant, deux en arrière ? Quelque chose comme ça. Dès que je commençais à sortir la tête de l'eau, quelque chose remettait en cause mes progrès.

Je voulais être forte. Je l'étais. Je voulais tourner la page aussi.

Mais il y avait un problème avec cette idée : il fallait laisser le reste derrière moi.

Et comment faire ça lorsque ce que je laissais, c'était ma fille ?

Romeo sortit de la salle de bain et mon cœur se serra. Il avait besoin d'une bonne coupe, mais il était toujours comme ça. J'adorais que ses cheveux blonds tombent bas sur sa nuque et rebiquent un peu. Ses joues étaient couvertes d'une barbe naissante claire, comme s'il se moquait

de se raser ou pas. Cela lui donnait un air coquin.

Sa longue silhouette aux muscles bien dessinés attira mon regard. Les observer bouger sous sa peau était fascinant. Tout en lui était sauvage et gracieux en même temps. Les quelques années où il avait pratiqué le foot pro avaient encore affûté son corps, renforçant encore son aisance naturelle, comme s'il en avait besoin. Il semblait plus mûr.

L'âge, même si c'était juste quelques années de plus, lui allait bien. C'était presque gênant la façon dont il devenait une meilleure version de lui-même.

Avant de me rejoindre, il bifurqua en direction de la cheminée, qu'il voyait depuis la salle de bain. Il alluma le feu. Les immenses fenêtres qui occupaient tout un mur n'étaient pas couvertes et ouvraient largement sur le jardin. La lumière matinale éclairait la pièce. Des feuilles multicolores voltigeaient dans la brise et de gros nuages roulaient dans le ciel, rendant le soleil moins éblouissant.

Romeo balança les coussins et les oreillers dans toute la pièce.

— Je viens de faire le lit, soupirai-je.

— Tu savais que j'arrivais, fit-il remarquer comme si c'était évident qu'il allait faire ça.

Oui, ça l'était.

Mais j'adorais le voir les éparpiller partout.

Une fois qu'il se fut débarrassé de tous les coussins, il souleva la couette et se glissa dessous. Il tendit son long bras et s'empara d'une couverture duveteuse qui était au pied du lit.

Comme j'étais justement assise dessus, je glissai avec le plaid moelleux... et me retrouvai dans ses bras. On s'effondra tous les deux sur le matelas. On se retrouva dans un cocon de draps et de couettes. La jambe musclée de Romeo se logea entre les miennes.

J'étais allongée sur le dos, le regard perdu dans le sien. Nous étions l'un contre l'autre, nus. Son odeur masculine, propre, flottait autour de nous et j'inspirai un grand coup.

— Bon, quoi de neuf, ici ? Enfin, à part, R.

— R ? demandai-je, perplexe.

— C'est impossible, Mini, répondit-il en secouant tristement la tête ; je ne peux appeler cette pauvre bête Ralph.

Je pinçai son téton.

— Aïe ! s'exclama-t-il feignant la douleur.

— R, ça fait nom de zombie.

— Oui, eh bien, Ralph est le nom d'un chauffeur de taxi serial killer à Brooklyn.

— Mais non ! m'écriai-je.

— Je suis sûr que si je tape ça sur Google, c'est sur quoi je vais tomber.

Je ne pus me retenir d'éclater de rire. Lors que je repris mon sérieux, je remarquai qu'il m'observait tendrement.

— Quoi ?

Il enroula son doigt dans l'une de mes boucles.

— J'adore le son de ton rire. Je ne l'entends pas assez.

Mon cœur se serra.

— Romeo... commençai-je, la voix lourde de regret.

— J'ai vu l'article, reprit-il, avant que je puisse développer ma pensée.

Je détournai la tête, jusqu'à ce que je sente une douce pression sur mon menton pour ramener mon visage vers le sien.

— Je veux juste mettre un truc au point.

Je hochai la tête.

— Le seul mot que tu entendras dans ma bouche commençant par S, ce n'est pas séparation, mais sexe. Mon gros sexe.

— Romeo !

Il agita les sourcils.

— Tu aimes cette phrase, je pourrais contacter les journalistes et leur demander de la publier en me citant ?

Seigneur, il était dans une forme éblouissante aujourd'hui. Je pressai les lèvres en secouant la tête. Si je riais, j'allais l'encourager à continuer.

— Voilà le genre de gros titres que j'aimerais, poursuivit-il en prenant un air songeur comme s'il imaginait un article pleine page à propos de la taille impressionnante de... ses attributs masculins.

Je pouffai à nouveau et il fixa son attention sur moi. Un autre gloussement m'échappa et dans la seconde qui suivit, un second fou rire me secoua.

— Parle-moi du foot, dis-je lorsque je me fus calmée.

C'était une tradition entre nous lorsqu'il revenait d'un match à l'extérieur ou d'un stage d'entraînement. Il me portait à l'étage, on se jetait l'un sur l'autre comme deux adolescents et après on passait un moment au lit pour nous informer de ce qui s'était passé durant notre séparation.

On parlait tous les jours pendant son absence, mais ce n'était pas pareil. Je n'entendais pas sa voix toute proche et je ne voyais pas l'expression de son visage lorsqu'il me racontait ce que l'un de ses coéquipiers avait fait.

J'avais beaucoup appris sur le football de cette manière. Je connaissais tous les ragots de l'équipe aussi. Qui aurait cru que les hommes parlaient tant dans les vestiaires ?

Alors qu'il me mettait au courant de tout, j'en profitai pour poser la main sur sa poitrine et l'admirer. Je l'avais vu des milliers de fois. Je connaissais intimement chaque nuance de son visage, pourtant, le regarder ne m'ennuyait jamais. Il y avait quelque chose en Romeo qui n'existait pas chez les autres.

Certains pourraient dire qu'il s'agissait d'une pointe de magie. C'était peut-être ça. Pour moi, cependant, c'était quelque chose de plus. Tout le monde ne croyait pas dans la magie, mais je ne connaissais personne qui ne croyait pas en lui.

Au bout d'un moment, j'entendis son ventre grogner.

— Hum... j'en connais un qui a faim.

Il soupira en me prenant dans ses bras.

— Tu veux un café ? suggérai-je.

C'était une sorte de compromis, je n'étais pas obligée de quitter cette chambre pour faire un café.

— Bonne idée.

Je me levai, l'air frais effleurant mon corps nu et me faisant frissonner.

Mes chaussons fourrés étaient par terre, je me dépêchai de les enfiler avant que mes pieds quittent le tapis et entrent en contact avec le parquet froid. Je lançai la cafetière qui se tenait dans un coin de la pièce.

J'en profitai pour ramasser le tee-shirt qu'il portait en rentrant et l'enfilai. Puis je partis à la recherche de mes lunettes.

Mes cheveux étaient tellement hirsutes que je les nouai en un chignon flou, sans même me

regarder dans le miroir.

Je devais avoir un look de folie.

J'ajoutai de la crème aromatisée à nos cafés et je les portai jusqu'au lit où Romeo s'était assis. Il m'observait. Il prit les mugs le temps que je m'installe près de lui, les jambes repliées sous moi.

Le tee-shirt glissa sur mon épaule, en dévoilant une bonne partie, mais je ne pris pas la peine de le remonter. Au lieu de ça, j'enroulai mes doigts autour de mon mug et souris.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit à propos de cet article ? demanda-t-il après avoir bu une gorgée.

— Si je te parlais de tous les entrefilets ou des unes faites à propos de nous, on ne parlerait que de ça, répliquai-je.

— Cela te fait de la peine.

Il avait prononcé ces mots comme si on les lui arrachait.

— Je sais que ça ne le devrait pas.

Je posai ma main qui tenait le mug sur mes genoux. J'en voulais à mon cœur déjà bien chargé de se laisser toucher par quelque chose d'aussi insignifiant que des ragots.

— Qui te dit ça ? dit-il d'une voix douce.

Je réfléchis un instant. *Personne ne me le dit. Mais c'est ce que je ressens.*

— On a écrit des trucs bien pires à propos de nous, précisai-je.

— Je croyais qu'ils seraient passés à autre chose maintenant, grommela-t-il.

Les premières semaines qui avaient suivi la perte d'Evie, la presse avait été implacable. Ils campaient devant le portail de la propriété, devant le refuge... Devant l'hôpital juste après la fausse-couche. Tout était commenté, les ragots et les rumeurs étaient continuels.

Certaines choses m'avaient beaucoup blessée. Tellement que je n'en avais même pas parlé.

Au départ, j'avais du mal à ne pas aller les lire. Nous recevions des notifications tout le temps et ils appelaient la ligne fixe en permanence ainsi que notre famille. Romeo et moi ne pouvions aller nulle part sans tomber sur des gens prêts à tout pour faire un cliché qui avait le potentiel de leur rapporter beaucoup d'argent.

Ils appelaient les parents de Romeo et un jour, ils m'avaient suivie dans une épicerie. Les flashes, les photos peu flatteuses en ligne, les questions indiscretes, les regards insistants, tout cela avait soudain pesé trop lourd. Comment était-il possible de tourner la page en restant ainsi coincé sous l'objectif d'un microscope ?

On avait réuni un conseil de famille.

Romeo adorait ça.

On avait viré tous les magazines de la maison – sauf GearShark, bien sûr. Nous avons changé de numéros de téléphone, avec interdiction de les communiquer à quiconque. Les bénévoles et les employés du refuge avaient été priés de garder magazines et journaux chez eux. Je n'avais assisté à aucun match de début de saison ni aucun entraînement des Knights. Cela me manquait d'ailleurs.

Bêtement, j'avais cru que ça suffirait à décourager la presse. J'avais même pensé que je pourrais aller à des matchs en cours de saison.

Puis il y avait les incidents de la nuit précédente qui me faisaient voir les choses très différemment.

Je n'étais plus la chouchoute des supporters de foot.

Peut-être que si. Mais la chouchoute qu'ils voulaient détruire.

Et Romeo ? Il était victime de mes problèmes.

— Je ne peux pas me cacher éternellement, dis-je, gênée. Cela aggrave encore les choses. Romeo posa sa tasse, songeur. Puis il prit mon mug et le posa aussi. Il se tourna vers moi.

— Qui dit que tu te caches ?

— Moi, répondis-je en haussant les épaules.

— C'est l'impression que tu as, Rim ?

Je haussai à nouveau les épaules. Je faisais ça souvent ces jours-ci. Cela me semblait plus simple d'éluder ainsi une question, d'affirmer ce que je ressentais vraiment, plutôt que le dire.

Il attendit, ne se laissant pas distraire par mon mouvement, mais sans reposer la question.

— Je n'ai pas l'impression de me cacher, repris-je en soupirant. Tu sais que je n'ai jamais apprécié de me retrouver sous les projecteurs. Mais c'est un peu ce que je fais. La presse va continuer à inventer des histoires si je continue à me confiner. On devrait peut-être répondre à une interview, cela ferait taire tout le monde.

— Non, répondit Romeo, la bouche pressée en une ligne dure.

— Pourquoi ?

— La presse n'a pas à se mêler de nos vies, Rim. Ils n'ont aucun droit de s'intéresser ainsi à toi. Ce que nous avons traversé ne regarde personne. Te faire revivre cette situation...

Il s'arrêta et je remarquai sa main qui se crispait.

Je posai la mienne sur son poing.

Il soupira.

— Donc on ne parlera pas d'Evie...

Un nœud se forma dans mon ventre en prononçant son nom.

— ... mais peut-être qu'on peut confirmer qu'il n'est pas question de divorce entre nous. On peut satisfaire leur curiosité.

Ou peut-être que prendre place dans les gradins durant un match, aussi difficile que cela soit, pourrait transmettre ce même message. Ce serait un signe de mon amour et du soutien que j'apportais à mon mari.

Il eut un petit éclat de rire sans humour.

— Tu sais très bien qu'ils n'accepteront jamais ça. Ils te diront tout ce que tu veux entendre pour que tu ailles dans leur studio puis une fois là, ils te bombarderont de questions sur le bébé et...

Sa voix s'éteignit. Il jura et passa sa main libre dans ses cheveux, ébouriffant ses mèches blondes.

— Et ils me demanderont pourquoi je ne suis pas de nouveau enceinte, terminai-je pour lui.

Oui, cela ne faisait que trois mois. Mais dans le temps de la presse, trois mois c'était l'éternité et cela signifiait peut-être que j'étais incapable de tomber enceinte à nouveau.

C'était précisément les craintes que j'éprouvais au fond de moi, même si nous n'avions pas réessayé.

— Qu'ils aillent se faire foutre ! gronda-t-il, le souffle court.

— Tu te poses parfois la question ? chuchotai-je, les mots sortant si vite de ma bouche que même moi je me comprenais à peine.

Romeo se figea. Sous ma main, son poing se crispa encore plus.

— Rimmel.

Je levai les yeux en entendant le ton de sa voix, surprise et triste à la fois.

Les larmes me montèrent aux yeux. Je clignai frénétiquement des paupières, pour les retenir,

leur enjoignant dans ma tête de ne surtout pas couler.

— Je sais pourquoi tu n'es pas enceinte en ce moment, mon cœur. Je suis là quand on fait l'amour, répliqua-t-il en souriant un peu.

— Je suis sérieuse, dis-je en le bousculant un peu.

— Je sais.

Il avait abandonné toute idée d'essayer de m'empêcher de pleurer.

— Tu n'es pas encore prête. Et ce n'est pas un problème du tout, conclut-il en repoussant une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Et toi ? demandai-je en plantant mon regard dans le sien, si bleu.

— Je ne le serai pas tant que toi tu ne le seras pas.

Il était gentil, attentionné, si délicat.

Pourtant je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il disait ça uniquement parce que c'était ce que je voulais entendre. Je savais, tout au fond de moi, qu'il était prêt.

Pas moi.

Je ne savais pas si je le serais à nouveau un jour.



Chapitre 5



Romeo

Il y avait une barrière entre nous et je ne parlais pas du préservatif.

Pas que j'aimais beaucoup ça, d'ailleurs.

Pas que j'aimais beaucoup ça = j'avais envie de les jeter tous à la poubelle et d'y mettre le feu.

J'étais bien trop habitué à pénétrer Rimmel sans aucune protection et à sentir ses parois intimes soyeuses m'envelopper. Cela me manquait. J'aimais être peau à peau en elle et le fait de ne pas être obligé de me protéger.

Pas que ça soit moins bon entre nous. C'était mieux que ça, même. Coucher avec Rimmel serait toujours mon vice. J'aurais toujours envie d'elle.

Le préservatif, c'était temporaire de toute façon. Après Evie, elle n'avait pas repris la pilule. Il était tacite entre nous que nous essayerions d'avoir un autre enfant. Mais pas tout de suite. Son corps l'exigeait. Et nos deux cœurs avaient besoin de faire leur deuil.

Je ne me doutais pas que trois mois plus tard, je serais obligé de faire des stocks de préservatifs. Mais c'était le cas et je n'avais pas protesté une seconde. Elle n'était pas prête, même pas à prendre le risque de tomber enceinte. J'avais perçu cela dans son ton quand on avait parlé de la presse.

J'avais vu le conflit dans son regard, quand je lui avais demandé, comme à chaque fois, si elle souhaitait que je mette une capote. Elle avait eu envie de refuser, mais son cœur résistait encore.

Mais je ne parlais pas de cette barrière.

Elle n'était pas physique. Elle n'était même pas tangible. Parfois, je me disais que j'imaginais tout ça, mais d'autres, comme aujourd'hui, lorsque je voyais le dilemme dans son regard et que je sentais une distance entre nous alors qu'elle était juste à côté de moi, c'était bien réel.

Dans le passé, il y avait eu une distance entre nous qui avait failli nous séparer. C'était peut-être différent de ce qu'il se passait aujourd'hui, mais le résultat était le même. Je n'aimais pas ça.

Pas du tout, même.

Je ne savais pas trop quoi faire, en revanche. Je pouvais agresser quelqu'un, casser la figure à un mec, ou même dire à Rim que je l'aimais. Elle le savait.

Et j'étais en train de comprendre que parfois l'amour ne suffit pas à tout réparer.

En fait, ce qui créait ce gouffre entre nous était quelque chose que nous n'avions pas affronté ensemble encore. Perdre Evie était quelque chose de définitif. C'était irrévocable et comme j'étais en train de le comprendre, cela ne guérissait peut-être jamais.

Rimmel en souffrait beaucoup. Peut-être encore plus que je ne le pensais.

Plus que moi.

La culpabilité que je ressentais à cette idée me hanterait toujours. Et cela faisait partie aussi de ce qui nous tenait éloignés.

Ma femme me manquait. Ce qui me manquait aussi, c'était la proximité de nos esprits même lorsque nous étions à des kilomètres l'un de l'autre. Je ne savais peut-être pas tout réparer, mais j'étais au moins sûr d'une chose : je n'abandonnerais jamais.

Ce qui nous manquait était de passer du temps ensemble probablement. De ne pas parler de la presse, de ne plus faire l'amour avec un préservatif, de ne pas nous préoccuper de ce qui nous séparait.

Nous avons besoin de temps rien qu'à nous. Dans un coin tranquille. Du temps pour nous rappeler que même si nous avons perdu quelque chose, nous étions toujours ensemble. Peut-être que si je voyais ses yeux moins hantés, je me sentirais moins coupable. Du moins, je l'espérais.

Je n'avais pas beaucoup de temps avant que B et moi repartions. La saison avait déjà repris et bientôt, nous jouerions plus souvent à l'extérieur qu'à la maison. Il fallait que je profite de ce temps avant qu'on reparte et de toutes les pauses qu'on aurait entre deux matchs à l'extérieur.

Après un bref repas composé d'œufs, de bacon et de fruits, je plaçai toutes les assiettes dans l'évier et l'attrapai par la taille avant qu'elle ait le temps de faire la vaisselle ou de la mettre dans le lave-vaisselle.

— Viens, on va marcher un peu, dis-je tout contre son oreille.

— Il faut que je range la cuisine, répliqua-t-elle en se laissant aller contre ma poitrine.

— Tout à l'heure, repris-je en mordillant son oreille.

Comme elle était appuyée contre mon torse et que j'avais les bras noués autour de sa taille, elle n'eut pas d'autre choix qu'avancer avec moi quand je me mis à marcher. On quitta la grande cuisine lumineuse pour entrer dans une sorte de cellier dans lequel tout un mur était occupé par ce qui ressemblait à une bibliothèque, mais qui ne contenait pas de livres.

Mais des chaussures.

Pourquoi les femmes avaient-elles besoin de posséder autant de chaussures ? Aucune idée. Il y en avait même pour Nova et elle marchait à peine.

Je me penchai pour attraper la paire de bottines préférées de Rim et les agitai devant ses yeux.

Rimmel s'en empara et s'écarta un peu pour les enfiler. Elle avait revêtu tout à l'heure un legging et un sweat gris bien trop grand.

Elle avait laissé ses cheveux libres. Elle les avait coiffés parce que je l'avais entendue grommeler à ce propos tout à l'heure dans la salle de bain.

J'enfilai, pour ma part, des baskets et sifflai les chiens. Ils débarquèrent tous les deux dans la petite pièce comme deux idiots. Cela fit rire Rimmel. Leur comportement avait au moins un effet positif. J'ouvris la porte et ils se ruèrent dans le garage.

— On va où ? demanda Rimmel.

Je me retournai pour la découvrir enfilant un bonnet à grosses mailles. Il était gris comme son sweat-shirt.

Je l'aimais. J'aimais tout chez elle. Tellement que parfois, j'en étais surpris.

Ça me fichait encore la trouille.

— Quelle importance ? répondis-je en haussant les épaules.

— Aucune.

Sa voix s'était faite plus tendre comme si elle avait deviné mes pensées.

Une porte au fond du garage conduisait à l'arrière de la maison, au-delà de la grande terrasse, puis là où se trouvaient des jeux qu'on avait fait construire pour Nova et la cheminée d'extérieur entourée de bancs.

Les chiens couraient devant nous, fous de joie en aboyant et le vent automnal soufflait légèrement, soulevant les mèches des cheveux de Rim.

Je passai devant elle et m'accroupis, lui présentant mon dos.

— Monte à bord.

Elle éclata de rire en se jetant sur mon dos. Je me redressai en passant mes mains sous ses genoux et traversai le jardin.

Il faisait plein soleil, mais frais. Une odeur âcre de feuilles humides et de glands flottait dans l'air.

— La nuit sera idéale pour un feu de camp.

— Cela fait un moment qu'on n'en a pas fait.

— Raison de plus pour en faire un.

Elle posa son menton sur mon épaule, juste à côté de ma tête. On marcha – enfin... je marchai et elle me chevaucha – dans un silence seulement brisé par le craquement des feuilles sous mes pas et les aboiements furieux des chiens.

Je sentais son cœur battre régulièrement contre mon dos. Ce rythme avait le pouvoir de m'apaiser comme aucune autre chose. Pas même le foot ou le fait de renverser des joueurs sur un terrain.

Trent et Drew avaient leur propre maison sur la propriété. Elle n'était pas aussi imposante que la bâtisse principale, mais elle avait tout de même quatre chambres et lui ressemblait. Sur le côté se trouvait un immense garage dont on découvrit, en nous approchant, que les portes étaient ouvertes. Ils étaient en train de déplacer la Fastback à l'intérieur.

— Allons les inviter au feu de camp de ce soir, suggéra Rim.

Je pris la direction du garage et lorsqu'on passa sous un arbre, je me baissai et elle attrapa au passage une feuille jaune qui pendait d'une branche basse.

— J'adore l'automne, murmura-t-elle en étudiant la feuille de plus près.

Je pris sa main pour y déposer un baiser avant de remettre la mienne sous son genou.

Trent nous avait aperçus. Il sortit du garage en nous faisant un grand signe. Il essuya ses doigts le long de son jean laissant une grande trace noirâtre.

Rimmel gloussa.

— Cela ne partira jamais.

— Vous êtes rentrés, lança Trent.

Drew, qui l'avait entendu, surgit de derrière la Fastback et nous rejoignit. Trent se déplaça légèrement pour être tourné vers lui. Ils ne se touchaient pas, mais la simple façon dont ils se tenaient l'un à côté de l'autre en disait long.

Ils étaient heureux, ce qui faisait plaisir à voir. Après tout ce qui s'était passé au printemps dernier et la façon dont ils avaient résisté à leurs sentiments, je m'étais demandé s'ils finiraient par se retrouver.

Ils y étaient parvenus.

Et quand ils s'étaient mis en couple, cela avait définitivement soudé notre famille.

Quelqu'un m'avait demandé un jour quel effet ça me faisait d'avoir deux gays dans ma famille. J'avais répondu que je n'y pensais même pas. C'était la pure vérité. Je m'en fichais. La seule chose qui m'importait c'était que mes frères soient heureux.

De plus, des filles peuvent être compliquées à gérer et je n'avais pas vraiment envie d'en voir tourner autour de ma femme.

Et ramener des filles à la maison aurait été le mauvais choix, parce qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, tout autant que Rim et moi. N'importe qui d'autre aurait été une profonde erreur et une forme de déni.

Trent était plus heureux que je l'avais vu depuis cinq ans que je le connaissais. Il n'était plus sur ses gardes et avait enfin accepté qu'il fût un membre à part entière de notre famille.

Il s'était rapproché de Rim, ce dont j'étais très satisfait. B serait sans aucun doute toujours son grand frère préféré, mais il était comme moi, souvent absent. Au moins, comme ça, je savais qu'elle pouvait se tourner vers quelqu'un si jamais elle avait un problème et que je n'étais pas sur place.

Trent avait changé grâce à Drew, qui était actuellement le grand champion de la NRR. Nous étions tous là lors de la course victorieuse du championnat. Quel bonheur cela avait été de le voir franchir la ligne d'arrivée le premier.

Ce jour avait rejoint celui où B et moi avions gagné notre premier Super Bowl.

— Quoi de neuf, les garçons ? demandai-je en cognant mon poing contre le leur.

Rim tapota mon épaule pour que je me baisse et la laisse descendre.

Drew tendit la main et tira sur son bonnet.

— Voilà ma sœur dans toute sa gloire.

Rimmel éclata de rire et remit correctement son couvre-chef. Drew portait le même genre de bonnet, mais le sien était noir et serrait sa tête un peu plus.

Trent leva les yeux au ciel en souriant.

— Les gens disent déjà que les Knights vont tout gagner cette année, fit remarquer Trent.

— Oh, oui ! dis-je en souriant.

— Bon, alors que se passe-t-il ? demanda Drew en continuant d'essuyer la pièce de la voiture avec un chiffon.

— On fait un feu de camp ce soir, annonça Rimmel.

— Génial. On devrait être rentrés.

Trent lui lança un regard par-dessus son épaule. Ce n'était pas grand-chose, mais cela me fit me crispier. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que Trent aurait préféré qu'on n'entende pas ce commentaire inoffensif.

— Où allez-vous ? demanda Rim.

— On doit aller chercher des pièces, répondit Drew aussitôt. Tu veux que j'achète des marshmallows comme on doit sortir ?

— Pas la peine de demander, dit Rimmel en riant. Prends le double de ce que tu avais prévu. Braeden va manger la moitié à lui seul.

Darcy et R réapparurent alors en trottinant. Rimmel rit de plus belle en s'accroupissant pour les caresser.

— Que se passe-t-il ? demandai-je à Trent, à voix basse.

Il jeta un coup d'œil vers Rimmel avant de reporter son attention sur moi.

— Rien de grave.

Mais il savait que je n'allais pas gober ses salades. Il émit un petit grognement et fit quelques

pas pour s'éloigner de Rimmel, des chiens et de Drew.

— La presse tourne autour de la maison à nouveau. J'ai dû intervenir hier au refuge.

— Tu as dit qu'il n'y avait personne, grommelai-je.

— En effet, parce que je les avais fait partir avant.

— Bande de connards, grondai-je. Elle ne m'a rien dit.

— Elle ne les a pas vus, c'est normal. Mais la Range Rover est toujours là-bas. J'irai la chercher quand on sortira tout à l'heure.

Ah, voilà pourquoi je n'avais pas vu sa voiture. Je ne lui avais posé aucune question parce que cela ne me préoccupait pas. Ce qui était important, c'était qu'elle soit à la maison et en bonne santé.

— Allez chercher des pièces, répétais-je, très sceptique.

Je ne croyais pas une seconde qu'ils sortaient pour ça. Leur garage aurait pu être une annexe d'un magasin spécialisé.

Le regard de Trent m'apporta la réponse que je cherchais.

— Vous allez où ? demandai-je, les bras croisés sur la poitrine.

— Pourquoi vous parlez à voix basse ? s'écria Rimmel en s'approchant de nous.

— On en parle plus tard, dit Trent, avant de se tourner vers elle. En fait, on ne sort pas vraiment pour aller chercher des pièces pour les voitures, continua-t-il comme s'il avait été pris sur le fait.

Je le regardai, attendant de voir ce qu'il allait dire.

Rimmel le regarda en plissant le nez.

— Alors vous allez où ?

Trent blêmit.

— Euh... On a... oublié... d'acheter le cadeau d'anniversaire de Nova.

— Mais vous deviez vous en occuper il y a des lustres ! s'exclama-t-elle, mécontente.

Elle était mignonne quand elle grondait les gens.

— Je sais, dit Trent, c'est pour ça que je ne voulais pas te le dire.

— Ne dis rien à Ivy, supplia Drew. Elle va en profiter pour nous faire la morale jusqu'au début de la fête.

On fêtait le premier anniversaire de Nova. Cela faisait un mois qu'Ivy organisait cette fête.

— Ne t'inquiète pas, je ne dirai rien, ricana Rimmel.

Trent passa un bras sur ses épaules et la serra contre lui. Il planta son regard dans le mien par-dessus l'épaule de Rim.

Il ment comme un arracheur de dents.

Il était impossible que Trent n'ait pas encore le cadeau de Nova. Ils avaient dû lui acheter la moitié de la boutique de jouets.

Le regard de Trent me promettait de m'expliquer la situation plus tard. Mais il signifiait aussi deux choses :

1) Il ne voulait pas parler de ça devant Rim.

2) Je n'allais probablement pas apprécier la vérité.



ils atteignaient sa clavicule, ce que je considérais comme encore plutôt long. Ils étaient toujours blonds et brillants. Parfois, elle les portait lissés et avec un brushing qui mettait en évidence la coupe très graphique. Parfois, comme ce soir, elle utilisait un fer à friser pour leur donner un mouvement et elle ajoutait une sorte de laque.

Juste à côté d'elle sur le banc se trouvait un *baby-phone*. On entendit Nova émettre un petit grognement. Ivy inclina la tête pour mieux entendre. Nova poussa un petit cri et Ivy se leva.

Braeden posa une main sur son épaule et la força gentiment à se rasseoir.

— Je m'en occupe.

Ivy s'agita à nouveau comme si elle allait se lever malgré tout. B protesta :

— Tu as fait ça toute seule pendant des semaines lors de mon absence. C'est mon tour.

Son regard bleu s'adoucit et elle sourit. Il lui tendit sa bouteille de bière et traversa la terrasse.

Braeden était un père extraordinaire, probablement le premier qu'il m'ait été donné de connaître.

Romeo serait encore mieux.

Cette idée me fit mal et je me dépêchai de boire une gorgée du liquide bleu auquel on ne devrait même pas donner le nom d'alcool. J'étais totalement d'accord avec mon GPLV, ce truc était horrible.

Ou alors il avait mauvais goût à cause des sentiments qui se frayaient un chemin en moi.

Ivy se laissa aller sur le banc, posant son verre de vin pour conserver la bière.

— Allô, la Terre à Rimmel, dit-elle en sirotant sa boisson.

Je levai les yeux, repoussant tout au fond de moi cette sensation de vide et je souris.

— C'est la nuit parfaite pour un feu de camp.

— C'est clair.

Elle replia une jambe sous elle. Elle était habillée parfaitement d'un jean skinny foncé, d'une chemise ample à longues manches couleur lie de vin. Elle avait enroulé de façon très élégante autour de son cou une écharpe crème en tricot qui était parfaitement assortie à ses chaussettes hautes qui remontaient jusqu'à ses genoux. Elles étaient ornées de gros bouton en bois sur le côté.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle en posant son menton dans sa main partiellement couverte.

Bien qu'il fasse nuit et que la lumière provienne seulement des flammes orange et rouges du feu, je sentais son regard bleu clair qui m'étudiait.

J'eus un petit rire en levant mon verre rempli de Blue Hawaiian de Boone's Farm. J'avais choisi cette boisson parce qu'elle était bleue. Cela me rappelait les Boules de Schtroumpfs.

— J'étais en train de me dire que Braeden avait raison. Ce vin, et je ne sais pas trop si je dois utiliser ce mot est nul.

— Tu n'as pas tort, grimaça Ivy en abandonnant définitivement son verre.

Je fis de même et on gloussa toutes les deux.

— Tout est prêt pour demain ? demandai-je en pensant à la fête d'anniversaire de ma nièce.

— Non... je n'arrive pas à croire que ça fait déjà un an.

Avant que je puisse répondre, le *baby-phone* s'alluma et on entendit des bruits provenant de la chambre de Nova. Elle recommençait à pleurer, mais immédiatement on perçut la voix de Braeden.

— Non, non, Bestiole, pas de ça. Ta maman va débarquer dans une minute en disant que je ne sais pas m'occuper de toi.

Ivy émit un petit son de protestation et je pouffai de rire.

Les pleurs de Nova se calmèrent et j'entendis le bruit faible que faisait Braeden en traversant la pièce. Puis, je reconnus le son qu'émettait Nova lorsqu'elle tendait les bras pour être prise.

— Pa... pa-pa-pa... dit-elle entre babillage et larmes.

— Ça va, dit-il doucement et je l'imaginai la soulevant de son berceau. Dis à papa ce qui ne va pas.

Bien sûr, elle ne répondit pas.

— Tu veux que je trouve tout seul ? Vous êtes toutes les mêmes, les femmes. Il faut que les hommes lisent dans votre tête, grommela-t-il, mais sa voix débordait de tendresse.

C'était absolument craquant de voir un grand type, musclé, rugueux, parfois même un peu sanguin devenir une boule affectueuse devant une petite fille aux cheveux bruns.

— Bon, alors je vais faire mon travail de papa. Allons-y. Tu vas m'aider. Vérifions le placard déjà.

On entendit le bruit d'une porte qu'on ouvrait puis qu'on refermait.

Je jetai un coup d'œil à Ivy. Elle avait la tête tournée vers le *baby-phone* et elle écoutait son mari et sa petite fille, un sourire aux lèvres.

Inconscient que nous suivions tous ses faits et gestes, Braeden continuait :

— Il n'y a rien là. Regardons sous le lit.

Il poussa un petit grondement en vérifiant le dessous du lit avec Nova, puis d'autres coins de la pièce.

Alors que j'écoutais ce moment absolument adorable, mon cœur se faisait de plus en plus lourd. Je m'agitai sur mon banc, ramenant mes jambes sous moi.

— Tout va bien, lança-t-il. Il n'y a aucune raison d'avoir peur, mon bébé. Allez, on retourne au dodo. Demain sera une longue journée.

Je l'imaginai, caressant le dos de la petite fille d'une main à la taille tellement disproportionnée par rapport à son dos, alors qu'elle blottissait sa petite tête dans son cou. Le silence se fit, si on exceptait le bruit du rocking-chair à côté du berceau.

Je me raclai la gorge et dépliai mes jambes, prête à me lever. Rester assise était trop pénible soudain.

Ivy éteignit le *baby-phone*. Plus de lumière ni de bruits parasites.

— Rimmel, je... commença-t-elle alors que je bondissais sur mes pieds

Romeo apparut alors sans bruit – comment quelqu'un d'aussi imposant peut-il se déplacer si discrètement ? –, je faillis lui rentrer dedans dans ma fuite.

— Mesdames, commença-t-il en nous adressant son fameux sourire.

Trent et Drew le suivaient de près, en se tenant par la main.

C'était un acte apparemment simple, mais qui ne l'était pas pour eux. Il avait fallu beaucoup de temps à mes deux frères pour oser se toucher devant un autre membre de la famille. Ils faisaient cela bien plus souvent maintenant. J'étais fière.

Fière parce que notre famille, celle que nous avons construite ensemble, était assez solide pour qu'ils se comportent ainsi sans inquiétude. Les voir main dans la main, me ramena au présent : l'air frais et automnal, le feu qui craquait et l'odeur du bois brûlé.

— Je t'ai apporté quelque chose, dit Romeo.

J'adorais sa voix, si familière, mais qui m'affectait comme le premier jour.

Il tenait un mug. Je voyais des volutes de vapeur s'élever de la tasse contre le noir de la nuit. Une odeur de cannelle et d'épices me chatouilla les narines. Une vague de calme absolu me submergea.

— Tu m’as apporté du vin chaud ? demandai-je en tendant la main vers le mug.

— Tu n’aimais pas le Boone’s, non ?

— Comment tu as su ? demandai-je en remontant mes lunettes sur mon nez.

La chaleur de la tasse se diffusait dans mes doigts, me faisant prendre conscience qu’ils étaient gelés. Je soulevai le mug en inspirant profondément, laissant la chaleur emplir mon nez.

— Tu n’es pas une fille qui aime le Boone’s, Mini. Tu es du genre vin chaud.

Il avait totalement raison.

— Ne dis rien à Braeden, marmonnai-je. Il va se moquer de moi.

Romeo me prit par la main et me ramena vers le banc, mais il ne s’arrêta pas là et se dirigea vers un grand fauteuil de l’autre côté du feu. Il s’assit en occupant toute la place et m’attira sur ses genoux.

Je me blottis contre lui en serrant mon mug contre ma poitrine et fermai brièvement les yeux, ma nuque appuyée contre son épaule.

Trent s’assit où j’étais avant et Drew le rejoignit après avoir ajouté quelques bûches dans le feu.

Quelques secondes plus tard, Braeden sortit de la maison et traversa la terrasse. Il s’assit à califourchon sur le banc où se trouvait Ivy qui lui jeta un regard interrogateur.

— Tout va bien, dit-il.

Elle se hâta de rallumer le *baby-phone*.

Je me perdis dans la contemplation des étoiles qui illuminaient l’encre du ciel. Romeo passa un bras autour de ma taille me rapprochant encore un peu plus de lui.

Le son d’une sonnerie de téléphone m’arracha au spectacle que je contemplais. Ivy souleva son portable, l’écran éclairant vivement son visage.

Vous vous souvenez que Romeo interdisait toute forme de presse à la maison ? Ivy, c’était différent, cela faisait partie de son boulot de rester au courant de tout ce qui passait pour les stars, les nouvelles...

— T’es sérieuse, Princesse ? demanda Braeden en soulevant sa bière. Tu ne peux pas couper tout cela une soirée ?

— Je croyais l’avoir mis en silencieux, grommela-t-elle, mais soudain je remarquai qu’elle était attirée par quelque chose sur l’écran.

Elle jeta un coup d’œil à Drew. Il pressa les lèvres et l’atmosphère changea.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Apparemment nos deux gros durs de frères ont été vus aujourd’hui échangeant des baisers très publiquement.

Je levai les yeux.

— Quoi ? m’écriai-je en regardant Drew et Trent.

— Quelle bande de chacals, ces journalistes ! cracha Drew.

— Que s’est-il passé ? s’enquit Ivy, en éteignant son téléphone qu’elle plaça à côté d’elle, face contre le siège.

— Rien, répondit Trent. Nous sommes sortis. La presse traînait dans le coin et a réussi à nous prendre en photos alors qu’on s’embrassait.

— J’espère que c’était avec la langue, ricana Braeden.

Ivy lui donna un coup de coude.

— Aïe ! hurla-t-il.

— Idiot ! marmonna-t-elle.

— Cela vient d'arriver ? demanda Romeo.

— Oui, quand nous sommes sortis acheter des marshmallows.

Mmm... des marshmallows grillés...

— Je suis désolée, dis-je.

Pourquoi la presse ne nous laissait-elle pas tranquilles ?

Sous moi, Romeo semblait très tendu, ce qu'il n'était pas du tout une minute avant. Je levai le regard vers lui.

Il baissa la tête et effleura mes lèvres. J'avais l'impression qu'il voulait me réconforter.

Et ça marchait.

— Ce n'est pas très grave, poursuivit Trent. Ce n'est pas la première fois qu'ils nous font le coup. Et ce ne sera pas la dernière.

Il me semblait bien moins énervé que je l'aurais pensé. Trent avait une relation plutôt difficile avec n'importe qui se déplaçant avec un appareil photo ces temps-ci.

Je ne pouvais pas lui en vouloir.

— Et ces marshmallows alors ? demandai-je, pour changer de sujet et pour revenir à ce que cette soirée devait être : un moment en famille, détendu et amusant.

— Je les ai laissés sur le comptoir de la cuisine, dit Trent.

Je sautai des genoux de Romeo.

— Je vais en profiter pour voir si on a besoin d'autres choses pendant que j'y serai.

— Je vais t'aider, dit Ivy en bondissant sur ses pieds elle aussi.

Alors que nous nous dirigeons vers la maison, j'entendis la voix basse de Romeo. Je ne réussis pas à capter ce qu'il disait tellement il parlait doucement et vite.

Pas besoin de comprendre les mots exacts pour savoir de quoi il était question. Romeo n'était pas ravi de ce dernier article. Ce qui n'était pas vraiment surprenant.

Ce qui l'était plus, c'était que j'avais l'intuition que l'histoire était plus compliquée, et si je me faisais à son ton, je n'étais pas la seule à le penser.



Chapitre 7



Romeo

Il y avait un truc qui puait.

Et ce n'était certainement pas moi.

C'était la puanteur d'une information que je ne connaissais pas, mais qui s'était coincée dans mes narines depuis que j'avais vu Trent devant son garage.

J'avais le plus grand mal à ne pas exiger qu'il me mette aussitôt au parfum. La seule chose qui me retenait, qui m'ancrait comme d'habitude et me forçait à être patient, c'était Rim.

Elle passait avant tout le reste et étant donné l'attitude de Trent tout à l'heure, je craignais le pire.

Je suivis du regard son petit cul disparaissant dans la maison, accompagné par ma sœur. Plus question d'attendre maintenant.

— Qu'est-ce qui se passe, putain ? demandai-je en posant mes coudes sur mes genoux.

Le son de la bouteille de bière de Braeden heurtant le banc souligna ma question.

— Quoi ?

Trent et Drew échangèrent un coup d'œil. Je poussai un petit grognement. J'étais à bout de patience. Rim allait revenir d'un instant à l'autre, il fallait qu'il me dise de quoi il retournait.

— J'ai dû foutre la presse dehors hier soir au refuge, dit Trent à B avant de me regarder.

— Bande de vautours, marmonna Braeden. Comment as-tu fait ?

— J'ai passé un marché avec eux. Un truc qu'ils ne pouvaient pas refuser.

— C'est à dire ? demandai-je.

— Des photos exclusives de Drew et moi.

— Deux hommes qui s'embrassent en public, poursuivit Braeden en portant sa bouteille à ses lèvres.

Je me levai d'un bond et commençai à aller et venir devant le feu.

— Tu t'es jeté en pâture aux journalistes pour protéger Rimmel ?

— Ce n'était pas grand-chose, reprit Trent.

Drew, qui était assis près de lui, n'avait pas l'air de cet avis.

Je lâchai une bordée de jurons. Mais si, c'était quelque chose. Trent et Drew détestaient être

sous les feux de la rampe. Les homophobes étaient nombreux et ne baissaient jamais la garde ; cela leur collait une cible dans le dos, dès qu'ils se touchaient publiquement même si c'était parfaitement innocent.

Trent était quelqu'un de discret, très protecteur. L'expérience lui avait montré qu'il valait mieux être très prudent sur les personnes qu'il laissait pénétrer dans son monde, celles à qui il montrait son vrai visage.

Je plantai mon regard dans celui de Drew.

— C'était difficile ?

Il serait certainement plus franc sur ce que ces démons munis d'appareils photo avaient été aujourd'hui.

— Cela valait la peine.

— Ce n'est pas ce que je te demande.

Sentant ma nervosité, B se leva.

— Qu'est-ce que tu as négocié ?

— Pas grand-chose. Un baiser, nos mains entrelacées. Je leur ai juste dit où aller et à quelle heure. Ils étaient là. On a fait ce qu'on devait faire et on est rentrés très vite ici.

— Pourquoi y êtes-vous allés ? Il fallait leur poser un lapin ! s'écria Braeden.

— Parce que cela n'aurait pas marché la fois suivante. Ils auraient juste emmerdé encore plus Rimmel.

— Et qu'est-ce qui s'est passé d'autre ?

J'avais l'impression qu'ils ne me disaient pas tout. Rim était particulièrement suivie. La presse était déjà d'une rare violence avec elle, alors si Trent craignait que ça empire encore, c'était qu'il y avait une autre raison.

Il passa sa main sur son visage.

— On m'a appelé en me proposant beaucoup d'argent pour raconter quelques secrets de famille.

Je me figeai.

— Quoi ? grondai-je.

— Ils voulaient surtout que je raconte des saloperies sur Rim et toi. Ils ont posé des questions sur le passé de Rim, sur sa fausse-couche...

Ma vision périphérique diminua. Ma colère était comme un nuage noir, annonçant une tempête énorme, qui menaçait de me consumer.

Ils n'avaient pas le droit. Aucun droit de chercher à atteindre Rimmel et sa peine.

— Évidemment, on leur a dit d'aller se faire foutre, reprit Trent qui devait se douter que j'étais sur le point d'exploser. On ne laissera jamais tomber la famille pour de l'argent.

— Seigneur !

Je fulminais. Je me laissai tomber sur mon siège et avalai la moitié de ma bière d'un coup, avant de la finir dans une autre gorgée.

— Combien ? demanda B.

Drew hésita avant de répondre :

— Deux millions.

Je bondis sur mes pieds à nouveau. Deux millions de dollars ! Ce n'était pas un simple pot-de-vin pour obtenir des infos privées, mais une véritable mise à prix.

Ils venaient de mettre la tête de ma femme à prix.

Putain non.

— Peu après cet appel, ils ont publié cette info sur le divorce ; Les Wolves étaient déjà partis quand je suis allé la chercher au taf. Je me suis dit que si l'un d'eux apprenait combien d'argent ça pouvait leur rapporter, ce serait gênant, alors je leur ai balancé un deal.

— Je suis étonné qu'ils aient accepté, marmonnai-je.

Trent et Drew étaient dignes d'intérêt, mais deux types qui se roulaient une pelle ne valaient pas deux millions.

— Quelques-uns d'entre eux ont eu besoin que je sois plus convaincant encore, poursuivit Trent en faisant craquer ses doigts.

Drew grommela quelques mots avant de boire sa bière. Rien qu'en regardant l'expression sur son visage, je savais qu'il n'était pas content. Trent s'était littéralement jeté entre ma femme et les journalistes. Il avait déjà traversé pas mal de choses, pas la peine qu'il entre en conflit avec une bande de hyènes assoiffées de fric.

Malgré tout, je n'arrivais pas à être désolé qu'il l'ait fait.

Je m'approchai de Trent à qui je tendis la main. Son regard passa de mon visage à ma main. Au bout d'une seconde, il se leva et plaça sa paume dans la mienne.

— Merci, dis-je en secouant sa main. Je suis désolé que tu aies dû faire ça, mais je t'en suis profondément reconnaissant. Rim est...

J'hésitais à dire qu'elle était fragile, même si elle l'était à mes yeux. Elle détesterait que je dise ça. Elle n'était pas faible, c'était même l'une des femmes les plus fortes que je connaissais. Peut-être était-ce la raison pour laquelle je la trouvais fragile. Je sais, cela semblait paradoxal. Parfois, Rimmel était forte ; tellement que cela me faisait craindre qu'elle explose à n'importe quel moment. Surtout si on visait le bon endroit.

— Je sais.

Il avait compris.

Je tendis la main à Drew, cette fois, qui l'accepta. Je plantai mon regard dans le sien m'excusant pour ce qu'ils avaient été obligés de faire. Il hocha la tête une fois comme pour dire qu'il comprenait.

Au même moment, Rimmel passa une tête par la porte-fenêtre. Elle portait les marshmallows.

— Il faut que je rapporte une bière ?

— Oui.

On avait répondu en chœur, ce qui la fit rire. Puis elle rentra à l'intérieur.

— Dès demain, je demande qu'elle ait un garde du corps.

B émit un petit sifflement.

— Cela ne s'est pas bien passé la dernière fois.

C'était un euphémisme. Elle était tellement opposée à cette idée que j'avais dû l'abandonner. Mais pas cette fois. Je ne voulais prendre aucun risque.

— Deux millions de dollars, c'est plus qu'il n'en faut pour débiter des saloperies, dis-je avant de jeter un coup d'œil à Drew. Tu penses que cette offre ne concernait que vous, parce que vous êtes des membres de la famille et que vous êtes très proches de nous ?

— Possible. Mais je n'en jurerais pas. S'ils obtiennent une info juteuse, ils signeront le chèque sans faire d'histoire.

Braeden lâcha une bordée de jurons.

— Rim est tellement simple. Il n'y a rien dans son passé qui vaut ce prix-là.

Nos deux regards se rencontrèrent dès qu'il eut terminé de parler. Je sentis physiquement que je devenais pâle comme la mort.

— Tu ne crois quand même pas... chuchota B.

On se regarda, nous rappelant tous les deux le cauchemar en Floride quand j'avais failli me faire tirer dessus en réglant le bordel dans lequel le père de Rim s'était fourré. Tout cela pour de l'argent.

— Quoi ? demanda Trent.

Je déglutis en secouant la tête.

— Non, il est clean, il ne joue plus. Bon sang, il sort à peine de désintox.

— Le père de Rimmel ? demanda Trent, songeur. Tu crois qu'il vendrait des secrets de famille ?

— Du moment qu'il ne croule pas sous les dettes ou qu'il ne pense pas à son prochain jeu, non.

— Il est grand temps d'aller voir comme va ce cher papa, intervint B au moment où les filles sortaient de la maison, les bras chargés de victuailles.

— Je vais l'appeler, dis-je puis, je me tournai vers Trent et Drew. Merci pour ces infos et pour n'avoir rien dit devant Rim.

— Nous sommes membres de cette famille, répliqua Trent.

Je savais qu'il allait falloir que je prévienne Rim de ce qui se tramait, mais pas ce soir. Pas demain non plus. Les prochains jours étaient à nous et j'allais la protéger comme jamais.

— Qui veut des marshmallows ? cria-t-elle en déposant tout ce qu'elle tenait sur une sorte de comptoir en pierre à côté du feu.

Je la pris par la taille par-derrière et la soulevai.

— J'ai tout le sucre dont j'ai besoin juste là, grondai-je en attaquant son cou.

Elle poussa un petit cri aigu, mais ne fit rien pour se dégager. Elle savait bien que ça ne servirait à rien. Elle n'irait pas très loin si elle arrivait à m'échapper.

Elle tourna son visage rieur vers moi pour que je puisse l'embrasser. Elle avait un goût de cannelle et d'épices. Moi je devais sentir la bière.

Braeden se racla bruyamment la gorge.

— On n'a pas besoin d'assister à ce genre de scènes, nous ses frères.

Rim m'embrassa une dernière fois avant de se reculer un peu.

— Moi je les aime bruns, mais pas totalement carbonisés.

— Je suis quoi ? Ton esclave ?

Elle plissa le nez.

— Tu les fais mieux que moi.

— Tu devrais plutôt les préparer, Rome, je te rappelle qu'il y a encore quelques planches de la terrasse brûlées après sa dernière tentative.

Il était malin. Je souris largement parce qu'il était un petit malin marrant. Je n'oublierais jamais la tête de ma femme lorsque son marshmallow avait littéralement explosé. Elle l'avait retiré précipitamment du feu, mais n'avait réussi qu'à le détacher du pic sur lequel il se trouvait et il avait voltigé pour retomber juste derrière moi.

— Il a raison, dit-elle en grimaçant.

Je basculai la tête en arrière en riant aux éclats. Puis je déposai un petit baiser sur le bout de son nez.

— Je te sers bientôt un marshmallow grillé à la perfection et pas brûlé.

— Tout fondu dedans, ajouta-t-elle en souriant.

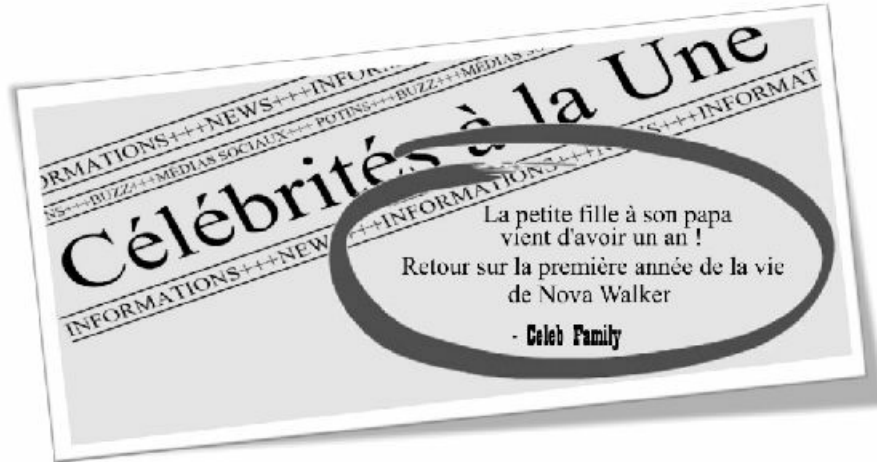
— Comme tu veux, bébé, murmurai-je en l'embrassant encore.

Je passai le reste de la soirée à la bourrer de sucre, blottie contre moi et à l'embrasser dès que j'en avais l'occasion. Mais à l'intérieur, je bouillonnais toujours de rage à cause de ce que m'avaient dit Trent et Drew. Hors de question qu'elle le voie. Je savais que je parvenais parfaitement à lui cacher ma colère. Ses yeux bruns étaient pleins de joie et son corps se laissait aller langoureusement contre le mien.

Je ne pouvais rien faire ce soir contre la mise à prix de nos vies, ça attendrait.



Chapitre 8



Rimmel

C'était le grand jour.

Un jour qui s'annonçait excitant et joyeux. Pourtant je n'éprouvais rien de tout ça. Je me tenais dans mon dressing où trônait un superbe comptoir avec un dessus en marbre, surplombé de magnifiques lanternes ; j'étais parcourue par une sensation de malaise.

J'essayais de l'ignorer. Je me disais que j'étais juste surexcitée à l'idée de fêter le premier anniversaire de mon unique nièce. Cela me faisait tenir. Je passai en revue mes tenues suspendues à des cintres et fouillai dans deux de mes tiroirs.

Mais je ne voyais pas vraiment les vêtements. Même si je me disais que je faisais ça pour choisir une tenue et l'assortir avec les accessoires adéquats, ce n'était pas le cas. C'était une excuse que je me donnais. Pour avoir l'air normale. Une excuse pour ne pas reconnaître que je ne me sentais pas dans mon assiette, presque effrayée.

Je n'aimais pas cette sensation. Ce n'était pas la première fois, ces derniers mois, que je ressentais ça. Chaque fois que mes membres étaient parcourus de tremblements, mon ventre se nouait et j'entendais des murmures. Je fermai les yeux pour les chasser et continuai.

Mon cœur battait un peu trop vite. J'avais la bouche sèche.

Angoisse.

Stress.

Panique.

Je savais ce que cela signifiait, mais je fuyais. Je me disais que j'étais bien plus forte que quelque chose d'aussi sournois. C'était comme si mon corps et mon esprit se rebellaient contre ce que je savais être vrai. Cette sensation de malaise n'était pas vraiment physique, c'était ma tête qui provoquait ça.

Je me battais contre cela, je détestais cette idée.

Malheureusement, cela ne faisait qu'accentuer mon malaise. C'était comme un cercle vicieux : plus je les ignorais, plus ces sensations faisaient tout pour que je les reconnaisse.

Je me laissai tomber sur un petit banc matelassé et bus une gorgée du café. Je n'arriverais pas à choisir une tenue. Cela m'exaspérait. Si Ivy n'était pas déjà noyée sous les derniers préparatifs,

j'irais la supplier de m'aider.

J'étais fatiguée, mais mon indécision provenait entièrement des sentiments qui me consumaient. Je pris une grande inspiration, soufflai et me relevai.

Ma tenue n'avait aucune importance. Cela ne devrait pas me demander autant de réflexion et d'effort, en tout cas. Je ricanai, me moquant de moi-même, tellement j'étais ridicule, debout dans ce dressing à me torturer l'esprit pour trouver des vêtements.

Ce n'était pas vraiment ça qui te torturait.

Je posai mon café sur le comptoir en marbre et choisis un jean usé, délavé et l'enfilai. Puis je m'emparai d'un haut à manches longues, rayé blanc et noir, qui me semblait doux et confortable – qualités que j'adorais particulièrement. Une fois revêtu, je me rendis compte à quel point il flottait autour de moi. Je grimaçai. Les parents de Romeo étaient invités. La mère d'Ivy et celle de Braeden aussi.

Je ne voulais pas leur donner l'impression que je me fichais de mon allure.

Mais je n'avais aucune envie de me changer non plus.

Je poussai un grand soupir, m'emparai d'une brassière jaune et la passai par-dessus le soutien-gorge que j'avais déjà mis, sans retirer le top. Franchement, réussir à l'enfiler sans me casser la figure relevait de l'exploit.

Après avoir terminé, je pris le tee-shirt au niveau de mes hanches et le nouai. Puis je reculai de quelques pas pour me contempler dans le grand miroir contre le mur.

Cela faisait le job.

C'était des vêtements de tous les jours, mais ce n'était que la fête de premier anniversaire d'un bébé. Je ne passais pas une soirée au Met. Le nœud empêchait le top de paraître trop large et la bretelle en dentelle jaune de la brassière qui apparaissait sur mon épaule ajoutait une jolie touche.

En tout cas, je l'espérais.

Je chaussai une paire de Converse et quittai le dressing avec mon café. Je me rendis dans la salle de bain et échangeai mon mug contre une brosse. Puis je contemplai le nid d'oiseau qu'étaient mes cheveux. Rien que l'idée de l'effort que cela allait me coûter, j'étais découragée.

Je remarquai une nouvelle fois les battements accélérés de mon cœur et les tressaillements de mes muscles.

Je voulais que Romeo vienne.

J'étais bête. Complètement idiote, même. Je n'avais pas besoin de ses bras ou de sa présence pour me reconforter. J'étais chez moi, je portais mes propres vêtements et je n'avais nulle part où aller en dehors des murs de la propriété. Une fête de famille était prévue. J'adorais ça en général.

Romeo était en bas et aidait Braeden à monter une structure gonflable dans le jardin. Je souris en pensant au spectacle que ça devait donner. Il fallait que je me dépêche pour aller voir ça.

Puisque démêler complètement mes cheveux semblait une tâche impossible, je me contentai de les rassembler dans un chignon flou au sommet de mon crâne.

Et voilà le travail ! #élégante.

Darcy et Ralph étaient couchés au pied du lit et quand je débarquai dans la chambre, ils agitèrent la queue. Mon malaise s'atténua un peu lorsque je les aperçus. Je les gratouillai derrière l'oreille en passant et les sifflai pour qu'ils me rejoignent lorsque je sortis de la pièce.

Ils me suivaient comme mon ombre. Je gagnai la cuisine où Ivy donnait des ordres à Drew et Trent.

— Ne le suspends pas comme ça ! Mon Dieu, pense aux photos ! s'écria-t-elle.

Je m'arrêtai sous l'arche qui conduisait de la cuisine à la grande pièce de vie pour les observer,

amusée.

— Ta nièce regardera ses photos un jour, sans compter la peinture fraîche sur les murs...

— Rimmel ! Au secours ! s'exclama Drew lorsqu'il m'aperçut.

Ivy poussa un petit cri et fit volte-face.

— Ah ! Enfin, la voix de la raison ! Regarde, il veut agraffer la bannière au plafond. Agraffer ?!

Je pouffai et regardai Drew qui, en effet, était debout sur une chaise, une agrafeuse à la main.

— Une agrafeuse n'est peut-être pas le meilleur moyen de procéder, lui dis-je, un large sourire aux lèvres.

— Traître ! marmonna-t-il.

— On est en sous-nombre, fit remarquer Trent.

— Mais on peut leur tenir tête !

Nova, dans sa chaise haute, poussa un petit cri et donna toute sa nourriture aux trois chiens qui attendaient patiemment à ses pieds.

— On se croirait au zoo, grommela Ivy.

Toujours hilare, j'ouvris un tiroir près de moi d'où je sortis un rouleau de ruban adhésif que je tendis à Drew.

— Tiens et n'utilises pas la moitié du rouleau ! Cela devrait s'en aller sans problème après.

Je me rapprochai d'Ivy qui était à la fois nerveuse et magnifique. Elle avait lissé ses cheveux blonds, elle était parfaitement maquillée, d'une façon très naturelle et elle portait une robe tee-shirt en dentelle bleu marine. Elle était chaussée de bottes plates en cuir suédé brun.

— Tu as eu une minute à toi ce matin ?

— Entre deux ordres, oui ! ironisa Drew.

— Andrew Wayne ! aboya Ivy.

Trent se tordait de rire.

— Ce n'est pas drôle, Frat boy, grommela Drew.

— Prends un café, détends-toi ! dis-je en la poussant gentiment vers la cafetière.

Nova n'avait plus rien à manger et les chiens avaient l'air très contents.

— Est-ce que tu as réussi à grignoter quelque chose avant de tout donner aux chiens ? lui demandai-je.

Elle me sourit, les bras tendus.

Je la soulevai et lui fis un long câlin. Elle avait posé sa tête contre mon épaule et je caressais ses boucles brunes et épaisses.

J'ignorai mon cœur qui se serrait.

— Allez, on va laisser maman se reposer, dis-je lorsqu'elle releva la tête pour me regarder.

Comme d'habitude, elle tendait les doigts vers mes lunettes. Je saisis sa main et pressai un baiser sur sa paume qui sentait les céréales.

Nova ressemblait beaucoup à Braeden, avec une chevelure brune abondante et la même forme de visage. Mais ses yeux étaient ceux d'Ivy, ronds et bleus. C'était une enfant paisible, toujours souriante et elle adorait grimper sur les genoux des gens qui lisaient.

Prada, à mes pieds, m'observait avec attention, attendant de voir où j'emmenais sa meilleure copine. Prada était plutôt jeune lorsque Nova était née, elles avaient un peu grandi ensemble. J'étais surprise de la patience du petit chien avec le bébé, surtout lorsqu'elle lui tirait les oreilles.

— Fini, annonça Trent.

Il avait aidé Drew à fixer la bannière. On se retourna pour admirer le panneau plein de couleurs sur lequel était écrit : « Joyeux anniversaire ».

— C'est super, merci, dit Ivy.

— On fait tout ce qu'on peut pour notre petite fille préférée, dit Drew en chatouillant le ventre de Nova.

Elle éclata de rire et lui jeta un regard plein d'attente. Drew la chatouilla à nouveau, bien volontiers.

Elle riait toujours lorsque Drew se tourna vers Ivy.

— On peut aller se changer avant que maman n'arrive ?

— Oui, allez-y ! répondit-elle en accompagnant ses mots d'un geste de la main. Merci de m'avoir aidée.

Les deux garçons la saluèrent et sortirent de la pièce.

— Et ne reviens pas en jogging ! cria-t-elle.

Je grimaçai. Je n'étais pas en jogging, mais je ne portais pas de robe non plus.

— Tu crois qu'il faut que je me change ? lui demandai-je.

— Non, tu es très bien ! C'est juste pour l'embêter que j'ai dit ça !

Murphy arriva dans la cuisine, se figea lorsqu'il aperçut les trois chiens. Il commença à agiter la queue. J'allai ouvrir la porte-fenêtre pour les faire sortir.

— Tu m'aides à donner à manger au minou ? demandai-je à Nova en l'emmenant.

Elle pointa le doigt vers Murphy en hochant la tête. Je commençai à aller et venir dans la cuisine pour trouver la nourriture et une assiette. Je posai Nova sur le comptoir en veillant à rester devant elle pour m'assurer qu'elle ne tombe pas. J'ouvris une boîte de pâtée.

Nova s'empara d'une cuillère qu'elle fit tourner, prête à se la fourrer dans la bouche.

— Tiens, lui dis-je en lui montrant la boîte. Mets-en dans l'assiette.

Nova me regarda, puis la nourriture et plongea la cuillère dedans. Bien sûr, elle n'arriva pas à prélever quoi que ce soit, se contentant de salir l'ustensile, avant de le poser sur l'assiette.

— Très bien ! dis-je. Murphy va adorer.

Tout en parlant, je pris sa main dans la mienne et chargeai la cuillère de nourriture. De temps à autre, elle levait les yeux sur moi alors qu'on préparait le plat du chat et le poids de son regard bleu était un peu plus lourd que d'habitude.

— Voilà, c'est prêt ! dis-je en déposant la cuillère et la boîte sur le côté.

Nova gémit un petit peu, les bras tendus vers moi. Je la soulevai et on déposa toutes les deux l'assiette par terre devant Murphy qui ronronnait comme une tondeuse.

Nova tapa dans ses mains quand il commença à manger.

— Il aime ça ! lui dis-je en tapotant son ventre.

Nova gigota pour que je la pose par terre. Je la mis sur ses pieds, gardant ses mains dans les miennes pour la stabiliser.

Elle ne marchait pas tout à fait. Elle n'avait pas encore fait ses premiers pas, toute seule.

— Rimmel, appela Ivy.

Mon cœur se serra. Rien qu'au son de sa voix et à la façon dont elle m'observait avec Nova, je savais ce qu'elle allait dire.

J'aurais aimé donner le change ou le nier. J'avais essayé, mais j'avais visiblement échoué.

— Oui ? dis-je sur un ton plus enjoué que je ne l'étais.

— Cette journée est difficile pour toi, n'est-ce pas ?

Elle allait droit au but. J'admiraïs ça chez elle. Comme ça, la conversation serait plus vite finie.

— C'est tellement évident ?

Elle eut un sourire triste.

— Non, pas vraiment. C'est juste qu'hier soir, tu étais un peu perdue dans tes pensées et comme il y a cette fête aujourd'hui...

— Certains jours sont plus compliqués que d'autres, tu comprends ?

Ivy hocha la tête, une expression pleine de remords se peignant sur son visage. Je ne voulais pas de ça, pas qu'elle se sente coupable de célébrer le premier anniversaire de sa petite fille juste parce que j'avais perdu la mienne.

— Aujourd'hui, c'est le jour de Nova, affirmai-je. Un jour heureux. Il ne faut pas laisser quelque chose de sombre le ternir.

— Tu sais que je suis là si tu as besoin de parler, d'accord ? Quoi que ce soit.

Je hochai la tête, incapable de parler.

Ivy se redressa et tendit les bras à sa fille.

— Et si on allait voir papa et oncle Romeo monter le château gonflable en espérant qu'ils ne s'entretuent pas ?

Nova fit un pas en direction de sa mère et je l'accompagnai pour qu'elle conserve son équilibre.

On entendit un bourdonnement dans la cuisine.

— Il y a quelqu'un au portail, lança Ivy.

J'allais lui dire que je pouvais actionner l'ouverture de la porte, mais elle était déjà en marche vers le panneau de contrôle.

Il était composé d'un large écran qui nous permettait d'avoir des vues provenant des caméras de sécurité réparties partout sur la propriété. Il y avait aussi une tablette qui contrôlait tout, de la musique aux systèmes de verrouillage, en quelques touches sur l'écran. C'était ainsi qu'on pouvait ouvrir le portail.

— C'est ma mère, commenta Ivy en actionnant l'ouverture.

Elle était minutée et quelques secondes après le passage de la voiture, le portail se refermerait automatiquement.

— Mamie est arrivée ! dit Ivy à Nova.

La petite fille sourit et se laissa tomber par terre. Elle devait être fatiguée. Je la repris dans mes bras.

— On va aller voir les garçons, de cette façon, tu pourras parler à ta mère quelques minutes.

— Tu es sûre ? demanda-t-elle en me scrutant.

— Tout à fait.

— Merci, reprit-elle. Je vais appeler Drew et lui dire qu'elle est arrivée. Il ne l'a pas vue depuis le jour où mon père l'a fichu à la porte.

Le père d'Ivy n'avait pas été convié puisqu'il avait rejeté son fils aîné parce qu'il était en couple avec un homme. Ivy avait été tellement choquée par cette réaction qu'elle avait coupé tout lien avec son père, et par conséquent, il ne voyait pas son unique petite-fille.

Ivy en voulait aussi à sa mère. Après tout, elle n'avait pas fait grand-chose pour protéger Drew, mais elle n'avait pas eu le courage de la tenir éloignée de Nova. Je la comprenais, et comme leur mère était un peu plus tolérante vis-à-vis de Drew – cela signifiait qu'elle en l'avait pas rejeté complètement, mais qu'elle ne faisait pas vraiment d'effort pour lui parler –, elle l'avait invitée pour l'anniversaire du bébé.

— Tu crois que ça va bien se passer avec Trent et Drew ? demandai-je, inquiète.

— J'ai clairement dit à ma mère que si elle disait quoi que ce soit de déplacé, je lui

demanderais de partir.

— Très bien, dis-je en soupirant.

La dernière chose dont nous avons besoin aujourd'hui était d'un drame.

J'étais déjà assez tendue comme ça.

— Allons voir papa, dis-je à Nova alors qu'Ivy se dirigeait vers l'entrée.

Dehors une structure gonflable rose et violette en forme de château occupait une grande partie du jardin proche de la maison. Nova était la seule enfant de la fête et c'était bien trop grand pour elle, mais j'aurais fait la même chose si cela avait été ma fille.

Mes bras tremblaient un peu sous le poids de la petite fille et j'avais l'impression que ma langue s'était collée à mon palais.

— Essaie de faire ça ! entendis-je Braeden crier.

Je ne le voyais pas cependant. J'entendis encore un cri et les murs du château gonflable tremblèrent.

— Pas de problème ! rétorqua Romeo et les murs du château bougèrent à nouveau.

Bon sang, quels gamins !

Ils étaient en train de sauter dedans.

— Je t'ai battu à plate couture, cria Romeo.

Braeden lui répondit aussitôt et bientôt ils s'insultaient copieusement.

J'étais très proche maintenant et je voyais à l'intérieur, par les fenêtres couvertes d'un filet noir.

Ils se battaient. Deux footballeurs adultes chahutaient dans un château gonflable rose.

Peut-être que ce jouet n'était pas pour un seul enfant, mais trois, finalement.

— Vous ne donnez vraiment pas l'exemple ! criai-je.

Romeo se figea alors qu'il était sur le point de plaquer Braeden sur le sol empli d'air.

— Salut, bébé, lança-t-il en levant la tête, comme si ce qu'il faisait était parfaitement normal.

— Viens par là, sœurlette, cria Braeden sous le corps de mon mari.

— Pa-pa-pa, cria Nova.

Braeden sursauta, repoussant Romeo.

— Tu vas faire croire à ma fille que son père est une mauviette, Rome !

Romeo se laissa tomber sur le côté, mort de rire.

— Voilà la reine de la fête ! dit B en rebondissant sur le sol du château.

Oui, en rebondissant. Comme je l'avais dit plus tôt : c'était un enfant dans un corps d'adulte.

— Regarde le grand château. Tu veux y aller avec papa ?

Nova sauta presque de mes bras en essayant d'attraper le filet qui couvrait la porte.

— Qu'est-ce que tu portes, Bestiole ? demanda B en la prenant. Une robe ? Comment vas-tu pouvoir sauter dans le château en robe ?

Nova éclata de rire. Elle portait une robe rose avec une jupe en forme de tutu ainsi qu'un cardigan blanc avec une petite fleur rose sur le côté.

— Elle ressemble à la princesse du château, le grondai-je.

B embrassa le ventre de Nova, la faisant rire de plus belle.

— Rome ! Prends ma fille !

Romeo apparut alors et prit la petite fille. Elle lui adressa un grand sourire lorsqu'il écarta des mèches rebelles de son front.

— Tu es adorable aujourd'hui, ma chérie.

Mon cœur se serra et je m'efforçai de détourner le regard. Parfois, très souvent en fait, cela ne

me dérangeait pas de voir Romeo porter sa nièce.

Mais aujourd'hui, ça me faisait de la peine.

Beaucoup de peine.

Heureusement, Braeden apparut, m'empêchant de voir Romeo, un bébé dans les bras.

— Viens par là, la tutrice, ordonna-t-il.

— Quoi ? Sûrement pas !

— Je ne te laisse pas le choix, poursuivit-il en me tendant la main.

Je redressai le menton, pleine de défi.

Mais cela ne devait pas l'impressionner beaucoup, puisqu'il me menaça :

— Soit tu viens de toi-même, soit je te balance à l'intérieur.

Je levai les bras au ciel, mais cédaï, le laissant me guider à l'intérieur. Le sol était bizarre sous mes pieds, ce qui était normal puisqu'il était gonflable et qu'il s'enfonçait sous mon poids.

J'écartai les pieds un peu plus qu'à la normale, pour maintenir mon équilibre. Braeden lâcha mes mains, laissant la sienne pas très loin, s'attendant visiblement à ce que je tombe.

Je lui souris, lorsque je parvins à rester debout.

J'eus juste le temps de voir la lueur diabolique dans son regard, mais il était déjà trop tard. Il bondit en avant, me faisant basculer.

Je poussai un cri strident en me sentant tomber. Braeden se mit à rire en me rattrapant par la taille. Il commença à sauter le plus haut possible, sans me lâcher, m'entraînant avec lui.

— Braeden James ! hurlai-je alors qu'on retombait sur le sol en vacillant.

B rejeta la tête en arrière, riant aux éclats, avant de me serrer contre lui pour un câlin.

J'avais déjà l'estomac noué, cela n'arrangea rien. Ce serait bien fait pour lui si je lui vomissais dessus.

Nova tapait dans ses mains en babillant.

— Tu veux sauter, toi aussi ? lui demanda Romeo.

La petite fille se tortilla pour se mettre debout, alors Romeo la déposa, face à lui, sans lui lâcher les mains. Son petit corps tremblait sous l'effort. Romeo sautilla pour la faire rebondir un tout petit peu.

Cela la fit rire comme si c'était la chose la plus merveilleuse au monde.

Romeo arborait un large sourire, un de ceux dont il avait le secret. L'azur de ses yeux brillait alors qu'il regardait la petite fille « sauter »

Sans réfléchir, je me laissai aller contre B. Il resserra brièvement son bras autour de ma taille, ce qui me tira de mes pensées.

Je me raidis et m'écartai un peu. Il me laissa faire sans rien dire.

— Je devrais ramener Nova à la maison. La mère d'Ivy arrivait lorsque je suis sortie.

— J'y vais, me dit-il. Il vaut mieux que je vérifie qu'Ives n'a besoin de rien. Donne-moi ma fille, Rome, ordonna-t-il en soulevant la petite dans les airs.

Romeo lui adressa un petit salut de la main lorsque la petite fille le regarda par-dessus l'épaule de son père. Mais celui-ci qui sautillait vers la sortie du château détourna immédiatement son attention. J'entendis son rire flotter derrière eux après leur départ.

Romeo vint me prendre par la taille.

— Tu as déjà baisé dans un château ? demanda-t-il en agitant comiquement les sourcils.

— Un rempli d'air ? riai-je. Non.

La seconde d'après, il basculait en arrière m'entraînant avec lui. Son corps heurta le sol et je tombai sur sa poitrine.

Je caressai sa mâchoire et me penchai pour l'embrasser. Je pressai mes lèvres complètement sur les siennes, à la recherche du contact le plus complet possible. Il gémit et m'enveloppa de ses bras avant de me faire basculer sous lui.

Son poids m'enfonçait dans le sol du château, créant une sorte de cocon autour de nous. Il introduisit la langue dans ma bouche. De petits sons s'échappaient de ma gorge, alors que je pressais les mains dans son dos en tirant son tee-shirt.

On continua à s'embrasser sans jamais séparer nos lèvres, simplement en changeant d'angles. J'explorai sa bouche à fond, cherchant quelque chose sans même savoir quoi, mais seul lui pouvait me l'offrir.

Son corps remua contre le mien, allumant une étincelle dans ma poitrine. Comme une décharge électrique dans une batterie morte. Je gémis et ma tête retomba sur le côté alors que Romeo continuait à m'embrasser. Ses lèvres suivirent la ligne de mes mâchoires, descendirent le long de mon cou, puis plus bas jusqu'à lécher la bretelle en dentelle de ma brassière.

— Romeo, soupirai-je en relevant ma cuisse contre sa hanche.

Il émit un petit rire.

— Quoi ? demandai-je, haletante.

— Je crois que quelqu'un est en manque.

— Tu as oublié ce qu'on a fait cette nuit alors, ronronnai-je en passant la main dans son dos. Parce que je me souviens avoir été parfaitement comblée.

Il caressa ma joue du revers de la main en me souriant. Il faisait toujours ça : me regarder comme s'il ne voyait que moi, comme si j'étais à la fois la lune et le soleil.

Une partie de l'angoisse qui m'accablait depuis mon réveil se dissipa. Romeo m'emplissait de tellement d'amour qu'il n'y avait plus la place pour autre chose.

— Tu as aimé ça, dit-il, très fier de lui.

— Toi aussi.

Moi aussi je pouvais frimer.

Hier soir, après le feu de camp, nous nous étions éclipsés dans notre chambre. J'avais pris une douche pour me laver de l'odeur de bois brûlé. Mais je n'étais pas longtemps restée seule. Les choses avaient vite dégénéré, comme à chaque fois avec Romeo. Mais nous n'avions pas fait l'amour.

Il m'avait dit d'une voix torride qu'il voulait que je jouisse contre sa bouche pour qu'il puisse me goûter. Je n'avais pas pu lui refuser. Ses lèvres, sa langue... La pression de sa bouche alors qu'il me suçait. J'avais basculé dans le plaisir.

J'avais cru qu'une fois que j'aurais eu un orgasme, il entrerait en moi, comme il le faisait presque à chaque fois, mais au lieu de ça, il était resté allongé contre moi, me serrant contre lui.

J'avais levé les yeux, pleine de questions. Il m'avait souri.

— Pas de sexe, on va jouer, c'est tout.

J'aimais bien cette idée, alors j'avais glissé le long de son corps et j'avais joué. Il n'avait pas été le seul à avoir le plaisir de faire jouir quelqu'un avec sa bouche.

— Je te manque, dit-il m'arrachant à mes souvenirs de la nuit pour me ramener dans le château.

— Toujours, chuchotai-je.

— Pourquoi trembles-tu, bébé ?

— À cause de toi.

— Tu tremblais avant même que je te touche, dit-il ses lèvres m'effleurant à peine.

— Cette journée m’a fait penser à Evie, lui confiai-je en pressant les paupières. C’est juste…

— Dur, termina-t-il.

Je hochai la tête.

— Te voir avec Nova… commençai-je sans pouvoir aller au bout de ma phrase.

— Je suis désolé, mon cœur.

Il roula sur le dos pour que je puisse m’installer sur lui, la tête posée sur sa poitrine.

— J’aimerais tellement que cela soit plus facile, murmurai-je, le cœur serré.

On resta là, allongés au creux du château rose et violet, en silence. Il se contenta de me serrer contre lui, caressant mon dos alors que j’écoutais son cœur battre sous mon oreille.

J’avais finalement admis que la journée était un peu compliquée pour moi et cela me permettait de respirer un peu plus facilement.

— Je me sens mieux, dis-je un peu plus tard.

Je sentis ses lèvres se poser sur mon front.

— On devrait rentrer, je pense. Tout le monde doit être arrivé, ajoutai-je.

Il resserra son étreinte et je poussai un soupir. On pouvait encore attendre un peu.

Le son d’une porte qui claquait, suivi du bruit de voix me fit me redresser. Romeo m’imita, un bras toujours autour de moi.

J’aperçus Trent et Drew sur la terrasse : leur attitude révélait une grande nervosité.

— Quelque chose ne va pas, dis-je aussitôt.

J’oubliai tous mes soucis alors que nous nous pressions vers la maison.



Chapitre 9



Romeo

Vous savez ce qui m'énerve ?

Les bonnes journées gâchées par des conneries.

Et non, je ne parle pas de Rim. Je savais bien sûr que cette journée serait dure pour elle. Ce n'était pas forcément facile pour moi non plus. Elle avait le droit de souffrir et moi aussi. Elle ne serait pas la femme sensible, aux sentiments profonds, si le jour de l'anniversaire de notre nièce, elle ne pensait pas à l'enfant que nous avons perdu.

J'avais remarqué cela hier soir, sans qu'elle s'en rende compte. Plus on approchait du jour de la fête, plus elle devenait angoissée. C'était une des raisons pour laquelle, je n'avais pas voulu qu'on fasse l'amour comme d'habitude. Je ne voulais pas qu'on soit obligés de se poser la question du préservatif, qu'elle soit forcée de me répondre qu'il en fallait un. En même temps, je ne voulais pas éviter de poser cette question et qu'elle s'interroge. Donc pas de sexe avec pénétration. Pas de préservatif. Aucun souci.

D'ailleurs, il y avait d'autres moyens de se faire du bien. Beaucoup de bien.

Rim n'était pas du genre à imposer son chagrin aux autres – contrairement à d'autres personnes dont je parlerai bientôt –, à faire des histoires à propos de rien.

En fait, elle faisait juste l'inverse, déployant d'incroyables efforts pour cacher ce qu'elle ressentait. Et c'était tellement difficile que tout son corps en tremblait. Je l'aimais. Tellement. Cela me tuait de la voir souffrir comme ça. J'étais allongé près d'elle cherchant désespérément un moyen de la faire se sentir mieux.

Je pouvais lui donner un autre enfant, mais encore fallait-il qu'elle m'y autorise.

Son corps venait à peine de se détendre contre moi, lorsqu'une crise éclata. Je croyais qu'avoir un portail comme le nôtre nous éviterait ce genre d'ennuis.

Je m'étais planté, de toute évidence.

Trent et Drew étaient toujours sur la terrasse derrière la maison lorsque nous arrivâmes.

— Que se passe-t-il ? demanda Rimmel en se hâtant de les rejoindre.

— Tout le monde est là, répondit Drew, d'une voix curieusement plate, le regard fixé au loin.

— Comment ça « tout le monde » ? demandai-je, la voix dure.

Je savais déjà plus ou moins ce qu'il allait me répondre.

— Le père de Drew, reprit Trent, en croisant mon regard.

Ils étaient à la fois assombris et étincelants de colère.

Si j'avais appris quelque chose ces dernières années, c'était que la vie était parfois difficile. Parfois, elle était même cruelle. Avec la famille, c'était censé être plus facile.

Mais cela ne se passait pas toujours comme ça.

Je suppose que c'était la raison pour laquelle nous avons formé notre propre famille à six. Une famille profondément loyale que nous avons choisie.

— Il n'était pas invité, dis-je en croisant les bras sur ma poitrine.

Je n'avais rien contre l'idée de le virer à coups de pied dans le derrière.

— Cela ne l'a pas empêché de venir, rétorqua Trent.

Rimmel perçut quelque chose qu'elle n'aimait pas dans sa voix et vint se placer à ses côtés. Il passa un bras sur ses épaules. Elle me jeta un coup d'œil, les sourcils froncés.

Nous n'avions pas besoin de ça. Rim avait assez de soucis sans avoir à s'inquiéter à propos de Trent et Drew. Et mes frangins avaient le droit d'être tranquilles dans leur propre foyer.

Je fonçai vers la maison. Parfois, je n'avais pas les moyens de résoudre un problème, mais là je pouvais faire quelque chose.

— Attends, m'arrêta Drew.

Je fis volte-face.

— C'est le grand-père de Nova.

— Il a perdu ce droit.

— Je ne veux pas d'un conflit, reprit-il calmement. Je ne veux absolument pas lui ressembler.

Trent grommela quelque chose et se rapprocha de lui.

— Tu n'as rien de commun avec lui.

— Alors, laissez-le rester. Je refuse que ma sœur soit au milieu de tout ça. Ou ma nièce.

— Ivy ne lui a pas demandé de venir, à mon avis.

— Pas du tout, renchérit Rimmel.

Drew passa une main sur sa nuque.

— Non, mais il est tout de même venu.

— C'est ta maison. La nôtre. Il n'est pas le bienvenu ici, ajouta Drew

— Je suis désolé, Frat boy, rétorqua Drew. Cela ne se passera pas comme la dernière fois. Si jamais il te dit quelque chose, ou même te regarde de travers, je le fiche dehors de mes propres mains.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Forrester. Ce n'est pas pour moi qu'il faut se faire du souci.

— Si, c'est toujours à propos de toi, répliqua Drew, presque trop bas pour que je puisse l'entendre.

Rimmel me jeta de nouveau un coup d'œil, visiblement bouleversée. Je secouai la tête. Je commençais à en avoir assez d'être impuissant. Je ne l'étais pas vraiment, mais certaines situations me couraient sur le système.

Quel genre de père faisait une chose pareille à son fils ? Je n'arrivais pas à comprendre comment cet homme, dans ma cuisine, pouvait être si froid avec quelqu'un de son propre sang. Qu'il puisse mettre son propre bonheur avant celui de son fils. Et pourquoi ? Parce qu'il n'était pas d'accord avec la personne que son enfant aimait. Je ne ferais jamais ça à mon propre gosse. Jamais.

Tu en es sûr ?

Je repoussai cette idée. C'était des conneries.

— Il se casse, dis-je, pas poussé par la colère, mais par ce qui me semblait être la meilleure idée.

Je voulais le mettre dehors. J'en avais des fourmis dans les doigts. J'avais juste envie qu'il se tire, avec tout ce qu'il symbolisait à mes yeux.

— Non, reprit Drew après un instant de réflexion. Cette journée n'a pas été organisée pour moi. À partir du moment qu'il garde ses idées rétrogrades pour lui, dit-il en regardant Trent, qu'il se comporte correctement, il peut rester. Mais après, il se tire.

Je hochai la tête. Je respectais ses décisions.

— Si jamais tu changes d'avis, tu n'as qu'un mot à dire.

Je ne lâchai pas Trent du regard avant qu'il ne hoche la tête lui aussi. Je voulais qu'il sache que si jamais il en avait assez de cet invité importun, je le mettrais à la porte, que Drew refuse de faire de la peine à sa sœur ou pas.

— Tes parents sont arrivés aussi, dit Trent après quelques secondes de silence.

Je hochai la tête, tendant la main vers Rim.

— Viens, Mini. On va aller dire bonjour à ma mère.

Rimmel jeta un coup d'œil vers Trent et Drew.

— Tout va bien, vas-y, on arrive dans quelques minutes, dit Drew en souriant.

La cuisine était plus remplie que tout à l'heure. Mes parents, la mère de B ainsi que son compagnon, et les parents d'Ivy étaient tous là.

Sur l'îlot s'empilaient des cadeaux enveloppés de papier coloré et un bouquet de ballons flottait dans l'air.

Nova était au centre de l'attention avec sa jolie petite robe. Elle était dans les bras d'Adrienne, la mère d'Ivy. Celle-ci se tenait tout près, les sourcils froncés et fixait son père.

Braeden se tenait juste derrière elle. Nos regards se croisèrent. Je lui fis comprendre très clairement ce que je pensais de cette situation. Vu son expression, il était du même avis que moi.

— J'aurais préféré que vous évitiez de faire ça, disait Ivy en regardant ses parents admirer Nova.

— Quoi ? Rendre visite à notre petite-fille le jour de son anniversaire ?

— Ce n'est pas le jour de son anniversaire techniquement, rétorqua Ivy comme si elle ne savait pas trop quoi leur répondre.

En effet, ce n'était que dans deux semaines, fin septembre, mais à cause de la saison de foot, Braeden et Ivy avaient décidé d'organiser la fête avant qu'on parte en déplacement.

— J'aurais pu la conduire chez vous.

— Ça aurait été idiot, dit Burke, sans se préoccuper de l'inquiétude que révélait la voix de sa fille.

La colère flamba dans le regard de Braeden. Lui aussi était pris entre deux feux, ne voulant pas créer un incident lors de l'anniversaire de sa fille, mais pas aux dépens de sa femme.

J'avançai d'un pas, relâchant la main de Rim et utilisant ma stature pour toiser le père d'Ivy. Ce n'était pas mon genre d'essayer d'intimider les gens. Je n'en avais pas besoin en général. Ma présence suffisait en général, mais je voulais que cet homme sache exactement à qui il avait à faire.

— Vous prononcez un mot qu'il ne faut pas, vous respirez d'une façon qui ne me plaît pas et je me chargerai personnellement de vous raccompagner jusqu'à la porte.

— Ce ne sera pas la peine, dit rapidement Adrienne en levant les yeux qu'elle posait sur Nova

jusqu'à maintenant.

— Je vous suggère de passer quelque temps avec votre petite-fille et de vous tirer d'ici.

Burke me fixa alors. Il me regardait avec un mélange de colère et d'agitation, mais cela n'avait pas d'importance. Cela n'égalait pas mon indignation.

Il s'en rendit compte aussitôt et se racla la gorge.

— C'est une sorte de château gonflable dehors ? demanda Adrienne à Nova. Tu veux montrer à mamie comment tu rebondis ? Burke, tu viens jouer avec nous, lança-t-elle en se dirigeant vers la fenêtre qui ouvrait sur le jardin.

Il me jeta un dernier long regard. Mais je ne bougeai pas d'un pouce. Une petite main fraîche vint se poser sur mon ventre. Je posai la mienne dessus sans quitter Burke des yeux.

— Romeo, chuchota-t-elle.

Burke rejoignit alors sa femme et ils conduisirent Nova dehors. Quelques secondes plus tard, Trent et Drew rentraient.

Ivy se précipita vers son frère et se jeta dans leurs bras.

— Je ne l'ai pas invité ! Je suis désolée. Je n'aurais pas dû demander à maman de venir.

— On sait, sœurlette, la rassura Drew en passant un bras autour d'elle.

Braeden contourna le petit groupe que nous formions et sortit à son tour. Je le vis par la fenêtre se placer au bord de la terrasse et regarder ses beaux-parents avec sa fille.

Ivy se retourna vers nous.

— Vous avez faim ?

— Je vais t'aider à tout installer, ma puce, dit Caroline à sa belle-fille.

— J'ai toujours faim, moi, lança John.

Tout le monde éclata de rire alors que la mère de Braeden lui fichait un coup de coude.

— Elle a posé une question, j'ai répondu, répliqua-t-il en se frottant le flanc.

Après cela, la tension s'apaisa et les choses reprirent leur cours paisible maintenant que les intrus étaient sortis.

— Roman, et toi, Rimmel, comment allez-vous ? lança ma mère en s'approchant de nous.

— Ça va, maman.

— Cela me fait plaisir de vous revoir, dit Rim poliment.

— Viens là, dit mon père en écartant les bras. C'est bon de voir ma fille préférée, ajouta-t-il dans ses cheveux.

Le petit rire joyeux de Rim allégea ma tension.

— Parle-nous des matchs de préparation de la saison, reprit ma mère en incluant Rim et mon père dans notre conversation. Puis tu nous parleras du refuge, Rimmel.

Ces temps-ci, la relation entre ma mère et Rimmel était correcte, presque amicale. Ma mère essayait de faire oublier toutes les conneries qu'elle avait faites avant que Rim et moi soyons mariés, mais elles ne se laissaient pas oublier comme ça. Je ne pouvais pas reprocher à Rimmel sa prudence.

Je n'avais jamais rien fait pour essayer d'améliorer la relation entre ma femme et ma mère. Selon moi, ma mère était la principale responsable de ce qui était arrivé et c'était à Rimmel de prendre la décision de la développer ou pas.

On parla pendant un moment, principalement de football et du fait que nous avions un autre chien, avant que ma mère et Rim aillent aider Caroline et Ivy à installer le buffet et un grand saladier de punch.

L'après-midi passa rapidement entre échanges familiaux, nourriture et discussions sur les

bébés. Nova fut couverte de cadeaux, dont une voiture électrique rose de Barbie que Trent et Drew montèrent dans le jardin. On chanta « Joyeux anniversaire » et Ivy l'aida à souffler la bougie de son gâteau géant aux couleurs de l'arc-en-ciel, couvert de vermicelle coloré.

La partie supérieure était réservée à Nova. Bien entendu, dès qu'il fut devant elle, elle le massacra allégrement. Ma nièce était adorable, couverte du glaçage du gâteau.

Au bout d'un moment, elle commença à s'énerver, fatiguée par toute cette agitation. Ivy et B disparurent à l'étage pour la nettoyer et la coucher, pendant qu'on s'installait confortablement en bas. C'était un peu gênant parfois à cause de Burke. Je sentais la tension entre son fils et lui et celle que Trent ressentait par conséquent.

Burke n'ouvrit pas la bouche et se comporta comme si son fils n'était même pas là. Je ne savais pas ce qui était pire : qu'il se taise ou dise quelque chose qui nous fasse sortir de nos gonds.

Même si je gardais un œil sur un éventuel problème entre Drew et son père, l'essentiel de mon attention était concentré sur Rimmel. Je l'observais, vérifiant que la journée n'était pas trop pénible pour elle. J'essayais de repérer le moindre signe signifiant qu'il fallait que je la fasse sortir, histoire de prendre l'air un peu plus loin.

Mais elle était bien. Une ombre passa sur son visage lorsque tout le monde entonna « Joyeux anniversaire » et que Nova souffla sa bougie. Ce fut tout. Mais Rimmel ne laissa pas cela gâcher sa journée ni ternir le fait qu'on célébrait le premier anniversaire de sa nièce. Elle était toujours aussi tactile avec le bébé, et si elle la serra un peu plus fort que d'habitude, je fus le seul à m'en apercevoir.

Un peu plus tard, B vient s'asseoir près de moi, m'offrant une des deux bières qu'il tenait. Je m'en emparai en observant Rim et ma mère de l'autre côté de la pièce. Elles faisaient un peu de vaisselle ensemble et je remarquai que ma mère lui parlait à voix basse.

— Comment va-t-elle ? demanda B à voix basse lui aussi.

Je bus une gorgée – l'unique que je consommerais aujourd'hui, entraîné obligé – avant de répondre :

— Elle tient le coup.

— Il y a un autre article qui a été mis en ligne, ajouta-t-il en se tournant vers moi pour que je sois le seul à lui faire face. Je l'ai vu sur le téléphone d'Ivy pendant que nous étions en haut.

— C'est moche ?

— Des conneries. Mais ce sont ces conneries qui blessent les femmes.

Je lui jetai un coup d'œil.

— C'est une longue liste de femmes prêtes à te faire un bébé. Ils disent que Rim ne le peut pas, elle, ajouta-t-il après une pause.

J'avais l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre. Il était hors de question qu'elle voit ça.

— Mais ces vautours n'ont rien de mieux à faire ? Comme si avoir le bébé d'une salope quelconque m'intéressait... Tu sais, c'est faux, on n'a même pas réessayé.

B hocha la tête.

— Tu n'as rien à me dire à ce sujet. Mais oui, je m'en doutais.

— Ne lui parle pas de cet article. Elle n'a pas besoin de savoir.

— Je l'ai déjà enlevé du téléphone d'Ivy.

Je pris une gorgée de bière, appréciant la façon dont elle coulait dans mon estomac. Je regardai Rim en pensant à mes prochains déplacements. Je n'avais pas envie de partir. Comment l'aurais-

je pu alors que ces vautours planaient au-dessus de nous, n'attendant que l'occasion de fondre sur elle ?

L'idée des vautours ramena à ma mémoire le père de Rim et les deux millions de dollars pour des infos sur elle, même très partiellement vraies.

— Il faut que je passe un coup de téléphone, dis-je à B, en le laissant avec le reste de la famille.

Je sortis et me dirigeai vers la cheminée d'extérieur. Je n'étais pas sûr qu'il répondrait. Le fait qu'il le fasse ou pas serait d'ailleurs plus significatif que n'importe quelle parole qu'il prononcerait.

— Allô ?

Il avait décroché à la quatrième sonnerie.

— Brock, c'est Romeo, dis-je en évitant les politesses d'usage.

Il avait fait beaucoup de mal à Rim. Il n'avait pas su la protéger quand elle en avait le plus besoin et on m'avait tiré dessus à cause de lui. Je n'avais pas très envie de savoir si sa journée se passait bien.

— Ma fille va bien ?

Il avait parlé avec inquiétude. C'était un bon signe. Ou alors un mensonge.

— Elle va bien.

— Ah... je suis surpris que tu m'appelles.

— Je suppose que vous avez lu les articles qui circulent à propos de Rim et moi.

— En effet, oui. Difficile de ne pas les remarquer.

C'est ça, surtout ne t'inquiète pas trop de ta fille unique. Connard.

— Je voudrais savoir si la presse avait cherché à entrer en contact avec vous. Si vous avez eu l'occasion de leur parler récemment.

Un long silence s'installa sur la ligne.

— Tu crois que je vends des ragots à propos de ma fille ?

Il semblait étonné.

Je n'aimais pas trop quand on me prenait pour un abruti.

— Nous savons tous les deux que c'est votre genre, répliquai-je sèchement.

Il grogna.

— Je n'appelle pas pour vous insulter. Mais je cherche à protéger mon épouse.

— Eh bien, je suppose que c'est un motif honorable, concéda-t-il, mais sa voix restait amère. Ils ne m'ont pas contacté. Et non, je ne suis pas entré de moi-même en contact avec eux.

— Continuez comme ça alors. Ne trahissez pas votre fille pour une poignée de dollars.

— Je ne ferais jamais ça, s'écria-t-il, indigné.

— Vous êtes toujours clean ? Vous ne jouez plus ?

— Je suis clean, oui, répondit-il en soupirant. Je vais toujours aux réunions et je suis ma thérapie. Je n'ai plus jamais joué depuis tout ce qui est arrivé.

— Ça fait plaisir d'entendre ça. Rimmel sera très fière.

— Comment va-t-elle ? Est-elle de nouveau enceinte ?

Mes mâchoires se crispèrent. Pourquoi les gens ne se rendaient-ils pas compte à quel point ce genre de questions était indiscret ? Pourquoi les gens pensaient-ils qu'ils étaient autorisés à savoir ça ?

— Non, répondis-je, brièvement.

— Oh, dommage. J'ai très envie d'avoir un petit enfant.

J'avais tellement envie de lui dire ce que je pensais de ces mots.

— Eh bien, nous ne sommes pas encore prêts. Et si vous aimez votre fille et que vous voulez avoir la chance de tenir dans vos bras un éventuel petit enfant, je vous conseille de rester loin des journalistes. Pas un mot.

Je sentis, malgré la distance, sa colère lorsque je lui donnai des ordres et que je le menaçai presque de le tenir éloigné de ma femme et de notre futur enfant. Il allait certainement dire quelque chose qui ne me plairait pas.

J'écartai donc l'appareil de mon oreille et coupai la communication.

Quel était le moyen le plus efficace pour ne pas entendre ce que quelqu'un avait à dire ? Lui raccrocher au nez.

Est-ce que c'était un comportement de connard ? Bien sûr. Est-ce que j'en avais quelque chose à faire ? Non.

— Romeo ?

J'entendis la voix de Rim dans mon dos. Je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule en souriant.

— Salut, bébé.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

— Je passais un coup de fil, répondis-je en lui montrant mon appareil.

— Tout va bien ?

Elle s'était rapprochée et je fourrai le téléphone dans la poche de mon jean.

— Encore mieux depuis que tu es là.

Elle me sourit.

— Tout le monde s'en va, dit-elle en indiquant du pouce la maison.

— Enfin ! marmonnai-je. Je croyais qu'ils ne partiraient jamais.

— Tu as quelque chose de prévu ? demanda-t-elle après un éclat de rire.

Je la pris par la taille et la soulevai. Elle enroula aussitôt ses jambes autour de ma taille.

— J'ai un rendez-vous avec ma femme.

— Vraiment ? demanda-t-elle en me regardant, les sourcils arqués.

Je hochai lentement la tête en passant les pouces sur ses flancs.

— Qu'en dis-tu, madame Anderson ? Un petit moment en tête à tête avec ton mari ?

Elle posa les mains sur mes joues.

— J'adore ton idée.

— Alors marché conclu.

Son rire s'éleva derrière moi alors que je la portais jusqu'à la maison.



Chapitre 10



Rimmel

Je n'aurais jamais cru que la vie me conduirait jusqu'ici, même si on me l'avait dit. Ce n'était pas vraiment la vie qui faisait que ma Range Rover se trouvait dans cette allée. C'était les circonstances.

J'étais restée bloquée pendant trois mois. Je n'avais pas bougé alors que le calendrier avançait. Les feuilles avaient pris une jolie teinte dorée, puis s'étaient détachées des branches qui bientôt auraient de nouveaux bourgeons.

Je voulais ressembler à ces arbres.

Je voulais me débarrasser des chaînes qui me retenaient. Je voulais m'emplir d'une vie nouvelle, de changements. Les journées ne pouvaient pas continuer à passer comme ça, à côté de moi, ce n'était pas vivre ça.

Même si j'avais souhaité pouvoir traverser le voile qui me séparait de la mort et y trouver ma fille, c'était impossible. Pour le moment, j'étais coincée entre les deux stades. Entre la vie et la mort. Je voulais vivre, mais je ne savais pas comment laisser la mort derrière moi.

Tout me semblait impossible. C'était la raison pour laquelle, j'étais comme ça depuis six mois. Quand on voulait tout faire, on n'aboutissait à rien.

Cependant, ce n'était pas parce que ça semblait infaisable que c'était vrai. J'avais Romeo. Il faisait déjà partie de ma vie et même si j'aimais profondément ma petite Evie, la dernière semaine m'avait prouvé quelque chose. J'avais d'ailleurs terriblement honte d'avoir perdu ça de vue.

Je l'avais choisi.

Romeo.

Et je le choiserais toujours, quelle que soit la situation.

Il me fallait juste un peu d'aide. Que quelqu'un me montre comment me débarrasser des vieilles choses pour m'épanouir avec de nouvelles, tout en conservant le souvenir de ma fille.

Je ne faisais pas confiance aux psychologues. La vie que je menais impliquait qu'aller en voir un conduirait certainement à retrouver les informations me concernant en première page, vendues au plus offrant.

J'exagérais ?

Malheureusement, non.

Nous avons été confrontés à cette dure réalité la nuit où j'avais perdu Evie. Un employé de l'hôpital avait fait fuiter l'information aux médias. Dès que nous étions sortis de l'hôpital, nous avons été poursuivis par les journalistes. Je n'étais pas une anonyme, je n'avais pas ce luxe. Des gens payaient pour que notre peine soit publique. Je ne comprendrais jamais ça.

Je me garai près de la maison, surveillant dans mon rétro que je n'avais pas été suivie. Une voiture m'avait collé au train pendant tout le trajet. Cela avait commencé dès que j'avais pris la route conduisant à notre propriété. Elle avait ralenti quand j'avais tourné dans cette rue, mais elle était probablement garée un peu plus loin, hors de ma vue.

La presse savait qu'elle ne devait pas mettre les pieds sur le terrain de ma belle-famille. Tony les dépêcherait devant un tribunal. Et Romeo... Je ne savais pas s'il tiendrait encore longtemps sans répliquer. Mon mari n'était pas du genre à tolérer ce qu'il considérait comme des menaces contre sa famille.

Il avait été plutôt indulgent jusqu'à maintenant. Enfin, si être indulgent était de construire un énorme mur en pierre autour d'une propriété de huit hectares, de me faire escorter jusqu'à mon lieu de travail, de bannir toute presse autour de moi, d'obliger tous les membres de la famille à avoir des numéros secrets.

Même si j'étais à peu près sûre de ne pas avoir été suivie par les journalistes, je jetai un bref coup d'œil dans mon rétroviseur, avant de pousser un grand soupir.

Je coupai le contact et fourrai les clés dans mon sac, mais avant de sortir du véhicule, j'observai la maison blanche près de la piscine, où avait vécu Romeo. J'avais tellement de bons souvenirs dans cette petite demeure.

J'entendis un bruit et aperçus du coin de l'œil quelque chose bouger près de la maison principale. Je me retournai. Valerie se tenait sur le seuil de la porte de derrière, largement ouverte, l'air surprise. J'eus un petit sourire sardonique.

Je devais être la dernière personne qu'elle s'attendait à voir aujourd'hui.

Puisqu'il était visiblement trop tard de me dégonfler et faire demi-tour, je pris mon courage à deux mains et sortis de la voiture, prenant la précaution de fermer de l'intérieur puisque j'avais déjà rangé mes clés.

— Rimmel ! s'écria Valerie. Tout va bien ?

— Très bien, la rassurai-je. Romeo aussi.

Elle m'observa franchir la courte distance entre ma voiture et la maison puis recula un peu pour me permettre d'entrer.

— Tony est là ? demandai-je alors qu'elle fermait la porte derrière nous ?

— Il est en ville, au bureau. Je viens de faire du thé. Tu en veux ?

— Oui, merci.

Valerie m'attendit le temps que je retire mon blazer marine de style masculin. Il provenait de Topshot. Ivy me l'avait choisi comme tous les vêtements corrects que je portais. Oui, je m'étais bien habillée ce matin, pensant qu'une visite à mon ogresse de belle-mère exigeait au moins ça. Après tout, la dernière chose dont j'avais besoin, c'était qu'elle me juge au premier coup d'œil et qu'elle soit de très mauvaise humeur avant même que j'aie le temps de lui expliquer la raison de ma venue.

De plus, cela me faisait du bien d'abandonner mon jogging et de me coiffer. Je ne faisais pas ça très souvent ces temps-ci. Comme je ne participais à aucune soirée avec Romeo et que j'étais

peu sortie, cela n'avait pas été ma priorité du tout. Les animaux du refuge se fichaient quel type de pantalons je portais, du moment que j'avais des gourmandises dans mes poches.

C'était le genre de créatures que j'aimais fréquenter.

Je suspendis mon blazer à une patère, puis mon sac à une autre. C'était un Kate Spade, un choix d'Ivy encore une fois.

J'amorçai un geste pour retirer mes bottes fourrées, mais Valerie m'en empêcha.

— Garde-les. Je sais que tu adores porter tes bottes.

— Elles me tiennent chaud surtout.

Je les avais assorties avec un jean blanc et un pull avec un col en V taupe, qui était comme de la soie contre ma peau. Il était grand et cachait mes fesses ; je me sentais mieux comme ça si je portais un jean blanc.

— Oui, c'est ce que tu dis chaque fois, reprit Valerie en prenant la direction de la cuisine. J'en cherche une paire en ligne moi-même. Il y a tellement de modèles. Comment parviens-tu à faire ton choix ?

Valerie voulait acheter une paire de bottes comme la mienne ?

Je regardai autour de moi pour vérifier que je ne m'étais pas trompée de maison.

— Vous voulez la vérité ? demandai-je, anticipant déjà sa réaction avec une joie maligne. Je les ai achetées au supermarché. En solde.

Elle ne devait même pas savoir qu'on pouvait acheter des bottes au supermarché.

— Vraiment ? J'achète mes serviettes en papier au supermarché.

Qu'est-ce que je disais ?

— Je regarderai si je peux m'en trouver une paire la prochaine fois que j'irai.

Cela m'étonna. J'avais cru qu'elle allait s'offusquer.

Peut-être était-elle en train de changer, elle aussi.

Mes relations avec Valerie étaient cordiales ces derniers temps. Nous parlions aimablement lors des repas familiaux, aux matchs de foot et chaque fois que nous nous retrouvions ensemble. Elle était venue à la maison après que j'ai perdu le bébé. Je ne m'y attendais pas. J'avais craint de voir de la déception dans son regard, voire une condamnation.

Mais cela n'avait pas été le cas. Du tout. Je m'étais alors souvenue d'une conversation que j'avais eue avec elle où elle m'avait confié avoir eu du mal à avoir un enfant.

C'était avant qu'elle annonce que mon père avait tué ma mère. Cela avait un peu refroidi nos relations.

Elle faisait beaucoup d'efforts depuis deux ans pour réparer les choses entre nous. Je crois qu'elle avait fini par admettre que Romeo m'aimait vraiment et que je lui rendais bien. La merveilleuse réception de mariage qu'elle avait organisée pour nous, ainsi que pour Braeden et Ivy, avait été sa branche d'olivier. Je l'avais acceptée.

Mais aujourd'hui était une grande première.

Je n'étais jamais venue ici de moi-même, sachant que Tony ne serait pas là, avec l'intention de passer du temps avec elle.

Pour aller mieux.

C'était de cela qu'il était question, et si quelqu'un pouvait comprendre la douleur de la perte d'un enfant, la difficulté de concevoir, c'était bien elle. Peut-être que dans ma volonté de guérir mes blessures les plus profondes et de réconcilier mon passé et mon futur, je recommencerais à zéro avec ma belle-mère.

— Roman est au Texas, en ce moment, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, m'arrachant à mes

pensées.

— Oui, il revient dans le Maryland pour un match à domicile ce week-end.

Valerie hochait la tête en me servant un mug de thé auquel elle ajouta la quantité exacte de sucre que je prenais. Elle avait été attentive les dernières fois où j'avais bu du thé avec elle.

— Anthony et moi allons y aller.

Ils venaient à presque tous les matchs à domicile de Romeo. C'était mignon. Du coup, j'y allais aussi. Je m'étais mise à aimer ça.

— Il vous est très reconnaissant de votre soutien, dis-je, en prenant mon mug. Moi aussi. Il devrait toujours avoir sa famille pour le soutenir.

Valerie inclina la tête et ajouta :

— Tu es la bienvenue dans notre loge. La presse n'y entre pas.

— Merci, ce sera avec plaisir.

J'enroulai les doigts autour du mug, laissant sa chaleur les réchauffer.

— Asseyons-nous.

Elle indiqua de la main la petite table qui se trouvait devant une série de fenêtres de l'autre côté de la cuisine.

— Je dois reconnaître que lorsque j'ai entendu une voiture arriver, tu étais la dernière personne que je m'attendais à voir.

Je posai mon mug et passai les doigts dans mes mèches parfaitement lissées. Elles étaient soyeuses au contact, ce qui était un peu déstabilisant. Je ne m'étais pas coiffée comme ça depuis un moment.

— Je voulais vous parler.

J'abandonnai mes mèches pour enrouler à nouveau mes doigts autour de mon mug.

— Je n'ai pas... grand monde à qui parler de ça.

— Je suis là si tu as besoin de te confier. À propos de quoi que ce soit.

Valerie était perspicace et elle savait certainement que venir jusqu'ici avait déjà été difficile pour moi.

— C'est à propos du bébé, balbutiai-je, sortant tout d'un coup, incapable de trouver une autre façon de faire.

— Je m'en doutais. J'ai voulu t'appeler plusieurs fois, mais après tout ce qui s'est passé... dit-elle avant de faire une pause. Je ne voulais pas être intrusive ou me mêler de ce qui ne me regarde pas. Nous n'avons pas une relation sans nuages.

— C'est le moins que l'on puisse dire, dis-je en riant un peu.

Valerie sourit. J'espérais vieillir aussi bien qu'elle. Comme d'habitude, elle était habillée à la perfection d'un pantalon noir skinny et d'une blouse crème qui se nouait avec un nœud au niveau du cou. Elle arborait une coupe de cheveux mi-longue qui mettait en valeur ses mèches blondes épaisses. Son maquillage était si subtil qu'il semblait à peine là.

En plus de son alliance, elle portait plusieurs bagues et un bracelet en diamant.

— Eh bien, je suis une dame polie, répliqua-t-elle, un éclair amusé dans le regard.

Elle plaisantait ? Valerie Anderson voulait porter des bottes et faisait des blagues ?

Je résistai à l'envie de regarder par la fenêtre pour voir s'il y avait des signes d'une apocalypse imminente.

— Tu as bien fait de venir, dit-elle sur un ton plus grave.

Je déglutis péniblement. J'avais l'impression d'avoir du coton dans la gorge. Je bus une gorgée de thé, mais cela ne m'aida pas vraiment, sauf à gagner du temps.

— Comment vas-tu ? demanda Valerie, m’offrant un moyen de commencer cette conversation.

Je déposai mon mug sur la table dans un petit bruit cristallin.

— Pas très bien, murmurai-je, en gardant les yeux rivés sur le liquide sombre.

Je ne voulais pas la regarder de peur de ce que je pourrais voir dans son expression.

De la pitié. Du chagrin. De la compréhension.

Même si j’étais venue pour trouver cette compréhension, je n’avais pas vraiment envie de la lire dans son regard, pour être honnête. Ma douleur me semblait unique. Singulière. D’une certaine façon, la douleur avait été mon dernier lien avec Evie. Si je voyais que Valerie me comprenait, j’étais terrifiée de perdre le peu qu’il me restait.

Personne ne peut me prendre Evie. Elle est et sera toujours ma fille.

Comme mes idées me venaient facilement, comme il était difficile de les croire.

— J’ai l’impression d’être bloquée, poursuivis-je. Comme si je ne pouvais pas évoluer. J’en ai envie, mais cela me semble déloyal.

Valerie posa sa main parfaitement manucurée sur la mienne et la serra.

— J’ai mal, reconnus-je, l’émotion gonflant tellement en moi que j’avais l’impression que ma peau était tendue à l’extrême. J’ai tout le temps mal.

— Cela te fera tout le temps mal, ma puce, dit-elle.

Je ne m’attendais pas à ce qu’elle dise ça. Je relevai les yeux.

Elle esquissa un sourire.

— Il y aura toujours un vide en toi, là où se trouvait ce qu’Evie a emporté avec elle. Il y aura toujours un moment où tu regarderas le calendrier et où tu calculeras quel âge elle aurait eu. Tu chercheras toujours son visage dans celui des enfants qui auront une ressemblance avec ce que tu penses qu’elle serait devenue.

Ma respiration se bloqua. Elle savait.

Elle savait ce que j’éprouvais sans que j’aie besoin de le dire.

— Tu attends que la douleur s’estompe, mais elle s’intensifie chaque jour. Les gens t’ont déjà probablement dit que cela avait assez duré. Ils ont essayé de te dire quand ton deuil doit se terminer.

Je hochai la tête.

Elle savait.

— Les gens font ça parce que ton chagrin les met mal à l’aise. C’est pénible à voir. Regarde-moi, Rimmel, ordonna-t-elle.

Je lui obéis, elle n’était pas le genre de femme qu’on ignorait.

— L’amour que tu éprouves pour Evie n’est pas mesurable, pas plus, par conséquent le temps qu’il te faudra pour te sentir humaine à nouveau. Je t’ai longuement observée en silence, cette année, ma chère belle-fille, et j’ai beaucoup appris. Mais ce que je sais plus que tout c’est que ton émotivité est très supérieure à celle des autres personnes que je connais. C’est autant un bienfait qu’une malédiction. C’est un bienfait parce que lorsque tu aimes, c’est de toutes tes forces. Et c’est une malédiction, parce que lorsque tu souffres, cela te brise.

J’essuyai une larme qui coulait sur ma joue.

— La bonne nouvelle, c’est que tu apprends à gérer tout cela. Tu vas apprendre à vivre avec la mort de ta fille.

— J’aurai l’impression de trahir sa mémoire. De tourner la page.

— Je sais. Mais tu sais ce que je t’ai dit tout à l’heure... Ce qu’elle a emporté avec elle ? Elle a

cela avec elle. Et cet endroit si vide en toi ? Ce n'est pas aussi béant que tu le crois. C'est sa place maintenant. Elle y sera pour toujours.

Je pleurai de plus belle. Elle était avec moi. Pour toujours.

— C'était ma faute, sanglotai-je. Je ne suis pas aussi forte que Romeo. Je n'ai pas su la protéger.

Valerie émit un petit son et fit le tour de la table. Une seconde après, j'étais dans ses bras. Elle me serrait contre elle de toutes ses forces.

— Je sais que c'est ce que tu penses. Je me suis reproché la même chose pendant des années, comme toi. Ce n'est pas de ta faute. Ce truc horrible, cela arrive tout le temps.

Je me cramponnai à son bras qui m'étreignait. Pour la première fois depuis que j'étais sortie de cette stupeur provoquée par le choc à l'hôpital, je ressentais tout en même temps.

Le poids en était écrasant, au point que j'avais l'impression que j'allais m'effondrer.

Mais non.

Je pleurai. Je me sentais impuissante. Coupable.

Mais je résistai à cette tempête d'émotions, ce qui me rendit déjà plus forte. Au bout d'un moment, je m'éloignai de Valerie et essuyai mes joues du revers de la main. Elle me laissa un instant, le temps d'aller chercher des mouchoirs en papier – peut-être achetés il y a peu au supermarché ! –, je pris quelques minutes pour nettoyer mon visage et boire une gorgée de thé. Puis je relevai les yeux.

— Je peux vous demander quelque chose ?

Ma voix rauque me surprit moi-même.

— Bien sûr, comme tu peux aussi me tutoyer.

— D'accord. Tu m'as dit un jour que les médecins t'avaient dit que tu n'aurais jamais d'enfants. Que vous aviez essayé pendant des années avec Tony.

Valerie hocha la tête alors je poursuivis :

— Romeo a été votre bébé miracle. Mais est-ce que tu as fait une fausse-couche comme moi ?

Elle eut un sourire triste.

— Deux. C'est après ces deux fausses-couches que les médecins ont dit que je n'aurais pas d'enfants.

Deux fausses-couches. Rien que l'idée de devoir endurer cela une autre fois me donnait envie de ne jamais essayer de tomber enceinte à nouveau.

— Nous étions dévastés, juste comme mon fils et toi. Je ne souhaite une telle épreuve à personne. Pas même à ma pire ennemie.

— Tu en souffres encore ? Même après toutes ces années ?

— Oui. J'ai juste appris à vivre avec ma souffrance, et avec le temps, j'ai réussi à accepter l'idée que je n'avais rien fait de mal. Ces enfants n'étaient pas censés venir au monde.

Je pris quelques minutes pour assimiler ses propos avant de dire :

— Romeo veut que nous essayions à nouveau. Il dit qu'il ne sera prêt que lorsque je le serai, mais je sais qu'il en a envie.

— Mon fils veut que tu sois heureuse.

— Et moi, je veux la même chose pour lui.

Valerie me sourit.

— Tu en as parlé à Roman ? Tu lui as dit ce que tu ressens ?

— On a parlé. Après ta première fausse-couche, tu n'as pas eu peur que ça se reproduise ?

— J'étais terrifiée. Et quand c'est arrivé, je me suis dit que j'en avais tellement eu peur que je

l'avais provoquée.

— Oh, mais non ! dis-je, me sentant aussitôt obligée de la rassurer.

— Si seulement, tu t'accordais la même indulgence, sourit-elle.

Pas faux.

— Avoir un autre bébé, essayer de tomber enceinte à nouveau, ne retire rien à ton premier enfant. Eh oui, il y a bien sûr le risque d'une autre fausse-couche, mais il est faible. Et dans mon cas, quand j'ai comparé la joie que je pourrais éprouver d'enfin tenir mon bébé dans mes bras et du risque de souffrir une nouvelle fois, la joie l'a toujours emporté.

Je me laissai le temps de digérer tout ce qu'elle avait dit. On resta assise, à siroter notre thé en silence, mais cela n'avait rien d'inconfortable ni de désagréable. Je ne pensais pas à tout ce qu'elle avait pu me faire avant ni comme notre relation était devenue compliquée.

Elle n'était plus comme ça.

Elle était une mère. Une femme qui savait ce qu'était la douleur de la perte. Une oreille et une confidente.

Et vous savez ce qui était le plus remarquable ?

Je n'avais rien oublié de ce qu'elle m'avait fait subir. Mais elle était autre chose maintenant.

Cela me donnait à penser que je pouvais avoir un autre enfant sans oublier Evie.

— J'aurais dû venir te voir plus tôt, dis-je finalement.

— Je n'aurais jamais pensé t'entendre dire ça, dit Valerie en riant.

— Et moi, je n'aurais jamais pensé le dire, ricanai-je aussi.

— Tu es venue quand tu as été prête. J'en suis ravie.

— Moi aussi.

— Parle à Romeo, poursuivit-elle en l'appelant par son surnom pour la première fois depuis que je la connaissais. Parle vraiment avec lui. N'aie pas peur de lui dire ce qui t'inquiète le plus. Tu verras que tu as peut-être plus en commun avec lui que tu le crois.

— Je crois que je suis prête.

— Si je peux me permettre, j'ai une autre suggestion.

Je hochai la tête.

— Va voir ton médecin, parle-le-lui aussi. Passe un examen, peut-être même une échographie, si ça te rassure. Ainsi, tu sauras tout ce que tu dois savoir si Romeo et toi essayez de nouveau d'avoir un bébé.

Je n'y avais pas pensé. J'avais été tellement perdue dans mes propres pensées que j'avais oublié que j'avais le contrôle sur certaines choses.

— Je pense que tu as raison.

Après, la conversation dévia sur des sujets plus légers. Surtout sur Romeo et son père. Elle me proposa à nouveau de venir les rejoindre dans leur loge lors du prochain match à domicile. J'acceptai. Sortir un peu me ferait du bien et une occasion de voir mon mari ne se ratait pas.

Après quelques heures passées dans la maison, je renfilai mon blazer. Je me sentais moins lourde, moins accablée en repartant.

J'allais franchir le seuil lorsque je m'arrêtai.

— Merci, Valerie. Je suis sincère. Tu es une bonne mère.

Son visage s'adoucit et elle me prit dans ses bras.

— Merci de m'avoir fait assez confiance pour te confier à moi.

Je m'écartai d'elle en souriant.

— Dis bonjour à Romeo de ma part ! lança-t-elle alors que je l'éloignais. Rimmel ?

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule alors que j'ouvrais ma portière.
— Tu fais peut-être la moitié de la taille de mon fils, mais ta force égale largement la sienne.
C'était sans doute le plus beau compliment qu'elle m'ait fait.
C'était aussi la première fois que j'étais aussi reconnaissante de l'avoir dans ma vie.



Chapitre 11



Romeo

Le son familier de mon portable me tira du sommeil. Je balançai un bras pour l'arrêter, mais la sonnerie persista malgré tout. Ce fut le moment où je compris qu'il ne s'agissait pas de l'alarme.

— Allô ? dis-je, les yeux encore clos.

La voix de Rimmel me parvint.

— Tu es toujours couché ?

Je m'assis d'un bond, le drap tombant sur ma taille et clignai des yeux.

— Putain ! Quelle heure est-il ?

— Seulement sept heures, répondit-elle, un sourire dans la voix. Tu ne devrais pas t'entraîner à cette heure-là ?

Je gémis en me laissant retomber sur le matelas, en veillant à ne pas lâcher mon appareil.

— C'est jour de match, répondis-je, avant d'ouvrir les yeux en grand. Qu'est-ce qui ne va pas, Rimmel ?

Mon cœur se mit à battre la chamade et ma respiration s'accéléra, alors que je me redressais sur un coude. Elle ne m'appelait jamais si tôt.

— Rien ! Tout va bien !

— Tu es sûre ? insistai-je.

Des flashes de son visage trempé de larmes et déformé par la douleur ce fameux matin à l'hôpital surgirent dans mon esprit.

— Je te le jure, continua-t-elle. Tu me manques, c'est tout. Je me disais que tu devais être levé.

— Ne me fais pas des peurs pareilles, bébé, grommelai-je en me rallongeant, le téléphone coincé contre mon oreille entre le drap et mon oreille.

— J'ai une surprise, dit-elle, la voix frémissante d'anticipation.

— Ah oui ? Laisse-moi deviner. On a un nouveau chien. Et un chat.

— Romeo ! me gronda-t-elle.

— Un hamster, alors.

Son rire retentit sur la ligne. Ma poitrine se gonfla d'amour et je comptai rapidement dans ma

tête le nombre de jours qui me séparaient d'elle.

— Non, il n'y a pas de nouvel animal à la maison.

— Pour le moment, marmonnai-je.

Elle pouffa à nouveau.

— Je viens te voir jouer ce soir !

— Hein ?

Mon cerveau ne fonctionnait toujours pas très bien. Et puis, je ne m'attendais pas du tout à ce qu'elle dise ça.

— Tes parents m'ont invitée dans leur loge.

— Tu viens ce soir ? demandai-je, pour être bien sûr d'avoir tout compris.

L'excitation gonfla en moi, me tirant définitivement du sommeil.

— Oui ! Je prépare mon sac. On part dans trente minutes.

— Putain, ma chérie, ça me fait plaisir, m'exclamai-je avant de revenir sur ses propos : attends, tu m'as dit que tu seras dans la loge de mes parents ?

— Valerie m'a invitée. La presse n'a pas accès à leur loge.

Tu sais que les choses vont mal avec les médias quand Rimmel décide de se joindre à mes parents pour un match. En général, elle prenait place dans les gradins, aussi près du terrain que possible. Elle m'avait dit un jour qu'elle aimait être assise avec les fans. En plus, elle voyait mieux le terrain.

Mais moi je savais que comme ça, elle voyait mieux mon derrière moulé dans ma tenue de foot.

Et ça valait le déplacement !

— Tu es sûre que tu es prête pour ça ? demandai-je.

J'avais follement envie qu'elle vienne, mais pas question que ça lui coûte trop.

Je ne lui avais pas encore parlé du prix de deux millions de dollars que les paparceleurs étaient prêts à payer pour avoir des infos sur elle.

J'aurais dû. Je pouvais même le faire maintenant. Mais c'était difficile d'en rajouter encore et on avait si peu de temps ensemble quand j'étais à la maison. Je voulais juste mener une vie normale alors.

— Prête à te voir botter le cul de tes adversaires ? Et comment !

— Et moi, je suis prêt à voir ton petit cul dans mon lit cette nuit, rétorquai-je, en riant.

— Pervers ! rétorqua-t-elle en riant, elle aussi.

— Tu adores ça !

Elle reprit, la voix adoucie et je l'imaginai tellement bien, debout, cramponnée à son téléphone, l'air en vrac, un petit sourire aux lèvres.

— C'est vrai.

Je détestais l'idée de nous sortir de notre petite bulle, mais il le fallait. Je me redressai, m'adossant à la tête de lit. Elle était super dure. Je me retournai, la foudroyant du regard. Ma maison me manquait. Coucher dans une chambre d'hôtel différente chaque semaine, c'était vraiment nul. Il était très facile d'oublier dans quelle ville on se trouvait si les matchs étaient très rapprochés.

En fait, rien ne m'obligeait à coucher à l'hôtel cette nuit. Puisque nous jouions à domicile, j'aurais pu aller dormir à la maison. B et moi avions évoqué l'idée de louer un petit appartement en ville pour les entraînements, les matchs et la presse. Mais je n'aimais pas trop ce principe.

J'avais déjà une maison et je n'avais pas envie de la remplacer ni d'en ajouter une autre.

En fait, un lieu où ne vivait pas Rim n'était pas un domicile pour moi. Cet appartement aurait été aussi impersonnel que cette chambre d'hôtel.

Eh oui, bien sûr, si nous avions un appartement, il faudrait que nous nous occupions du ménage et de trucs de ce genre. À l'hôtel, nous disposions du service en chambre, de femmes de chambre et d'une personne de confiance à la réception qui ne communiquerait pas notre numéro de notre porte. Cela fonctionnait bien ainsi et tant que c'était comme ça, je ne changerais rien.

— Rim, je veux que tu viennes. Tu me manques. Mais il y aura la presse. Ils sont toujours là. Ils ne seront pas dans la loge, mais juste à la sortie.

— Je sais, soupira-t-elle. Je ne peux pas me cacher éternellement, Romeo. Je ne veux plus manquer tes matchs. Tu es mon mari, j'ai envie de te supporter. Je t'ai déjà dit que si j'arrêtais de me cacher, peut-être que ça les découragerait.

Je n'y croyais pas. Il y avait trop d'argent en jeu. J'avais envie de la mettre sous clé, loin des yeux curieux et des questions idiotes... Mais est-ce que ça avait un sens ? Se cacher la protégerait-elle ou est-ce que ça l'isolait seulement, lui laissant tout le temps du monde à se demander la raison pour laquelle elle se planquait comme ça ?

Putain ! Mes idées tournaient en rond !

Dieu merci, je jouais aujourd'hui. J'avais l'impression que j'allais avoir besoin d'exercice.

— Je vais prévenir la sécurité que tu es au stade. Ils feront en sorte qu'on ne t'ennuie pas le temps que tu rejoignes la loge.

— Tu me manques, dit-elle.

— Toi aussi, ma chérie. Ce lit sera bien plus confortable avec toi dedans.

On parla encore quelques minutes jusqu'à ce qu'elle doive raccrocher pour terminer de préparer ses affaires. Ivy et Nora seraient aussi de la partie apparemment. Les filles viendraient ensemble et rejoindraient mes parents.

La journée passa rapidement, comme d'habitude, mais je jetai des petits coups d'œil à l'heure régulièrement, me demandant si Rim était déjà arrivée. On rencontra la presse, puis ce fut le tour de l'échauffement et on prit ensuite la direction du stade. On jouait à guichet fermé ce soir, la foule serait immense.

Une fois en tenue et prêt à entrer sur le terrain, je regardai mon téléphone. J'avais un message de Rim.

Quelle foule ce soir ! Nous sommes dans la loge. Bon match ! On se retrouve après !

Je souris et rangeai mon appareil dans mon vestiaire, avant de rejoindre B qui m'attendait.

— Tu n'as pas intérêt à traîner comme ça sur le terrain ce soir, mec !

Je lui fis un doigt d'honneur.

— Les filles sont là ? demanda-t-il, totalement indifférent à mon geste.

— Pourquoi fais-tu comme si tu n'avais pas regardé ton téléphone toi aussi ?

Il sourit.

— C'est sympa de la part de tes darons de les accueillir dans leur loge ce soir, dit B alors qu'on rejoignait la salle principale du vestiaire pour le discours d'avant-match du coach.

— Je pense que je vais demander à Gamble si on ne peut pas en avoir une à notre nom. Les laisser assises dans les gradins n'est peut-être pas la meilleure idée en ce moment.

— Je suis sûr que ta mère adorerait les avoir tout le temps avec elle.

Oh, j'en étais certain, moi aussi. Tout ce qui pouvait la rapprocher de Rim lui plaisait. Bordel, quand on lui avait annoncé qu'elle allait être grand-mère, je crois bien qu'elle avait aimé Rim encore plus que moi. Moi, son propre fils. C'était quoi cette merde ? Je serais mis au second plan

dès que mon gamin viendrait au monde.

Si j'en avais un jour.

Ma mère avait parfaitement compris que si elle voulait une relation correcte avec moi ou mes enfants, il faudrait qu'elle soit gentille avec mon épouse.

Est-ce que je croyais qu'elle faisait tous ses efforts uniquement pour ça ? Non, mais elle devait forcément y penser un peu.

Lorsque Rimmel avait fait sa fausse-couche, j'avais craint un moment que ma mère reprenne ses distances comme elle l'avait fait déjà une fois. Cela n'avait pas été le cas. Au contraire, elle avait semblé encore plus déterminée à entretenir une bonne relation avec elle.

Peut-être qu'accepter d'aller dans la loge était la façon qu'avait trouvée Rimmel pour accepter la branche d'olivier qu'elle lui avait tendue.

— Bon, écoutez, bande de têtes de lard ! brailla le coach.

Tout le monde se tut.

J'oubliai Rimmel et mes parents et me concentraï sur mon match.

Lorsque l'équipe envahit le terrain, la foule se mit à hurler. Le match débuta. Je jetai pendant le jeu quelques coups d'œil en direction de la loge où je savais que se trouvaient mes parents même si je ne distinguais rien derrière la vitre.

J'espérais que la presse n'avait pas été trop pénible à leur arrivée et que Rimmel passait un bon moment.

Je jouai à fond ; j'avais envie d'impressionner les fans et de faire de ce premier match à domicile un souvenir mémorable. Et le fait que ma femme soit présente me motivait encore plus. J'avais oublié l'effet que cela me faisait quand elle était là, le *boost* au moral qu'elle était. Le fait de jouer dur me vaudrait un massage de sa part en plus.

Braeden était intenable aussi ce soir. Toute l'équipe, en fait. On avait commencé à leur donner une bonne leçon dès le coup d'envoi et on n'avait pas levé le pied jusqu'à la mi-temps.

J'envisageai brièvement de grimper jusqu'à la loge pour embrasser Rimmel, mais je renonçai en songeant que j'allais me faire suivre et que ça se transformerait en un bordel innommable.

Nos étions tous en feu en retournant dans les vestiaires. Le coach était ravi et on ne fut donc pas obligés de supporter un discours sur le fait qu'il fallait qu'on se sorte les doigts du cul.

Le coach et ses assistants s'enfermèrent dans leur bureau pour analyser les statistiques de la première mi-temps et faire des ajustements s'ils se révélaient nécessaires. L'équipe profita alors d'un peu de calme bien mérité.

Quelques joueurs utilisèrent ce temps pour aller prendre une douche. Nous appelions l'un d'entre eux Monsieur Propre parce qu'il détestait l'idée d'être sale. Il se douchait à chaque mi-temps. Il prétendait qu'un corps propre était plus efficace.

Il avait des problèmes, lui...

— N'oublie pas le savon, Monsieur Propre ! hurla B alors que je me tordais de rire.

J'attrapai une bouteille de boisson énergisante dans le frigo. Je la balançai à B avant de m'en prendre une aussi. Je retirai tout mon équipement de la partie haute de mon corps. Cela faisait du bien de souffler un peu.

Braeden était déjà assis, les jambes relevées, vers notre vestiaire ; je le rejoignis et pris mon téléphone. Je fis abstraction des autres joueurs bruyants autour de moi, ainsi que de Monsieur Propre qui chantait à tue-tête sous sa douche – non, mais sérieux, il devrait éviter de chanter du Britney Spears sous la douche, c'était trop bizarre.

Je suis tellement fière de toi. Tu es trop fort, disait le SMS de Rimmel.

Je souris et répondis aussitôt.

Plus que deux quarts-temps et tu seras tout à moi...

Je laissai tomber mon appareil sur mes genoux et appuyai la tête contre le métal froid du vestiaire.

B fixait son écran en secouant la tête. Je lui donnai un petit coup dans le bras et demandai :

— Quoi ?

Il me jeta un coup d'œil, les lèvres pincées.

— Rien, marmonna-t-il en laissant tomber son appareil sur ses genoux lui aussi.

— Tu as remarqué la merde que mettait Drumbo sur le terrain ? dit-il alors, faisant allusion à un joueur de l'équipe adverse. Ce mec me cherche.

— Il ne mérite même pas une seconde de ton attention, dis-je, en faisant mine de me laisser entraîner dans cette nouvelle conversation. C'est un connard. Je suis sûr que dans quatre matchs, il est sur la touche, blessé.

Braeden grommela :

— Gros con.

J'éclatai de rire en prenant son téléphone. Il essaya de se détourner pour m'en empêcher, en vain.

— Il faut être plus rapide, mec, dis-je en allumant son écran.

Il y avait deux pages ouvertes, dont une sur le match. Parfois, on consultait les chaînes de sport pour voir ce qu'elles disaient sur nous ou sur l'équipe adverse. Si on avait de la chance, on tombait sur une info qu'on pouvait utiliser à notre avantage sur le terrain.

Mais aujourd'hui, les infos portaient moins sur le jeu que sur le public. Rimmel était là et tout le monde le savait.

Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi les médias étaient fascinés à ce point par mon épouse. Elle était à moi et ce qu'elle faisait ne les regardait pas.

Gros cons, comme disait Braeden.

Ils voulaient tous la voir. Certains prétendaient qu'elle était venue malgré mon opposition et que c'était la raison pour laquelle elle se cachait. D'autres supposaient qu'elle ne voulait pas montrer son petit ventre de femme enceinte. D'autres enfin pensaient qu'elle avait trop peur de montrer son visage.

Depuis quand l'intérêt d'un match tournait-il autour de ce que faisaient les femmes des joueurs ? Pourquoi ce qui était important, c'était leurs vêtements, leur capacité à produire des enfants et où elles s'asseyaient dans le stade ?

On était au foot, là. Au *football*. Pas dans un *soap opera*.

— Seigneur, marmonnai-je en rendant son téléphone à B.

— J'ai demandé à Ivy si tout se passait bien.

— Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Que tout allait bien.

Rimmel ne montrait aucun agacement dans ses SMS, alors peut-être qu'elle ignorait l'agitation que sa présence, mais loin des objectifs, causait.

Je repris mon téléphone pour lui envoyer un texto.

Quitte le stade un peu en avance avec Ivy. Il y aura moins de circulation. J'ai laissé les clés à la réception.

Je ne voulais pas qu'elle soit obligée de m'attendre quelque part dans le stade.

À tout à l'heure.

— On se retrouvera à l'hôtel après, dis-je à B.

— Bonne idée, approuva-t-il.

J'appuyai ma tête contre les vestiaires, les yeux clos. J'eus l'impression qu'il ne s'était passé que quelques secondes lorsque le coach nous appela en criant pour la fin du match. Alors qu'on se dirigeait vers le terrain, le son sourd et lointain de la foule bourdonnait autour de nous. Cela provoqua une montée d'adrénaline et me signala que c'était le moment de jouer.

Je savais que Rim était bien dans la loge, que mes parents y étaient avec elle et que cette zone était parfaitement sécurisée. Les gens pouvaient raconter n'importe quoi sur les réseaux, ce n'était que des mots.

Le jeu reprit et je courus me mettre en place sur le terrain avec mes coéquipiers. La balle tomba entre mes mains habiles. En un quart de seconde, je scannai les autres joueurs, à la recherche d'une ouverture. J'éliminai le plus proche parce que ce gars était sur le point d'être plaqué par un adversaire.

En prenant appui sur une jambe, j'armai mon bras, sentant les picotements typiques du moment où j'allais faire un lancer.

J'identifiai ma cible et lançai la balle.

Elle partit en tournant sur elle-même dans une trajectoire parfaite. Mon *receiver* se prépara à la récupérer. La balle tomba dans ses mains. Il bondit en avant, en direction de la partie opposée du terrain.

Je l'observai, attendant qu'il fasse un pas de plus, qu'il franchisse encore quelques mètres.

On le poussa finalement en touche, mais il nous avait beaucoup rapprochés de la *end zone*.

La foule était en délire, et hurlait des encouragements. B se rapprocha de moi et tapa sur mon casque.

— Oh le beau lancer, Rome !

Je crachai mon protège-dents en souriant.

On se félicita les uns les autres. Puis le jeu reprit.

— C'est quoi ce bordel ? marmonna Trumbly en regardant au-delà du terrain.

On se tourna tous dans la même direction. La foule était toujours en délire. Les gens criaient toujours pendant les matchs.

Je venais de faire un putain de lancer, mais ça aurait dû se calmer maintenant. Ils auraient dû attendre avec impatience le prochain mouvement, anticiper un *touchdown*.

Pourquoi ne faisaient-ils pas ça ?

— Euh, Rome, dit quelqu'un et je me redressai.

Un des mecs me tourna en direction de l'écran géant qui diffusait le match.

Oh, merde.

Je levai les bras demandant une interruption du jeu.



Chapitre 12



Rimmel

Parfois une garce craque, c'est tout.

Je n'étais pas une garce.

Mais pas du tout. Mais j'avais tout de même mes limites, même si j'étais une fille plutôt gentille, avec un caractère égal.

J'étais très près de ce point de rupture. Comme un élastique tendu à l'extrême, j'allais craquer.

Je suppose que c'est à ça qu'on savait que je n'étais pas une garce. Les garces ne devaient pas réfléchir au fait qu'elles allaient craquer avant de le faire.

Cela devait atteindre d'autant plus la personne que ça visait. Mais pas de problème, je pouvais aussi viser juste. J'étais mariée à Romeo quand même et mon frère avait le sang chaud.

Je me sentais plus forte aujourd'hui. Plus que le jour d'avant. Et encore plus que le jour d'avant encore.

Je jetai un coup d'œil à Valerie. Elle me fixait en souriant.

Je me sentais mieux depuis ce jour où nous avons pris le thé. C'était comme si recevoir une validation d'une personne qui n'était pas moi ni mon mari qui m'aimait tellement qu'il ne tenait pas compte de ce que je faisais ou de ce que je disais, levait un énorme poids de mes épaules.

Une validation de quoi ?

De mon pardon. De comprendre que peut-être, peut-être, je n'étais pas responsable de la mort d'Evie. C'était normal de pleurer et de souffrir. C'était normal d'avoir envie d'avoir un autre bébé de Romeo en le craignant en même temps.

C'était normal d'être dans un état pas possible. J'avais le droit.

Seigneur, je ne m'étais pas rendu compte d'à quel point mes épaules n'en pouvaient plus de porter tout ça. De la douleur que j'avais dans le cœur.

C'était pire que tout ce que j'avais pu connaître auparavant.

Étais-je mieux maintenant ? Complètement rétablie ?

Non.

Je souffrais toujours de la perte de ma fille. Parfois, je m'en sentais encore responsable. Lorsque je regardais Romeo, je me demandais s'il trouvait que j'avais été nulle, même s'il

m'affirmait le contraire depuis le début.

J'avais toujours peur.

Mais cela n'arrivait que de temps en temps maintenant. Et même s'ils étaient incroyablement violents et envahissants, j'étais capable de me dire que cela passerait et que je retrouverais des jours heureux.

Et cela avait commencé.

J'avais des moments bien plus légers. J'imaginai ma mère berçant ma fille, lui chanter les mêmes chansons qu'à moi. J'envisageais plus facilement l'enfant que je pourrais avoir avec Romeo, dans les yeux duquel je verrais se refléter son père.

J'étais plus solide.

Pas complètement sortie du deuil. Ce ne serait jamais le cas. Je ne pensais pas cela possible lorsqu'on perdait un enfant. J'allais apprendre à vivre sans une partie de moi.

Il me restait un long chemin à parcourir, mais Valerie m'avait aidée à prendre conscience que je n'étais pas obligée de le faire seule. C'était une des raisons de ma présence au stade aujourd'hui. Je voulais retrouver mon mari. Me perdre dans l'azur profond de ses yeux, de sentir ses lèvres contre les miennes et de trouver le calme que seule sa présence m'apportait. Je voulais qu'il sache que je faisais mon deuil et que j'étais là pour le soutenir, en toute circonstance.

Je choisisais Romeo. Donc, j'étais là.

Tout le monde le savait aussi.

C'est à ce moment que le craquage se plaçait.

Il y avait une entrée pour ceux qui prenaient place dans les loges. Plus discrète. Des célébrités, des hommes d'affaires, comme Ron Gamble, possédaient ces loges, c'était sans doute nécessaire pour leur garantir le calme.

À notre arrivée, nous nous étions garés près de l'entrée. Les parents de Romeo étaient juste derrière nous. La sécurité nous avait accueillis. Romeo avait dû les avertir. Mais cela n'empêchait pas la presse d'être présente également. Ils n'avaient pas accès aux loges, mais rien ne les empêchait de se tenir juste devant les portes.

On échangea un coup d'œil, Ivy et moi. Je sentis un nœud s'installer dans mon ventre parce que je savais ce qui allait arriver. J'observai brièvement ma tenue.

— Tu crois que j'aurais dû m'habiller mieux ?

Ivy repoussa ses longues mèches blondes sur ses épaules.

— Tu veux mon avis ? Peu importe ce que tu portes. Ils vont dire n'importe quoi de toute façon.

C'était vrai.

— Eh bien, heureusement que je me suis mise à l'aise alors.

Ivy sourit. Elle était parfaitement élégante dans un jean skinny, un sweat avec un col boule et une veste verte style militaire avec des clous sur les épaules.

Et moi, qu'est-ce que je portais ?

Comme d'habitude. Un jean et un *hoodie*. Pas mon *hoodie* habituel Alpha U, mais celui des Knights. Il avait aussi le nom de Romeo et son numéro. Mes cheveux flottaient sur mes épaules, contrairement à l'habitude où je les coiffais en chignon. Ivy les avait séchés hier, ils étaient donc encore lisses et disciplinés. Cela ferait sans doute plaisir à Valerie.

J'étais une chouette belle-fille, non ?

On tapa soudain à la vitre du siège passager et je sursautai, la main pressée contre ma poitrine. Tony se tenait à côté de notre véhicule, une expression navrée sur le visage lorsqu'il me vit

tressaillir.

Il m'indiqua d'un geste que je devais sortir de la voiture, puis observa la foule de journalistes autour de nous.

Ivy avait déjà arrêté sa Range Rover – oui, nous avions le même type de voiture, seule la couleur les différenciait – et s'était installée près de Nova à l'arrière.

— Il va y avoir pas mal de flashes, dit-elle simplement.

La colère m'envahit. Nous ne devrions pas jouer ce petit jeu avec nos enfants pour qu'ils n'aient pas peur de ces vautours.

— Va te mettre à côté de Tony, il peut t'aider à protéger Nova.

— OK, je suis prête, dit-elle en sortant un sac à langer sur l'épaule et Nova dans les bras.

La portière s'ouvrit de mon côté au même moment et on se dépêcha toutes les deux.

Tony passa un bras autour de mes épaules, mais je lui montrai Ivy.

— Le bébé.

Il me regarda, visiblement partagé entre Nova et moi.

— C'est une petite fille, insistai-je.

Il hocha la tête et se dirigea vers Ivy. Il passa son bras sur son épaule cette fois et on se mit en marche. Valerie avait pris place à mes côtés et on avança tous les quatre vers l'entrée.

Nous étions cernés de paparazzis. Les appareils crépitaient et j'étais à moitié aveuglée par les flashes.

— Rimmel ! hurla quelqu'un. Par ici !

— Prenez une photo de son ventre ! cria quelqu'un d'autre.

— Êtes-vous enceinte ?

— Quand aura lieu le divorce ?

— Que pensez-vous de la liste de femmes qui se proposent d'avoir un bébé avec Romeo ?

Je m'immobilisai. Tout se figea en moi.

Il y avait des femmes qui se proposaient d'avoir un enfant de mon mari ?

Comme dirait justement mon mari : Putain, non !

Valerie émit un petit son affolé et prit ma main. Je lui jetai un coup d'œil. Elle avait relevé le menton et affichait un air buté très intimidant.

Fais pareil.

J'émis un petit son méprisant et repris mon chemin, le menton relevé moi aussi.

— Est-ce vrai que vous ne pouvez pas avoir d'enfant ? cria une personne.

Les appareils photo crépitaient.

Je sentis ma résolution fléchir, mais je me repris aussitôt. Par chance, des agents de sécurité avaient traversé la foule de journalistes et étaient venus nous encadrer Valerie et moi. Après cela, on nous fit entrer dans le bâtiment où se trouvaient déjà Ivy et Tony.

Valerie me serra brièvement la main. J'avais l'impression qu'elle était fière de moi à la façon dont cela se passa.

J'avais mieux réagi que j'aurais cru. La faiblesse qui me faisait si peur était peut-être plus une impression que réelle. Peu importait que je tremble de tous mes membres, que j'aie un nœud dans le ventre et que les muscles de ma nuque me donnent l'impression que j'avais été frappée par un ballon.

Malheureusement, ma capacité à encaisser les coups diminuait rapidement, je ne savais pas jusqu'à quand je tiendrais aujourd'hui.

La loge des parents de Romeo était magnifique. Dix personnes pouvaient s'y asseoir devant un

large écran plan qui diffusait le match. Il y avait un autre écran juste au-dessus du bar, plus petit, sur lequel défilaient des images d'une chaîne de sport ou quelque chose comme ça. Une grande paroi vitrée ouvrait sur le terrain.

Il y avait des dizaines de boissons dans le bar, alcoolisées ou pas, ainsi que des canapés et des petits fours sur le comptoir.

Quelques collègues de Tony se joindraient à nous, mais sinon, c'était juste nous quatre et Nova.

On se faisait vraiment chouchouter en regardant un match comme ça. Et en plus, c'était chauffé donc la fraîche brise d'automne ne me glacerait plus les doigts au point d'engourdir leur extrémité.

C'était plus réel pour moi, plus normal.

Le premier quart-temps fut très sympa. On grignota des petits fours, on but du cidre et du chocolat chauds. Ivy et moi ne buvions presque pas les jours de match. Ivy ne buvait quasiment jamais d'ailleurs. On joua avec Nova.

Valerie et moi encourageons Romeo ensemble.

Mais cela ne dura pas.

Le bruit courut que j'étais présente au match. Des photos de moi, entrant par la porte de derrière, étaient déjà en ligne. Si j'avais trouvé les questions des journalistes intrusives, je n'avais encore rien vu... Cela ressemblait à des insultes de licornes par rapport aux commentaires sous les photos en ligne.

On aurait pu croire que dans cette confortable loge, j'échapperais aux posts sur ma vie et mon mariage. Pas du tout. Même la chaîne de sport commença à évoquer le sujet. Les commentateurs du match parlèrent de moi plusieurs fois.

La fin de la mi-temps fut aussi celle de ma patience.

Quand les deux commentateurs, au lieu de parler du match comme ils l'auraient dû, commencèrent à se demander si mon absence dans les gradins signifiait que j'avais peur des journalistes ou parce que j'étais dérangée par les autres femmes, j'eus vraiment du mal à rester indifférente.

La colère commença à monter en moi. C'était assez nouveau. Bien sûr, j'avais déjà été en colère. Très souvent. Mais c'était différent.

C'était le genre de colère qui commençait comme une petite flamme qui devenait de plus en plus grande et brillante et le cœur de cette flamme était tellement chaud qu'elle virait au bleu. C'est le genre de colère qui anime une mère ourse quand elle défend ses petits. Je n'avais peut-être plus d'ourson à protéger, mais mon instinct était encore là.

Mon désir de me protéger ainsi que mon mari et la vie que nous avons bâtie ensemble était impossible à dénier.

— Quelles femmes ? marmonna Ivy.

On regardait toutes les deux l'écran, bouche bée, tellement le discours tenu par les commentateurs nous stupéfiait.

Je n'en avais aucune idée. Peut-être que ne plus du tout surveiller les médias avait été une mauvaise idée. Peut-être qu'enfouir la tête dans le sable n'avait qu'une seule conséquence : la ressortir toute sale.

Ivy, la première, se détourna de l'écran et fonça devant la baie vitrée.

— Où sont ces fameuses femmes ? demanda-t-elle, les mains plantées sur les hanches.

Nova était debout à côté d'elle, les mains plaquées sur le verre, en babillant des « pa-pa-pa-

pa »

Je rejoignis Ivy et on observa ensemble les gradins.

— Ce sont elles ? Par là ? demanda Ivy, dubitative en pointant du doigt l'endroit où elle voulait que je regarde. La fille aux cheveux tellement décolorés qu'on dirait un phare dans la nuit.

Je ricanai.

— Les voilà, mes amis, lança alors le commentateur dans la télé derrière nous. Regardez ces filles. On devrait peut-être les appeler les fans de Romeo. Qu'en pensez-vous, Rob ?

Je fis volte-face. Tout le monde fixait l'écran.

Les caméras filmaient en gros plan un rang de filles toutes vêtues de maillot portant le numéro 9. Elles étaient coiffées comme si elles étaient à la cérémonie des Oscars et pas à un match de foot. Elles avaient de profonds décolletés, portaient des boucles d'oreilles qui auraient pu équiper un continent entier et elles avaient peint leurs lèvres en rouge comme si elles voulaient enfiler une armure.

Elles tenaient toutes des fanions des Knights, les agitant en tout sens comme à une fête. Seigneur, je croyais que je m'étais débarrassée de filles comme ça depuis l'université. Mais apparemment, certaines restaient des gamines toute leur vie.

L'une d'elles, grande et fine, bien trop blonde, ressemblait à un mannequin et tenait un panneau sur lequel était écrit : ***Je te ferai un bébé !***

Je poussai un petit cri.

Vous vous souvenez que je disais que je n'étais pas une garce ?

Eh bien, j'avais menti.

Je ne supportais plus les rumeurs, les accusations et les filles sans fierté ni dignité qui draguaient mon mari. Je savais depuis le début que Romeo était comme un aimant pour les autres femmes ; qu'elles se jetteraient à sa tête à une vitesse incroyable.

Mais un bébé ?

Cela allait bien trop loin. Et si je ne pouvais jamais avoir d'autres enfants ? Ces filles ridiculisaient ce qui était ma plus profonde douleur. C'était comme si mon incapacité à avoir un enfant me rendait indigne de Romeo. Cela impliquait aussi qu'il était tellement superficiel qu'il pourrait un jour choisir une fille dans la foule et lui faire un gosse.

Beurk.

Aussi dégoûtant que de la moisissure bleue sur un fromage.

— Rimmel ! cria Ivy. Où vas-tu ?

Je ne m'étais pas encore rendu compte que je marchais au pas de charge vers la sortie.

Je me retournai et observai tous ceux qui étaient dans la loge. Valerie me regardait, les yeux écarquillés et Tony semblait hésiter sur ce qu'il devait faire.

— Ils veulent avoir ma photo... je vais leur donner satisfaction.

— Vas-y, Donne-leur-en pour leur argent, m'encouragea Ivy.

J'ouvris la porte à la volée et sortis dans le couloir. Je remarquai quelques agents de sécurité. Ils se redressèrent dès qu'ils me virent.

Je leur fis un petit geste de la main.

— Salut, les garçons !

— Euh, madame Anderson, où allez-vous ?

— Voir le match, répliquai-je, d'une voix douce avant de m'éloigner.

Dès que je sortis du couloir, on me remarqua. Quelques photographes étaient appuyés contre

le mur. À la seconde où j'apparus, ils se redressèrent d'un bond, en battant des paupières comme s'ils n'en croyaient pas leurs yeux.

Des imbéciles. Tous.

Je passai devant les stands publicitaires, ceux qui vendaient de la nourriture et les toilettes. Au bout du couloir se trouvait un vaste vestibule qui conduisait sur le terrain. Plus j'avancais, plus le volume du stade enflait.

Lorsque je débarquai entre deux rangées de gradins, je scannai la foule, particulièrement dans la direction que m'avait indiquée Ivy. J'allais les reconnaître en les voyant, j'en étais sûre. La pancarte offrant à mon mari un ventre pour porter son enfant était comme un gigantesque panneau JE SUIS LÀ.

Les photographes m'avaient emboîté le pas, et me mitraillaient avec leur téléphone. Ils criaient des questions aussi, mais je les ignorais. J'attirais l'attention sur moi, mais comme d'habitude, je dirais.

Puis je les repérai.

Le fan club « J'aime – petit cœur – Romeo ».

Ses groupies.

Les Barbies Malibu Football.

Je longuai la rangée de gradins. Je suivais la rambarde sans quitter les femmes des yeux.

On commençait à murmurer mon prénom ; à me montrer du doigt. Je me tournai vers la foule que je saluai en souriant.

Fais comme si tout cela était prévu. Comme si tu ne mourais pas un peu intérieurement et que ton sourire était moins faux que les seins de ces garces.

Les fans me rendirent mon salut. C'était plutôt agréable jusqu'à maintenant.

Lorsque j'atteignis la section occupée par les filles, j'avais attiré l'attention de tout le monde et un groupe de gens me suivaient. Au-dessus de moi, une équipe de prise de vue se présenta. Ils portaient de grosses caméras et des casques pour le son. Ils commencèrent à descendre les escaliers dans ma direction.

Je les saluai, posant en souriant, avec le terrain en fond.

Puis je me tournai vers les Barbies.

Elles me foudroyaient toutes du regard. Vous savez du genre qu'on peut voir dans le film *Mean Girls*. Le genre que tous les gens vous jettent quand vous êtes connu et que ce ne sont pas des amis. Un regard qui juge. Elles me jugeaient en se demandant s'il serait facile de se débarrasser de moi et ce que Romeo faisait avec une fille comme moi. Elles se moquaient de mes vêtements, de mes lunettes et de l'absence de maquillage sur mon visage.

Je montai encore quelques marches et m'arrêtai à leur niveau. Elles me fixaient ouvertement.

— Vous vous ridiculisez, dis-je suffisamment fort pour que les gens qui les entouraient entendent tout.

— Ce qui est ridicule surtout, c'est ta garde-robe, se moqua celle qui se trouvait le plus près de moi.

Oh, comme c'était original !

Je leur adressai mon rictus le plus *Mean Girls* en prenant mon *hoodie* entre le pouce et l'index.

— Oh, vous voulez parler de ce vieux truc ? C'est un *hoodie* de foot. Le nom de mon mari est inscrit dessus.

— Tu devrais lâcher l'affaire, enchaîna une autre qui s'était levée. Un homme comme lui n'a pas besoin d'une femme qui n'en est pas vraiment une.

OK. Ça piquait.

Les pires insultes sont souvent celles qui appuient sur vos blessures les plus sensibles. Même si j'essayais de repousser mes craintes et de me raisonner... J'étais terrifiée à l'idée de ne plus jamais être enceinte et que cela me laisse incomplète.

Je ne prêtais aucune attention à ce qu'elle avait dit. Au lieu de ça, je me tournai vers celle qui avait toujours sa pancarte.

— Pose ça ! grondai-je.

Oui, je grondais !

Elle éclata de rire.

Je bondis en avant, dépassant deux autres groupies – qui mettaient BIEN trop de parfum – et attrapai la pancarte.

Mais elle s'y attendait et réussit à garder une main juste au coin. Commença alors une sorte de jeu ridicule de va-et-vient du bout de carton entre nous.

Bon, ce n'était pas ma réaction la plus fine, mais on m'avait cherchée longtemps !

— Lâchez-la ! hurla une fille derrière moi.

Je sentis ses serres s'enfoncer dans mon épaule.

Ses serres, c'est-à-dire ses faux ongles incroyablement longs.

Je relâchai la pancarte et trébuchai en arrière. Je bousculai la fille qui m'avait agrippée et on tomba toutes les deux sur un siège, avec moi sur ses genoux. Je me relevai précipitamment en faisant bien attention de marcher sur son pied chaussé d'escarpin.

Elle poussa un cri strident de douleur qui m'emplit de satisfaction, alors que je luttais pour reprendre mon équilibre en redressant mes lunettes.

Les agents de sécurité débarquèrent alors, essayant de se frayer un chemin dans la forêt de journalistes qui me cernaient de toutes parts.

Je prêtais alors attention aux hurlements de la foule que j'avais ignorés jusqu'à maintenant.

Je me rendis compte de ce que j'étais en train de faire.

Je me mettais à leur niveau.

Et en plus, je m'y prenais mal. Je me faisais emmerder par des Barbies.

Ce serait dans tous les magazines pendant au moins un mois.

Je reculai alors dans la rangée et regagnai les escaliers.

— Sécurité ! hurlaient les agents en essayant de se rapprocher de moi.

— Oh ! cria l'une des garces. Elle nous a agressées !

Je levai les yeux au ciel. Je conservais un visage hostile et résolu, mais en mon for intérieur, la colère et l'énervement refluaient. Quand ils eurent entièrement disparu, je me retrouvai seule et tremblante. Mes genoux s'entrechoquaient, j'avais mal aux doigts. Tout se troubla dans ma tête et une vague de panique me submergea.

Mais qu'est-ce que j'avais fait ?

La sécurité n'était plus qu'à quelques mètres de moi. Les filles allaient m'accuser de les avoir agressées et elles n'auraient pas tort.

Romeo allait devoir venir me chercher au commissariat.

Il allait être fou de colère.

Heureusement que Tony était là. J'allais probablement avoir besoin d'un avocat.

Il me fallut quelques minutes encore pour capter les cris et les exclamations autour de moi.

Je clignai des yeux et suivis la direction qu'indiquaient les autres. Un gigantesque joueur de football entièrement équipé courait dans notre direction. Il bondit par-dessus le mur qui

séparaient les gradins du terrain et s'installa sur la rambarde.

Je fixai le sportif qui retirait d'un geste son casque. Des cheveux blonds emmêlés retombèrent sur son front et des yeux bleus incroyables se plantèrent dans les miens.

Je me souvins alors qu'il fallait que je respire. Je pris une grande inspiration sans même remarquer à quel point mon corps en avait besoin.

— Romeo ! hurlait la foule qui tentait de se rapprocher.

— Excusez-moi, dit-il et la foule se fendit en deux devant lui.

La fille, juste à côté de moi, poussa un petit cri avant de me donner un coup de coude.

— Adieu, Felicia !

Je ne m'appelais pas comme ça... Qui était cette Felicia ?

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Romeo qui montait les marches quatre à quatre.

— Romeo, je...

Je m'interrompis, je n'avais aucune idée de ce que devais répondre.

La blonde passa devant moi et lui tendit la main.

— Je suis...

— Je m'en fous, répliqua-t-il.

Sans la toucher, il me tendit la main.

— Viens, Mini. Ma femme n'a rien à faire ici.

Je glissai ma main dans la sienne. Il dégageait autant de chaleur qu'une chaudière. Mes doigts se recroquevillèrent dans sa paume.

Je fis le tour de Barbie Phare dans la nuit – vous savez, celle qui avait les cheveux presque lumineux – en lui adressant un petit sourire en coin.

— Bébé, je t'avais dit de ne pas calculer les fans.

— Elles m'ont cherchée, grommelai-je.

Il bascula la tête en arrière, mort de rire. La foule se mit à crier.

Il ne pouvait pas faire quelque chose de nul à leurs yeux. Je crois que c'était inscrit dans une loi quelque part.

— Je ne peux pas te laisser cinq minutes, dit-il en secouant la tête. C'est déjà le second match que je dois interrompre pour voler à ton secours.

— Je ne t'ai rien demandé.

Il sourit, comme amusé par mon sens de la repartie. Je repris en soupirant :

— Bon, je vais retourner dans la loge.

J'étais consciente que tout le monde me regardait. Et je n'avais pas besoin de vérifier les écrans pour savoir que notre image y était projetée.

— Oh non, dit-il.

La seconde d'après, je me retrouvais sur son épaule, comme un sac de patates, les protections de ses épaules s'enfonçant douloureusement dans mon ventre.

— Roman Anderson ! hurlai-je. Pose-moi tout de suite !

— Impossible, ma chérie, les agents de sécurité vont t'emmener. Tu ne veux quand même pas que je me batte pour défendre ton honneur. Il faut que je termine ce match.

J'essayai de lui donner un coup de pied. En vain.

Il commença à descendre les escaliers, m'emmenant. Je tapai son dos. Il s'arrêta un instant :

— Oui ?

— La pancarte ! Jamais de la vie, je regarde la fin du match avec cette salope qui l'agite devant mes yeux.

— Quelle pancarte ? demanda-t-il, perplexe.

Comment pouvait-il ignorer ça ?

Il fit brutalement volte-face me donnant le tournis.

— Romeo, m'écriai-je.

— C'est quoi ce bordel ? marmonna-t-il en remontant les escaliers.

En haut, il me reposa sur mes pieds, juste à côté de lui. J'avais l'impression d'être la plus petite personne du monde. Il était encore plus impressionnant que d'habitude avec tout son équipement. Il devait faire au moins trois fois ma taille et mon envergure.

— Cette pancarte est pour moi, Mesdames ? demanda-t-il, débordant de charme.

Elles se mirent à glousser et je sentis ma lèvre supérieure se retrousser.

— Je voulais juste que tu saches...

Cette garce me jeta un regard en coin avant de fixer son attention sur lui à nouveau.

— ... que tu as d'autres options.

Romeo tendit la main vers la pancarte qu'elle lui céda volontiers.

Elles me jetèrent un coup d'œil satisfait.

Romeo leva la pancarte et la déchira en deux. Elles poussèrent un cri, en chœur. Je souris comme si je venais de gagner à la loterie. Il laissa tomber les morceaux à ses pieds.

— Désolée, Mesdames, je suis déjà pris et pour toujours.

Romeo prit ma main et me tira en direction des escaliers. Il passa par-dessus la rambarde aussi gracieusement qu'un chat. Puis il se tourna vers moi, les mains tendues.

— Allez, viens.

— Hein ? demandai-je interloquée.

— Viens par là, répéta-t-il en me faisant un signe du doigt.

— Je vais retourner dans la loge.

Il secoua la tête vigoureusement.

— Oh non, petite fouteuse de merde.

Je mis mes mains sur mes hanches et le foudroyai du regard. Je me rebellais pour une fois et je me retrouvais taxée d'être une fouteuse de merde ? Mais oui...

— Non.

— Tu ne veux pas voir le match depuis la touche, bébé ?

Bon, il fallait reconnaître que c'était tentant.

Et ce serait un signal particulièrement éclatant que j'étais toujours dans la course pour toutes les mères potentielles d'un enfant de Romeo.

Il se mit à rire et tendit les bras à nouveau.

— Je vais t'aider.

J'hésitai un instant avant de me dire : pourquoi pas ?

Je franchis la rambarde et atterris dans les bras de Romeo. La seconde d'après, il traversait le terrain en direction du reste de son équipe, avec moi, serrée contre lui.

— Sur une échelle d'un à dix... le scandale atteint quel chiffre ? demandai-je.

— Un dix, répondit-il, le sourire aux lèvres.

Je gémis et laissai ma tête retomber contre sa poitrine. Bientôt, j'étais entourée par ses coéquipiers qui me félicitèrent sur mes talents de fouteuse de merde.

Oh, mon Dieu, c'est comme ça qu'ils allaient m'appeler maintenant.

Ce serait peut-être même pire que faire la une des journaux.

— Mais tu te crois où, Anderson ? s'exclama le coach qui s'approchait à grands pas. Les

temps morts ne sont pas faits pour ça.

Je jetai un coup d'œil au coach.

— Désolé, il fallait que j'aie cherché ma femme.

Heureusement que le ridicule ne tuait pas...

Le coach marmonna quelques jurons bien sentis avant de désigner le terrain.

— Allez, on reprend !

Romeo alla me déposer sur un banc. Avant de repartir en courant, il ramassa son blouson floqué au nom de l'équipe et le plaça sur mes épaules. Je disparaissais dedans. Puis il effleura mon front de ses lèvres.

— Je crois que j'aime bien ton côté jaloux.

Je poussai un petit gémissement.

— Ne bouge pas, bébé. Il faut que j'aie gagné ce match.

Je gardai le regard fixé sur son derrière lorsqu'il traversa le terrain.

Je vous en prie... Vous feriez la même chose.

Je passai le reste du match sur le banc. Les joueurs me faisaient la conversation et Romeo venait m'embrasser dès qu'il pouvait.

C'était vraiment la meilleure place du stade.



Chapitre 13



Romeo

Femme fouteuse de merde, vie heureuse.

Rim était une combattante, bien plus solide qu'il n'y paraissait. Cette force était surtout intérieure. Les gens lui jetaient un coup d'œil et se détournaient d'elle plus vite que d'une pièce pleine de garçons qui ne se lavaient jamais et pétaient de façon sonore.

Même moi, je m'inquiétais tout le temps de sa fragilité.

Puis elle agissait comme aujourd'hui.

J'étais en train de faire des passes en direction de la *end zone*, et la seconde d'après, je fonçais vers les tribunes parce que ma femme s'attaquait à une bande de louves pouilleuses.

Le truc c'était que lorsque vous acculiez un chien blessé dans un coin, il pouvait devenir très agressif.

Et Rimmel avait répliqué pour une raison inattendue : la jalousie.

Ah que c'était agréable de savoir qu'elle était sortie de ses gonds à cause d'une connasse qui portait une pancarte pour attirer mon attention.

Mais si je trouvais ça sympa, je me doutais bien que la cause était bien plus profonde. Elle avait entendu ce que disait la presse et elle avait dû voir des journalistes en arrivant au stade.

Mais j'appréciais beaucoup son esprit de fouteuse de merde. Vraiment.

En revanche, je n'avais pas apprécié de la voir bousculée, tomber sur les genoux de quelqu'un, tout cela au milieu de paparazzis qui l'encerclaient comme des vautours.

Sa vulnérabilité était évidente alors. Et je ne laisserais jamais quelques connasses lui faire du mal.

Pas lorsque j'étais près d'elle.

Faire entrer une épouse sur la touche durant un match était totalement inédit. Mais cela ne m'avait pas empêché de le faire.

Ron Gamble voulait attirer l'attention. Il aimait bien Rimmel pour ça. Eh bien, il en avait eu pour son argent.

Ce n'était pas la raison pour laquelle j'avais agi ainsi cependant. C'était ma façon de crier publiquement « Je suis avec elle ». Je ne pouvais pas être plus clair que ça.

À la fin du match – qu'on remporta haut la main –, je devais encore faire quelques trucs, et elle ne pouvait pas m'attendre dans les vestiaires. Sinon, elle serait traumatisée à vie.

Certains de mes coéquipiers étaient de vrais animaux.

Je la raccompagnai à la loge, puis les agents de sécurité les escortèrent tous jusqu'à leur voiture. Je retournai alors dans les vestiaires où je fus assailli de moqueries après ce que j'avais fait. Mais j'étais un grand garçon, j'encaissai tout cela sans broncher.

Je pouvais tout encaisser pour Rim.

Lorsque B et moi arrivâmes à l'hôtel, j'étais épuisé. Je n'en pouvais plus de la presse, du sport et des gens. J'avais juste envie de voir ma femme dans un endroit calme.

B et moi avions une chambre au même étage. Ivy et Nova l'attendaient.

— Dis à ma sœur que je trouve qu'elle est super *badass*, cria B par-dessus son épaule alors qu'on s'éloignait chacun de notre côté dans le couloir.

J'éclatai de rire.

Elle était assise au centre du lit lorsque j'entrai dans la chambre. Elle leva la tête, un morceau de réglisse rouge tombant de sa bouche. Elle écarquilla les yeux derrière ses verres de lunettes et elle remonta son tee-shirt qui ne couvrait presque rien de sa peau.

Je laissai tomber mon sac à mes pieds et croisai mes bras sur ma poitrine.

Ses cheveux étaient comme une cascade noire et soyeuse sur ses épaules. On avait l'impression qu'elle les avait brossés au moins un millier de fois, ce qui était au moins un millier de fois plus que d'habitude ! Elle était nerveuse, agitée à sa façon marrante. Elle devait se demander ce que j'allais dire en la retrouvant.

Je crevais de chaud. Mon corps était comme anesthésié par l'effort qu'il avait produit durant le match. Je ne me sentais pas fatigué, juste anesthésié. Lourd.

Mes veines bouillonnaient d'un désir quasi irrésistible.

Quasi. Pas tout à fait irrésistible.

Rimmel comprit instantanément dans quel état d'esprit j'étais à l'intensité avec laquelle je la regardais depuis ma position contre la porte. La chambre silencieuse vibrait de cette énergie singulière.

Son immobilité s'effritait face à son agitation et je regardai avec une grande attention la façon dont elle passa les mains sur ses genoux dénudés, repliés contre elle. Sous l'épais tissu du tee-shirt qu'elle avait pris dans mon sac, sa poitrine se soulevait irrégulièrement. J'étais certain que son cœur battait de façon anarchique.

Elle était toute petite au centre de ce grand lit, mais sa présence éclatait dans toute la chambre. Elle remplissait cette pièce comme elle remplissait mon cœur. Totalement. Sans contestation possible.

Elle rajusta le tee-shirt une nouvelle fois. Elle planta les dents dans sa lèvre inférieure, alors qu'elle attendait que je prenne la parole, croyant savoir ce que j'allais dire.

— Retire ton tee-shirt, dis-je d'une voix rauque.

J'avais parlé comme si je fumais trois paquets de cigarettes par jour.

Surprise, elle planta son regard dans le mien.

— Enlève tes lunettes aussi.

Elle ne prononça pas un mot, mais obéit à mon ordre. Elle retira d'abord ses lunettes, lentement. Une large portion de peau nue apparut lorsqu'elle se pencha pour les poser sur le chevet.

Je ne bougeai pas.

Je me redressai sans la quitter des yeux.

Rimmel reprit sa position, assise en tailleur au milieu du matelas. Sa petite main disparut entre ses cuisses. Ma respiration s'accéléra. Une seconde s'écoula avant qu'elle ne remonte ses doigts qui tenaient l'ourlet du tee-shirt.

Le tissu remonta lentement exposant sa peau crémeuse. Une fois qu'elle eut terminé, elle se dressa sur les genoux au centre des couvertures et du bout des doigts souleva le vêtement avant de le laisser tomber par terre.

Elle ne portait pas de soutien-gorge.

Ses petits seins fermes étaient exposés à mon regard, me faisant monter l'eau à la bouche. Je savais exactement quel goût ils avaient. Exactement, comment ils étaient.

Elle ne portait plus qu'une culotte en coton blanc, très échancrée aux hanches ce qui révélait encore plus son corps mince. Son ventre s'incurvait légèrement de chaque côté juste avant l'évasement de ses hanches. Il restait un espace entre ses cuisses, là où elles ne se touchaient pas... C'était mon espace à moi, comme si son corps avait été fabriqué pour le mien.

Je la contemplai un long moment, sans prononcer un mot. Elle me laissa faire. Elle me tira de la transe dans laquelle elle me plongeait en ramassant quelque chose qui était sur le lit avant de le porter à ses lèvres.

Le sang quitta ma tête pour filer dans mon jean lorsque le bonbon rouge glissa entre ses lèvres et que sa langue le lécha, juste avant que ses dents en prennent un morceau.

Je quittai ma position près de la porte et gagnai, en quelques pas, le bord du lit. Rimmel me sourit. C'était un petit sourire coquin qui étirait ses lèvres pulpeuses. Elle me tendit sa friandise.

Je la laissai enfoncer le réglisse rouge entre mes dents. Un goût sucré éclata sur ma langue. C'était bon, mais elle avait encore meilleur goût.

Je lui adressai un sourire et avec un éclair dans le regard, je mordis dans le bonbon souple. Je l'observai tout en mâchant. Puis je pris ce qui restait de la réglisse et le passai le long de sa clavicule jusqu'à son sein.

Son téton durcit et j'entendis qu'elle reprenait son souffle.

Je jetai le bonbon par-dessus mon épaule. Il atterrit sur le tapis derrière moi, mais je ne l'entendis pas. Je bondis alors en avant, la prenant par la taille et la plaquant sur le matelas.

Elle était chaude et moelleuse sous moi. Nos regards se rivèrent l'un à l'autre. C'était peut-être la millionième fois que je la regardais et j'espérais bien le faire encore un autre million.

Elle entrouvrit les lèvres. Elle allait prononcer mon nom, je le savais. Mais elle n'avait pas besoin de parler, j'avais déjà entendu ce qu'il fallait. Nos cœurs chuchotaient l'un à l'autre.

La distance entre nous disparut complètement. On fondit l'un sur l'autre, nos bouches se dévorant. J'explorai chaque centimètre de sa peau du bout des doigts et de la langue. La sensation de son corps qui s'éveillait sous le poids du mien me faisait vibrer tout entier.

Je relevai la tête et plongeai les yeux dans son regard flou. Je lui souris. Elle m'attira contre elle, les mains agrippées à mon tee-shirt pour m'aider à le retirer. Nous étions déjà presque en train de faire l'amour et j'étais encore entièrement habillé. J'avais déjà exploré chaque centimètre carré de son corps ; elle était déjà soyeuse et mouillée entre les cuisses, la peau de sa poitrine était enflammée.

Je commençai à descendre lentement le long de son corps, léchant sa peau. Je me débarrassai prestement de mes vêtements, les laissant tomber par terre. Rimmel m'observait, le regard lourd de désir, les lèvres gonflées.

Je ne lui posai pas la question ; cela n'avait pas d'importance pour le moment... Peut-être que

cela n'aurait plus jamais d'importance.

Le préservatif que je fis coulisser sur mon sexe érigé n'était plus la barrière que je pensais que c'était. La vraie barrière, c'était les mots, les pensées... le mur tacite qui s'était dressé entre nous, à notre insu.

Je m'allongeai sur le matelas et tendis les bras vers lui. Elle s'installa à califourchon sur mon corps. Je me gavai de la vision de sa silhouette juste au-dessus de moi.

Son corps accueillit le mien de la façon dont j'espérais. Rimmel était comme une extension de moi-même maintenant. Elle commençait là où je m'arrêtais. Ses petits soupirs étaient mes plus grandes victoires et même si elle était assise sur moi, je bougeais sous elle.

Le rideau de ses cheveux bascula dans son dos quand elle inclina la tête en arrière, révélant la peau crémeuse de son cou. Je la caressai, descendant ensuite sur sa poitrine pour venir empaumer ses seins juste devant moi. Ses hanches s'agitaient sur moi et rapidement, on se mit à haleter tous les deux.

Rimmel se pencha en avant puis, s'effondra contre ma poitrine. Je l'enlaçai. Elle enfouit son nez dans mon cou et je me cambrai en elle, provoquant son orgasme.

Elle n'avait pas terminé de jouir que je la rejoignais dans le plaisir. On était accrochés l'un à l'autre au centre du matelas comme si nous étions la force gravitationnelle de l'autre.

Je ne savais pas combien de temps s'était écoulé quand je me redressai et pris sa tête entre mes mains pour la voir.

— Putain, je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, putain.

J'adorais quand elle disait ce mot. C'était le mot le plus grossier qui sortait de ses lèvres innocentes.

Je plongeai la langue dans sa bouche pour un dernier petit baiser avant de la soulever délicatement et de me dégager. Une fois que je me fus rafraîchi, je revins dans la chambre. Je ne cherchai même pas à retrouver mes vêtements.

Rimmel était allongée sur le lit avec un nouveau morceau de réglisse. J'éclatai de rire.

— Mais où trouves-tu ces machins ?

— Tu en as jeté un par terre, maugréa-t-elle.

— Je t'en achèterai un autre paquet, bébé.

Je ris doucement en me rallongeant dans le lit. Il y avait un paquet presque entier qui dépassait de sous l'oreiller.

J'en pris un dans lequel je croquai.

— Les Reese Cups² sont meilleurs.

Sans un mot, elle plongea la main sous l'oreiller dont elle sortit un paquet entier de mes friandises préférées.

Je la regardai, un sourcil arqué. Elle me piqua mon réglisse qu'elle enfourna dans sa bouche. Le bonbon pendouillait entre ses lèvres comme une longue cigarette rouge et je pris les Reese Cups.

Je déchirai l'emballage avec les dents, sortis une friandise et l'enfournai à mon tour. Je poussai un petit soupir de plaisir quand le chocolat au lait et le beurre de cacahuète fondirent dans ma bouche.

— Je ne m'attendais pas à ce type d'accueil, dit Rimmel en me jetant un regard en coin.

— Que veux-tu ? Te voir te transformer en ninja avec ces garces m'a excité à mort.

— En ninja ? s'écria-t-elle. Jamais de la vie !

Je souris, exposant toutes mes dents couvertes de chocolat et de beurre de cacahuète.

Elle leva les yeux au ciel et me donna une petite tape sur le torse.

— Tu es dégoûtant.

— Et moi qui croyais que tous ces gens devenaient fous à cause de l'un de mes lancers du feu de dieu. Mais en fait, c'était le combat au corps à corps de ma femme qui suscitait tout cet enthousiasme.

— Ce n'était pas non plus du combat au corps à corps, marmonna-t-elle, en mordant dans la réglisse. Enfin, peut-être un peu quand même.

— Tu avais vu tous les articles dans la presse, n'est-ce pas ? demandai-je, la voix plus basse et sérieuse.

J'adorais la taquiner, mais tout cela était grave.

Elle émit un petit grognement. C'était aussi adorable à entendre aujourd'hui que la première fois.

— Tu plaisantes ? Les commentateurs à la télé en parlaient ! Tu t'en rends compte ? Les commentateurs !

Je me redressai contre la tête de lit, un oreiller dans le dos. Je tirai le drap sur ma taille.

— Oui, j'ai vu ça.

Elle me jeta un regard noir.

— Tu savais qu'il y avait une liste de femmes qui s'étaient portées volontaires pour porter ton enfant ?

Je haussai les épaules en pointant un doigt vers moi.

— Elles veulent un morceau de ça !

Médusée, Rimmel laissa tomber sa réglisse et me foudroya du regard.

— Tu le savais !

— Je passe pas mal de temps dans des vestiaires, entouré de mecs, bébé, répliquai-je.

— Tu ne m'as rien dit, reprit-elle, les lèvres pincées.

Oh, merde, cela ne la faisait pas rire du tout. Je n'allais pas m'en sortir au charme.

— Comment réagirais-tu s'il y avait une liste de mecs qui se proposaient de me faire un bébé ?

Elle prit un air pincé et croisa les bras sur sa poitrine.

Je poussai un petit grondement. Ma poitrine en vibra entièrement.

— Je pense que tu le sais, répondis-je.

Je les tuerais.

Je passerais le reste de ma vie en prison.

— Eh bien, non seulement tu ne m'en as pas parlé, mais je l'ai appris pendant la diffusion du match sur la télé nationale, dans une loge, avec tes parents.

J'étais certain qu'ils étaient déjà au courant à propos de cette liste. Mais je ne lui en fis pas la remarque. Cela aurait encore aggravé ma situation.

J'ouvris la bouche, mais elle brandit son doigt.

Eh bien... Mini était d'une sacrée humeur ce soir.

— Sans oublier que j'ai dû voir dans les gradins une bande d'ampoules, les moins lumineuses du lustre, avec des pancartes offrant leurs services.

Des ampoules ? Les moins lumineuses du lustre ? Original.

J'éclatai de rire.

Elle me regarda, les mains sur les hanches.

— Elles avaient les cheveux tellement décolorés que je suis étonnée qu'elles en ont encore sur le crâne. Ça devait être des extensions.

— Je n'ai d'yeux que pour toi, ma chérie.

J'essayais de garder mon sérieux. Si elle disait encore un truc aussi marrant et adorable dans sa colère, j'allais me pisser dessus.

— N'essaye pas de m'entortiller, Roman Anderson.

Le téléphone sonna alors sur la table de nuit. Sauvée. Je plongeai dessus et décrochai.

— Roman Anderson, lançai-je sèchement.

— Monsieur Anderson, je travaille au restaurant. Nous sommes sur le point de fermer et j'ai constaté que vous n'aviez pas commandé votre repas habituel, servi en chambre. Vous souhaitez manger comme d'habitude ce soir ?

C'était un avantage de conserver le même hôtel à chaque match à domicile. Les employés me connaissaient bien.

— Oui, bonne idée. J'étais un peu en retard et j'ai oublié de vous appeler.

Je sentis le regard de Rimmel dans mon dos et je me retournai.

— Pourriez-vous ajouter une part de votre gâteau au chocolat et un peu de café ?

J'avais lu quelque part que lorsque votre copine était de mauvaise humeur, c'était une bonne idée de lui proposer du chocolat et de lui laisser un peu d'espace. Mais je ne lui laisserais pas d'espace. Je préférais rester près d'elle et en prendre plein la tête. Mais le chocolat, ça pouvait être une bonne idée.

— Bien sûr, répondit l'employé. On vous monte cela tout de suite, monsieur Anderson. Et bravo pour votre victoire ce soir.

— Merci, dis-je en raccrochant. Je t'ai commandé du gâteau, dis-je à Rimmel.

Elle poussa un grand soupir.

— Je suis désolée d'avoir agi comme ça. Ce n'était ni le moment ni la bonne manière. Cela n'a fait qu'exciter encore plus les journalistes et je nous ai placés dans une situation embarrassante.

Je la pris par la taille et l'installai sur mes genoux pour qu'elle me regarde dans les yeux. Je remarquai aussitôt la chair de poule sur ses bras, alors je tirai le drap sur ses épaules.

— Tu ne m'as pas placé dans une situation embarrassante. Je ne crois pas que ça soit possible.

Ses pupilles brunes et dorées se plantèrent dans les miennes.

— J'ai foncé dans les gradins, en sachant que les journalistes allaient me suivre et je suis allée défier ces pauvres filles. Et je n'ai pas bien su leur tenir tête, d'ailleurs. Je suis tombée sur les genoux de l'une d'elles.

Je ricanai.

— Bon, deux choses... d'abord, elles l'avaient bien cherché. Je devrais peut-être aussi te montrer quelques gestes pour que tu sois moins... maladroite et un peu plus efficace.

— Je finirais par me blesser gravement, on le sait tous les deux, marmonna-t-elle.

— Mais non, dis-je, toujours sur le ton de la plaisanterie, mais avec un fond de sérieux.

Je ne savais même pas pourquoi.

— Et la presse ? poursuivit-elle.

— Quoi ? Ils ne peuvent pas être pires qu'ils ne sont déjà.

Elle me regarda en se mordillant la lèvre. Du pouce, j'obligeai ses dents à la relâcher et caressai sa peau.

— Une liste, Romeo, dit-elle.

— Arrête de t'inquiéter à propos de liste, bébé. Tu en fais combien par jour ? Et combien en oublies-tu à la maison ou aux refuges les rendant parfaitement inutiles ?

Elle gloussa.

Parce que la réponse était évidente. Rim et ses listes. Elle en faisait beaucoup, mais ne les suivait jamais.

— C'est la liste des femmes qui veulent porter l'enfant de mon mari.

Sa voix se brisa. Le chagrin qui était toujours là depuis la mort d'Evie était évident.

— C'est justement ça. Ton mari. C'est avec toi que je suis, Rim. Pour toujours. Je ne veux que toi. Et ceci depuis que tu as fait tomber tes stylos partout, dans ton sweat de lesbienne et que tu m'as obligé à obéir à un règlement.

Elle émit une sorte de gloussement.

Cela me tuait de la voir ainsi. Une tempête couvait en elle. Aujourd'hui, elle avait atteint ses limites. Je ne savais pas comment l'aider. Je ne savais pas comment minimiser ce que racontait la presse. Et c'était nul, c'était certain ; je ne pouvais pas grand-chose non plus contre ces listes et ces garces avec leur pancarte – à part les déchirer en mille morceaux.

Je regardai le sommet de son crâne parce que c'était tout ce que je voyais, puisqu'elle avait la tête penchée, le menton posé sur sa poitrine.

— Et si je n'y arrive pas ? chuchota-t-elle.

— Et si tu n'arrives pas à quoi faire, bébé ? murmurai-je en repoussant ses cheveux qui tombaient devant son visage.

Elle eut un hoquet. Mon cœur se serra.

— Si je n'arrive pas à te faire un enfant ? Si Evie n'avait été que notre seule chance ?

Un clic presque audible se fit en moi. Ce simple son répondait à tellement de questions.

Et confirmait que j'étais un imbécile.

Je n'avais pas la moindre idée qu'elle vivait cela comme ça. Comme si la culpabilité que je ressentais déjà ne suffisait pas, cela la fit redoubler.

— Rimmel.

J'avais prononcé son nom avec une légère nuance d'avertissement, ce qui lui fit lever les yeux vers moi. Ses yeux étaient embués de larmes, tourmentés, et son menton tremblait.

Merde. Je passai gentiment un bras autour d'elle et l'attirai contre moi. Elle s'effondra contre ma poitrine en laissant échapper un gros sanglot. Je n'avais entendu ce son qu'une seule fois auparavant. La nuit où elle avait perdu notre fille.

Ce son me hantait encore. Il s'agitait en moi, avec tous les autres souvenirs de cette nuit. J'étais comme une maison hantée. Ce son me faisait peur et je craignais de l'entendre encore.

Ses larmes mouillaient mon torse. Je les sentais couler le long de mes pectoraux et disparaître entre nous.

J'étais un mâle alpha. Toujours dans le contrôle, celui vers qui tout le monde se tournait pour obtenir de l'aide. Je trouvais des solutions. Voilà quel genre d'homme j'étais.

Mais je ne savais pas quelle solution proposer.

Comment avais-je pu ignorer que ma femme souffrait encore autant ? Comment avais-je pu passer à côté du fait qu'elle avait tellement peur de ne jamais avoir l'occasion de tenir un bébé dans ses bras ?

Je resserrai mon étreinte. Pour le moment, le moins que je pouvais faire, c'est lui offrir mon soutien. Je ne savais pas quoi faire d'autre, de toute façon.

Elle se pressa contre moi et elle dit, d'une voix torturée, à moitié étranglée par les larmes :

— J'ai mis des mois à tomber enceinte. Ç'a été bien plus long que pour la plupart des femmes de mon âge. Je commençais même à avoir des doutes sur ma fertilité, puis Evie...

Elle fondit en larmes, incapable de poursuivre, son cœur débordant de douleur comme la lave d'un volcan.

— J'étais tellement heureuse. Nous étions heureux. Puis je l'ai perdue... Je n'étais pas assez solide pour la porter. Mon corps n'a pas su la protéger. Je n'ai pas su la protéger. Maintenant, elle n'est plus là... Et j'ai peur, Romeo, dit-elle en s'éloignant de moi pour me regarder de ses yeux rougis. Et si je ne retombe jamais enceinte ? Et si je le suis et que je perds le bébé une nouvelle fois ? Et si mon corps était incapable de te donner un enfant ?

Elle renifla et s'essuya les joues. Elle hoquetait, comme si elle essayait de contrôler l'émotion qui la dominait.

Mon Dieu, elle avait accumulé tellement de souffrance. Bien trop.

Je pris son visage entre mes mains et plantai mon regard dans le sien.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu te torturais ainsi ?

— Je m'étais dit qu'au bout d'un moment, cela irait mieux, mes craintes s'atténueraient. Mais non. Cela fait des mois et je te demande toujours de porter ces cochonneries de préservatifs.

— Je m'en fiche de ces satanés préservatifs, grondai-je. Je t'ai déjà dit que je comprenais très bien que tu ne sois pas prête à recommencer.

Mais je n'avais pas compris à quel point.

Elle secoua tristement la tête, tortillant le drap entre ses doigts.

— Je suis prête, mais j'ai tellement peur. De ne pas tomber enceinte, mais aussi de l'être.

Je hochai la tête, comprenant enfin la situation.

— Il y a beaucoup de « et si ». Beaucoup de questions sans réponses. Et si tu ne tombais pas enceinte ? Et si tu l'étais, mais que tu faisais une nouvelle fausse-couche ?

De nouvelles larmes coulèrent sous ses paupières baissées.

— Mais bébé... Et si tu tombais enceinte ? Et si ce qui était arrivé était juste un terrible accident ? Et si on essayait à nouveau et que ça se passait encore mieux que tu l'avais imaginé ?

— Tu as peur ? me demanda-t-elle, les yeux arrondis et innocents.

Je passai une main apaisante sur sa joue.

— Tous les jours.

— C'est vrai ?

— Difficile à croire, hein ? dis-je en souriant. C'est juste parce que je suis un dur à cuire.

Ses lèvres s'incurvèrent légèrement. Je repris son visage entre mes mains.

— Je t'aimerai toujours quoi qu'il arrive, Rimmel. Bébé ou pas bébé. La seule chose dont je ne peux pas me priver sur cette Terre, c'est de toi.

Je lui avais déjà dit ça. Il y avait des mois. Je croyais qu'elle l'avait compris, mais elle ne l'avait pas retenu. Il fallait parfois répéter les choses.

— Et cette connerie comme quoi tu n'aurais pas été assez forte pour porter notre fille... repris-je en secouant la tête avec vigueur. Arrête de penser ça tout de suite.

Elle éclata de rire.

— Tu ne peux commander mes émotions.

— Si, je peux et je ne vais pas me gêner. Tu es la femme la plus forte que je connaisse. Tu es peut-être petite et parfois il t'arrive d'être maladroite...

Je tressaillis quand elle me pinça.

— ... mais ton corps...

Je pressai ma paume contre son ventre.

— ... est parfait. Je ne sais pas pourquoi Evie n'est pas restée auprès de nous, bébé, mais je suis absolument certain que tu n'es pour rien dans cette fausse-couche. Elle le sait, elle aussi.

Ses yeux s'emplirent de larmes à nouveau. Je détestais la voir pleurer.

— J'aime imaginer qu'elle est avec ma mère, chuchota-t-elle.

Ma gorge se serra. Je déglutis péniblement.

— Elles sont certainement ensemble.

On frappa alors à la porte.

— Room service !

Rim se redressa en poussa un petit cri et chuchota, affolée :

— On est tout nus !

— Dieu merci, tu me l'as rappelé. Je serais allé ouvrir sinon et le serveur aurait profité du spectacle.

Rim rampa sur le lit en toute hâte, pour récupérer ses vêtements. Elle finit emberlificotée dans les draps, à moitié hors du matelas.

— Une minute ! criai-je, assez fort pour que le serveur m'entende depuis le couloir. Tu me tues, Mini, ajoutai-je ensuite en me levant pour essayer de la libérer du piège dans lequel elle s'était plongée.

Une fois qu'elle se retrouva sur ses pieds, elle se redressa de toute sa petite taille et elle me foudroya du regard. Je déposai un baiser sur son front et jetai son tee-shirt par-dessus son épaule.

— Voilà, file maintenant.

Je lui donnai une petite claque taquine sur les fesses.

Elle ramassa le vêtement avant de s'enfermer dans la salle de bain. J'enfilai mon jean, sans me préoccuper d'enfiler quoi que ce soit d'autre. J'ouvris la porte au serveur qui entra avec une table sur roulettes qu'il installa près du lit. Rimmel sortit de la salle de bain, vêtue de mon vieux tee-shirt.

— Ton gâteau, dis-je en levant une cloche argentée posée sur une petite assiette pour lui montrer une énorme part d'un gâteau dégoulinant de chocolat.

Elle s'approcha et se servit un mug de café dans lequel elle ajouta de la crème et du sucre. Je soulevai la cloche sur ma propre assiette, sur lequel se tenait un gros steak, accompagné de légumes rôtis et d'une brochette de gambas grillées.

— Viens, je vais partager avec toi, dis-je en prenant l'assiette avant de me diriger vers le lit.

— Je n'ai pas tellement faim, dit-elle en sirotant son café.

Je le fixai en fourrant une crevette dans ma bouche en tapotant le matelas à côté de moi. Je l'observai, très satisfait, prendre son gâteau et me rejoindre. Elle posa l'assiette devant ses genoux relevés et ne garda que le mug entre ses deux mains.

— Romeo ?

— Hmm ?

— Tu crois que c'est déloyal pour Evie d'essayer d'avoir un autre enfant ?

Je posai mon assiette puis ma fourchette avant de me tourner vers elle.

— Je crois que tu as un si grand cœur que tu pourrais avoir dix enfants et que tu les aimerais tous autant, y compris celui qui ne serait pas sur cette Terre.

— Tu crois ?

— Tu ramènes constamment des chiens, des moches en plus, à la maison et tu les aimes tous autant que Murphy.

— Ralph n'est pas moche. Il est particulier.

Oui, on était d'accord. Particulièrement moche.

— Ce n'est pas déloyal, bébé, repris-je, privilégiant cette conversation à celle sur l'attractivité de R. Tu sais ce que je pense de la loyauté. Surtout lorsqu'il s'agit de la famille. Nous n'oublierons jamais Evie.

— Valerie m'a dit quelque chose de ce genre.

La crevette que j'étais en train de porter à ma bouche s'arrêta en chemin.

— Ma mère ?

Ses yeux se plissèrent quand elle sourit.

— Je suis allée la voir cette semaine. On a parlé.

Je jetai ma crevette sur l'assiette et pressai le revers de ma main contre son front.

— Tu te sens bien ? D'abord, tu te bagarres pendant mon match et maintenant tu m'annonces que tu es allée voir ma mère.

Elle agita les sourcils.

— On a pris le thé.

Je poussai un petit cri de surprise très exagéré avant de reprendre la dégustation de mes crevettes. J'avais trop faim.

— Tu es vraiment allée voir ma mère ?

Elle hocha la tête en reposant son mug.

— Je pensais qu'elle me comprendrait mieux que la plupart des autres personnes...

Elle se tut.

Elle avait raison. Si quelqu'un comprenait tout à fait ce que traversait Rim, c'était ma mère. J'avais toujours espéré qu'elles trouveraient un moyen de dépasser les conneries que ma mère avait faites. Mais je n'aurais pas choisi cette façon. Peut-être était-ce une éclaircie dans le ciel assombri au-dessus de nous.

J'entrelaçai nos doigts, lui offrant mon soutien silencieux.

— Comment ça s'est passé ? demandai-je, un peu inquiet tout de même.

— Très bien. L'entendre simplement me dire que ce que je ressentais était parfaitement normal et partagé a provoqué un déclic en moi.

— Un bon déclic ?

Elle hocha la tête.

— Je me sens plus forte maintenant.

Ses mots me blessèrent profondément même si je savais que cela n'avait pas été son but. Je me sentais misérable de n'avoir pas compris qu'elle se pensait responsable de la perte du bébé et qu'elle avait si peur de perdre un autre enfant.

— J'aurais voulu être la personne qui t'aurait permis de te sentir plus forte.

Elle resserra ses doigts autour des miens.

— Sans toi, je n'aurais pas tenu jusqu'à maintenant. Je n'aurais jamais cru que quelqu'un pouvait m'aimer comme tu le fais. Je pensais ça impossible, mais tu m'as prouvé le contraire.

— Et je t'aimerai toujours.

— Bizarrement, qu'une personne qui ne m'aime pas comme ça, dont je peux légitimement douter de l'affection, c'est ça qui a fait la différence.

— Je comprends, dis-je en l'embrassant tendrement. Mais ma mère t'aime, tu sais.

Rim émit un petit son qui aurait pu être de l'approbation ou du doute, mais je ne le commentai pas. Cette conversation ne portait pas sur ma mère.

— Elle m'a dit de te parler, tu sais, de te confier ce que je ressentais.

— Je suis heureux que tu l'aies fait.

— Je suis prête à réessayer.

Je me pétrifiai. J'avais bien compris ? Je rivai mon regard au sien. Ils étaient si grands, si innocents... mais si intelligents. Elle hochait la tête comme pour me confirmer qu'elle disait exactement ce que je pensais.

— Rimmel, ne te laisse pas atteindre par ce que racontent les médias. Nous n'avons aucun calendrier à respecter, aucune pression. Cela ne fait pas si longtemps après tout.

Cela ne faisait que trois mois, mais je suppose que vu de l'extérieur, c'était une éternité.

Du point de vue sentimental ? C'était une nanoseconde.

Elle repoussa ses cheveux derrière ses oreilles sans me quitter du regard.

— Cela n'a rien à voir avec la presse ou qui que ce soit. C'est ce que je veux. J'ai envie d'avoir un bébé de toi, Romeo. Une petite partie de toi qui va grandir en moi.

Je me souvenais de sa silhouette avec son ventre à peine renflé. Elle était si fine que sa grossesse avait été visible très vite. J'éprouvais quelque chose de primitif lorsque je pensais à un enfant en elle. Normalement, seules les hormones des femmes évoluent au cours d'une grossesse, mais cela avait changé les miennes aussi. Cela m'avait rendu encore plus protecteur, comme si j'avais soudain pris conscience à quel point la vie pouvait être fragile.

Je m'éclaircis la voix.

— Nous ne sommes pas obligés de décider ça ce soir.

— Cela fait un moment que j'y pense. Même avant que la saison de foot commence. Puis j'ai parlé avec ta mère...

Sa voix s'éteignit. Je ne savais pas pourquoi, mais le fait qu'elle se sente prête me faisait douter, moi.

Tu sais pourquoi.

— Mais je veux faire quelque chose d'abord.

Elle attendit, comme je gardais le silence. Je finis par demander :

— Quoi ?

— Prendre rendez-vous chez un médecin. Faire un check-up, des analyses sanguines, vérifier que tout est normal. Je pense que cela me rassurera sur le fait que je peux avoir une grossesse normale.

— Très bonne idée, bébé. Prends rendez-vous et dis-moi quand tu auras une date. Je t'accompagnerai.

— Mais tu as le foot...

— On s'en fout du foot. Tu passes en premier.

— Je t'aime, dit-elle en m'embrassant sur la joue.

— Moi aussi, dis-je avant de désigner le gâteau. Mange ton chocolat.

Elle gloussa en saisissant son assiette.

Elle semblait plus détendue, comme si, comme elle me l'avait dit, ces deux dernières semaines avaient provoqué un déclic. J'en étais très content. Tellement. Je voulais qu'elle soit heureuse. Je ferais n'importe quoi pour garantir qu'elle le soit.

Même si cela se faisait au prix de ma tranquillité.



Chapitre 14



Rimmel

Je rêvais qu'on frappait à la porte. Jusqu'à ce que je me réveille et constate qu'on frappait vraiment à la porte. C'était très agaçant.

— Je ne sais pas qui c'est, mais c'est un enfoiré, marmonna Romeo, qui me déposa à côté de lui.

Je grognai en entrant en contact avec le matelas.

Les coups continuaient contre le battant, alors même que Romeo cherchait un truc à enfiler en promettant à celui qui nous dérangeait une mort dans d'atroces souffrances.

— Il t'en a fallu un temps ! s'écria Braeden dès que Romeo lui ouvrit.

Je souris, la tête enfouie dans mon oreiller, en imaginant la tête de Romeo.

— C'est quoi ce bordel, mec ? gronda-t-il.

— C'est pancakes ! On est dimanche ! clama-t-il, ignorant le ton agressif de mon mari.

J'entendis le bruit de verres qui s'entrechoquaient et relevai un peu la tête pour l'observer faire rouler un énorme chariot couvert de serviettes blanches.

— On est lundi, fit remarquer Romeo.

Ivy, Nova dans les bras, s'arrêta devant lui.

— J'ai essayé de l'en empêcher.

Nova tendit les bras vers Romeo et bascula vers l'avant.

— Oncle Romeo est fatigué, lui dit Ivy.

Il grogna, mais prit la petite fille.

— Je ne suis jamais trop fatigué pour une dame.

Elle se cala dans ses bras et lui adressa un petit sourire édenté.

Elle était particulièrement adorable ce matin avec ses collants rayés rose et blanc et sa petite grenouillère blanche avec, en lettres pailletées dorées : « mon papa joue au football ». Elle avait autour de la tête un bandeau rose et blanc avec un gros nœud sur le devant. Les mèches de ses cheveux bruns étaient dressées tout autour comme si elle avait déjà beaucoup joué ce matin et n'avait pas pensé du tout à se coiffer.

Elle tenait ça de Braeden.

Ou peut-être de moi.

Elle était chaussée de baskets pailletées dorées. Ces petites chaussures à la taille de bébé étaient sans doute les choses les plus adorables du monde. Je ne savais pas où Ivy trouvait ce que Nova portait, mais j'étais convaincue qu'elle pourrait ouvrir sa propre boutique et devenir une affaire à succès en quelques heures.

Alors que Braeden provoquait un vrai vacarme, oui, un vrai vacarme, il était incroyablement bruyant, et qu'Ivy lui demandait d'être plus discret, je reposai ma tête sur l'oreiller en observant Romeo et Nova. Cela faisait un moment que je ne l'avais pas vu avec la petite dans les bras. Cela créait une unique émotion en moi.

L'envie.

Dernièrement, cette émotion s'accompagnait d'autres comme la culpabilité, l'anxiété, la tristesse et le chagrin.

J'éprouvais toujours tout cela. Et ce serait toujours là. On vivait toute sa vie avec le souvenir de la perte d'un enfant. Mais pour la première fois depuis très longtemps, je m'autorisai à ne ressentir que ce désir d'avoir un autre enfant avec mon mari.

L'espoir enfla en moi. C'était comme le soleil qui sortait de derrière les nuages après des jours de pluie.

Une paire de jambes vêtues d'un jogging entrèrent dans mon champ de vision. Je levai les yeux pour remonter sur un tee-shirt et des bras croisés, jusqu'au visage renfrogné de mon grand frère.

— J'ai un compte à régler avec toi, la tutrice.

Je haussai un sourcil, ce qui me fit penser que je n'avais pas mes lunettes.

— Tu débarques dans ma chambre à l'aube et c'est toi qui as un compte à régler ?

— Il est plus de neuf heures, répliqua-t-il sèchement en me tendant mes lunettes, qui se trouvaient en fait sur la table près de lui.

Il me connaissait bien.

— Tu es devenue la sensation du jour en te battant comme une chiffonnière dans les tribunes et soudain tu es trop importante pour les pancakes du dimanche ?

Je chaussai mes lunettes, puis repoussai la masse de cheveux qui mettaient en péril toute ma tête.

— C'est lundi, répliquai-je, même si Romeo l'avait déjà dit. Vous n'étiez pas là, les garçons, pour les pancakes du dimanche, hier.

— Toutes mes excuses, répliqua B.

— Attends, dis-je en m'asseyant. Tu as dit la sensation du jour ?

— Tu es en tête des tweets sur TweetDeck, dit Ivy depuis l'autre côté de la pièce. Et le sujet le plus en vogue sur la plupart des autres réseaux sociaux.

Je poussai un petit gémissement.

— La vidéo de toi dans les gradins hier soir a déjà plus d'un million de vues sur YouTube.

Je me laissai retomber sur le lit, le nez dans l'oreiller.

— Ma sœur, la catcheuse inattendue.

— Je vais entendre parler de ça toute ma vie, gémis-je.

On frappa à nouveau à la porte.

— Mais on est où, merde ? Dans un hall de gare ? marmonna Romeo en allant ouvrir.

— Fais attention à ce que tu dis quand tu portes ma fille, l'avertit Braeden.

— Il n'a pas encore pris son café.

Il ne devait pas apprendre un tel vocabulaire à Nova, mais je le défendrais toujours.

Braeden me fit un clin d'œil. Je me rassis et passai les doigts sous mes lunettes pour me frotter les yeux et en chasser le sommeil.

— J'ai appris qu'on servait le café ici, claironna Drew en entrant comme une tornade.

Surprise, je relevai la tête.

— Drew ! Trent !

— Salut sœur, sourit Trent.

— Tout le monde est là !

— C'est les pancakes du dimanche, version lundi, dit B.

— C'est une tradition familiale, approuva Trent.

— Vous êtes venus depuis la maison pour manger des pancakes avec nous ? demandai-je, surprise. Tu les appelles ? enchaînai-je en regardant Romeo.

— Non.

— On a vu le match hier soir, s'esclaffa Trent. On s'est dit que tu aurais peut-être besoin qu'on te sorte de prison.

Oh Seigneur.

— La nuit a été dure, ajouta Braeden, à voix basse en tirant gentiment sur une mèche de mes cheveux, on s'est dit que tu aurais besoin du soutien de ta famille.

Mes yeux s'embuèrent de larmes. Je tendis les bras pour qu'il me fasse un câlin.

Il m'étreignit, me serrant très fort. Avant de s'écarter, il chuchota :

— Je t'aime, sœur, mais enfile quelque chose. C'est bizarre.

Je poussai un petit cri tout en riant.

Je ne portais qu'un tee-shirt en tout et pour tout. Les couvertures cachaient le bas de mon corps. Je n'étais pas toute nue quand même.

— Tu devrais surveiller ta copine, Rome, une mauvaise manip et on voit tout !

Romeo prit B par la nuque et le chassa.

— Écarte-toi de ma femme, mec.

Je fis coucou à Nova et repoussai les couvertures.

— Vêtements, dit Romeo en se plantant devant moi comme un bouclier.

J'attrapai mon sac et filai dans la salle de bain. J'entendais les autres parler dans la chambre, le bruit des assiettes et l'odeur de sirop d'érable et de bacon me parvenant à travers la porte fermée.

J'enfilai un legging, le sourire aux lèvres. Puis je mis une chemise en chambray et un cardigan crème. Il était trop grand, ce que j'adorais.

Mes jolies mèches lissées et bien ordonnées avaient disparu depuis bien longtemps. Mon style indiscipliné était de retour. Au moins, j'avais été bien coiffée quelque temps.

Je suis certaine que vous savez ce que je vais dire.

Je ne pris pas la peine de les arranger d'une quelconque manière que ce soit. Je fis un gros chignon au sommet de mon crâne. Comme j'avais toujours des épis qui ressemblaient à des cornes, je m'emparai d'un bandeau à pois jaunes que je portais parfois quand je me lavais. Avec, je ressemblais un peu moins à Satan. Bonne idée, donc.

Et non, le fait qu'il ne soit pas assorti à ma tenue ne me dérangeait pas le moins du monde.

J'étais sur le point de sortir lorsque Romeo me rejoignit. Il fit une pause pour m'embrasser avant d'aller vers les toilettes pour uriner.

C'est le mariage, ça ! Le vrai. Pas celui qu'on lit dans les romances.

Romeo n'avait absolument aucun problème à pisser devant moi. Ou à satisfaire n'importe quel

besoin physiologique aussi peu ragoûtant ou puant qu'il soit.

— Salut, bébé, dit-il.

Je levai les yeux au ciel.

— Non, Romeo, je ne veux pas la tenir pour toi.

Les hommes...

— Tu ne les as vraiment pas appelés ? demandai-je, tout en rangeant ma brosse et mon pyjama dans mon sac.

— Pas la peine. C'est notre famille, répondit-il simplement.

Même après tout ce temps, j'étais encore étonnée de considérer tous ces gens comme ma famille.

Après avoir terminé et s'être lavé les mains, Romeo me prit par la taille.

— J'aimerais rentrer à la maison avec toi aujourd'hui.

— Moi aussi.

— Rim ! appela Braeden depuis la chambre. Ton téléphone sonne !

— Qui peut bien m'appeler ? demandai-je, le nez froncé.

Je rejoignis Braeden qui m'attendait, mon téléphone à la main.

— C'est mon père, dis-je à Romeo qui était toujours curieux.

— Je vais te préparer un café, dit-il en passant à côté de moi.

— Papa ?

Il n'appelait pas très souvent, et lorsque ça arrivait, ce n'était pas si tôt le matin. Un nœud se logea au creux de mon ventre.

— Bonjour, Rimmel chérie.

Sa voix était calme, sans trace d'inquiétude.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, non. Tout va bien. Je travaille et je n'ai pas de loyer en retard.

— Oh, génial, ça fait plaisir !

Depuis que mon père avait littéralement perdu tout ce qu'il possédait et avait commencé un traitement contre sa grave – et presque mortelle – addiction au jeu, il avait essayé de rebâtir sa vie.

Il avait vécu pendant quelque temps chez mes grands-parents, alors qu'il recherchait un nouvel emploi, ce qui s'était révélé difficile après tout ce qui avait paru dans la presse.

Puis il avait été recruté dans une entreprise du bâtiment, comme simple ouvrier, ce qui avait dû être difficile à avaler étant donné qu'il avait dirigé sa propre affaire. Comme ça, il avait pu économiser suffisamment pour louer un petit deux-pièces.

Je n'étais pas revenue en Floride depuis tout ce qui était arrivé. Je n'avais vu mon père qu'une fois, pour notre mariage, mais j'essayais de lui parler par téléphone une fois toutes les unes ou deux semaines.

Je ne savais pas si notre relation pouvait être sauvée. Parfois, j'en doutais encore. Mais si j'avais pu en établir une avec Valerie, tous les espoirs étaient permis.

Un silence gêné s'instaura le temps qu'il reprenne la parole pour expliquer pourquoi il m'appelait. Il s'éclaircit la voix.

— Je voulais te prévenir que des journalistes m'ont appelé.

— Quoi ?

Plusieurs paires d'yeux se focalisèrent sur moi.

— Ne t'inquiète pas, je leur ai dit de se carrer tout le pognon qu'ils proposaient là où je pense.

— Ils t’ont proposé de l’argent ?

Je cherchai le regard de Romeo, qui m’observait, les sourcils froncés.

Une sensation désagréable parcourut mon échine.

— Oui, comme Romeo me l’avait dit. Et j’ai compris alors qu’il craignait que j’accepte contre l’intérêt de ma fille. Je voulais juste que tu saches que je n’ai pas cédé. Tu es plus importante à mes yeux que des sous.

Mais de quoi parlait-il ? Romeo avait parlé à mon père ? À quelle occasion ?

Romeo m’observait avec attention, comme s’il craignait que j’explose. Ce n’était pas exclu d’ailleurs. Enfin, pas vraiment exploser, ce n’était pas mon genre. Sauf quand des Barbies vulgaires brandissaient des pancartes à mon mari. J’aurais pu demander des détails à mon père, découvrir ainsi tout ce que je voulais savoir.

Le problème, c’était la loyauté. Je l’étais tout autant que Romeo. Je ne le dénoncerais pas. Je ferais corps avec lui, prétendant savoir de quoi mon père parlait. Romeo était mon mari et je lui faisais confiance. Parfois, il agissait comme un abruti – comme cette fois apparemment –, mais je le soutiendrais quand même. Toujours.

— Merci, papa. Je suis très heureuse que tout aille bien de ton côté.

— Et toi ? Tout va bien chez toi ? J’ai vu le match hier soir.

— Je ne recommencerai plus, répondis-je en gémissant.

— J’ai compris. Ces vautours t’en font voir de toutes les couleurs, cela m’a fait plaisir de te voir rendre coup pour coup.

— Vraiment ? demandai-je surprise.

— Bien sûr, Rimmel, tu es une guerrière. Depuis toujours.

J’étais une guerrière. Je m’en rendais compte un peu plus chaque jour.

Je demandai des nouvelles de mes grands-parents, puis le silence revint entre nous.

— Bon, tu transmettras à Romeo ce que je t’ai dit ? insista-t-il sentant que notre conversation arrivait à son terme.

— Je lui dirai.

Je cherchai Romeo du regard une nouvelle fois.

Il grimaça.

Avant de raccrocher, je demandai tout de même :

— Papa, qu’est-ce que voulait la presse ?

— N’importe quoi, répondit-il en grommelant. Tout ce qui pourrait lancer des rumeurs. Ils étaient prêts à donner beaucoup d’argent pour ça.

— Combien ?

— Si l’histoire était assez juteuse, plus d’un million.

Le petit cri étranglé qui m’échappa le fit rire.

— Ne t’inquiète pas, j’ai refusé. Je suis clean maintenant, ma puce. Et je n’ai pas l’intention que cela change.

— Génial, papa. Je suis fière de toi.

Après avoir raccroché, je pivotai sur mes talons et me retrouvai face à ma famille, chacun avec une assiette, chargée d’œufs, de bacon et de pancakes. Je plantai les mains sur mes hanches en foudroyant Romeo du regard.

— Tu peux me dire de quoi il retourne ?

B émit un petit sifflement.

— Romeo, répétais-je en ignorant mon frère.

Romeo ne tergiversa pas, il me déballa tout, tout de suite :

— La presse a mis ta tête à prix, Rim. Ils veulent te salir. Avec tout ce qu'ils peuvent trouver. Mes épaules s'affaissèrent sous le choc de cette révélation. Cela ne me surprenait pas, mais j'étais inquiète.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Parce qu'ils m'ont appelé, intervint Drew.

— Ils t'ont appelé ?

Il hocha la tête. Le visage de Trent se rembrunit.

— Ils m'ont proposé à moi et T deux millions de dollars pour une interview exclusive et sans aucune limite sur Romeo et toi. Enfin, surtout sur toi, dit-il.

La tête me tournait. Deux millions de dollars !

C'était dingue !

— Ils sont prêts à mettre ce prix seulement pour continuer à m'attaquer dans les journaux ? demandai-je d'une voix un peu rauque.

B se leva, mais Rome était plus près et se rapprocha de moi.

— C'est la raison pour laquelle je ne t'en ai pas parlé tout de suite, ma chérie. Je ne voulais pas que tu te mettes en colère.

— Mais je le suis !

Nova émit un petit cri. Je me sentis immédiatement coupable.

— Désolée, ma puce, dis-je d'une voix douce en la prenant des bras d'Ivy. Celle-ci me fit un sourire d'encouragement. J'embrassai la tête de Nova et on lui trouva une cuillère propre et un gobelet vide pour qu'elle puisse jouer. Cela m'étonnait toujours que les gamins jouent avec des objets de ce genre plutôt qu'avec des jouets faits pour eux.

Une fois qu'elle fut installée et occupée, je me retournai face aux autres. Ivy avança d'un pas et dit après s'être éclaircie la voix :

— Rim a le droit d'être en colère.

— Tu étais au courant ? lui demandai-je.

Elle secoua lentement la tête.

— Non, rien à ce sujet. Bien sûr que je sais que les médias courent après les histoires. Je travaille à *People* quand même. Mais ils ne parlent pas de notre famille devant moi. Ils doivent se douter que je n'apprécierais pas, dit-elle, avant de faire une pause et de reprendre : je sais toutefois qu'ils paieraient très cher pour avoir une interview exclusive de vous deux.

— Et pour mon père ? demandai-je en me tournant vers Romeo.

— Je l'ai appelé. Je voulais avoir si la presse avait cherché à entrer en contact avec lui. J'étais inquiet.

— Inquiet que l'ex-drogué ne voie que les dollars danser devant ses yeux et replonge dans ses mauvaises habitudes de joueur.

— Ce n'est pas si extravagant.

— Non, en effet, concédai-je.

Je ne pouvais pas défendre mon père. Je ne me lèverais pas pour lui, depuis que je savais qu'il avait laissé ma mère payer ses dettes... de sa vie.

Je foudroyai Romeo du regard.

— Tu aurais dû m'en parler.

Puis je me tournai vers les trois autres gars.

— Vous auriez tous dû m'en parler.

— Hmmm, dit Ivy en guise de confirmation.

Il fallait qu'on se serre les coudes, nous les filles, ils étaient en surnombre.

— Bon, dis-je en prenant une voix plus mesurée et tentant d'être raisonnable. Je sais que je ne suis plus moi-même depuis... Evie. Mais je ne peux pas me cacher toute ma vie. Il faut que je sache ce qui se trame. Sinon, je vais être surprise, comme hier pendant le match.

Braeden ricana.

Je lui lançai un regard noir, qui le fit rire encore plus fort.

— Et aussi ce matin avec mon père. Plus de protection maintenant. On fait face à cela ensemble, en famille.

Romeo passa ses bras autour de ma taille et se colla à mon dos.

— Parfait.

Mes frères émirent tous des sons d'approbation.

— Bon, est-ce qu'il y a autre chose que je devrais savoir ? demandai-je en prenant le café que Romeo m'avait préparé.

— J'ai un ongle incarné, lança Braeden en fourrant un bout de bacon dans sa bouche.

— Je crois que j'ai un boxer trop petit, ajouta Trent en gigotant bizarrement.

— Tu n'as qu'à pas en mettre, ironisa Braeden. Drew serait ravi.

Celui-ci agita ses sourcils et Ivy grogna.

— Certaines choses ne devraient pas être dites à haute voix, protesta-t-elle.

Je m'approchai en riant de l'énorme table sur roulettes couverte de nourriture. Mon ventre grondait. Romeo s'approcha de moi et posa son menton sur mon épaule, alors que je prenais une assiette.

— Tu ne m'en veux pas ?

— Pas de problème.

— Je craignais juste que ça soit trop lourd pour toi.

Je hochai la tête. Je comprenais ce qu'il avait voulu faire.

— Tu as déjà mangé ?

— Non, je t'attendais.

Je l'embrassai, puis me mis à empiler des œufs dans mon assiette.

— Pas de pancakes, chuchota-t-il. J'ai déjà mangé la moitié de tes bonbons et de ton gâteau la nuit dernière.

Romeo était très rigoureux sur son régime alimentaire durant la saison. Je ne l'enviais pas. J'évitai donc tout ce qui était sucré pour le servir en bacon et en fruits. Une fois son assiette pleine, je la lui tendis, ainsi qu'une fourchette.

— Merci, ma chérie.

Je me préparai rapidement une assiette pour moi, complètement à l'opposé de celle de Romeo : avec deux pancakes, du sirop d'érable, du beurre et un peu de fruits.

Toutes les chaises étaient occupées, je m'assis donc sur le lit, étendis mes jambes et posai mon assiette sur mes genoux.

— La presse a appelé ton père alors ? demanda Romeo quand le silence se fit.

— Ils lui ont proposé un million de dollars, dis-je tout en coupant mon pancake.

— Je les déteste, marmonna Drew.

— Il a refusé, n'est-ce pas ? insista Romeo.

— C'est ce qu'il m'a dit.

Il hocha la tête, l'air un peu inquiet. Je le comprenais. Je l'étais tout autant. Mon père mentait

très bien.

— J'appellerai ma grand-mère tout à l'heure. Je verrai bien ce qu'elle me dit.

Romeo acquiesça.

Braeden se leva de sa chaise et vint s'affaler sur le matelas près de moi. La seconde d'après, il me piquait ma fourchette et commençait à déguster mes pancakes.

— Va t'en chercher ! protestai-je.

— Non, répliqua-t-il en avalant une énorme bouchée. Ceux-là ne comptent pas puisque ce sont les tiens.

Je jetai un coup d'œil à Ivy qui me regardait en secouant la tête.

— Je ne peux pas t'aider. J'ai essayé de le corriger, mais ça ne marche pas.

— Tu sais que tu m'aimes, Ives.

Nova éclata de rire, ce qui fit sourire B.

— Dis-le à ta maman !

— Drew... commença Ivy sur un ton fraternel. Tu as essayé de te coiffer ce matin ? Ou hier ? Tu as besoin d'aller chez le coiffeur.

Il gémit. Trent ricana.

— Rim ne se coiffe pas non plus, marmonna Drew.

Braeden continuait à s'empiffrer avec mon petit déjeuner, mais il s'interrompit pour me tapoter la jambe.

— Tu es plus jolie que Drew.

— Au moins, elle fait un effort pour essayer de les dompter, rétorqua Ivy.

Nova qui était assise sur le sol, se redressa en s'accrochant au matelas et nous fixa son père et moi.

— Salut, Bestiole, tu veux des pancakes ? demanda Braeden en la soulevant dans ses bras.

Elle s'assit sur le lit entre nous deux.

— Mais je vous en prie, marmonnai-je, tout en coupant un petit bout de pancake que je glissai dans la bouche de Nova.

Elle l'aspira en me souriant. Mon cœur se serra. Elle était tellement adorable. Je caressai sa joue alors qu'elle mâchonnait sa crêpe. Elle éclata de rire me montrant l'assiette du doigt.

Alors que je continuais à lui en donner de petits bouts – et que Braeden persistait à se servir –, je sentis le regard de Romeo. Nos regards se croisèrent.

Ivy continuait de donner un cours de mode à Drew ; Trent riait, Braeden me volait ma nourriture et ma nièce faisait tourner sa cuillère, la bouche pleine.

On se sourit. Tous les autres disparurent, il n'y avait plus que nous.

C'était une bonne journée.



Chapitre 15



Romeo

Un autre État. Un autre match. Un autre entraînement.

Rim était à la maison. Ivy et elle avaient repris le chemin de notre propriété, peu de temps après nos pancakes du dimanche, même si on était lundi. Drew et Trent les avaient suivies.

Cela avait dû être une vraie torture pour eux, puisqu'ils ne roulaient jamais à la vitesse autorisée, contrairement aux filles.

Après la nuit que nous avons passée et les confidences de Rim, je n'avais qu'une envie : être à la maison. Je voulais passer du temps auprès d'elle, m'assurer que tout le chemin parcouru ne s'effritait pas sous nos pieds.

J'aimais Rim, plus que ma vie. Mais il fallait faire des efforts pour faire fonctionner notre mariage. Comme tous les autres. Notre amour était peut-être parfait, mais la vie ne l'était pas. On pouvait presque dire qu'elle essayait de nous mettre à l'épreuve, de nous tester, de nous séparer. En général, les circonstances, la vie, semblaient vouloir nous rapprocher.

Perdre Evie ne nous avait pas éloignés l'un de l'autre, mais cela ne nous avait pas rapprochés non plus. Cela nous avait maintenus dans cet état intermédiaire dont nous devons nous extirper.

La façon dont notre esprit tournait en rond parfois, donnait l'impression qu'on ne luttait pas du tout. Mais c'était pourtant le cas. Je lutterais toujours pour elle. Pour nous. Certaines batailles étaient plus silencieuses, prenaient plus de temps.

Je m'entraînais avec encore plus de détermination aujourd'hui. Cela me faisait du bien de courir à fond, de dépenser une telle énergie à couvrir le terrain.

À la fin, je transpirais à grosses gouttes. Mon bras était tétanisé à force de faire des lancers. Mais je n'étais pas inquiet. Il ne me causait plus aucun souci. Je n'étais même pas assez épuisé pour craindre de ne pas pouvoir récupérer. Au contraire, je serais encore meilleur lors du prochain match.

On s'entraînait moins pendant la saison. Nous ne faisons qu'une séance sérieuse par semaine. Parfois, ça faisait du bien de s'amuser sur le terrain, de relâcher la pression. B et moi, on jouait comme des dieux ce soir-là. Il sentait mon agressivité et cela semblait nourrir la sienne.

Alors pourquoi étais-je aussi remonté ?

Parce que j'étais comme ça. Je jouais à fond ou alors je rentrais à la maison. Oui, enfin c'était surtout ça. Il y avait aussi cette autre petite raison.

Rimmel s'était confiée à moi à propos de ses sombres pensées. Elle était courageuse et voulait qu'on essaie à nouveau d'avoir un bébé, malgré ses craintes.

Cela me donnait l'impression d'être lâche.

Et je n'aimais pas ça. Je détestais cette sensation, même.

Cela me laissait un goût amer dans la bouche.

Je n'avais pas été capable de faire comme elle, je n'avais pas réussi à lui confier ma plus profonde inquiétude. Et que penserait-elle de moi si je la lui confiais ? Me respecterait-elle toujours de la même façon ? Me lancerait-elle toujours ce même regard brun qui me donnait l'impression d'être unique au monde ?

C'était pour l'épargner, argumentai-je avec mon subconscient. C'était une excuse minable. Elle ne voulait pas que je l'épargne. Elle avait été très claire à ce sujet lors du petit déjeuner, quand on avait parlé de la presse et de son père.

J'aurais dû la prendre à part et tout lui dire.

Mais je ne l'avais pas fait.

Les basses de la musique qui jouait en fond me tirèrent de mes pensées. Ce n'était pas le moment de songer à ça. C'était celui du foot.

Depuis la touche, je regardai mes coéquipiers s'agiter. Tout le monde était à fond durant cet entraînement.

— Romeo !

Mon prénom flottait dans l'air, avec la brise.

Je n'y prêtais pas trop attention. On criait souvent mon nom pendant les entraînements et les matchs... et en général.

— Anderson !

L'usage de mon nom de famille attira définitivement mon attention. Personne ne m'appelait ainsi, du moins, pas les fans. Ni l'équipe. Anderson n'était même pas floqué sur mon maillot. J'étais simplement Romeo.

Remarque : attention aux imitations. Il n'y a qu'un Romeo.

Et ce n'est pas ce type sur lequel Shakespeare a écrit.

Un des membres du personnel administratif courait dans ma direction, un casque sur la tête, avec un blouson des Knights. Il avait un dossier et un crayon à la main. Ainsi qu'un téléphone.

— Romeo, cria-t-il à nouveau en se rapprochant de moi.

Je tournai le dos à l'équipe et avançai d'un pas, me penchant pour mieux entendre ce qu'il me disait.

— Appel urgent ! lança-t-il en brandissant le téléphone.

Appel urgent ?

Je n'eus pas le temps de paniquer. Vous savez, cette sensation de vide au creux du ventre lorsqu'on entend le mot urgent ? Je ne ressentis pas cela.

J'avais l'impression que mon esprit était empli de coton. Je sentis que l'adrénaline envahissait mon corps, mais même cela était atténué.

Je m'emparai du téléphone.

— Roman Anderson.

La voix qui me répondit ne m'était pas familière. L'homme parlait vite et il me fallut une seconde avant que mon esprit ralenti ne comprenne ce qu'il disait. J'enfonçai le doigt dans mon

autre oreille pour ne plus entendre la musique en fond qui perturbait ma compréhension.

Je sentis que je blêmissais.

— Quoi ? hurlai-je.

Il reprit la parole en bredouillant... Le sang qui avait quitté mon visage s'accumula dans ma poitrine. L'adrénaline agit enfin et je redressai brusquement la tête.

Je n'entendais plus rien. Je pensais à peine.

Le téléphone tomba sur mon pied, mais je ne me penchai même pas pour le ramasser.

Puis je me mis à courir, pas en direction du reste de l'équipe, mais vers la sortie du stade. Des gens m'appelaient. Mais je ne m'arrêtai pas.

Je courais aussi vite que possible. Je courais comme si ma vie en dépendait.



Chapitre 16



Rimmel

Y aller ou ne pas y aller ? Telle est la question.

Le jour après notre retour du match de Romeo, j'avais appelé ma gynécologue. J'avais parlé à sa secrétaire et demandé qu'elle me rappelle dès qu'elle aurait un moment libre.

Ce fut le lendemain. Avez-vous déjà attendu un coup de fil en trouvant que chaque minute, chaque heure semblait durer un temps infini jusqu'à avoir envie de crier ? Oui, voilà, ce n'était pas une partie de plaisir.

J'étais au refuge quand enfin mon téléphone sonna. Je lui répétais ce que j'avais déjà dit à Romeo : je voulais avoir un rendez-vous pour obtenir la confirmation que tout était parfaitement normal. Je voulais être rassurée.

Je lui demandai si je pouvais venir en début de semaine prochaine, puisque Romeo pourrait revenir brièvement à la maison entre deux matchs, mais malheureusement, ma gynécologue partait en vacances cette semaine-là.

Apparemment, elle allait à Bora-Bora.

C'était vraiment gênant, mais je m'abstins de le lui dire.

La pensée de devoir attendre encore une semaine et demie pour enfin sortir de cette incertitude menaçait ma détermination à tourner la page que je venais d'acquérir.

En plus, pourquoi prononcer les mots « tourner la page » me semblait-il aussi problématique ? Ils semblaient impliquer que j'allais simplement avancer en oubliant tout ce que je laissais derrière moi. Ce n'était pas vrai. Je voulais juste que cela ne me retienne pas en otage. Même si ce terme ne convenait pas.

Le docteur Crawford avait dû entendre la déception dans ma voix, parce qu'elle me proposa de me trouver une place avant son départ. Je supposais que ça signifiait qu'elle resterait plus tard un soir, puisque son agenda était déjà plein.

Le seul problème, c'était que Romeo ne serait pas rentré.

Mais si je n'acceptais pas cette proposition, je devrais attendre qu'elle revienne. Et peut-être qu'elle serait de nouveau peu disponible. Y aller ou ne pas y aller ?

Je finis par accepter. Ce ne serait que quelques examens ou une prise de sang. Romeo n'avait

pas besoin d'être là, sauf pour m'offrir son soutien moral. Je pouvais m'en sortir seule. Puis quand elle reviendrait de vacances, elle pourrait nous recevoir pour nous expliquer les conclusions des examens.

C'était très généreux de la part du docteur Crawford de travailler plus tard, rien que pour moi. Je n'étais pas assez naïve pour penser qu'elle ne le faisait que pour moi. C'était à cause de mon époux. À cause de mon statut de « star ». Je détestais ça en général.

Mais pas cette fois.

Cette fois, j'en étais contente et je n'avais aucun scrupule à utiliser ce statut pour obtenir un rendez-vous rapide. Notre statut de célébrité nous causait pas mal de problèmes... il était donc plus que normal d'en tirer des avantages.

En plus, cela me permettrait de rester discrète. Et comme la presse nous suivait à la trace, c'était plutôt une bonne nouvelle.

Je pensai un moment à demander à Valerie de m'accompagner, mais je me ravisai. J'étais une grande fille, je pouvais me débrouiller. J'aurais pu demander aussi à Trent. J'aurais même dû... Romeo s'attendait à ce que je procède ainsi. Mais je voulais faire ça à ma manière. C'était très intime, je me le devais à moi-même.

J'arrivai en fin d'après-midi à son cabinet. Il était calme, stérile et propre. La secrétaire à l'accueil m'accueillit avec un large sourire.

— Madame Anderson, quel plaisir de vous voir à nouveau.

— Merci, répondis-je en signant le carnet sur le bureau de la réception. J'ai rendez-vous avec le docteur Crawford.

Elle hocha la tête faisant danser les courtes mèches brunes de sa chevelure. Puis elle appuya sur un bouton devant elle et dit :

— Madame Anderson est arrivée.

Je n'eus même pas le temps de m'asseoir. Une infirmière habillée d'un pyjama d'hôpital bleu foncé ouvrit une porte et lança :

— Vous pouvez me suivre ?

Je lui emboîtai le pas et me soumis aux examens habituels : poids, tension... J'étais certaine que je faisais au moins mille kilos de plus à cause de toute l'eau que j'avais ingurgitée. J'espérais qu'elle me ferait passer une échographie, juste pour vérifier que tout était normal. Et pour une échographie, il vaut mieux avoir la vessie pleine.

— Rimmel, dit le docteur Crawford en apparaissant au bout d'un long couloir. Vous me semblez en pleine forme.

— Merci, dis-je, un peu mal à l'aise.

— Ah, je reconnais cette danse, dit-elle. Vous vous attendiez à une échographie ?

— Vous pensez que ça pourrait être une bonne idée ?

Je ne savais pas trop quoi demander. Je lui avais parlé de mon problème au téléphone, mais j'ignorais ce qu'elle avait prévu.

— Oui, bien sûr, on peut en faire une. On va même commencer par là. Comme ça, vous pourrez aller vider votre vessie après.

Une fois de plus, je me félicitai que Romeo et moi soyons des sortes de célébrités et qu'il avait un salaire indécent. Les médecins ne remettaient pas en question les examens que je voulais faire, comme une échographie imprévue, parce qu'ils savaient que nous en avions les moyens et qu'ils n'auraient pas à se battre avec les assurances. Je me moquais complètement du salaire de Romeo, mais il fallait reconnaître que c'était une vraie bénédiction dans le domaine de la santé et

du bien-être de mon futur enfant.

Après l'échographie, je fis pipi dans un gobelet, subis une auscultation classique et une prise de sang. J'avais l'impression qu'ils m'avaient pompé la moitié de mon volume sanguin. J'avais un peu le vertige à la fin, mais je ne me plaignis pas.

Une fois rhabillée et munie d'un petit verre de jus d'orange pour faire monter mon taux de sucre et me donner un peu d'énergie, je rejoignis le vaste cabinet du médecin, où elle m'attendait déjà, en blouse blanche, assise derrière son bureau.

C'était une jolie femme avec de longs cheveux bruns, des yeux verts et un sourire gentil.

— Asseyez-vous, dit-elle en me désignant une chaise face à son bureau.

Je m'exécutai, très tendue, soudain. Pendant l'échographie, elle avait commenté pas mal de choses sur l'écran et m'avait dit que tout lui semblait parfaitement en ordre, mais j'avais l'impression qu'on allait me donner le verdict final sur mes chances de concevoir un enfant.

Je savais qu'il y avait beaucoup de femmes qui souffraient d'affections bien pires que la mienne. Plusieurs fausses-couches, des années de tentatives sans succès pour tomber enceintes, parfois un diagnostic déjà connu qu'elles ne pourraient jamais avoir de bébé. Je me rendis compte que certaines personnes pourraient me trouver un peu idiote d'être aussi perturbée parce qu'il m'avait fallu plus de six mois pour tomber enceinte et d'avoir perdu mon bébé lors du premier trimestre.

Mais peut-on graduer la douleur ? Ce n'était pas une compétition, en tout cas, je ne voulais pas entrer là-dedans. La pression que je m'imposais pour tomber enceinte, ajoutée au chagrin de ne pas avoir pu porter mon bébé à terme et à l'impression d'être indigne de Romeo... Cela me faisait du mal. Beaucoup de mal.

— J'ai réétudié les détails de votre grossesse, et l'écho que nous avons fait aujourd'hui... J'ai pris quelques notes.

Je hochai la tête, mon cœur battant la chamade.

— Je ne pourrai bien évidemment consulter les résultats de la prise de sang que la semaine prochaine.

— Oui, dis-je en priant pour qu'elle en vienne au but.

— Je ne vois aucune raison qui vous empêcherait de tomber enceinte une nouvelle fois et d'avoir une grossesse paisible et fructueuse.

Mes yeux s'emplirent de larmes que je chassai en battant des paupières. J'étais tellement soulagée, mais malgré tout, j'avais encore peur d'y croire.

— Vous êtes sûre ?

— Je ne peux pas vous garantir que vous ne ferez pas une autre fausse-couche, dit-elle en me souriant gentiment. Parfois, cela arrive sans qu'on sache vraiment pourquoi. Ce que je peux vous assurer en revanche, d'après ce que j'ai vu, et en tenant compte de votre âge, de votre état de santé... Vous êtes parfaitement capable de porter à terme cet enfant dont vous et votre mari avez tellement envie.

Je poussai un grand soupir.

— Et les analyses de sang ?

— Je vous appellerai dès que je serai de retour et que j'aurai pu les consulter. Je vous passerai un coup de fil si vous voulez.

J'acquiesçai, ravie de cette proposition.

— Je suis presque sûre que rien ne s'opposera à ce que vous tombiez enceinte à nouveau. Je ne vois aucune raison qui vous empêcherait d'essayer. Vous avez récupéré physiquement de

votre fausse-couche.

— D'accord, répondis-je, anxieuse et excitée en même temps.

— Je sais que retomber enceinte après une fausse-couche fait très peur. J'ai également bien compris que vous éprouviez une forme de culpabilité. Je vous encourage vivement à aller en parler à quelqu'un, qui que ce soit du moment que cette personne est prête à vous écouter avec bienveillance. Vous pouvez commencer à prendre des vitamines de grossesse dès maintenant également. Vous aurez tous les nutriments nécessaires pour tomber enceinte comme ça.

Je notai mentalement de m'arrêter dans une pharmacie pour acheter un nouveau flacon.

— C'est tout ? demandai-je.

— Détendez-vous, me conseilla-t-elle. Tomber enceinte est plus facile lorsqu'il y a moins de stress. Reposez-vous beaucoup. Respectez votre corps.

— D'accord.

Je m'attendais à ce conseil. Mais se détendre était difficile parfois.

— Prenez l'habitude de ne pas lever des choses trop lourdes. Cela ne risque pas de provoquer une fausse-couche, mais il vaut mieux prendre des précautions. Vous êtes un petit modèle.

Après quelques minutes supplémentaires d'une discussion destinée à me rassurer, le rendez-vous se termina. Je la remerciai avant de sortir, me sentant bien mieux que lorsque j'étais arrivée.

Pour la première fois depuis longtemps, la perspective d'avoir un bébé me faisait plaisir et ne me semblait pas inaccessible.

Je me remémorai le moment, avant que je perde Evie, de notre joie à Romeo et moi. De la façon dont il parlait à mon ventre et m'apportait des pickles. Les boutiques spécialisées en affaires de bébé que nous visitions pour découvrir des vêtements minuscules. Je cherchais même du rose. Comment pouvais-je attendre une petite fille et ne pas rêver de rose ?

Même après ce qui était arrivé à ma mère et ma réticence face à cette couleur de fille, Evie m'en avait redonné le goût. C'était terminé. Je détestais encore plus cette couleur maintenant. Je ne crois pas qu'un autre bébé changerait ça.

Mais ce n'était pas grave, une petite fille n'était pas obligée de porter du rose.

Avec le recul, je me demandais si ça avait été une bonne idée de faire cette analyse de sang très précoce. Mais d'un autre côté, avoir connu son sexe était un autre souvenir qu'il me restait d'elle. C'était à la fois une bénédiction et une torture. Mais la première excédait la seconde.

Le cabinet du médecin était plongé dans le silence maintenant. Lorsque je parvins au bureau de la réception, je fus surprise d'y découvrir la secrétaire.

— C'est terminé ? demanda-t-elle sur un ton enjoué.

Je ne savais pas pourquoi, mais son intonation me mit mal à l'aise.

— Oui, merci. Il faut que je règle ou que je signe quelque chose ?

Elle jeta un coup d'œil à l'écran de son ordinateur avant de secouer la tête.

— Non, tout est parfait. Nous vous ferons parvenir une facture si c'est nécessaire.

— D'accord, parfait, dis-je en changeant mon sac de main. Bonne soirée !

— À vous aussi, lança-t-elle alors que je m'éloignais déjà.

Une fois dans l'ascenseur, je sortis mon téléphone pour vérifier l'heure. Romeo devait être encore en train de s'entraîner. Je l'appellerais une fois rentrée. Je m'arrêterais en chemin pour acheter ces fameuses vitamines.

Je me sentais à nouveau tendue à l'idée d'avoir un autre enfant. Une vague de désir me submergea aussi. J'allais sentir Romeo tout contre moi, sans la barrière de latex. Je mourais d'impatience de nous retrouver ainsi. Je commençai à réfléchir à la manière dont je pouvais

rendre cette soirée spéciale.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et je sortis au rez-de-chaussée, la tête pleine d'images de mon mari, de son corps et de la nuit où il rentrerait enfin. Je traversai le hall sans prêter attention à ce qui m'entourait, puis je franchis les grandes portes vitrées qui donnaient sur le parking.

Je fis quatre pas dehors avant de regretter amèrement de ne pas avoir été attentive.

Fantasmer sur mon mari, c'était bien joli... mais je ne devrais probablement pas faire ça en public.

Les pas pressés qui résonnèrent derrière moi, ainsi que les flashes des appareils photo me prirent par surprise. Je poussai un gémissement, tellement j'étais désappointée de voir ces voutours.

Comment savaient-ils que je viendrais ici ? J'avais été très prudente à l'aller. Je n'en avais parlé à personne et j'étais venue après les heures normales d'ouverture.

J'avais envie de taper des pieds et de piquer une crise devant eux.

— Madame Anderson, que faisiez-vous ici ?

— Rimmel ! C'est vrai que c'est là que se trouve le cabinet de votre médecin ?

— Vous suivez un traitement contre l'infertilité parce que vous ne pouvez pas avoir d'enfants ?

Oh Seigneur ! Mais ces gens n'avaient-ils aucune décence ? Aucun respect des autres ? Mais quel genre de personnes étaient-ils pour attendre à la sortie d'un cabinet de médecin et poser les questions les plus irrespectueuses qui soient ?

Je fis volte-face pour rentrer dans l'immeuble. Mais j'étais cernée. On aurait dit que j'étais prise dans une bulle. Dans laquelle j'avais très envie de mettre un coup de pied.

Je repris mon chemin vers ma voiture, en me disant que j'allais simplement les ignorer. Je n'étais pas garée très loin, ça devrait le faire.

Ils bougèrent tous comme un bloc compact. C'était étouffant, et au bout de quelques secondes, je tremblais de la tête aux pieds.

Ils hurlaient mon nom, posais des questions sans arrêter de prendre des photos.

— Pas de commentaire ! criai-je en essayant de fendre le marais qui m'entourait.

— Que pensez-vous de la liste de femmes qui proposent de donner un enfant à votre mari ? hurla quelqu'un.

Je serrai les dents.

Je dus m'arrêter en arrivant au niveau d'un trottoir parce que la foule était encore plus dense. Je rivai mon regard à celui d'un photographe, un homme avec un chignon huileux, un jean déchiré et des joues mal rasées. Je lui adressai mon regard le plus intimidant.

— Excusez-moi, dis-je dans un grognement.

— Répondez déjà à quelques questions. Je peux prendre votre ventre en photo ? Tournez-vous sur le côté.

— Non, criai-je, tirez-vous de là !

Il éclata de rire comme si ma petite crise l'amusait follement. Je me détournai pour faire face à un autre homme. Je tendis le bras pour me frayer un chemin.

Il se rapprocha de l'homme au chignon, me barrant le passage et m'obligeant à reculer d'un pas. Je faillis trébucher. Mon sac tomba sur le trottoir et je me baissai pour le ramasser.

Quelle humiliation ! C'était incroyablement dégradant et je craignais, si je ne me tirais pas vite d'ici, de fondre en larmes. Parfois, je donnerais n'importe quoi pour avoir la carrure de Romeo et sa masse musculaire.

Évidemment, je pouvais m'arrêter quelques minutes, poser et répondre aux questions. Mais cela n'aiderait en rien. Ils en voudraient plus après.

Ne pas leur parler, c'était la stratégie que nous avions définie avec ma famille. Cela avait fonctionné un moment.

Mais plus du tout, clairement.

J'aurais peut-être dû demander à Trent de venir avec moi...

— Rimmel !

Je revins au présent et mon corps se figea. Je plongeai en avant, comme un coup de fusil et parvins à me glisser entre deux paparazzis. Je surgis de l'autre côté du petit groupe et courus en direction de la Range Rover dont je déverrouillai les portières avant de monter à l'intérieur.

Une fois assise dedans, je refermai les portes et m'effondrai contre le siège en soufflant. Je tremblais, je peinais à respirer et j'avais la bouche toute sèche. Au bout de quelques secondes, je déposai mon sac sur le siège passager, en essayant d'ignorer les flashes et le tambourinement contre la vitre.

Heureusement, elles étaient teintées, ce qui me donnait un peu d'intimité. Mais ce n'était pas le cas du pare-brise.

Je pris le volant après avoir mis ma clé dans le contact, mais un gros bruit m'arracha un petit cri. L'homme aux cheveux gras était allongé sur le capot et prenait des photos à travers le pare-brise.

N'importe quoi !

Je pensai un instant à appeler la police. Je pris même mon téléphone, mais cela signifiait que j'allais rester là encore plus longtemps.

Je voulais rentrer chez moi.

La Rover se mit à ronronner. Je foudroyai du regard l'homme sur le capot. Prise d'une petite idée perverse subite, j'actionnai les essuie-glaces et appuyai sur le bouton projetant du lave-glace. Cela gicla partout y compris sur l'homme en question et son appareil.

Il hurla en reculant brusquement, jusqu'à se retrouver par terre.

Oh, j'espérais qu'il ne s'était pas blessé.

Ou peut-être que si !

Je passai la marche arrière et reculai vivement. L'homme qui était tombé du capot, s'était relevé et me jetait un regard noir.

— Tu as péché mon appareil, salope !

Non, tu l'as cassé tout seul, connard !

Je résistai à l'envie de lui tirer la langue. Au lieu de ça, je continuai à reculer obligeant certains paparazzis à s'écarter. Cela me prit plus de temps que d'habitude, mais une fois la voie dégagée, j'appuyai sur le Klaxon pour prévenir tout le monde que j'allais avancer.

Avant de démarrer, je cherchai du regard l'homme au chignon huileux, mais il avait disparu.

Il a dû rentrer chez lui pour pleurer son appareil photo cassé.

— Bye ! lançai-je en démarrant.

Je jetai un bref coup d'œil dans mon rétroviseur pour voir certains des journalistes se ruer sur leur voiture.

Je poussai un soupir ; j'espérais que ça ne signifiait pas qu'ils allaient me suivre.

J'allais devoir repousser mon arrêt à la pharmacie. C'était ce qui me gênait le plus. Quel genre de vie allais-je proposer à mon enfant si je ne pouvais pas tranquillement acheter des vitamines ?

Et si j'avais eu un bébé avec moi ce soir ? Qu'aurais-je fait ?

Ça me glaça d'effroi. Et d'horreur. Je fus assaillie par les doutes. Est-ce que je faisais tout ça pour de mauvaises raisons ? Ne valait-il pas mieux que je n'aie pas un autre enfant ? Il serait impitoyablement épié lui aussi. Je n'arrivais même pas à m'en sortir seule. Comment pourrais-je protéger un enfant innocent ?

Tu n'y es pas parvenue la première fois...

Un sanglot monta dans ma gorge et mes yeux s'embruèrent, troublant ma vision.

Des phares éblouissants apparurent dans mon rétroviseur et je tressaillis, protégeant mes yeux. Quand je regardai à nouveau, je découvris une voiture collée à mon parechoc.

Le volant trembla dans mes mains. Surprise, je regardai devant moi, le temps de redresser la voiture. Puis je fixai à nouveau mon attention sur mon rétroviseur pour tenter d'identifier qui me suivait.

Une autre voiture se porta à niveau. Je tournai brusquement la tête dans sa direction. Celle-ci était juste à côté de moi, je la voyais mieux. C'était l'un de ses vautours qui conduisait, celui qui s'était allié au type aux cheveux gras pour me bloquer le passage. Et j'aurais parié n'importe quoi que c'était justement lui qui me suivait.

Je sentis un léger coup contre mon parechoc qui fit bondir la voiture en avant. Je m'agrippai au volant en criant. La panique m'affaiblissait, je haletais, hésitant à prendre une décision. Je pouvais m'arrêter, mais s'ils en faisaient de même ?

Peut-être était-il plus prudent de continuer à conduire pour qu'ils ne parviennent pas jusqu'à moi ? Ou était-ce mieux de m'arrêter et de voir ce qui allait se passer ?

J'appuyai sur un bouton sur le tableau de bord en hurlant :

— Appeler la police !

Le son du Bluetooth qui identifiait ma demande et la transmettait me fit monter les larmes aux yeux de soulagement. Je restais concentrée sur la route devant moi, en roulant plus vite que je n'aurais dû. Mais la peur et l'adrénaline me poussaient à prendre la fuite.

J'entendis alors la voix de l'opératrice à l'autre bout du fil et je commençai sans même attendre qu'elle termine de se présenter :

— Je m'appelle Rimmel Anderson. Je suis sur Fleet Street, je viens de quitter le cabinet du docteur Crawford. Je suis poursuivie par des hommes, des paparazzis, je crois. Il y a deux voitures – un choc secoua à nouveau la voiture, m'arrachant un cri – ils essaient de me faire sortir de la route.

— Je vous envoie une patrouille immédiatement, madame Anderson. Pouvez-vous vous garer quelque part pour attendre les secours ?

— J'ai peur de m'arrêter ! Et s'ils m'attaquent ?

— Pouvez-vous me décrire les deux véhicules ?

Je lui donnai le plus de détails possible, tout en continuant à conduire, serrant si fort le volant que mes phalanges en blanchissaient. J'étais sur le point de paniquer totalement. Au même moment, l'homme derrière moi klaxonna. Le son déchira la nuit.

J'entendis qu'il accélérât d'un coup et me préparai au choc. Mais il ne vint pas. Quand je jetai un coup d'œil dans le rétro, je ne voyais plus ses phares, il était bien trop près.

— Je vous en prie, dépêchez-vous !

— La voiture est en route. Pouvez-vous vous garer ?

Je regardai au loin et remarquai une station-essence brillamment éclairée juste devant moi.

— Il y a une station à ma droite. Je vais m'arrêter là.

— Je vais le dire aux officiers de police.

Des larmes coulaient sur mes joues, je ne m'en étais même pas rendu compte. J'étais crispée de la tête aux pieds. J'avais mal au ventre, comme le jour où j'avais perdu Evie.

Le simple fait de penser à elle, de revivre, même partiellement, les sensations de cette nuit, brisa quelque chose en moi. Je poussai un petit cri et me laissai tomber sur le volant.

La voiture à ma gauche se rapprocha à nouveau. J'essayai de l'éviter, mais la Range Rover dérapa légèrement ; je luttai pour conserver la maîtrise de ma voiture. Les lumières de la station étaient tout proches maintenant, m'offrant un lieu où m'arrêter. Je me concentrai dessus, mais tout ce que je voyais c'était les flashes des appareils photo de la presse et j'entendais le bruit strident des pneus qui freinaient sur la route.

La voiture sur le côté me rentra dedans une nouvelle fois me prenant par surprise. Je criai à nouveau et tournai brusquement mon volant pour éviter d'être sortie de la route. Puis ce fut celle de derrière qui heurta mon parechoc une nouvelle fois. Je l'entendis plus que je ne le sentis.

La seconde d'après, je perdis le contrôle de la Range Rover et dérapai dans la direction de la station essence que je voulais tellement atteindre.

L'endroit brillamment éclairé qui m'avait donné l'impression d'être ma bouée de sauvetage se révélait être juste l'inverse.

La Range Rover fonça directement dans un lampadaire. Le bruit assourdissant du métal qui se tordait et de l'airbag qui explosait devant mon visage fut les derniers sons que j'entendis. Une douleur aiguë envahit tout mon corps alors que la poussière des débris venait bloquer mes poumons.

Puis tout devint noir.



Chapitre 17



Romeo

— *Monsieur Anderson ? disait la voix à l'autre bout du fil.*

— *Roman Anderson, dis-je, envahi par un mauvais pressentiment.*

— *Je m'appelle Paul Ryken. Je suis l'officier qui est arrivé le premier sur les lieux de l'accident. Je suis avec votre femme.*

— *Quoi ? hurlai-je.*

Mes doigts devinrent insensibles et je luttai avec mon appareil. Des points noirs dansèrent devant mes yeux alors que je m'efforçais de tout entendre.

— *Elle a été impliquée dans un accident de la route ce soir. Nous sommes sur place. Je voulais vous prévenir qu'elle va être transportée au Primary Hospital...*

Le téléphone tomba sur mon pied. Je ne savais même pas où.

Maintenant, j'étais à bord d'un hélicoptère, sur le chemin de l'hôpital. Je n'avais aucune idée de l'état de Rim. Mais peu importait.

J'étais terrifié.

Plus que je ne l'avais jamais été au cours de ma vie.

Y compris le jour où nous avons perdu Evie et que j'avais vu Rimmel s'effondrer.

Plus jamais ça.

Un léger tremblement agitait mes doigts, me rappelant que rien n'était éternel, rien n'était solide. Pas tant que j'aurais pu voir ma femme et que son regard n'exprimerait pas de la souffrance.

— *On y est presque, dit calmement Braeden, assis à côté de moi.*

Je jetai un coup d'œil à l'extérieur. Je voyais des lumières qui se brouillaient devant moi.

J'aurais dû demander dans quel état elle se trouvait. J'aurais dû demander qu'on me la passe. N'importe quoi. J'aurais dû chercher à obtenir la moindre information qui rendrait ce vol moins pénible.

La jambe de Braeden s'agitait nerveusement, révélant son inquiétude.

Dès que j'avais quitté le terrain, il m'avait emboîté le pas. Je ne lui avais même pas dit ce qui se passait. J'avais simplement levé les yeux vers lui alors que je prenais mes affaires dans mon

vestiaire en prononçant son nom.

Il savait.

Il savait à cause du ton de ma voix, à cause de ma posture rigide... Seul, quelque chose en lien avec Rimmel pouvait me faire perdre la tête ainsi.

Il n'avait pas posé de questions. Il n'avait même rien dit.

Il avait simplement appelé directement Gamble, l'avait sorti d'une réunion très importante et lui avait expliqué la situation au téléphone. Moi, je courais déjà vers la sortie du stade. B m'avait rattrapé par le col alors que j'arrivais sur le parking. J'aurais couru si nécessaire. B m'avait montré les escaliers.

Il parlait, mais je ne l'écoutais pas. J'avais monté les marches sans m'arrêter, les dix étages d'un coup, quatre à quatre.

Lorsque j'avais poussé la porte qui donnait sur le toit, j'avais levé les yeux.

Braeden avait rangé son téléphone en disant :

— Il sera là dans une minute maintenant. Dis au pilote où il doit nous conduire.

C'était ce que j'avais fait. J'avais balbutié le nom de l'hôpital. Braeden avait alors compris où on allait. On aurait dit qu'il venait de recevoir un coup de poing en pleine face.

On était arrivés... L'hélicoptère descendait lentement vers un énorme X au sommet d'un immeuble.

À peine l'appareil s'était-il posé que je bondissais dehors, malgré les avertissements du pilote. Le courant d'air était si violent que c'était comme lutter contre des vents contraires dans un ouragan.

Mais je résistai.

Rien, pas même une tempête géante provoquée par Dieu lui-même, m'aurait empêché de rejoindre ma femme.

Braeden courait à mes côtés, mais il me laissa passer devant. Même lui savait qu'il valait mieux ne pas se mettre en travers de mon chemin. Je fonçai dans les urgences comme si j'avais une bombe nouée à son torse. Les gens me regardaient avec étonnement et arrêtaient ce qu'ils étaient en train de faire lorsqu'ils m'apercevaient.

— Où est-elle ? hurlai-je à qui voulait bien me répondre.

Une infirmière, installée derrière un comptoir se précipita vers moi.

— Suivez-moi.

Je courus derrière elle. Elle jeta un coup d'œil à B qui était juste derrière moi et je grondai. Elle se retourna sans prononcer un seul mot. Je ne supporterais pas qu'on m'impose des règles, quelles qu'elles soient. On entra tous les deux. Point barre.

J'eus l'impression qu'il nous fallait un temps infini pour remonter ce couloir, même en courant.

L'infirmière désigna du doigt la dernière porte au bout du corridor. Je la dépassai. Elle était futée parce qu'elle se détourna pour ne pas se trouver en travers de mon chemin. Je n'hésitai pas à ouvrir la porte. Je ne réfléchis pas un instant à ce que j'allais découvrir derrière ce battant.

Je m'en fichais.

Je vous en prie, Seigneur, faites qu'elle respire encore.

Un rideau entourait son lit, la dissimulant à ma vue. J'attrapai un bout de tissu dans mon poing et l'écartai brutalement.

— Rimmel ! hurlai-je.

Le son du tissu qui se déchirait et du métal glissant contre du métal envahit la pièce.

Une infirmière qui se tenait à côté du lit leva les yeux en poussant un petit cri. Je ne l'entendis même pas.

Rimmel tressaillit. Le lit était en position assise et elle reposait, détendue, contre le matelas. Elle écarquilla les yeux et ses joues blêmes se colorèrent de rose.

— Romeo !

Elle avait parlé d'une voix étouffée par le masque à oxygène qu'elle retira.

Un masque à oxygène.

Pendant un instant, je ne vis plus que ce truc qui couvrait sa bouche et son visage. Cela l'aidait à respirer.

Elle peut respirer par elle-même quand tout va bien.

Un son que je n'avais jamais entendu sortit alors de ma poitrine. Je me jetai sur elle. Mon corps tout entier s'enroula autour du sien et je la serrai très fort contre moi, aussi fort que j'osai. Je la soulevai du matelas.

Elle était petite, fragile, si facile à briser.

Elle avait du mal à respirer.

J'enfouis mon visage dans son cou. Ses mèches naturellement indisciplinées menaçaient de m'étouffer, mais je le remarquai à peine. Son parfum me rappelait la maison.

Elle était tout pour moi.

Une sorte de tremblement souleva mes côtes.

Ses mains agrippèrent mes vêtements dans mon dos avec une force qui me réjouit profondément. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle tente de s'écarter un peu, mais je résistai. Je ne voulais pas la lâcher.

Elle agita la tête, mais je la retins encore.

— Monsieur, lança alors l'infirmière.

Je grondai.

— Rome, dit B en me donnant un petit coup de pied. Tu écrases le masque de Rimmel.

Je me reculai de quelques centimètres, suffisamment pour qu'elle puisse passer la main entre nous et baisser son masque.

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas enceinte, se dépêcha-t-elle de dire.

Le ton de sa voix faillit faire céder le dernier fil qui me retenait. Puis le sens des mots qu'elle venait de prononcer parvint à mon cerveau.

Je me reculai et plantai mon regard dans le sien.

— Pourquoi tu me dis ça maintenant ? demandai-je brusquement.

La colère envahissait mes tripes déjà bien éprouvées.

— Je...

Elle ouvrit puis referma la bouche, l'air surprise.

Elle croyait vraiment que je me souciais plus de ça que d'elle-même ? Putain !

Est-ce que ça la préoccupait plus que sa propre santé ? Putain, encore une fois !

Je grognai, c'était incompréhensible pour moi. Je la repris dans mes bras, la serrant bien plus fort que je n'aurais dû.

— C'est pour toi que je m'inquiète, bébé. Seulement toi.

Je sentis ses mains qui se posaient sur mes joues. Elle passait ses doigts frais sur ma peau échauffée.

— Je vais bien.

— Il faut que vous remettiez le masque à oxygène, intervint l'infirmière en s'approchant.

Je tournai brusquement la tête vers elle en resserrant mon étreinte. Mes yeux lançaient des éclairs qui transperçaient son corps de petite fouineuse. Elle recula d'un pas, je crus même apercevoir une lueur de peur dans son regard.

— Je m'occupe d'elle, répliquai-je sèchement.

— Mais le médecin... protesta-t-elle.

Elle continuait à argumenter ? Bordel, certainement pas !

Je m'écartai de Rim, le corps rigide, le regard braqué sur l'infirmière qui aurait déjà dû prendre ses jambes à son cou.

Braeden intervint une fois de plus :

— Pourquoi n'allez-vous pas chercher le médecin justement, Madame ? Nous voudrions lui parler.

Il la prit par le bras pour l'éloigner de mon épouse. Je ne la quittai pas du regard un instant. Braeden lui murmurait je ne sais quelle connerie, que la peur me faisait perdre la tête et que j'avais fait une longue route.

Quel paquet de conneries !

Elle quitta la pièce et je concentrai toute mon attention sur ma femme. Elle était collée à ma poitrine. Je relâchai un peu mon étreinte et l'écartai légèrement.

— Tu as quelque chose de cassé ? demandai-je en priant d'obtenir une réponse négative.

— Non.

Je la soulevai un peu et me glissai sous elle avant de m'allonger à sa place sur le lit. Elle s'installa entre mes jambes, le dos appuyé contre moi. Puis j'enroulai les bras autour de sa taille.

Braeden revint dans la chambre et inspecta Rim de la tête aux pieds.

— Cette blague n'est pas drôle du tout, la tutrice.

— Eh bien, ça tombe bien, ce n'était pas une blague.

Elle parlait d'une voix un peu fragile, étranglée. Elle avait l'air de planer un peu. Elle avait des écorchures et des hématomes sur le visage et ne portait plus ses lunettes.

Je n'aimais pas ça du tout.

Son corps n'avait aucune tonicité contre le mien, comme si elle n'avait plus la force de se raidir un peu.

Braeden s'approcha comme s'il avait l'intention de l'embrasser.

— Je ne ferais pas ça si j'étais toi.

Il interrompit son geste et se laissa tomber dans un siège proche du lit.

— Roman Anderson ! me gronda Rimmel, mais sans énergie ni entrain.

Mon cœur se serra.

— Pas de souci, sœurette. Je te ferai un bisou plus tard. Quand ça ne mettra plus ma vie en danger.

— Que s'est-il passé, Rim, putain ? Pourquoi un type que je ne connais pas m'a-t-il appelé et a failli me faire perdre vingt ans de ma vie ?

— Tu devrais peut-être remettre le masque, suggéra Braeden, en regardant Rimmel avec attention.

Je me penchai pour voir son visage. Il était pâle. Ses lèvres étaient craquelées et ses yeux encore plus grands qu'à la normale.

Je jurai dans ma barbe et pressai délicatement le masque contre son nez et sa bouche.

Elle leva les yeux au ciel.

— Chut ! dis-je en ajustant les cordons pour qu'ils passent derrière sa tête. Respire

tranquillement, tu nous raconteras après, ajoutai-je en me calant contre la tête de lit et en l'installant contre moi.

Je voulais tout savoir très vite, mais ce n'était pas le plus important.

Le médecin débarqua alors dans la chambre en pyjama d'hôpital et blouse, le stéthoscope autour du cou. L'infirmière s'était arrêtée sur le seuil, pas sûre d'être autorisée à entrer.

— Monsieur Anderson ? dit-il en me jetant un regard noir.

— Oui.

Je le défiais de me demander de me lever. Mais il ne s'y risqua pas.

— Je suis le docteur Westfall, me dit-il en me tendant la main.

Je lâchai Rim juste le temps de la lui serrer.

— Pouvez-vous me parler de l'état de ma femme ?

Elle retira le masque à oxygène de son visage une nouvelle fois.

— Je vais bien, dit-elle, je suis juste un peu secouée.

Le médecin jeta un coup d'œil à Braeden.

— C'est son frère, grondai-je.

Le docteur Westfall hocha brièvement la tête.

— Votre femme a été victime d'un accident ce soir. Son véhicule est sorti de la route et est venu s'encaster dans un lampadaire en béton.

Mon corps se figea sous le sien. Braeden sursauta.

— Mais comment est-ce arrivé ? m'écriai-je.

Le médecin s'éclaircit la voix.

— Quand les airbags se sont déployés, Rimmel a été touchée au visage et à la poitrine. Le choc a été brutal, mais ses blessures sont tout à fait superficielles, même si on prend en compte l'hématome dû à la ceinture de sécurité, celui dû à l'airbag sur la poitrine, une petite hémorragie nasale et quelques égratignures causées par les éclats de verre de ses lunettes qui ont été brisées.

Ses lunettes se sont brisées sur son nez ?

— Une hémorragie nasale... chuchotai-je.

L'image de Rimmel couverte de sang me déplaisait souverainement.

— Comme je lui ai déjà dit, elle peut avoir la peau du visage irritée par l'airbag et un léger toussotement, parce qu'il y a pas mal de poussière qui explose lorsqu'un airbag se déploie.

— C'est pour cela qu'elle est sous oxygène ? demanda Braeden.

C'est ce que je voulais savoir aussi, mais pour le moment, j'essayais d'accepter l'idée qu'elle était dans sa voiture quand elle était rentrée dans un foutu lampadaire.

Dieu merci, je l'avais obligée à conduire une Range Rover. Si cela avait été un véhicule plus petit, moins sûr, les conséquences auraient pu être bien pires.

La prochaine fois, je lui achèterai un char d'assaut.

— Non, c'était parce qu'elle faisait une crise de panique en arrivant ici.

Rimmel baissa la tête, elle avait l'air très gênée.

— Ce n'est pas grave, ma chérie, chuchotai-je en la serrant contre moi.

Sa main vint agripper mon avant-bras. Qu'est-ce qui avait provoqué cette crise, bordel ? L'accident ? Ou quelque chose d'autre ?

— L'oxygène va aussi lui permettre d'ouvrir ses poumons et limitera peut-être le risque de toux demain. Mais je n'en suis pas sûr.

— Tu t'es cogné la tête ? demandai-je en palpant délicatement son crâne.

— Non.

— Il n’y a pas de traumatisme crânien. Il n’est donc pas nécessaire qu’elle passe la nuit ici sous surveillance. Vous vous sentez mieux ? demanda-t-il en se tournant vers Rimmel. Vous préférez rester ici ?

— Non, je me sens mieux, j’aimerais rentrer chez moi.

— Si votre état se dégrade, que vous souffrez de maux de tête, comme ceux dont je vous ai parlé, revenez immédiatement, d’accord ?

— Bien sûr.

— Bien, si vous n’avez pas plus de questions, je vais demander à l’infirmière de préparer vos papiers de sortie.

Je tendis ma main au médecin.

— Merci.

— Je vous en prie.

Il quitta alors la chambre.

— Tes talents de chauffard ont encore augmenté, la tutrice. Tu sais que tu es supposée rester sur la route ? ironisa Braeden.

— Ils m’ont fait sortir de la route ! s’exclama Rimmel avant d’éclater en sanglots.

Plusieurs choses se déroulèrent alors en même temps.

1) Je dis à Braeden qu’il était un crétin fini et que j’allais lui boxer les bijoux de famille.

2) Je pris Rimmel dans mes bras et l’installai sur mes genoux, pressant son visage baigné de larmes contre ma poitrine.

3) Je sentis que je me fâchais pour de bon.

Elle venait de dire que des gens l’avaient forcée à quitter la route. Comme si on avait voulu la blesser.

— Calme-toi, doucement, bébé.

J’essayais de l’apaiser.

On aurait dit qu’elle s’était retenue jusqu’à ce que le médecin et l’infirmière quittent la pièce.

Braeden bondit sur ses pieds et se mit à faire les cent pas à côté de son lit.

Il me jeta un regard d’excuse et je le regardai d’un œil noir. Sans se préoccuper une seconde de se faire cogner, il s’assit sur le lit, occupant presque tout l’espace disponible.

Il posa la main sur le dos de Rimmel.

— Je suis désolé, sœurte, je plaisantais. Je crois que c’était trop tôt, je suis un crétin. Tu es une très bonne conductrice.

Elle renifla et essuya son visage dans mon tee-shirt.

— Rimmel... commença Braeden.

— Recule ! l’avertis-je.

Elle prit alors B dans ses bras. Il hésita un instant avant de refermer les siens sur elle.

Sur ce, l’infirmière revint :

— J’ai les documents...

— Nous sommes occupés.

On avait aboyé ensemble, Braeden et moi.

Elle se replia rapidement dans le couloir.

— Je suis désolée, hoquetait Rimmel.

Je la repris dans mes bras.

— Bébé, tu viens de dire que quelqu’un t’avait obligée à sortir de la route ?

Je ne voulais pas la presser, mais j’avais une furieuse envie de savoir ce qui se passait et la

raison pour laquelle nous étions aux urgences.

— Vous êtes venus tous les deux depuis... Vous étiez où, déjà ?

Elle leva la tête vers moi. C'était comme si elle n'avait même pas entendu ma question. Elle était perdue dans ses pensées.

— Nous étions à New York. Dieu merci, nous n'étions pas en Californie, marmonnai-je.

Nous y serions très bientôt. Bon sang, rien que de penser que nous aurions pu être à l'autre bout du pays, me donnait des sueurs froides.

— Comment avez-vous fait pour arriver si vite ici ? demanda Rimmel.

— J'ai appelé Gamble. Il était à New York et on a utilisé son hélicoptère, répondit B.

— Merci d'être venu, lui dit-elle.

— Comme si on pouvait faire autrement.

Je n'arrivais plus à prononcer un mot. C'était comme s'ils étaient tous coincés dans ma gorge et qu'ils menaçaient de m'étouffer.

J'avais tellement de choses à lui dire, tellement à lui demander.

Elle remarqua soudain mon silence ; pas sûr qu'elle l'interprétait comme il fallait.

Elle devait penser que c'était sa faute. Je détestais qu'elle se croie responsable de quoi que ce soit.

Mais d'une certaine manière... elle l'était.

Les mots qu'elle avait prononcés quand j'avais déboulé dans sa chambre résonnaient encore en moi.

Ils se moquaient de moi.

— Je suis désolée que ce type t'ait appelé. Je l'ai supplié de me laisser le faire. Il a refusé. Il m'a reconnue tout de suite et tu es mon premier contact dans mon téléphone. J'ai cru qu'il voulait t'appeler directement, pour parler à *Roman Anderson* lui-même. Je déteste que les gens oublient que tu es une personne, que tu éprouves des sentiments et que tu es plus qu'un dieu du football.

Je passai une main apaisante dans son dos.

— Tout va bien, bébé. Du moment que toi, tu vas bien.

— Je ne sais même pas où sont mon téléphone et mon sac.

— Cela n'a pas d'importance, on t'en achètera des neufs.

— Je crois que la voiture est fichue, dit-elle en se remettant à pleurer. La police l'a fait emmener.

Braeden et moi échangeâmes un regard. La police.

— Ne te fais pas de souci pour la voiture, ma douce. Ce n'est pas grave.

Rimmel se blottit à nouveau contre ma poitrine, en ramenant ses genoux contre sa poitrine. Elle portait des vêtements légers étant donné l'heure tardive et la fraîcheur de la soirée. Que faisait-elle dehors à cette heure-là ?

Seule.

Puis je me souvins. Je m'éclaircis la gorge et dis :

— Tu n'avais pas un rendez-vous chez le médecin aujourd'hui ?

— Oui, et je n'ai même pas pu acheter des vitamines, répondit-elle d'une voix étranglée, en reniflant.

Mince, le rendez-vous s'était mal passé ?

— Donc l'accident s'est produit après ton rendez-vous ?

Je ne savais même pas par où commencer mes questions.

— Ce n'était pas un accident, répliqua-t-elle en relevant la tête vers moi pour me regarder et en essuyant ses joues. Ils m'ont fait sortir de la route. La police est déjà venue me voir.

Braeden plissa les yeux et on échangea un autre regard.

— Qui t'a fait sortir de la route ? demandai-je avec précaution.

— Les paparazzis, répondit-elle, la voix neutre. Ils m'attendaient quand je suis sortie de chez le médecin.

J'allais avoir besoin d'une prescription de médicaments contre la tension avant de sortir d'ici. Je pris une grande inspiration. Je ne voulais pas qu'elle sente le niveau d'agressivité qui montait en moi.

— Explique-moi tout ça, Rimmel.

Ce qu'elle fit. Elle nous dit tout.

Jusqu'au moindre détail.



Chapitre 18



Rimmel

Ce n'était pas tous les jours que je voyais Romeo complètement muet.

En fait, il n'était jamais à court de mots. Au pire, il braillait « putain » et toute une série de mots du même genre.

Mais là, il était totalement silencieux.

Un Romeo muet était un Romeo effrayant. C'était comme le calme avant la tempête. Ou un stade de football vide.

Il ne me faisait pas peur à moi. Il ne m'intimidait pas, mais je voyais très bien pourquoi cela en impressionnait d'autres. Romeo n'était pas le genre d'homme avec qui vous vouliez vous fâcher. Il était plutôt calme, on pouvait le raisonner.

Mais...

Mais il avait ses limites, qu'il ne fallait pas dépasser.

Comme lorsqu'une fille pète un câble. Mais de façon virile.

Je n'avais pas vu Romeo comme ça très souvent. Il s'était approché de cet état lorsque Zach nous tourmentait et que nous nous étions retrouvés à l'hôpital. Mais, même à cette occasion, il avait agi plus ou moins de façon responsable et avait laissé la police régler la situation.

Cela étant, il lui avait cassé la figure bien sûr.

Oh, et il l'avait fait virer de la fraternité.

Il avait aussi menacé sa mère de couper les ponts, mais je n'y avais jamais cru. Il lui aurait peut-être fait la tête un moment, mais il n'aurait jamais rompu toute relation avec elle. Je ne le lui aurais pas permis non plus.

Je ne savais pas si les autres avaient remarqué ce calme trompeur dans le SUV. Mais si c'était le cas, personne ne le releva.

Nous étions assis à l'arrière de la Range Rover blanche d'Ivy. Trent était assis sur le siège passager, Drew conduisait et Braeden, Romeo et moi étions à l'arrière. Ivy et Nova étaient restées à la maison, mais comme cette voiture était bien plus appropriée pour nous transporter tous que les Mustangs de Drew et Trent, il avait préféré la prendre.

Romeo n'était pas le seul homme fou de rage dans la voiture.

Trent l'était tout autant. Il ne disait rien non plus, mais je le savais.

Il était furieux que je ne lui aie pas demandé de m'accompagner chez le médecin. Que je ne l'aie pas appelé non plus en en sortant.

Soupir.

J'adorais ma famille, mais gérer trois frères très protecteurs était lourd parfois.

Je ne faisais pas cela pour les énerver, mais parfois on a besoin d'être indépendante. Avoir une escorte, une nounou, devrais-je dire, partout où j'allais était complètement idiot.

Bien sûr, si Trent avait été au volant tout à l'heure, nous n'aurions certainement pas fini dans un lampadaire.

Oh Seigneur. J'étais en train de prouver que j'avais besoin d'une nounou !

Dieu m'en préserve.

Comme si la soirée n'était déjà pas pourrie, il fallait que j'aie cette prise de conscience subite.

Romeo se retourna et observa derrière nous pour la centième fois.

— On ne nous suit pas, fit remarquer Drew sans même quitter la route des yeux. Si c'était le cas, je les sèmerais. Fais-moi confiance.

Romeo reprit sa place.

— Tout est bouclé à la propriété ? demanda Braeden.

— Oui, je m'en suis assuré, répondit Trent.

— L'un de vous deux aurait pu rester avec Ivy, fis-je remarquer.

Ils ricanèrent. Tous. Comme à chaque fois.

Que c'était malpoli !

— Vous restez combien de temps ? demanda Drew, le regard toujours braqué devant lui.

De temps en temps, il se déportait vers le rétroviseur avant de revenir se poser sur la route.

J'étais éreintée, complètement vidée. J'étais aussi un peu gênée. J'avais fait une crise de panique. J'avais complètement craqué en arrivant à l'hôpital. C'était arrivé très vite, de façon inattendue.

Je ne savais même pas que c'était possible. Tout allait bien et soudain, mon corps et mon esprit m'avaient abandonnée.

Une sueur froide avait recouvert mon corps. Ma bouche était devenue si sèche que ma langue collait à mon palais. Je tremblais de tous mes membres. Pas un petit frissonnement comme depuis l'accident, non des tressaillements violents impossibles à contrôler. Ma vision s'était brouillée. J'avais l'impression d'être dans le brouillard. J'avais le vertige, la nausée et mon ventre se tordait douloureusement.

Les médecins l'avaient remarqué, alors que mon angoisse montait encore parce que je craignais d'avoir quelque chose de grave. Ils m'avaient collé un masque à oxygène et étaient revenus avec une aiguille très vite.

Je m'étais débattue, refusant la piqûre. J'avais encore assez de présence d'esprit pour refuser les calmants.

— Pas de médicaments, avais-je dit assez fort pour qu'ils m'entendent à travers le masque.

— Cela va aider à vous calmer, avaient-ils argumenté.

— Non.

Si j'essayais de tomber enceinte à nouveau, je ne voulais pas de ce genre de produit dans mes veines. Et pas la peine de me dire que ça ne serait plus là bien avant que j'aie un bébé dans mon ventre. La visite chez le médecin m'avait mis dans un état d'esprit très déterminé.

Je ferais tout ce qui était humainement possible, même si c'était un détail pour protéger au

mieux le prochain enfant que je concevrais après Evie.

C'était peut-être irrationnel, mais je m'en moquais. C'était mon choix. Mon corps.

Les autres pouvaient aller se faire voir.

Les médecins n'étaient pas très contents, mais je tins bon. Je cédai juste sur l'oxygène et ils m'installèrent dans une chambre, au calme. Enfin, j'avais été au calme cinq minutes avant que les infirmières et les médecins ne débarquent les uns derrière les autres pour des examens.

— Je ne sais pas, répondit Romeo à la question de Drew, me tirant de mes pensées.

— Tu joues dimanche, répondis-je en levant les yeux vers lui.

Je ne voyais rien depuis que je n'avais plus mes lunettes. Je n'étais pas très à l'aise comme ça, mais j'avais une paire de rechange à la maison.

Quand on est maladroite, il vaut mieux être prévoyante.

Il haussa les épaules, comme indifférent à ce prochain match.

Je jetai un coup d'œil à Braeden, qui était de l'autre côté. Il tapota ma jambe sans un mot.

La fin du trajet jusqu'à chez nous se déroula en silence. Je posai ma tête sur l'épaule de Romeo. Il resserra son bras autour de moi. Il était chaud et j'étais gelée. Il était costaud et j'étais minuscule. Je savais qu'il était en colère. En partie contre moi. Sans doute parce que je m'étais rendue seule à ce rendez-vous.

Mais il ne me repoussait pas. Il me tenait tout contre lui.

Notre maison, de l'extérieur, ressemblait à une attraction d'un parc Disney. Il n'y avait pas un brin d'obscurité à des centaines de mètres à la ronde. Drew gara la voiture directement dans le garage et on resta un moment, sans bouger, jusqu'à ce que la porte se referme derrière nous.

Puis, celle donnant dans la maison s'ouvrit à la volée et la silhouette d'Ivy s'encadra sur le seuil. Elle était démaquillée et elle avait attaché ses cheveux. L'inquiétude déformait ses traits et elle passait nerveusement d'un pied sur l'autre en attendant que nous sortions.

Braeden me jeta un coup d'œil que je lui rendis avant de dire :

— Allons-y.

Il se pencha pour m'embrasser, mais Romeo repoussa sa tête.

— Ne va pas trop loin, grommela-t-il.

— Si tu as besoin d'aide, viens me chercher, chuchota Braeden, mais suffisamment fort pour que Romeo l'entende.

— Sors de cette voiture, aboya-t-il.

Je posai la main sur sa poitrine comme pour le calmer. Je le ferais si nécessaire. Il menaçait mon GFPLV.

Braeden s'exécuta. Il n'avait pas l'air fâché le moins du monde. Ivy s'était précipitée vers la portière passager, du côté d'où il était sorti. Je l'observai la soulever et lui déposer un baiser sur la joue. Elle lui sourit, les bras serrés autour de son cou.

Puis elle s'écarta de lui et jeta un coup d'œil dans le véhicule dont la portière était toujours ouverte.

— J'étais folle d'inquiétude ! Si Nova n'avait pas été déjà couchée, je vous aurais rejoints à l'hôpital, je crois.

— Pas la peine que tu traînes dehors la nuit, aboyèrent Braeden et Drew en même temps.

Romeo et Trent marmonnèrent leur accord.

Ivy se tourna vers moi.

— Ils ont été comme ça toute la soirée ?

Je hochai la tête.

Elle soupira, résignée.

— Allez, venez, j'ai préparé du cidre chaud !

Je commençai à glisser sur le siège pour sortir, mais je n'allai pas loin. Romeo me souleva et me posa sur ses genoux, m'entraînant vers la sortie, mais de son côté, tout en me soulevant.

— Je peux marcher, fis-je remarquer.

— Non.

Je me tournai vers Trent pour obtenir son soutien, mais il croisa les bras sur la poitrine sans rien dire.

Espèce de traître.

Tout le monde entra dans la maison. Prada, Darcy et Ralph nous firent la fête. Ralph bondit dans ma direction, ce qui fit sursauter Romeo.

Je me tournai vers lui et dis :

— N'engueule pas mon chien !

— Qui veut un nonosse ? cria Ivy en agitant un paquet de friandises pour chien.

Ils arrêtaient leur petit jeu tous les trois et foncèrent en direction du bruit.

— Et voilà, dit Ivy en leur donnant des friandises. Couchez, maintenant !

Les trois chiens prirent la direction du salon, visiblement satisfaits.

Romeo se tenait au milieu de notre vaste cuisine, avec visiblement aucune intention de me remettre sur mes pieds.

— Voilà ton cidre, dit Ivy en me tendant un mug. Coucou Romeo, lança-t-elle en lui souriant.

— Princesse, grommela-t-il.

— Je prépare du café, précisa-t-elle.

J'articulai un « merci » en lui rendant son sourire.

— Où es-tu blessée ?

— Rien de grave, répondis-je, juste quelques hématomes.

Elle secoua la tête, soulagée.

— Dieu merci. Que s'est-il passé ?

Romeo se figea et je lui jetai un coup d'œil, inquiète qu'il pète un câble si je racontais à nouveau mon histoire. Quand je leur avais confié tout ça la première fois, Braeden et lui étaient devenus d'un calme glacial.

— Elle a passé une très mauvaise soirée, ma chérie, dit Braeden. Je te raconterai tout ça en haut.

Ivy regarda Romeo puis les autres.

— OK ? répondit-elle, avant de se tourner vers moi. Tu es sûre que tout va bien ? Je peux faire quelque chose ?

Je gigotai pour descendre des bras de Romeo, mais il ne bougea pas d'un pouce. J'émis une petite protestation et tendis la main vers Ivy. C'était le geste d'affection le plus proche d'un câlin que je pouvais faire.

— Tout va bien, merci.

— On discutera demain matin. On ira prendre un café quelque part.

— On ne bouge pas de la propriété, lança Romeo. Aucune de vous deux.

Ivy soupira.

— Bien, donc on le prendra ici. Puisque vous vous comportez tous les quatre comme des hommes des cavernes, vous pourrez surveiller Nova pendant que Rimmel et moi dégustons notre caféine.

Sur ce, elle pivota sur ses talons. Elle se retourna tout de même en arrivant au niveau de l'arche qui délimitait le salon et la cuisine en soupirant. Elle se dirigea vers Drew d'abord, en glissant ses mains autour de sa taille.

— Je t'aime, chuchota-t-elle.

— Moi aussi, sœurlette, dit-il en lui rendant son étreinte.

Puis, elle fit la même chose avec Trent.

Ensuite, elle tendit la main vers Braeden pour l'inviter à monter avec elle. Il s'en empara et se tourna vers Romeo. C'était à cela qu'on mesurait leur fraternité ; je n'avais vu ce genre de lien qu'entre les quatre hommes présents dans cette pièce.

Romeo se comportait comme un animal blessé ce soir. Il avait menacé de s'en prendre aux bijoux de famille de Braeden, lui avait donné un coup sur la tête, avait grogné un nombre incalculable de fois des réponses quand il lui parlait. Mais il était toujours là. Il n'était pas fâché. Il était réticent à laisser son ami. En cas où il aurait besoin de lui.

— Je vais bien, lui dit Romeo. Merci pour tout... D'être venu nous chercher.

— Je t'en prie, Rome.

Il souhaita bonne nuit à Drew et Trent, puis monta avec Ivy. On entendit un moment leurs voix calmes alors qu'ils s'éloignaient.

Drew se dirigea vers la cafetière qui venait de s'arrêter et en versa dans deux mugs, puis ajouta un pot de crème qui était juste à côté avant de se tourner vers nous.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-nous. On viendra tout de suite.

— OK.

— Allez viens, Frat boy, lança Drew à Trent. Rentrons à la maison.

Trent me regardait comme s'il avait envie de me dire quelque chose, sans oser se lancer.

Je levai le regard sur Romeo et ordonnai :

— Pose-moi.

Sa lèvre supérieure s'incurva, mais j'avais parlé d'une voix qui ne souffrait pas de discussion. Dès que je fus par terre, je confiai mon mug à mon époux et fonçai vers Trent. J'avais l'impression d'avoir des jambes en chewing-gum.

— Je suis vraiment navrée. Ne t'en veux pas. Ce n'était pas de ta faute, lui dis-je gentiment.

— Tu aurais dû m'appeler.

— Oui, j'aurais dû.

Il me prit dans ses bras, me serrant très fort. Je lui rendis son étreinte, les paupières closes. Il pressa les lèvres contre le sommet de mon crâne.

— Je suis heureux que tu ailles bien, ajouta-t-il.

— Merci.

Puis, Trent et Drew sortirent par la terrasse derrière la maison pour regagner leur foyer.

Il ne restait plus que Romeo et moi.

— Tu es furieux, fis-je remarquer.

— Et tu n'as aucune idée de la raison de ma colère ? lança-t-il en sourcil arqué.

— Je crois que je sais, murmurai-je.

— Peut-être que tu te trompes.

Je me rapprochai si près de lui que je dus basculer la tête en arrière pour plonger les yeux dans son regard bleu vif.

— Alors, dis-moi, Romeo.

Il me contempla le temps de deux battements de cœur. Je le savais parce que j'avais compté.

Puis, il se dirigea, sans un mot, vers la cafetière qu'il arrêta. Une petite lampe éclairait toujours au-dessus de l'évier. Il la laissa et se dirigea vers la porte.

En passant près de moi, il me souleva. Il était incroyablement souple et gracieux. Pas une goutte de mon cidre ne se renversa.

Nos deux chiens lui emboîtèrent le pas. Prada était partie avec Ivy. Il grimpa les escaliers jusqu'à l'aile que nous occupions.

— Couchez ! ordonna-t-il aux chiens dès qu'il entra dans la chambre.

Ils lui obéirent sur-le-champ en se couchant dans leur panier recouvert de velours gris. Ils ne m'écoulaient jamais comme ça. En fait, lorsque Romeo n'était pas à la maison, ils couchaient sur le lit avec moi. Ils en accaparaient la plus grande partie, même !

Il me déposa délicatement sur le lit, mes jambes pendant dans le vide. Il prit mon mug de cidre que je n'avais même pas goûté et le posa à côté, sur une table.

Puis il tomba à genoux devant moi et me retira mes chaussures.

— Il faut que je prenne une douche, dit-il. J'étais en plein milieu d'une séance d'entraînement quand j'ai reçu ce coup de fil.

— OK.

Je m'attendais à ce qu'il me laisse pour aller à la salle de bain. Au lieu de ça, il me souleva pour la millième fois aujourd'hui et m'emmena.

— Que fais-tu ?

— Tu vas prendre une douche toi aussi.

— J'en ai plus qu'assez de ta tendance autoritaire, ce soir, m'écriai-je.

— Tu es couverte de poussière à cause de l'airbag, répliqua-t-il. Il y a du sang sur ton tee-shirt aussi.

Bien sûr qu'il y en avait.

Il s'éclaircit la voix, prenant un ton plus conciliant.

— Et je ne te laisse pas t'éloigner à plus d'un mètre. Ne me demande pas ça, ce soir, Rim.

Mon cœur se serra.

— Je ne bouge pas de là.

Il ne se passa rien sous la douche, du moins du point de vue sexuel. Comme il me l'avait promis, il ne me quitta pas d'un pouce. Il me toucha, me lava, passa ses doigts dans ma chevelure humide... Mais pas parce qu'il avait envie de moi.

C'était presque comme s'il voulait s'assurer que j'étais bien là.

Je lui rendis ses caresses et me collai à lui comme de la glu. Je le lavai et utilisai l'humidité glissante de mes mains pour masser les muscles de son cou et de son dos.

Il était tellement tendu que j'avais l'impression que je touchais du granit.

J'étais fatiguée, oui, mais pas trop pour lui offrir ce dont il avait besoin. Moi.

Romeo était rarement comme ça, alors je voulais qu'il sache que lorsque ça lui arrivait je lui donnerais toujours ce qu'il voulait.

On se sécha rapidement après. J'appliquai une crème hydratante sur mon visage. Ma peau me brûlait un peu et je me doutais que je me réveillerais avec des irritations dues à l'airbag.

Romeo passa simplement un vieux jogging élimé. Il tombait bas sur ses hanches, mettant en valeur les muscles en forme de V en bas de son abdomen.

Les pointes de ses cheveux blonds frisottaient et rebiquaient. Il avait l'air fatigué. Épuisé, même.

Je sortis un vieux tee-shirt Alpha U et pris ma brosse pour essayer de me coiffer. Romeo,

derrière moi, s'en empara et commença à démêler les pointes avant de remonter pour peigner toute la longueur de mes mèches.

Je fermai les yeux, la peau de mon crâne hérissée de chair de poule. La tension la pire de la nuit s'évacuait lentement. Non, pas la pire.

Le pire c'était qu'il soit en colère contre moi.

— Dis-moi pourquoi tu es en colère, dis-je en rouvrant les yeux pour l'observer dans le miroir.

— Je ne suis pas simplement en colère, répliqua-t-il en continuant à brosser mes cheveux.

— Alors c'est quoi ?

— Je me sens coupable, enchaîna-t-il, les lèvres pincées.

Coupable ! Mais pourquoi donc ?

— Ce n'est pas de ta faute si j'ai eu un accident.

— Ce n'est pas pour ça que je me sens coupable.

— Alors quel est le problème ?

Il détourna le regard. Puis nos yeux se croisèrent à nouveau dans le miroir.

— Je me sens coupable de t'avoir plus aimée que notre fille.



Chapitre 19



Romeo

La vérité sort toujours au grand jour. Toujours.

Non pas que j'avais menti, j'avais juste gardé pour moi mes pensées les plus profondes. Je voulais la protéger.

Me protéger aussi.

Je me sentais coupable. Terriblement. J'avais l'impression d'être le pire des hommes.

Mais c'était mon fardeau à moi. Ce n'était pas à elle de prendre en charge ce poids aussi. Mon boulot, c'était de porter le mien... et le sien.

L'expression de son visage était révélatrice. Elle n'avait pas pensé une seconde que je pouvais envisager une chose pareille.

Que devait-elle imaginer ? Maintenant que j'avais confessé ma plus grande souffrance ?

Je suppose que parfois les plus solides doivent mener des batailles qui menacent de les anéantir. J'étais toujours debout. Mon épée était peut-être rouillée, mon armure cabossée, mais je n'avais pas encore rendu les armes.

Je ne les rendrais jamais.

Mais le temps était venu de révéler au grand jour ce combat secret.

— Quoi ? demanda Rimmel, visiblement choquée.

Elle se détourna lentement du miroir, attrapa mon poignet et me prit avec précaution la brosse que je tenais encore.

Elle fit un petit son lorsqu'elle la déposa sur le comptoir en pierre. Nos yeux ne se quittaient pas.

— Je me sens coupable, Rim, tellement coupable. Je ne voulais pas que tu le saches.

Elle émit un petit son de détresse, puis se jeta dans mes bras, anéantissant le peu de distance entre nous. Son corps se pressa contre le mien et elle s'agrippa à moi comme si nous étions dans des montagnes russes et que j'étais la barre de sécurité.

J'étais étonné. Je ne m'attendais pas à un câlin. En fait, je ne savais pas à quoi m'attendre. Peut-être que je craignais qu'elle soit dégoûtée.

Mais c'était irrationnel. Rim n'était pas comme ça et ne le serait jamais. Je le savais. Mais

c'était difficile de raisonner sainement lorsque vos émotions sont incontrôlables.

— Viens, dit-elle doucement en me prenant par la main pour m'entraîner hors de la salle de bain.

La chambre était plongée dans la pénombre. Seule la lumière de la salle d'eau l'éclairait.

Les deux chiens ronflaient, mais ils s'interrompirent et battirent de la queue lorsqu'ils virent Rim. Je réalisai quelque chose alors.

Elle recueillait les âmes perdues. Les oubliés, les laisser pour compte, ceux qui avaient un cœur généreux. Rimmel voyait la beauté où les autres ne la distinguaient pas. Et si le réconfort qu'elle apportait à autrui était considérable, ce n'était rien par rapport à la façon dont cela la faisait rayonner.

Elle m'aimerait avec ça, malgré ça, parce que même si ce que j'éprouvais était horrible, elle voyait au-delà de ça.

J'appuyai sur le bouton de la cheminée et le souffle du feu qui prenait dans l'âtre lorsque le gaz se déclencha, emplît la pièce. La lumière des flammes illumina la pièce, créant un halo brillant.

Elle s'assit sur le bord du lit, ses jambes pendant dans le vide comme une enfant qui s'assied sur la partie relevée d'un siège de cinéma parce qu'elle n'est pas assez lourde pour le maintenir baissé.

Ses cheveux humides tombaient dans son dos, des mèches épaisses et sombres encadrant son visage diaphane. Ses joues étaient plus colorées que tout à l'heure toutefois. Le rose était même un peu trop prononcé. Cela me rappela qu'elle avait pris l'airbag en plein visage quelques heures seulement auparavant.

J'avais vu les hématomes pendant notre douche. La ceinture de sécurité en la bloquant sur son siège avait laissé une empreinte sur sa poitrine et sa clavicule. Elle avait un bleu sur le genou aussi. Elle m'avait dit ne pas se souvenir de ce qui était arrivé. Je pensais, quant à moi, qu'elle l'avait cogné dans le tableau de bord lors de la collision.

Elle avait d'autres hématomes un peu partout. J'avais essayé de ne pas trop les regarder durant notre douche. Ils me rendaient malade.

— Mon Dieu, quand j'ai reçu cet appel... dis-je d'une voix qui me semblait étouffée, tout au fond de ma gorge. Je ne savais pas dans quel état tu étais, ce qui s'était passé... Je savais juste qu'il était possible que je te perde, Rim.

Je ne pus continuer. Je secouai la tête.

— Mais tu ne m'as pas perdue, dit-elle en me tendant les mains.

Une fois que je fus près d'elle, elle posa son visage contre mon ventre. Je posai les doigts sur sa tête et une main glissa sur sa nuque.

— Je n'y aurais pas survécu.

— On a survécu à la mort d'Evie, chuchota-t-elle.

Sous sa tête, mes abdos se crispèrent.

— C'est ça le problème, Rim. Ce que je n'arrive pas à me pardonner. Que je ne voulais pas que tu saches.

Elle souleva la tête et ses yeux sombres implorèrent les miens. Elle n'avait pas de lunettes, je les voyais donc très bien.

— Évidemment, tu n'as pas eu l'opportunité de rencontrer ta fille.

— Ce n'est pas ça, dis-je en me mettant à faire les cent pas.

Je vins me placer devant la cheminée sur laquelle je posai les deux mains. Je ne voulais pas la

regarder lorsque je dirais ce que j'avais sur le cœur. Je plantai mon regard dans les flammes à la place.

Je dis simplement trois mots. Pas « Je t'aime ». Non, trois mots qui étaient restés coincés en moi comme une sorte de cancer qui me rongait.

— J'étais soulagé.

— Soulagé pourquoi ?

Elle était perdue. L'innocence de sa voix me tuait.

C'était peut-être la raison pour laquelle j'avais eu tellement de mal à lui confesser mes émotions. Elle était si innocente, si entière... Je craignais qu'elle ne comprenne pas.

Rimmel n'éprouverait jamais la même chose que moi. Elle n'en était probablement pas capable.

Des pensées morbides me hantaient. Je sursautai et la regardai de l'autre côté de la pièce.

— J'étais soulagé que ce soit Evie qui soit morte et pas toi.

Rimmel hoqueta de surprise. Je continuai, craignant que si je m'arrêtais, je n'arrive jamais au bout de mes confidences.

— Je me souviens très bien de ton allure ce matin-là quand tu es sortie de la salle de bain avec du sang sur les jambes. Il n'y en avait pas tant que ça, mais pour moi, c'était comme si c'était une hémorragie.

Alors que je parlais, Rimmel remonta ses genoux sous son menton. Elle me scrutait de ses grands yeux bruns.

— Tu étais pliée en deux. C'était comme si tu tenais ton corps pour qu'il ne se déchire pas en deux, comme la douleur que tu éprouvais. Tu me semblais si petite contre moi quand j'ai traversé la maison en courant avec toi dans mes bras. Je me souviens aussi de ton regard vide à l'hôpital. Tu n'as pas pleuré tout de suite. Tu ne disais rien du tout. Les larmes dévalaient tes joues, mais tu ne semblais même pas les remarquer.

— Romeo, chuchota-t-elle, la voix désespérée.

— Je me souviens de la façon dont les médecins s'affairaient autour de toi. La douleur sur ton visage à cause de ce qui se passait dans ton ventre... cela m'a fait très peur. Au plus profond de moi. Je ne pensais qu'à une chose : qu'il pouvait y avoir des complications, que ce qui avait tué Evie, pouvait t'emporter toi aussi.

Rimmel bondit du lit. J'étais perdu dans mes souvenirs. Je ne remarquai pas qu'elle s'approchait de moi jusqu'à ce que ses bras se referment autour de moi et que je sente la chaleur de sa joue contre ma poitrine.

— Continue ! chuchota-t-elle.

— J'ai prié alors. Pendant qu'on t'examinait. Je lui ai demandé... Non. Je l'ai supplié de ne pas te prendre. Je lui ai dit que s'il devait prendre une de vous deux, qu'il prenne notre fille... N'importe qui, mais pas toi. Le médecin est sorti de la chambre alors. Il m'a regardé en secouant la tête et j'ai failli m'effondrer. Je l'ai attrapé par le col de sa blouse et je l'ai plaqué contre le mur.

Je sentis qu'elle était choquée. Elle n'avait aucune idée de mon comportement dément. Une infirmière était arrivée en courant dans le couloir et avait appelé la sécurité. Le médecin leur avait demandé de partir.

— Ma femme. J'ai grogné comme si je le défiais de me dire que tu étais morte. Il m'a dit : « Votre femme va s'en sortir, mais votre petite fille est décédée. »

Alors, je l'avais serré dans mes bras. J'avais pris un homme que je ne connaissais pas et que je

venais de menacer physiquement dans mes bras, devant tout le monde. Tu sais ce que je lui ai dit ?

— Dis-moi.

— J'ai dit : « Dieu merci, ce n'est pas Rim. »

— Cela ne fait pas de toi une mauvaise personne, reprit Rimmel.

— Puis je suis rentré dans la chambre et je t'ai vue. Mon monde avait retrouvé son axe... Et j'ai compris que le tien n'en avait plus.

Je passai les bras autour d'elle en la serrant contre moi.

— Et alors j'ai réalisé que j'avais prié littéralement qu'on te sauve la vie plutôt que celle de ma propre fille. Quel genre de père ça fait de moi ? Quel genre d'homme ? Tu as tellement pleuré cette nuit-là que ça m'a brisé le cœur.

— Tu aimais notre fille, dit Rimmel, d'une voix ferme. Je le sais.

— Oui, je l'aimais tellement, mais je t'aime plus. Je t'aimerai toujours plus que n'importe qui d'autre, Rimmel, même plus qu'un enfant issu de nos entrailles.

— C'est un genre d'amour différent, Romeo, dit-elle en m'attirant vers le lit.

— Je t'ai choisie, repris-je en passant une main sur mon visage.

— C'est bien, chuchota-t-elle, la main pressée sur ma poitrine. Je n'imagine même pas ce que tu as vécu cette nuit-là.

— Je ne veux plus jamais vivre ça, dis-je sèchement. Et puis, tout à l'heure, j'ai reçu cet appel...

— C'est pour ça que tu étais tellement en colère, marmonna-t-elle, comme pour elle-même.

— Non, répliquai-je, les lèvres pincées. Ce qui m'a mis en rage ce sont les premiers mots que tu as prononcés.

Sa bouche s'arrondit en un O parfait.

— « Ne t'inquiète pas, je ne suis pas enceinte. » Voilà ce que tu as dit. Comme si je m'étais précipité dans cet hôpital parce que je pensais que tu attendais mon enfant.

Je m'éloignai du lit, reprenant mes allées et venues. Je me sentais énervé, j'avais trop chaud... J'avais l'impression de ne pas être compris.

— Je vis avec cette voix dans ma tête depuis la mort d'Evie, cette trouille qu'on t'arrache à moi. L'autre jour, je suis rentré à la maison et ta voiture n'était pas dans le garage. J'ai failli me pisser dessus de peur que tu ne sois pas là.

Elle poussa un petit cri inquiet, à moitié étranglé.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit quand je t'ai trouvée pleurant sur le sol de la salle de bain ?

Elle eut un bref hochement de tête alors qu'elle mordillait ses lèvres.

— Quoi alors ?

Je voulais qu'elle le dise.

— Que tout ce que j'avais à faire c'était de respirer.

— Je le pensais, tu sais. C'est tout ce qui m'importe. Tant que tu respirez, que tu es près de moi, tout le reste, c'est du détail.

— Je croyais que tu voulais un bébé, murmura-t-elle.

— J'en veux un. Mais je te veux toi encore plus. Tu pourrais me dire juste maintenant que ton médecin t'a annoncé que tu ne pourrais plus avoir d'enfant, je m'en ficherais. C'est toi que je veux. Avant toute autre personne, Rim. C'est ce que tu es pour moi. Pour toujours. Tu passeras toujours *avant toute autre personne*.

Les larmes perlèrent sous ses paupières et coulèrent sur ses joues. Elle les essuya. Elle émit un petit son, entre hoquet et reniflement.

— Je t'aime plus que toute autre personne, moi aussi ? C'est pour ça que je me suis tellement battue pour aller mieux. Je te choisis, Roman Anderson.

Je me ruai vers elle et la soulevai dans mes bras. Elle enroula les jambes autour de ma taille et sa bouche s'abattit sur la mienne. Je lui donnai un baiser passionné. J'étais brutal sans doute, mais je ne pensais pas à ça. Je n'avais qu'une envie, c'était l'atteindre au plus profond, la sentir... goûter les mots qu'elle venait de prononcer avant qu'ils s'évaporent.

Je ravageais encore sa bouche quand je sentis ses doigts s'enfoncer dans mes cheveux et tirer. J'avais l'impression d'être à moitié ivre. Je dus faire un effort pour me concentrer sur elle. Je voulais juste continuer à l'embrasser.

— Je peux avoir un autre bébé.

Je relevai les yeux, me concentrant à nouveau sur elle.

Elle m'adressa un timide sourire.

— La gynécologue m'a dit qu'elle ne voyait aucun obstacle à ce que nous ayons un autre enfant.

— Y a-t-il un risque pour ta santé ?

— Tout ira bien.

Je l'installai à côté de moi même si tout mon corps protestait.

— Tu veux toujours un enfant ? Tu crois que je serai un bon père ? Après tout ce que je t'ai dit ?

— Oh oui. Tu es déjà le meilleur père qui soit pour moi.

Je secouai la tête.

Rimmel prit mes joues entre ses mains, me forçant à baisser la tête pour que nos regards se rivent l'un à l'autre.

— Je me suis reproché la perte d'Evie tous les jours. J'ai blâmé mon corps, ma malchance, même tous ces *pickles* dont je me bourrais. Je me le reproche encore parfois. Ce sera toujours comme ça.

— Ce n'était pas ta faute, affirmai-je.

Je refusais qu'elle se sente coupable.

— Ce n'était pas la tienne non plus.

Mon regard se planta dans le sien.

— Que tu aies prié Dieu de sauver ma vie aux dépens de la sienne n'a pas provoqué ma fausse-couche. Elle était morte avant même que nous quittions la maison ce jour-là. Tu avais peur, j'aurais fait la même chose.

— Bien sûr que non, ricanai-je.

— J'ai débarqué dans les tribunes du stade pendant un de tes matchs pour expliquer à des bimbo à la tête vide que tu m'appartiens. J'étais prête à en venir aux mains, dit-elle sur un ton détaché comme si elle était vraiment une petite dure à cuire. Si je suis capable de faire ça à propos d'une liste débile, imagine ce que je pourrais faire si j'avais vraiment peur qu'on t'enlève à moi.

Une vague de chaleur se diffusa dans ma poitrine. Je ris doucement parce qu'elle avait cru un instant qu'elle allait en venir aux mains. Comme si j'aurais permis que ça arrive.

Elle m'aimait toujours. Comme il y avait une heure. Je le voyais dans ses yeux. Je le sentais au plus profond de moi.

— Je te pardonne, Romeo, même s'il n'y a rien à te pardonner. Tu aimais Evie, et je sais très bien que si elle était encore là aujourd'hui, tu serais à ses pieds et qu'elle serait la petite fille à son papa.

Elle me pardonnait.

Ses mains étaient toujours posées sur ma taille.

— Mais tu n'as pas besoin que je te pardonne, c'est toi qui dois t'accorder ce pardon. C'est normal d'être humain, tu n'es pas obligé d'être l'alpha du groupe tout le temps.

— Mais si, protestai-je.

Elle sourit.

— Oui, bien sûr, tu l'es. Même maintenant. C'est pourquoi je sais que tu trouveras la force de te pardonner.

— Je n'en suis pas sûr, admis-je.

J'aurais l'impression d'être très indulgent avec moi-même.

— Je sais. Cela ne se fera pas en un jour. J'y travaille encore moi aussi. On pourra faire ça ensemble, si tu veux.

— Je t'aime vraiment à la folie.

— Je suis désolée de t'avoir fait peur ce soir.

— Je n'aurais pas dû réagir à ce point à ce que tu as dit. C'est juste que... Je ne te mets jamais derrière quelqu'un d'autre, bébé. Tu es irremplaçable.

Elle posa les lèvres juste au niveau de mon cœur. Je laissai mes paupières se fermer.

Rimmel monta alors sur le lit et prit place au milieu des dizaines de coussins.

Je rampai à quatre pattes jusqu'à elle, mais ces trucs étaient inconfortables et faisaient des bosses partout. Je commençai à les balancer partout en grommelant. Rimmel, allongée, me regardait faire. Ses yeux étaient comme la plus sensuelle des caresses.

— Embrasse-moi, dit-elle.

Je m'exécutai. Je faisais toujours ce qu'elle me disait. Surtout si ça impliquait ma langue. Je me sentais plus léger d'une certaine façon, comme si le plus gros de la tempête était passé et qu'il ne restait plus que quelques nuages derrière lesquels s'épanouissait un arc-en-ciel.

C'était Rim, l'arc-en-ciel.

Je reculai un peu et pressai nos fronts l'un contre l'autre. J'observai tranquillement son visage. Mon corps pressait le sien contre le matelas. J'adorais le sentir fondre sous le mien dans cette position. Elle caressait mon dos du bout des doigts.

On resta comme ça un long moment, le regard perdu dans le regard de l'autre, ses mains effleurant ma peau nue.

Quand la tension devint trop intense, nos lèvres se joignirent à nouveau. Je caressai sa bouche, lui fit l'amour avec la mienne. Nos langues glissaient l'une contre l'autre et je suçais sa lèvre inférieure.

Ses doigts pressaient mon échine maintenant. Ses tétons avaient durci sous le tee-shirt. Le désir avait recouvert la chambre comme une couche de neige fraîche.

C'était comme la première fois, comme si je découvrais son corps alors que je l'avais exploré des millions de fois. Elle tremblait sous moi. Elle glissa la jambe entre les miennes, laissant jouer ses doigts dans ma nuque, tirant mes cheveux pour que je m'approche encore plus d'elle.

Quand j'eus besoin de reprendre mon souffle, je l'obligeai à incliner la tête pour mordiller la peau de son cou et de sa clavicule.

Elle gémit en se cambrant contre moi.

Je basculai alors sur le côté en disant :

— Tu as besoin de te reposer.

Rimmel s'assit, fit passer son tee-shirt par-dessus sa tête, m'offrant sa nudité.

— J'ai envie de toi.

Puis, elle se rallongea sur le lit, ses seins exposés.

Alors que je la contemplais, elle trouva le lien qui retenait mon jogging et ira dessus. Je bandais déjà. C'en était même douloureux. Mon corps la réclamait et après tout ce qui s'était passé ce soir, le besoin de la pénétrer était intense.

Sa petite main plongea dans mon jogging, effleura mon gland gonflé et se referma sur mon membre.

Je retins mon souffle tellement c'était bon.

Rimmel commença un petit va-et-vient pendant que j'examinais chaque centimètre carré de sa peau. D'habitude, j'allais droit au but, mais ce soir, j'utilisais mes yeux. Je les laissais exprimer ce que je ressentais. Cela fonctionnait aussi bien que mes mains. Parce qu'elle allait et venait avec un peu plus d'énergie ; la peau de sa poitrine se teinta de rose et ses membres s'agitèrent.

Quand elle tira sur la taille de mon jogging, je roulai sur moi-même et vins prendre place entre ses cuisses écartées. Je plongeai la main entre nous deux ; mes doigts furent immédiatement mouillés quand ils se posèrent sur son sexe.

Je souris avant de baisser la tête vers ses seins et de les couvrir de baisers, sans aucune retenue.

Rimmel se cambra une fois encore.

— Je t'en prie, Romeo, haleta-t-elle.

Je voyais trouble, j'avais la tête embrumée. La chambre embaumait le sexe et je ne l'avais même pas encore pénétrée. Je baissai mon jogging, ne cherchant même pas à m'en débarrasser complètement. Mon sexe surgit et Rimmel le prit en main. Mais je me reculai pour rester hors de sa portée.

Elle protesta, ce qui me fit sourire.

Je revins lentement vers elle, afin que mon gland agace l'orée de son sexe. Je gémis lorsque je sentis ses sucs le mouiller, une sensation que je n'avais pas ressentie depuis longtemps.

Je ne m'autorisai que cette petite caresse, sans la pénétrer, glissant simplement le long de sa fente. Appuyé sur mes deux coudes, je repris sa bouche, paresseusement alors qu'elle arquait le bassin, à la recherche de ce dont elle avait besoin.

Le désir pulsait dans mes veines, si fort que ça accélérât les battements de mon cœur. Même si je bougeais langoureusement, lentement, j'avais l'impression d'avoir fait une heure de cardio.

Voilà l'effet qu'elle avait sur moi.

Elle gigota contre moi jusqu'à parvenir à ses fins.

On gémit tous les deux. Je restai immobile, mais mon sexe pulsa en elle. Impossible de m'en empêcher. Je m'enfonçai un peu plus loin, jusqu'à être entièrement plongé dans son fourreau soyeux.

— Mon Dieu, ma chérie, m'écriai-je.

Elle poussa un petit gémissement et gigota encore une fois pour que j'aille plus loin. Mes yeux se révoltèrent. Et soudain, la réalité me revint en pleine face.

Je n'avais pas mis de capote. Merde, merde, merde !

Je ne voulais pas la quitter. Je voulais juste reculer un peu pour mieux replonger en elle. J'adorais être aussi proche d'elle. Malgré tout, je commençai à me retirer. Elle se cramponna à

mes hanches et rouvrit les yeux.

— Reste !

— J'ai oublié...

— Je sais.

— Rim...

— Reste !

Je me renfonçai en elle d'un coup.

L'instinct prit le dessus.

J'essayai de le tenir en lisière dans un premier temps, bougeant assez lentement. C'était une sensation que nous n'avions pas partagée depuis longtemps.

C'était tout neuf, alors j'essayais de prolonger ce plaisir.

Mais on eut vite envie de plus, tous les deux.

Tout mon poids pesant sur mes mains, je me mis à aller et venir, vite et fort en elle.

Ses mains cramponnaient mes biceps et ses hanches se soulevaient pour aller à la rencontre des miennes à chaque pénétration.

Je compris qu'elle était sur le point de jouir parce qu'elle inclina son bassin et accéléra ses mouvements. Je la laissai prendre le contrôle ; elle s'empalait toute seule sur mon sexe. Encore et encore.

Elle laissa échapper mon nom lorsque tout son corps se tendit. Elle n'était plus en état de se soulever contre moi, alors je changeai un peu l'angle de mes pénétrations pour être sûr de bien atteindre cet endroit en elle que je connaissais bien.

Ses petits cris de plaisir étaient comme une douce musique à mes oreilles, et dans les secondes qui suivirent, ma propre jouissance menaça de jaillir de mon sexe et de se répandre partout en elle.

Une fois de plus, j'essayai de me retirer, mais elle me retint.

— Reste !

Je tombai sur mes coudes, le visage enfoui dans son cou. Je me répandis en elle, libérant ma semence chaude en marmonnant des mots incohérents.

Rimmel bougeait doucement sous moi quand je repris mes esprits. J'étais secoué de tremblements nerveux et une sensation de satisfaction profonde que je n'avais pas ressentie depuis longtemps m'envahissait.

Sans séparer nos deux corps, j'utilisai ce qu'il me restait d'énergie pour rouler à côté d'elle, acceptant tout le poids de son corps sur moi.

Nous ne bougions ni l'un ni l'autre.

Je restai en elle, même si mon sexe avait perdu de sa fermeté. Sa tête restait au centre de ma poitrine et je couvrais son dos de caresses languides.

Elle frissonna.

Je me rendis compte que nous n'avions même pas tiré la couette. Je soulevai son corps, qui ne pesait quasi rien.

— Ne t'en va pas, je t'en prie, chuchota-t-elle.

— Même pas en rêve.

Je tirai la couette sur nous. On s'allongea de telle façon que mon corps se presse contre son dos. Elle poussa un soupir satisfait.

— Darcy, Ralph ! appelai-je, en la prenant dans mes bras.

Le matelas trembla quand les deux chiens bondirent sur notre lit *king size*. Un s'allongea au

niveau des genoux de Rimmel, l'autre à ses pieds.
— Parfait, chuchota-t-elle encore.
Elle avait raison.



Chapitre 20



Rimmel

Murphy était assis sur le comptoir lorsque j'entrai dans la cuisine. Dès qu'il me vit son ronronnement tripla de volume.

— Murphy la tondeuse, chantonnai-je en le grattant derrière l'oreille lorsque je passai près de lui.

Il supporta mes caresses pendant un moment avant de lancer un bruyant « miaou », parce qu'il en avait assez d'attendre sa nourriture.

Darcy et Ralph jouaient dans le salon derrière moi. Le son de quelque chose qui tombait m'arracha une grimace alors que j'attrapais les friandises du chat.

Je ne pris pas la peine d'aller voir ce qui avait chuté. Je ne voulais d'ailleurs pas le savoir.

Murphy m'observait avec la plus grande attention lorsque je m'approchai de lui, deux friandises pour chat au creux de ma paume tendue.

Il les mangea avec délicatesse comme s'il était le chat le mieux élevé du monde.

Je suppose qu'il tranchait avec les deux chiens à mes pieds.

Une fois que Murphy eut terminé, il sauta du comptoir. Les chiens ne prirent même pas la peine de le prendre en chasse. Au lieu de ça, ils se mirent à battre furieusement de la queue en me regardant avec attention.

Je me mis à rire et pris cette fois leur paquet de friandises.

— Donne la patte, ordonnai-je à Darcy, qui me la tendit immédiatement. C'est bien, bon chien, le félicitai-je en lui donnant sa récompense.

Je fis de même avec Ralph. Il ne me donna pas la patte. Il se roula sur le dos, me présentant son ventre.

— Bon, c'est pas mal ! déclarai-je avant de lui donner son os.

Une fois le café lancé, les chiens s'installèrent à mes pieds, me suppliant du regard pour avoir d'autres friandises. Je les mis dehors. L'air matinal était très frais et sentait l'automne. Je frissonnai, resserrant mon *hoodie* autour de moi. Je restai dans l'entrebâillement de la porte pour observer la propriété.

C'était tellement beau. Je faisais face à un vaste espace ouvert, protégé et serein. J'observai

quelques feuilles dorées, voleter dans la brise avant de tomber sur le sol. J'avais le visage relevé, exposé au vent, mais ce n'était pas désagréable. Je me sentais comme neuve, je n'avais pas pu apprécier cet environnement comme ça depuis bien longtemps.

La nuit dernière avait été... waouh.

La sensation du sexe de Romeo en moi... et encore ce matin. Je ne me laisserais jamais de lui.

Cela m'avait beaucoup étonnée qu'il soit aussi tourmenté que moi ces derniers mois. Nous souffrions chacun de notre côté, essayant tous les deux de protéger l'autre, alors que nous aurions dû essayer d'affronter cela ensemble.

C'était fini. Tout était clair maintenant. Je le savais. Je le sentais. La nuit dernière était un peu comme l'air frais qui picotait mes joues ce matin : un nouveau départ.

Pas un retour à zéro.

Pas un oubli.

Un nouveau départ.

Et cela ne paraissait pas trop dur à faire avec Romeo à mes côtés.

— Bonjour ! lança joyeusement Ivy derrière moi.

Je fis volte-face alors qu'elle entra dans la cuisine.

— Salut, répondis-je en souriant, fermant la porte derrière moi.

Prada dansait au pied d'Ivy un peu comme Ralph et Darcy l'avaient fait avec moi. Ivy se mit à rire, donna son os à son chien et se dirigea vers la machine à café.

Ses cheveux étaient ondulés ce matin. Je ne savais pas comment elle s'y prenait pour qu'ils soient si beaux. Elle ne portait pas une once de maquillage, mais on voyait qu'elle avait hydraté sa peau. Contrairement à moi, elle s'était habillée.

Bon, j'avais passé un *hoodie* sur mon pyjama. On pouvait considérer ça comme une façon de m'habiller, non ?

Elle portait un legging rose pastel, des chaussons en forme de bottes gris, un tee-shirt gris ample et un gilet vert menthe qui lui arrivait aux genoux. Cela semblait très doux au toucher et volait derrière elle quand elle marchait.

— Tu as déjà pris le tien ? demanda-t-elle en me montrant son mug.

— Pas encore.

— Parfait, je suis arrivée juste à temps alors.

— Où est Nova ? demandai-je en regardant autour de moi comme si je m'attendais à la voir surgir.

— Avec Braeden. Je suis à peu près sûre qu'il l'a emmenée pour embêter Romeo.

Je ricanai.

— Cela nous laisse du temps entre filles.

Cela faisait un moment que nous n'avions pas eu un moment juste pour nous. Cela me manquait.

Je sortis la crème et un bol des framboises du frigo, les déposai sur l'îlot central et allai chercher du café. Ivy sortit, elle, un cake à la citrouille qu'elle avait préparé hier.

Ivy était une excellente cuisinière. Bien meilleure que moi... Mais avec un peu de chance, j'allais apprendre.

Une fois qu'on eut chacune un mug de café comme nous l'aimions, on s'assit au comptoir avec les framboises et le cake près de nous. Pas besoin d'assiettes. Évidemment, si les garçons étaient dans la pièce, ce serait différent.

Si jamais ils nous voyaient une fois comme ça, jamais ils n'utiliseraient une assiette à

nouveau.

C'était tellement bête.

Je gobai une framboise et savourai le goût acidulé du fruit. Ivy sirotait son café, puis se leva pour faire sortir Prada qui avait terminé sa friandise.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-elle en revenant s'asseoir.

— Un peu courbaturée, répondis-je. Surtout sur la poitrine. Mon visage me brûle un peu aussi. C'est à cause de l'airbag.

— Je peux te donner une crème qui te soulagera. Je la mettrai dans ta salle de bain.

Ivy avait de la crème pour tout. C'était son pouvoir secret.

— Braeden m'a dit ce qui est arrivé, commença-t-elle.

— Idiots de paparazzis, marmonnai-je

— Ils ont développé une véritable obsession avec vous, poursuivit-elle, en brisant un morceau de gâteau avant de l'enfourner.

— Je sais. Je n'arrive pas à croire qu'ils aient appelé mon père.

— Deux millions de dollars, c'est beaucoup d'argent.

— Ils paient vraiment autant ? demandai-je.

— Oh oui, si l'histoire est un gros scoop.

— Alors, ça veut dire qu'ils ne changeront pas leur méthode qui relève du harcèlement de sitôt.

— Je ne crois pas non plus. J'aimerais tellement vous aider.

— Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose à faire. Romeo disait hier soir qu'on pourrait poursuivre au civil les types qui m'ont fait sortir de la route.

— Tu sais qui c'est ? demanda-t-elle, les yeux ronds.

— Non. J'ai décrit leur voiture aux flics. Ils les recherchaient hier soir. J'espère qu'ils les retrouveront, car ce qu'ils ont fait m'a vraiment fichu la trouille.

— Mais ?

— Mais d'un autre côté, j'ai peur de la réaction de Romeo, c'est peut-être mieux qu'on n'en sache pas plus.

— Ils vont, tous les quatre, se comporter comme des crétiens ultra-protecteurs pour les prochains mois à venir, dit Ivy, dépitée.

— Je sais.

— Braeden m'a dit ce matin que je devrais annuler mon voyage à New York. Comme si j'allais faire ça ! Que suis-je censée faire ? Appeler les gens de *People* et leur dire : « Désolée, mon mari ne veut pas que je sorte de la maison parce qu'il déteste les journalistes » ?

— J'avais oublié ce voyage, dis-je en dégustant mon café.

Il avait un goût délicieux, sucré et chaud. Cela faisait du bien à ma gorge qui était un peu irritée. Sans m'en rendre compte, je frottai l'hématome sur ma poitrine.

— Cela ne doit durer que quelques jours. Je serai surtout en réunion et dans des séances de photos. Juste des trucs pour mes articles.

— Ce sont les meilleurs de chaque exemplaire.

J'étais sincère. Je lisais toujours la colonne qu'elle écrivait, même si parfois, je sautais des articles ou des photos me concernant parce que ça me filait mal au ventre.

— Ma chaîne sur YouTube vient d'atteindre le million d'abonnés, dit-elle en affichant un large sourire.

— Seigneur ! C'est fantastique ! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

Je sautai de mon siège et la pris dans mes bras.

Elle se mit à rire en me rendant mon étreinte. Autrefois, j'étais bien plus réservée dans mes manifestations physiques d'affection. Toutes formes de manifestations d'affection. Plus maintenant. Et surtout pas avec ma famille.

— Il faut qu'on fête ça ! insistai-je. Tu crois qu'on devrait organiser une fête ?

Ivy se mit à rire.

— Il se passe suffisamment de choses comme ça en ce moment. On fera ça pour les deux millions, d'accord ?

Je n'aimais pas ça. Je notai mentalement qu'il fallait que je parle à Braeden pour qu'on organise quelque chose quand même. Elle avait travaillé tellement dur, ces dix-huit derniers mois. Même avec un bébé, elle avait réussi à lancer sa carrière. Et maintenant, elle avait une chaîne YouTube puissante sur la mode et un article mensuel dans l'un des plus gros magazines du pays.

— Je suis tellement fière de toi, de tout ce que tu as accompli.

— Moi aussi. Tu as monté ce refuge toute seule ou presque. C'est le plus beau de l'État.

— Je veux en faire plus, dis-je avant de me rendre compte que je minimisais ce que j'avais fait. C'est un endroit génial. Mais je veux l'agrandir et faire une clinique vétérinaire à côté.

— Oh, j'adore cette idée. Tu penses à reprendre des études de véto ?

— Parfois. Mais j'aime ma situation actuelle. J'aime bien travailler au refuge. J'envisage de faire plus de soirées caritatives pour réunir des fonds. Je ne peux sérieusement pas envisager de faire tout ça, fonder une famille avec Romeo et reprendre mes études.

Ivy reposa son mug bruyamment.

— Une famille. Est-ce que tu...

Elle avait immédiatement noté ce qui m'avait échappé.

Je secouai la tête.

— Non, mais je crois que je suis prête à le devenir.

Cette fois, Ivy me prit dans ses bras. On éclata de rire comme deux gamines.

— Je suis tellement contente. Nova aura un ou une ami pour jouer...

Elle s'écarta un peu.

— ... attends, comment vas-tu ?

— Je vais mieux. Je suis allée chez le médecin hier.

Elle hocha la tête. Elle était au courant de ce rendez-vous.

— Tu pensais que t'y rendre tard comme ça te protégerait des journalistes. Ils t'ont suivie ?

— Je croyais que non.

Jusqu'à maintenant, j'avais été trop bouleversée par l'accident et tout ce qui s'était passé avec Romeo pour réfléchir à ce qui était arrivé avant. Comment avaient-ils su ? Je jetai un coup d'œil à Ivy.

— Ils hurlaient des trucs comme quoi j'allais faire une FIV parce que j'étais incapable de tomber naturellement enceinte.

Elle émit un petit cri dégoûté.

— Beurk ! Je suis désolée.

Je haussai les épaules. Ce qu'ils avaient dit n'était vraiment pas le problème, même si cela m'énervait qu'ils pensent que faire une FIV était mal ou honteux. Ce n'était pas le cas. Et si jamais j'étais dans ce processus, ils n'avaient pas à me mettre mal à l'aise à ce sujet.

D'où leur venait cette idée d'ailleurs ?

Soudain, je revis la jeune femme à l'accueil, derrière son comptoir, juste au moment où je m'en allais.

J'avais compris.

— C'est elle, marmonnai-je, me sentant très bête.

— Qui ?

— La secrétaire du médecin. Je n'y ai pas repensé avant maintenant, mais cela m'a étonnée qu'elle soit encore là au moment où je suis sortie.

Ivy plissa les yeux.

— Cette garce a dû appeler la presse et se faire un peu de fric.

— Je me demande combien mon accident de voiture lui a rapporté, dis-je amèrement.

Cela me faisait de la peine que je ne puisse même pas faire confiance au personnel de mon médecin. Il n'y avait plus rien de privé ?

— C'est à la une aujourd'hui en tout cas, marmonna Ivy.

Je levai les yeux au ciel et repris mon mug.

— Je ne veux plus en parler.

Ivy chuchota, l'œil illuminé.

— Tu veux qu'on parle de bébé ?

Je pouffai.

— Il n'y a pas encore de bébé dont on peut parler. Pas encore ! Quoique... dis-je en regardant son ventre, les yeux écarquillés.

— Oh non, s'écria Ivy en secouant la tête. Je ne suis pas enceinte.

— Tu en veux un autre ?

Elle détourna le regard en prenant un fruit.

— Ivy ?

— Braeden en a envie.

— Mais pas toi ?

— Non, c'est juste que...

Je compris tout de suite.

— C'est à cause de moi, c'est ça ?

— Non ! Non, je... s'écria-t-elle avant de baisser la tête. Je ne m'imagine pas avec un autre enfant alors que tu te bats pour en avoir un. Cela me semble cruel.

Je m'emparai de sa main.

— Jamais je ne voudrais que tu mettes ta famille de côté pour moi. Jamais le fait que mon frère et toi ayez un autre enfant ne pourrait me blesser.

Mais cela me touchait plus que je n'aurais cru, qu'elle pense à moi avant de prendre des décisions la concernant. Cela me culpabilisait un peu aussi. Comme si j'étais un élément qui la freinait dans sa vie.

— Tu fais partie de notre famille, insista-t-elle. Pour le moment, en plus, j'ai beaucoup de travail. Nova m'occupe déjà énormément. C'est à ton tour. Et celui de Romeo. Peut-être l'année prochaine.

— Et si je n'y arrive pas ? dis-je, verbalisant à nouveau cette peur qui revenait encore et encore.

— Tu peux y arriver, dit Ivy, d'une voix affirmative.

— Oui, je peux, dis-je, m'adressant plus à moi qu'à elle. Mais promets-moi que tu ne mettras pas ta vie en suspens pour moi. Et si tu tombes enceinte, dis-le-moi. Ne le garde pas pour toi en

pensant que ça me fera du mal. J'adore Nova et j'adorerai tout autre enfant que tu auras avec Braeden.

— Hé, je sais que tu es petite et que les garçons ne seraient peut-être pas d'accord avec moi, mais je sais qu'il t'en faudrait plus pour te faire du mal. Nous ne sommes pas si fragiles.

On éclata de rire toutes les deux, puis elle redevint sérieuse et ajouta :

— Merci.

— Bon... Quand pars-tu pour New York alors ?

— Dans quelques jours.

— Tu emmènes Nova ? Tu veux que je la garde ?

— En fait, elle vient avec moi. Ma mère va me rejoindre. Elle restera avec Nova à l'hôtel pendant mes réunions. Le soir, on ira visiter des musées pour enfants.

— Seulement ta mère ? demandai-je en repensant au désastre de l'anniversaire de la petite.

Elle se renfrogna.

— Oh oui, j'ai insisté à ce sujet. Je ne supporte pas mon père en ce moment.

— Il n'a toujours pas changé d'opinion ?

Je me souvenais de la douleur peinte sur le visage de Trent et Drew.

— Non, répliqua sèchement Ivy. Et je ne le comprends pas. Je lui ai dit ses quatre vérités quand il est venu ici.

— Je ne comprends pas non plus, dis-je.

Il était trop tôt pour envisager la possibilité de ne pas avoir d'enfant, mais j'en avais perdu un et je trouvais la réaction de cet homme incompréhensible. Comment quelqu'un qui avait la chance d'en avoir non seulement un, mais trois, pouvait être assez bête pour renier un de ses enfants alors qu'il y avait d'autres personnes qui tuerait pour en avoir seulement un et qui l'aimerait quoi qu'il arrive ?

Je me raclai la gorge.

— Ton père était en colère quand tu lui as dit le fond de ta pensée ?

— Oh oui. Il a essayé de me faire la morale. Comme je n'avais pas du tout envie de l'écouter, nous nous sommes disputés. Bien sûr, Braeden nous a entendus et tu le connais, à la seconde où mon père a élevé la voix, il était sur le seuil de la porte.

— Je suis désolée, dis-je en posant une main sur la sienne. Je sais ce que c'est d'avoir une relation compliquée avec son père.

— Heureusement que nous sommes amies, hein ? dit-elle en souriant. Je me suis dit que ce voyage permettrait à ma mère de voir Nova, parce que nous n'irons pas pendant les fêtes. En plus, ce sera en terrain neutre et comme je serai très prise, nous n'aurons pas trop le temps de nous disputer à propos de Drew.

— Les fêtes, repris-je en me rendant compte qu'elles arrivaient à grands pas. On va faire en sorte que ça soit exceptionnel, on décorera la propriété.

— Voilà.

Après cela, on aborda des sujets plus légers comme les vêtements. Les chiens étaient revenus de dehors et dansaient autour de nos chaises, cherchant à obtenir des morceaux de nourriture.

C'était agréable de passer un moment comme ça avec elle. Ce n'était pas comme le café dans lequel nous nous retrouvions à l'université, mais c'était sympa aussi. En plus, nous n'avions pas besoin de faire la queue ni de prendre le risque de rencontrer des personnes que nous ne voulions pas voir... Comme Missy.

Beurk.

Une cavalcade résonna à l'étage juste au-dessus de nos têtes. On se regarda avant de pousser un gémissement en chœur. Quelques secondes plus tard, j'entendis :

— C'est quoi ce bordel ? Qui a renversé la table basse ?

Je grimaçai. Une seconde plus tard, Romeo brailla :

— Ma chaussure ! Qui a bouffé ma chaussure ?

Eh bien... je crois que je savais ce qui avait été renversé tout à l'heure.

— Ralph ! gronda Romeo.

— Il va falloir que tu dresses ce bâtard, Rome, marmonna Braeden.

Comme s'il avait compris, Ralph entra en courant dans la cuisine et s'installa à mes pieds, me regardant avec un air à la fois parfaitement innocent et patient.

Je caressai sa tête.

— Ne fais pas attention à eux. Tu es un bon chien.

Ivy pouffa.

Les deux garçons débarquèrent dans la cuisine. Romeo portait Nova et Braeden, sa chaussure abimée et dégoulinante de bave. Il la tenait comme s'il s'agissait d'une pièce à conviction.

— Je t'ai dit de ne pas laisser traîner tes chaussures, lui fit remarquer Ivy.

— Ça te va bien de dire ça, Blondie, dit-il en agitant la chaussure devant son nez.

J'éclatai de rire. B tourna son regard noir vers moi.

— C'est de ta faute. C'est ce chien...

Il fit un signe pour désigner Ralph.

— ... qui a tout fait.

— Je t'achèterai une nouvelle paire, l'interrompis-je, tout en continuant à caresser Ralph.

Nova tendit les bras vers Ivy. Une fois qu'elle fut sur les genoux de sa mère, elle donna sa main à Ralph qui lui lécha les doigts.

Je regardai Braeden en battant des cils.

— Bon sang ! s'exclama-t-il en balançant sa chaussure. Elles nous mènent par le bout du nez ! Cette maison est un putain de zoo.

Romeo se rapprocha. Ralph était toujours assis près de moi et il le foudroya du regard. Je lui filai un petit coup dans le ventre. Quand il releva la tête, je pressai les lèvres.

Il rit et se pencha vers moi pour me donner un baiser qui s'éternisa... juste comme j'aimais.

— Il faut qu'on retourne à New York aujourd'hui, bébé.

J'essayai de cacher ma déception. Je le savais pourtant. C'était son travail et il n'était pas censé être là de toute façon. C'était vraiment nul, surtout après la nuit dernière. Je me sentais tellement proche de lui.

— À quelle heure tu pars ? demandai-je en m'interrogeant sur la façon dont j'allais les conduire à l'aéroport puisque je n'avais plus de voiture.

Après l'accident, il ne me confierait probablement pas les clés de la Hellcat.

— *Nous* partons à treize heures.

Il déposa un baiser sur le bout de mon nez, avant de s'éloigner pour aller chercher un café. Il prit au passage mon mug pour le remplir.

— Nous ? demandai-je.

Ivy me lança un regard entendu.

— Tu ne restes pas seule ici. Ivy va aussi à New York.

— Il faut que je travaille, répliquai-je.

— Trouve quelqu'un pour te remplacer.

— Non, je veux travailler. Si je vais à ton match, tout ce que je ferai, c'est éviter la presse et me cacher dans ma chambre d'hôtel.

— Je serai là.

Il avait l'air de penser que c'était l'argument ultime.

Ça l'était presque d'ailleurs. Je voulais être avec lui, mais j'avais vraiment pas mal de choses à faire au refuge.

— Et si je passais la semaine à la maison ? Je te promets de n'aller nulle part sans Trent ou Drew. Et quand tu iras en Californie dans deux semaines, je t'accompagnerai.

— On ira tous en Californie, suggéra Ivy.

— Bonne idée, dit Braeden.

Romeo me fixait. Je savais que cela ne le satisfaisait pas, mais il n'avait personne dans son camp.

— Tout ira bien, lui promis-je. La Californie est plus loin, on restera plus longtemps. Je vais m'avancer au boulot pendant ces deux semaines, comme ça, je pourrai me faire remplacer quand je serai absente.

— Si jamais on te lance ne serait-ce qu'un regard de travers, tu prends l'avion, direction New York ou Chicago, puisque c'est là qu'on va après.

— C'est promis.

Il revint vers moi après s'être servi un café.

— D'accord.

Je passai les bras autour de son cou et embrassai sa joue.

La seconde d'après, j'étais sur ses genoux.

— Faites ça dans une chambre au moins, lança Braeden. Un frère n'a pas besoin d'assister à ça.

— Bonne idée, dit Romeo en se levant.

Il abandonna nos cafés et fonça vers les escaliers.

— On se retrouve ici à treize heures ! hurla-t-il à Braeden.

On passa le reste de la matinée au lit.



Chapitre 21



Romeo

Ne réplique pas.

C'était une réaction plutôt pleine de bon sens quand on a affaire à ces marchands de ragots.

Jusqu'à ce qu'ils aient menacé la vie de ma femme.

Elle n'avait pas été sérieusement blessée, mais elle aurait pu perdre la vie.

Maintenant, ne pas répliquer ne me semblait pas être du bon sens, mais de la stupidité pure et dure.

Je ne savais pas trop comment combattre une bande de harceleurs prêts à tout pour prendre une photo. Je ne savais pas trop comment les arrêter. Techniquement, la suivre dans la rue n'était pas illégal.

En revanche, la faire sortir de la route, c'était une autre histoire.

Si j'avais été présent cette nuit-là, j'aurais probablement brisé quelques cous.

Sérieux. Je vivais maintenant avec le goût amer de la peur au fond de la gorge. La voir dans le même état que le jour où elle avait perdu Evie me faisait partir en vrille comme rien auparavant. Même pas Zach.

Comment régler le compte de ces connards ?

Je ne pouvais pas les poursuivre en justice. Ni escorter Rim nuit et jour. Même si je lui collais un garde du corps aux fesses, ils trouveraient le moyen de la harceler à distance. Et ça, c'était si j'en trouvais un dans lequel j'avais suffisamment confiance pour lui confier la vie de Rim. Pour le moment, je n'y étais pas parvenu, malgré mes nombreux appels. Personne n'avait le niveau.

Il fallait que j'agisse. Que je fasse un exemple.

Il fallait que je leur fasse passer un message.

Pas touche à ma femme ou vous aurez affaire à moi.

J'aimais bien ça, c'était très clair. Non ?

Braeden et moi retournâmes à New York, puis à Chicago. Les Knights assuraient. Nous avons gagné tous nos matchs. Je savais que nous ne ferions pas une saison complète sans défaite, mais il était possible de les limiter au maximum.

Le match à Chicago avait été difficile. Mon plus mauvais depuis le début de la saison. Mais

même quand je jouais mal, ça restait correct. On gagnait quand même.

Ma femme me manquait. Le son de sa voix, l'odeur de sa peau, la sensation de son corps. Nous avions fait l'amour trois fois le jour où j'étais rentré après l'accident.

Trois fois sans protection.

J'avais envie d'elle. Encore et encore.

Je voulais aussi qu'elle soit en sécurité.

J'appelais mon père entre deux voyages, deux matchs et des conférences de presse. J'avais éludé les questions à propos de l'accident et de notre mariage. Ils racontaient des tas de conneries. Je jouais au foot, je n'écrivais pas pour un torchon.

Les deux connards qui avaient poursuivi Rim avaient été arrêtés, dès la nuit de l'accident en fait. Mon père était très satisfait parce que les flics avaient confisqué leurs appareils.

Il y avait des photos de Rim, juste devant le cabinet médical et quand elle était montée dans sa voiture qui était une épave maintenant. On avait porté plainte. Ils ne s'en sortiraient pas comme ça. Ils joueraient le rôle d'exemple numéro un.

J'avais fait préparer aussi des documents qui se trouvaient sur les genoux de mon épouse maintenant, dans une enveloppe kraft ordinaire. Nous allions en ville.

Ai-je précisé récemment à quel point j'aime ma Hellcat ? C'est la meilleure voiture du monde.

Elle ronronne toujours comme le jour où je l'ai achetée.

Rimmel était silencieuse. Après avoir garé la Hellcat et coupé le contact, je me tournai vers elle.

— Tu peux rester dans la voiture si tu préfères.

Elle me lança un regard méprisant et remonta ses lunettes.

— À moins que ça soit toi qui attendes dans la voiture.

— Embrasse-moi et arrête d'être insolente, femme, grondai-je en me penchant vers elle.

Je souriais lorsqu'elle s'avança vers moi. Mais nos lèvres ne se rencontrèrent pas comme je m'y attendais. Elle n'ouvrit pas les lèvres pour moi, mais lécha les miennes.

Je rouvris brusquement les yeux. Elle passa la langue doucement une nouvelle fois et je posai la main derrière sa tête pour approfondir le baiser.

Le claquement d'une portière la fit sursauter et se retourner.

— C'est une personne sur le parking, pas un journaliste, dis-je doucement, ma bouche encore humide de sa langue.

Elle grimaça comme si sa réaction l'embarrassait.

— Allons-y, dis-je.

Ce que nous étions venus faire allait lui donner de la force. C'était le plus important.

Elle hocha la tête et sortit de la Hellcat.

Elle ne portait pas de pantalon baggy aujourd'hui. Elle était particulièrement élégante. Lorsqu'elle avait émergé du dressing, j'avais compris qu'elle ne plaisantait pas. Cela signifiait aussi qu'elle avait fait du chemin depuis la mort d'Evie.

Rim ne serait plus jamais comme avant. Moi non plus. Mais cela n'avait pas d'importance, je l'aimais quoiqu'il arrive.

Mais j'adorais quand elle griffait comme une petite chatte en colère.

J'admire son look alors qu'elle faisait le tour de la Hellcat. Un jean noir ajusté qui épousait ses courbes, des bottes noires aussi, mais pas les fourrées qu'elle portait d'habitude. Celles-ci avaient des talons. Son top était plus près du corps que ceux qu'elle arborait d'habitude. Il était blanc et très sexy. Elle avait enfilé une veste en cuir par-dessus.

Ses cheveux étaient lisses et bien coiffés. Ils arrivaient au milieu de son dos quand elle faisait un brushing de ce genre. Je ne me souvenais pas de la dernière fois qu'elle les avait coupés.

L'enveloppe était glissée sous son bras. Alors qu'elle s'approchait de moi, le claquement de ses talons devint soudain irrégulier quand elle trébucha sur le trottoir.

— Oh ! m'écriai-je en la retenant de s'écrouler. Tu es super sexy avec tes talons, Mini, mais tu ne sais pas marcher avec eux.

— Je sais, grommela-t-elle en se redressant.

Je ne la lâchai pas même lorsque j'ouvris la porte et qu'elle me précéda dans le bâtiment. Devant l'ascenseur, on resta main dans la main ainsi que dans le cabinet médical.

Rimmel se raidit en repérant la secrétaire derrière le comptoir de l'accueil. Elle se tourna vers moi en disant :

— C'est bien elle.

— Madame Anderson, s'écria la jeune femme, et Rom... je veux dire, monsieur Anderson ! Cela fait plaisir de vous voir. Vous avez rendez-vous ?

— Non, répondit Rimmel, d'une voix qui n'avait rien à voir avec celle avec laquelle elle parlait en général, douce et amicale. Je suppose que si j'avais appelé avant, la presse m'aurait attendu au pied de l'immeuble.

— Je vous demande pardon ? demanda la jeune femme en pâlisant.

Je grognai. Rim posa une main sur ma taille, me retenant d'intervenir. Elle avança d'un pas en se redressant de toute sa taille. C'était quelque chose !

— Je suis certaine que vous n'êtes pas désolée du tout, répliqua-t-elle. Je viens voir le docteur Crawford, j'ai juste besoin de quelques minutes.

— Elle a des rendez-vous toute la journée... commença la secrétaire.

— Appelez-la, l'interrompit Rimmel. Dites-lui que je suis là.

Je voyais les rouages du cerveau machiavélique de cette garce tourner dans sa tête. Elle était déjà en train de préparer une excuse pour dire qu'elle avait appelé, mais que le médecin ne répondait pas.

— Vous pouvez faire ça de vous-même ou je peux vous y obliger, grondai-je.

Son regard se planta dans le mien.

Je lui souris.

Je la vis déglutir. Elle souleva le combiné et prononça quelques phrases à voix basse.

— Elle est dans son bureau. Vous...

Rimmel ne la laissa pas terminer. Elle l'ignora et fonça dans le couloir en direction des salles d'examen.

Avant de la suivre, je m'appuyai contre le comptoir et me penchai vers la secrétaire.

— J'espère que ton CV est à jour, parce que tu vas en avoir besoin.

— Je ne... commença-t-elle.

— Épargne ta salive ! aboyai-je. Je ne sais pas combien cela t'a rapporté de menacer la vie de ma femme ainsi, mais ce n'était pas assez.

Je commençai à m'éloigner avant de revenir sur mes pas.

— Je serais toi, je déménagerais dans une autre ville... un autre État même. Tu vas avoir du mal à retrouver du travail par ici. Sauf si tu veux te reconvertir dans le burger.

Je pris la direction qu'avait empruntée Rimmel. Elle m'attendait devant une porte ouverte. J'accélérai le pas.

— Monsieur et madame Anderson, nous accueillit le docteur Crawford alors que nous entrions

dans son bureau. Je suis étonnée de vous voir.

— Merci de nous recevoir, répondit Rimmel, poliment.

— Bien entendu. Vous avez d'autres questions à me poser à propos de vos analyses sanguines ?

Nous avons déjà eu les résultats, ils étaient rassurants.

— Non, répliqua Rimmel.

— J'ai appris pour votre accident de voiture. Vous ne souffrez de rien ?

— Je ne souffre pas, non, mais je suis là à propos de l'accident.

Le médecin nous invita à nous asseoir. Rimmel s'exécuta, mais j'hésitai à l'imiter. Je réfléchis un moment à rester debout, afin de pouvoir toiser le docteur, mais je finis par me dire que ce n'était pas une bonne idée.

J'étais un connard, mais par moment seulement.

En plus, je pensais que cette femme n'avait pas été mise au courant de ce qui s'était passé juste sous son nez. Je lui accordais le bénéfice du doute, jusqu'à preuve du contraire.

— Je crains de ne pas comprendre.

— Une de vos employées, la secrétaire à l'accueil aujourd'hui, a prévenu la presse de ma présence ici ce jour-là. Elle est la raison pour laquelle il y avait tant de journalistes qui m'attendaient.

— C'est impossible, protesta le médecin en secouant la tête. Mon personnel sait à quel point la vie privée de mes patientes est de la plus haute importance.

— Elle vient plus ou moins de l'avouer à l'instant, la coupai-je sèchement.

Le docteur Crawford décrocha son téléphone et appela la secrétaire. Après un long moment, elle raccrocha en disant :

— Elle ne répond pas.

— Je suis persuadé qu'elle a déjà pris les jambes à son cou, rétorquai-je.

Le docteur Crawford fronça les sourcils.

— Helen, appela-t-elle. Pouvez-vous me dire si Bethany est quelque part dans le cabinet ? demanda-t-elle lorsque l'infirmière arriva.

On reste assis dans un silence pesant en attendant que Helen revienne pour nous confirmer ce que je savais déjà.

— Elle n'est pas là, dit Helen lorsqu'elle revint. Et elle a pris toutes ses affaires.

— Merci, dit le docteur Crawford qui avait blêmi. Fermez la porte en sortant, s'il vous plaît.

Une fois seuls, elle se redressa sur son siège.

— Je suis choquée et très embarrassée. Ce qui s'est passé est totalement inacceptable et je vous présente mes plus plates excuses à vous et à votre mari au nom de tout mon cabinet. Vous mettre en danger est à l'opposé de ce que je veux faire. Je suis une soignante.

Je scrutai le médecin pendant qu'elle parlait et pendant plusieurs minutes après qu'elle eut fini. Je me tournai ensuite vers Rimmel et hochai la tête une fois.

Rimmel sortit une liasse de documents de l'enveloppe.

— C'est un accord de confidentialité. Je sais que vous êtes tenue au secret médical, mais clairement votre personnel n'a pas compris ce point important.

La gynécologue regardait alternativement ma femme et les papiers.

— Je pense que vous êtes un bon médecin, mais vous connaissez mon dossier médical, avec ma fausse-couche... j'aimerais continuer à consulter ici. Mais je ne pourrai le faire que si vous et les membres de votre personnel signiez ceci.

— Vous voulez que je signe un accord de confidentialité ? demanda la gynécologue, l'air choqué.

— Oui, et si vous refusez, je choisirai un autre cabinet médical plus discret.

— Et je porterai plainte contre vous pour mise en danger de la vie de mon épouse, enchaînai-je.

— Vous ne gagnerez pas, répliqua la jeune femme visiblement en colère.

Je haussai les épaules.

— Probablement pas, mais cette mauvaise publicité ruinera votre réputation.

— Comment osez-vous ? cria la gynécologue en bondissant de son siège, avant de se tourner vers Rimmel. J'ai toujours fait en sorte de vous satisfaire et de vous apporter les meilleurs soins.

— Je le sais, dit Rimmel. C'est la raison pour laquelle je souhaite continuer avec vous. Mais ce ne sera pas possible si je m'inquiète tout le temps qu'un membre de votre personnel informe la presse du moindre de mes mouvements. Si... Quand je serai à nouveau enceinte, il ne s'agira pas simplement de moi, mais du bébé aussi.

Le médecin se laissa retomber sur son siège.

— Je vais faire lire cela à mon avocat.

— Très bien. Vous avez une semaine pour en prendre connaissance, les signer et les renvoyer au cabinet d'avocats d'Anthony Anderson. Si vous avez des questions, vous pouvez le contacter directement. Son numéro est sur les documents, répondez-moi.

Rimmel se leva, le dos raide.

— Oh et pour que tout soit bien clair, je pense que votre secrétaire est la même personne qui appelé la presse le jour de ma fausse-couche. Ils nous attendaient à la sortie de l'hôpital.

— Elle n'était pas là-bas, fit remarquer le docteur Crawford.

— Non, mais elle savait que j'y étais, parce que ce jour-là, j'ai appelé votre cabinet et je l'ai eue au téléphone.

Une lueur de compréhension traversa le regard du docteur Crawford.

— Je suis navrée, chuchota-t-elle.

— Je sais, répondit gentiment Rimmel.

Je me sentais moins indulgent. Je n'arrivais pas à comprendre comment Rimmel faisait pour être aussi emplie de compassion avec les autres.

— Je vous en prie, regardez ces documents, ajouta-t-elle.

Le docteur Crawford acquiesça.

Rimmel se dirigea vers la porte. Après un dernier regard appuyé au médecin, je me levai à mon tour et rejoignis ma femme.

Dès qu'on fut dans le couloir et que la porte fut refermée derrière nous, Rimmel me dit :

— Je ne peux plus venir ici.

Sa voix désolée et triste m'énerva encore plus. Je caressai sa nuque.

— Je sais, ma chérie.

Je m'en doutais depuis que nous avons eu des soupçons sur la secrétaire. Je n'aurais jamais permis que ma femme se rende dans un cabinet où on avait mis sa vie en danger. Jamais.

Mais j'avais laissé Rim arriver à cette conclusion par elle-même. Je ne voulais pas lui ordonner quoi que ce soit. Cela aurait provoqué une dispute. Il fallait qu'elle se rende compte de ce que j'avais déjà compris. En plus, je voulais tout de même que cet accord soit signé. Il couvrirait toutes les relations que Rim aurait avec le cabinet à partir de maintenant, mais également toutes celles qui avaient déjà eu lieu.

Avec deux millions de dollars proposés à qui voulait bien les prendre, il valait mieux éviter que les informations médicales concernant mon épouse ne « fuitent » malencontreusement dans la presse.

Je remarquai du mouvement près d'une porte toute proche. Deux infirmières nous observaient depuis leur bureau.

Il y a quelque temps, quand j'étais encore en fac, je leur aurais adressé un large sourire et laissé mon charme parler.

Mais aujourd'hui, je les ignorai.

Espèce de petites pimbêches.

Je détestais les pimbêches.

— Allez, viens, Mini, dis-je en passant un bras autour des épaules de Rimmel. On va aller manger une glace puis aller dévaliser une animalerie pour offrir des friandises à tous tes animaux au refuge.

— Vraiment ? s'écria-t-elle.

— Mais oui, dis-je en levant les yeux au ciel.

Elle adorait acheter des trucs pour les animaux. Même leur offrir simplement des os lui faisait plaisir. J'aimais bien ça aussi, je devais le reconnaître. Les chiens étaient des créatures très simples. Un petit truc à manger et une caresse les rendaient heureux. Leur bonheur était contagieux.

Elle commença à discuter avec animation, me disant qu'elle savait déjà quelle serait la friandise parfaite à leur rapporter. Je l'écoutai, une vague de chaleur envahissant ma poitrine.

Quand elle trébucha une fois encore sur ses talons, je la soulevai et la portai jusqu'à la voiture.

— J'aurais dû apporter mes chaussures normales, me dit-elle en foudroyant ses pieds chaussés de talons aiguilles du regard.

— Moi, j'y ai pensé. Elles sont à l'arrière de la voiture.

— Tu me connais tellement bien, dit-elle en riant.

C'était vrai, malgré tout, elle arrivait encore à me surprendre. Notamment, il y a quelques minutes dans le cabinet médical. Elle avait géré ça de main de maître. Moi, je n'avais été là que pour jouer les gros bras – des gros bras très agréables à regarder.

Une fois que je me fus assuré qu'elle était bien installée dans la Cat avec sa ceinture de sécurité bouclée, je sortis un de ces téléphones prépayés et j'appelai un numéro enregistré.

Dès qu'on décrocha, je parlai à voix basse avec la paume sur l'appareil.

— On dit que c'est le médecin de Rimmel qui a informé les paparazzis de son rendez-vous ce jour-là. Bravo pour le secret médical.

— Qui est à l'appareil ? dit la voix.

Je coupai la communication, laissai tomber le téléphone par terre avant de le piétiner. Je ne laissais pas ça par terre, je n'étais pas un crétin. Je ramassai les morceaux pour les jeter dans la prochaine poubelle que je croiserais.

Était-ce mal de ma part de dénoncer ce médecin, d'autant plus que je ne croyais pas qu'elle était consciente de ce qui se passait directement sous son nez ? Probablement.

Mais je n'en avais rien à carrer.

L'ex-médecin véreuse de Rim était mon exemple numéro deux.



Chapitre 22



Rimmel

Quatre jours en Californie n'avaient pas été suffisants. C'était magnifique. Soleil. Vent chaud. Palmiers.

Tous les gens étaient beaux aussi. Je me demandais si ce n'était pas une condition *sine qua non* pour vivre dans cet État. C'était sans doute aussi bien que je sois sur le point de m'envoler pour le Maryland, étant donné mon goût pour les joggings.

C'était amusant. Lorsque j'avais quitté la Floride pour m'installer dans le Maryland, les températures froides m'avaient paru insupportables et choquantes. Je n'étais d'ailleurs toujours pas fan du froid ni de la neige à moins que je la regarde par une fenêtre.

Mais j'aimais les saisons maintenant, les changements de végétation, la période où tout s'épanouissait. J'aimais même quand tout tombait à l'automne. Passer quelque temps en Californie me le rappelait, parce que j'étais couchée encore et je m'étais surprise à souhaiter retrouver l'air plus frais de la maison.

Nous avons fait un voyage familial génial, même si techniquement nous étions là pour le travail et que Romeo ne souhaitait pas qu'il y ait un continent entre nous.

Je n'étais pas allée à leur match. J'avais craint qu'il y ait encore tout un cirque avec les médias, surtout après mon attitude la dernière fois, mon accident et les plaintes qui menaçaient les deux photographes qui m'avaient fait une sortie de route.

Ivy et moi étions allées faire du shopping. Trent et Drew s'étaient retrouvés, malheureusement pour eux, dans le rôle de nos deux gardes du corps. Malheureusement parce que j'étais certaine qu'ils auraient préféré aller au match au lieu de nous suivre Ivy et moi sur Rodeo Drive.

Comme d'habitude, Ivy faisait les courses comme une cheffe pendant que Nova et moi la suivions en admirant la vue. Je m'étais achetée plusieurs pièces très jolies qu'Ivy avait sélectionnées, mais j'avais choisi moi-même un legging de designer.

Il était noir et avait la texture du cuir, mais sans briller. Il était très doux avec une finition mate et épousait toutes les courbes de mon corps, comme s'il avait été fait pour moi. Il n'était pas trop long, ce qui était très rare. Le tissu m'arrivait à la cheville et était légèrement évasé. C'était la parfaite longueur pour l'assortir avec de jolies chaussures.

Pas de talons ou alors à semelles compensées.

Ou alors des baskets cloutées... Oh oui, très bon choix.

J'achetai aussi quelques trucs pour Valerie. C'était bientôt Noël, je me disais que c'était une bonne idée de trouver des cadeaux.

Nous nous étions revues plusieurs fois depuis notre discussion à propos de ma fausse-couche. Nous avions déjeuné ensemble et je lui avais demandé de m'aider à organiser une soirée de charité. J'étais décidée à développer notre relation, à oublier le passé, pour aller de l'avant.

Notre conversation m'avait beaucoup aidée. D'une certaine façon, ça m'avait permis de guérir.

J'étais si reconnaissante que j'avais commandé une paire de Uggs que j'avais fait envoyer chez elle. Je n'étais pas certaine qu'elle les mettrait même si elle m'avait affirmé en chercher. Mais c'était un cadeau de moi seule, que je n'aurais jamais envisagé de faire avant parce que j'aurais eu peur de la vexer.

Elle m'avait appelée dès qu'elle les avait reçues. Elle s'était émerveillée de leur qualité, s'étonnant qu'on puisse les trouver au supermarché. Je n'avais pas pris la peine de la détromper en lui disant que je les avais achetées chez le fabricant et qu'elles ne venaient pas du tout du supermarché.

Valeria avait dit les adorer, qu'elle mourait d'envie de les porter et qu'elle était profondément touchée que j'aie pensé à elle. Les choses allaient bien entre nous et j'espérais que ça continuerait ainsi.

La Californie, c'était bien. Nous étions bien plus noyés dans la masse. Les gens étaient moins obsédés par les « célébrités », sans doute parce qu'il y en avait à chaque coin de rue.

J'aperçus même une des stars les plus photographiées du moment, sur le trottoir opposé de Rodeo Drive précédée d'une foule d'appareils photo qui bloquait son chemin.

Je devais reconnaître que lorsque j'avais levé les yeux et aperçus ce spectacle, tout mon corps s'était pétrifié. L'angoisse qu'ils me repèrent, la compassion que j'éprouvais pour cette personne et les souvenirs de tout ce qui s'était passé récemment, m'avait immobilisée quelques longues secondes.

Ivy n'avait rien remarqué dans un premier temps. Elle parlait de ce qu'elle voyait dans une vitrine et d'une paire de lunettes de soleil, jusqu'à ce qu'elle constate que je n'étais plus à côté d'elle.

La famille m'entoura. Ivy me prit gentiment des mains la poussette de Nova et Drew se positionna juste devant moi, de telle façon que je ne voie pas ce qui se passait. Trent, quant à lui, me passa un bras autour de la taille et m'attira contre lui.

On s'engouffra dans la première boutique. Drew se plaça à l'entrée, les bras croisés sur la poitrine, regardant par la porte vitrée comme s'il pouvait physiquement repousser toute personne portant une caméra loin du magasin. Trent resta collé à moi.

J'avais la famille la plus formidable du monde et cela me fit monter les larmes aux yeux.

Entre les matchs de football, l'entraînement et l'emploi du temps surchargé de Romeo, on réussit tout de même à emmener Nova à la plage, sortir dîner et à filer en douce lors d'un film pour passer un peu de temps ensemble.

Cela ressemblait plus à des vacances. J'étais plus détendue que depuis fort longtemps. J'avais presque oublié quelle était cette sensation.

J'étais allongée dans mon lit lorsque j'entendis la clé dans la serrure.

— Mini ! appela Romeo.

Cette chambre d'hôtel était un véritable petit appartement et sa voix résonna dans la pièce.

— Je suis là ! répondis-je.

Il apparut dans l'encadrement de la porte auquel il s'appuya, le sourire aux lèvres. Le tee-shirt violet des Knights qu'il portait épousait étroitement sa poitrine et ses biceps, le logo du club bien au centre de son torse. On aurait dit un super héros.

Cela m'excitait.

— Comment s'est passée cette réunion ?

— Cela n'en finissait pas, répondit-il en balayant du regard les couvertures qui me recouvraient.

— Mais c'est fini, n'est-ce pas ? Tu as un peu de temps libre ?

— On ne joue pas ce week-end. Je suis tout à toi.

— J'aime beaucoup ce que j'entends.

— Tu es restée au lit tout ce temps-là ? demanda Romeo en souriant à moitié.

J'aimais bien son air railleur. Il était d'humeur joueuse.

— C'est un dur labeur d'être mariée avec toi, plaisantai-je. Je suis fatiguée.

— Qu'est-ce que tu caches sous ces couvertures ? demanda-t-il en agitant comiquement ses sourcils.

Je lui répondis de la même façon.

— Et si tu venais vérifier par toi-même ?

Je rebondis si fort sur le matelas que je faillis en tomber, quand d'un bond, il sauta sur le matelas atterrissant juste au centre. Je criai en décollant, mais il passa un bras autour de ma taille me plaquant à nouveau à la literie.

Le rire emplit la pièce lorsqu'il tira sur la couverture et m'observa, les sourcils froncés.

— Tu m'as induit en erreur, Mini. Tu m'as dit que tu étais nue.

— Jamais de la vie ! C'est ton esprit mal placé qui a déduit ça tout seul. Je ne traîne pas toute nue, tu le sais.

— Tu devrais, marmonna-t-il, avant d'enfourer la tête sous le tee-shirt que je portais.

Je m'apprêtais à reprendre la parole, mais les mots me manquèrent lorsque ses lèvres effleurèrent mon ventre puis vinrent taquiner un sein.

Je gémis alors qu'une chaleur familière gagnait mon entrejambe. Je tirai sur son tee-shirt. Comme il le moulait, j'avais du mal à le lui retirer et je gémis une fois de plus, de frustration, cette fois.

Son rire vibra contre ma peau, puis il sortit la tête de sous mon tee-shirt.

— On est impatiente, ce matin ?

— Oui, déshabille-toi ! ordonnai-je, les yeux plissés.

Nos rires résonnèrent dans la pièce, aussitôt couverts par une série de coups sur la porte.

— Fichez le camp ! cria Romeo en me reprenant dans ses bras.

— Romeo ! hurla Ivy, sans cesser de frapper. Romeo !

Il bondit du lit, en jurant sourdement, tout en traversant la suite. L'urgence dans la voix d'Ivy ne m'avait pas échappé non plus. Je me levai rapidement moi aussi, ajustant mon tee-shirt et attrapant un short de pyjama qui traînait près de moi.

— Ivy, que se passe-t-il ? demanda Romeo à la seconde où il ouvrit la porte.

— Dieu merci ! s'écria-t-elle en entrant rapidement dans le salon au même moment où j'y arrivais.

Elle n'était pas coiffée ni maquillée et je crois bien qu'elle avait oublié de passer un pantalon. À moins que le vieux tee-shirt Alpha U de Braeden ne le cache entièrement.

Je ne l'avais jamais vue... me ressembler à ce point.

Romeo jeta un coup d'œil dans le couloir derrière elle, cherchant sans doute Braeden, mais elle était seule.

— Où est B ? Que s'est-il passé ?

— J'ai du neuf ! s'écria-t-elle en brandissant son téléphone comme si c'était une preuve.

— Ivy ! cria Romeo en la saisissant par les épaules pour qu'elle se tourne vers lui. Tout le monde va bien ?

Je voyais l'inquiétude sur son visage, la tension dans son corps, prêt à réagir. Ivy cherchait rarement son aide. Donc le fait qu'elle soit là, sans Braeden, l'inquiétait.

Moi aussi. Tellement que je sortis dans le couloir pour courir jusqu'à leur suite qui était au même étage que la nôtre.

La porte de leur chambre s'ouvrit et j'étais tellement déterminée à entrer que je fonçai, entrant en collision avec Braeden qui portait Nova.

— Oh ! dit-il en me stabilisant d'un seul bras.

— Braeden, dis-je immensément soulagée. Tu vas bien.

Je me laissai aller contre sa poitrine, entourant sa taille de mes bras. Nova tapota le sommet de mon crâne.

— Je vais bien, sœur. J'ai dit à Ivy de se calmer. Qu'elle allait remonter tout le monde.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je en levant les yeux, sans le lâcher.

Je n'étais pas encore prête à ça.

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Elle ne me l'a même pas dit. Elle s'est juste mise à hurler « Oh, mon Dieu » avant de sortir en trombe de notre chambre. Il m'a fallu quelques minutes pour terminer d'habiller Nova.

— Mais tu vas bien ? demandai-je encore, histoire d'être sûre.

— Parfaitement, comme d'habitude.

Évidemment. Son ego était intact lui aussi.

Un peu plus loin dans le couloir, une autre porte s'ouvrit. Trent sortit une tête.

— Que se passe-t-il, bon sang ?

— Ivy pique une crise, répondit Braeden nonchalamment.

— Il s'est passé quelque chose, repris-je en donnant un petit coup de coude à Braeden.

— Forrester ! hurla Trent derrière lui. Conseil de famille !

Braeden et moi nous rendîmes dans ma chambre, laissant la porte ouverte pour Trent et Drew. Romeo se tenait devant Ivy, qui continuait à agiter son téléphone.

— Je n'arrive pas à y croire ! marmonnait-elle.

— Hé !

Comme Ivy ne me répondait pas, je la fixai, mais elle était bien trop absorbée par ce qu'elle voulait nous annoncer.

Je regardai Romeo, puis de nouveau Ivy, avec insistance. Il soupira en posant un bras sur ses épaules.

— Bon, Princesse, dis-moi ce qu'il se passe.

— Je suis tellement navrée, lui dit-elle, sa voix s'apaisant un peu alors qu'il la guidait dans la pièce.

— Ne t'excuse pas, ce n'est pas la première fois que quelqu'un frappe frénétiquement à ma porte.

— Non, pas pour ça, mais pour ce que je vais te dire.

Drew et Trent arrivèrent et fermèrent la porte derrière eux.

— Ivy, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Drew en la fixant.

Nova s'agitait dans les bras de Braeden. Elle voulait qu'il la pose par terre. Il restait quelques jouets dans la chambre. Braeden les lui tendit et on se tourna tous vers Ivy.

Elle me jeta un regard désolé puis fixa son attention sur son écran.

— Après le repas de Nova ce matin, elle jouait en regardant des dessins animés, alors j'en ai profité pour consulter mes mails, vérifier ce que je n'avais rien manqué durant notre séjour ici et qu'il faudrait que je règle en rentrant.

Romeo s'agita et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Blondie, va au fait, ordonna Braeden, pour essayer de la faire accélérer.

Elle hocha la tête et se tourna vers moi.

— Tu te souviens que je t'ai dit que j'aurais bien voulu faire quelque chose pour empêcher la presse de te harceler ?

Je hochai la tête.

— Quand je suis allée à New York et que j'ai eu ces rendez-vous à *People*, j'ai un peu traîné à droite et à gauche, parlé à des gens du personnel... demandé si quelqu'un avait une idée dans le milieu de qui proposait cette quantité astronomique d'argent pour avoir du lourd sur toi.

Je n'aimais pas du tout la tournure que prenait cette conversation.

— Et ? demanda Romeo.

— Personne n'en savait rien. Bien entendu, ils avaient entendu parler de cette somme et leurs contacts cherchaient des infos.

— Ivy, gronda Romeo.

— J'y viens ! Eh bien apparemment, les gens là-bas ont continué à enquêter. Et ils ont trouvé quelque chose. Tout est là dans ce mail.

— Que dit ce mail ? demandai-je, le ventre noué.

— Ce n'est pas bon du tout, Rimmel, dit-elle visiblement au bord des larmes ce qui ne me rassura pas du tout. Ils ont fini par trouver quelqu'un prêt à leur donner des infos sur toi.

— Qui ?

Je vous en supplie, faites que ça ne soit pas mon père !

— Ils ont eu des infos exclusives qui vont faire la une. C'est actuellement en négociation... Les enchères sont complètement folles.

La pièce était totalement silencieuse. Tout le monde retenait son souffle en attendant la révélation.

— C'est Jonathan Kane, murmura-t-elle enfin.

Je poussai un petit cri. Je blêmis instantanément. Je n'entendais plus qu'un bourdonnement. Je la regardais sans la voir... Tout me revenait brutalement. Des souvenirs terribles, qui me faisaient honte, contre lesquels j'avais beaucoup lutté.

Des bras musclés m'enlacèrent. Je me laissai aller contre eux alors que je luttais pour ne pas sombrer sous le flot de souvenirs et d'émotions.

— Qui est ce Jonathan Kane, putain ?

— C'est lui, ce type qui a pris ma virginité.

Quand je n'avais que treize ans. Oh, mon Dieu, tout le monde allait être au courant.

— Putain, non ! s'exclama Romeo.

La seconde d'après, il n'était plus là et j'étais dans les bras de Braeden. Romeo allait et venait

comme un lion en cage, un peu plus loin.

— Pourquoi la perte de ta virginité vaudrait-elle autant d'argent ? demanda Braeden.

Seuls Romeo et Ivy savaient.

Je n'en avais parlé à personne d'autre. C'était tellement humiliant.

Je m'éclaircis la voix.

— Parce que... commençai-je arrachant un grognement à Romeo.

— Ce n'est pas nécessaire d'en parler.

— Je peux le dire à ma famille.

Il passa une main sur son visage. Je sentais le poids du regard de mes trois frères.

— Après la mort de mère... J'ai traversé une période... J'étais très différente de maintenant. J'ai fréquenté les mauvaises personnes, des garçons plus âgés que moi... l'un d'eux m'a convaincue qu'il était amoureux de moi.

Braeden conservait le silence. Je n'osais pas le regarder. Je me tournai plutôt vers Trent et Drew. Ils avaient le visage sombre, mais Trent me lança un regard compréhensif et cela me donna le courage de continuer.

— Je lui ai offert ma virginité. Je n'avais que treize ans...

J'entendis Braeden reprendre sa respiration, mais je ne quittais pas Trent des yeux.

— ... après, il ne m'a plus adressé la parole. Les gens se comportaient comme si je n'existais pas... C'est comme ça... C'est pour ça que j'étais tellement sur mes gardes lorsque j'ai rencontré Romeo.

C'est comme ça que je devenue une #nerd.

— Je suis tellement navrée, Rimmel. Je ne voulais pas t'en parler, mais il faut que tu sois au courant.

— Ce n'est pas ta faute, Ivy, dis-je en essayant de me reprendre un peu.

Braeden était si tendu que cela me mettait mal à l'aise. Je savais bien qu'il ne me ferait pas de mal, mais j'avais l'impression qu'il se contenait pour ne pas exploser.

Je tapotai son bras et m'éloignai. Il me laissa faire avec réticence. Lui aussi se mit à faire les cent pas comme Romeo.

— Qui a acheté cette histoire ? demanda Romeo.

— C'est encore en négociation. *People* a la possibilité d'encherir. C'est comme ça que je le sais. Il n'a pas encore donné son interview. C'est aujourd'hui que cela doit être enregistré.

— Aujourd'hui ! m'écriai-je.

Ivy hocha la tête tristement.

— J'aurais dû regarder mes mails plus tôt.

— Où est-il ? demanda Romeo, très calme. En Floride ?

Ivy regarda à nouveau son mail.

— Il est ici, en Californie. Elle a dû lui payer le vol jusqu'ici pour le mettre en bonne disposition.

— Elle ?

Le visage d'Ivy se renfrogna encore un peu plus.

— Je crains d'avoir d'autres mauvaises nouvelles.

— Quoi ? demandai-je en me préparant à recevoir un choc.

— J'ai trouvé qui est derrière l'interview, qui est derrière les négociations et fouille pour trouver de la merde.

— Qui ? gronda Romeo.

Ivy se mordit la lèvre, l'air dégoûté, mais aussi un peu effrayée.

Oh non. *Non, ce n'était pas possible.*

— Missy.

Missy.

Le #BuzzBoss était de retour.



Chapitre 23



Romeo

Cinq.

Ce fut le nombre d'appels que je dus passer pour trouver l'hôtel luxueux dans lequel logeait Jonathan Kane.

Par chance, cela se trouvait de l'autre côté de Hollywood.

Mais pour lui, cela allait être une très, très mauvaise journée.

Je détestais ce type depuis la première fois où Rimmel m'avait parlé de son passé. S'il avait vécu dans le Maryland, je l'aurais déjà localisé et je lui aurais cassé la figure. Je m'étais déjà dit plusieurs fois que c'était peut-être mieux que nous soyons séparés par plusieurs états.

Mais maintenant...

Maintenant, cet enfoiré avait un nom. Et une adresse.

Et mieux encore, j'avais retrouvé de la motivation.

Cela n'arriverait pas. Cette interview exclusive qu'il prévoyait de donner était morte. Et, je prévoyais de l'enfouir cinq pieds sous terre.

Rimmel en avait vu assez pour le reste de sa vie. Je ne savais pas pourquoi des merdes continuaient à lui tomber dessus, mais j'en avais assez.

Je n'avais pas été là dans sa vie au moment où ce type lui avait fait du mal, mais j'y étais maintenant. Et j'en avais plus qu'assez de respecter toutes les règles aussi.

De me comporter légalement. De façon appropriée. Honnêtement.

Clairement, respecter ça ne fonctionnait pas avec certaines personnes.

Ces gens-là méritaient juste qu'on leur casse la figure.

Jonathan Kane ne le savait pas encore, mais il allait devenir mon exemple numéro trois. Le reste du monde ne le saurait pas, si je me débrouillais comme il faut, mais lui si, et les vagues que ça créerait parviendraient jusqu'aux personnes les moins recommandables de ce monde souterrain des secrets des people.

Et Missy ?

Elle s'en était trop bien tirée les dernières fois où nous avons eu affaire à elle. On avait cru qu'elle avait changé quand elle avait permis à Braeden de ne pas être mêlé à la mort de Zach.

Quelle erreur !

Elle serait peut-être mon exemple numéro quatre.

En tout cas, lorsqu'on prendrait l'avion pour rentrer dans le Maryland, on en aurait terminé avec toutes ces conneries.

Ce ne serait plus une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes. Cela ne risquerait plus de faire chuter Rim et ne créerait plus cette distance détestable entre nous.

Nous avons dû traverser de plus grandes épreuves. C'était le moment d'être heureux.

De vivre en paix.

S'il fallait que je force un peu les choses, pas de problème.

Après avoir appris toutes ces mauvaises nouvelles, Rimmel s'excusa pour aller se changer dans la salle de bain et Ivy retourna dans la sienne pour faire la même chose.

Je crois qu'elle était tellement bouleversée qu'elle n'avait pas réalisé qu'elle ne portait pas de bas.

On resta tous les quatre, dans le salon à se regarder. Dès que les filles furent assez loin pour ne pas entendre ce que je disais, je commençai :

— C'est terminé, cette merde. Aujourd'hui.

Cinq appels plus tard, j'avais le nom de l'hôtel et Drew *hacka* la base de données de cet endroit pour trouver son numéro de chambre.

— J'y vais, dis-je en plaçant mon téléphone dans ma poche.

— On y va aussi, annonça Braeden en se levant.

Trent fit de même. Drew, quant à lui, était toujours penché sur son ordinateur, les doigts volants sur son clavier.

J'aimais bien l'idée de quatre mecs costauds se présentant à la porte de ce connard, sans être annoncés, pour lui délivrer un petit message personnel, mais je n'aimais pas l'idée de les impliquer là-dedans.

— Vous devriez rester là, je ne me contenterai probablement pas de lui parler.

Je crispais et décrispais les poings. J'étais plus que prêt à les utiliser.

— Vraiment ? intervint B. On croyait être invités à un thé avec petits fours.

— Va te faire voir, grommelai-je.

— Waouh ! s'exclama B qui recula en entendant la note dure dans ma voix. Écoute, on est hors de nous tout comme toi, que cet enfoiré s'en prenne à notre sœur. On y va ensemble.

Trent et Drew hochèrent la tête solennellement.

— D'accord, mais si on finit tous en taule, ne venez pas vous plaindre. Et le premier, le second et le troisième coup de poing, sont pour moi.

— C'est bon, dit B en écartant les bras.

Même si j'aurais bien voulu que refaire le portrait de cet enfoiré suffise à le faire changer d'avis, je ne me faisais pas d'illusion. La force seule ne suffirait pas. Je jetai un coup d'œil à Drew qui était plutôt doué en tant que hacker. Je ne m'en étais pas rendu compte avant qu'il utilise ces talents pour emmerder des types qui s'en prenaient à Trent.

J'avais besoin de ces talents-là.

— Drew, je sais que le délai est très court, mais crois-tu pouvoir trouver des trucs compromettants à propos de ce Kane ? Pour m'aider à le convaincre de renoncer à cette interview.

— Je suis déjà sur le coup, répondit Drew depuis son ordinateur portable.

Je soufflai un grand coup ; j'étais tellement en colère que mes mains tremblaient. Je lançai à la

cantonade :

— Elle ne peut pas faire face à ça maintenant. Elle commençait juste à aller un peu mieux. Il faut que ça s'arrête, sinon je sors de la NFL.

Je sentis le poids de trois paires de regards sur moi. Ils étaient tous éberlués et pas totalement convaincus.

Je hochai la tête gravement.

— D'une façon ou d'une autre, cette affaire est déjà morte.

— Considère ça comme déjà terminé, Rome, dit Braeden. On est tous derrière toi. La famille prend soin des siens.

Drew se remit à taper frénétiquement sur son clavier, Trent penché sur son épaule.

— Je vais aller voir Ivy avant qu'on y aille, elle était bouleversée tout à l'heure. Elle est venue ici en culotte, bon sang.

Je hochai la tête et jetai un coup d'œil en direction de la salle de bain.

B me donna une tape sur l'épaule en passant.

— Vas-y, toi aussi. Je reviens.

— Dépêche-toi.

Il acquiesça et quitta la pièce.

J'abandonnai Drew à ses recherches sur son ordinateur et allai dans la salle de bain. Rim était assise sur les toilettes, le regard dans le vide.

— Rim, dis-je en m'accroupissant devant elle.

— Je ne me sens pas bien, dit-elle lorsque ses yeux brun clair croisèrent les miens.

— Je sais, mon cœur, dis-je en la soulevant pour l'asseoir sur mes genoux.

Quand elle enfouit son visage dans mon cou, ma gorge se serra.

— Ne te rends pas malade. Je m'occupe de tout. Cette histoire ne sortira jamais.

— Je ne suis pas sûre que tu puisses l'en empêcher.

— Oh que si, dis-je d'une voix qui ne souffrait pas de contradiction.

Elle releva la tête vers moi ; je sentais toute son inquiétude.

Je l'obligeai à enfouir la tête à nouveau dans mon cou et la serrai très fort.

— Ça ira, Rimmel. Je te le promets.

Je ne faisais pas de promesse à la légère. Elle le savait.

Je la sentis prendre une grande inspiration, avant de relâcher l'air lentement.

— Je suis désolée.

— Pourquoi t'excuses-tu ?

— Parce que si je n'avais pas... couché avec lui, nous n'aurions pas ses problèmes maintenant.

Je grognai un peu et même si j'adorais la sensation de son corps pressé contre le mien, je l'éloignai, l'obligeant à s'asseoir face à moi pour que je voie son visage.

Ses lunettes étaient un peu de travers parce qu'elle avait appuyé son visage contre moi. Je les redressai avant de lancer :

— Je m'en contrefous que tu aies couché avec lui. Cette histoire pourrait devenir un sujet national, même international au point où on en est, que je me considérerais toujours comme l'homme le plus chanceux de la Terre. J'arrêteraï des matchs de football pour toi. J'aimerais toujours tous les affreux chiens et chats que tu ramènes à la maison. Je marcherais toujours dans la rue avec toi en te tenant la main et dirais à tous ceux qui le demanderaient à qui appartient mon cœur...

Tout en parlant, je pressai ma main contre son cœur.

— ... cette histoire révélée au grand jour ne me dérange que parce qu'elle te dérange et qu'elle te rappelle un événement que tu devrais avoir le droit d'oublier.

— J'ai fait un mauvais choix, chuchota-t-elle, les larmes aux yeux.

— Tu avais treize ans. Tu étais une petite fille. Il était plus âgé et t'a manipulée. Selon moi, cet enfoiré t'a violée.

— Il n'a pas...

— Tu le défends ? demandai-je sans aucune agressivité, un sourcil relevé.

— Non, répondit-elle d'une voix triste.

— Tu en as assez vu. C'est fini maintenant. Je ne peux pas empêcher la presse de s'intéresser à nous, mais je vais faire en sorte que cela soit bien moins tentant. Quand j'aurai fini ce que j'ai prévu, tout le monde dans ce milieu saura qu'il ne faut pas emmerder ma femme, parce que s'ils le font, ils ne pourront pas se débarrasser de moi.

— J'aime bien l'idée de ne pas être débarrassée de toi.

— Ce n'est pas ta faute. Mais celle de cette garce de Missy.

— Je la déteste, chuchota-t-elle.

— Oui, toi et à peu près un million de personnes. Ne t'inquiète pas pour elle non plus. Je vais m'en occuper.

Avant qu'elle puisse me dire non, je changeai de sujet.

— Il faut que je te pose une question. Je n'en ai pas envie, mais c'est nécessaire.

— Vas-y, tout ce que tu veux, dit-elle le regard franc et sincère.

Que l'on puisse abuser de quelqu'un d'aussi généreux et lui faire du mal me dépassait complètement.

— Tu te souviens de quelque chose à propos de Kane ? Un truc qu'il aurait pu faire ? S'il a un casier... une mauvaise réputation. N'importe quoi.

Elle fronça les sourcils comme si cela la plongeait dans de profondes réflexions.

— Je suis quasi sûre qu'il consommait de la drogue, il buvait... parfois, il volait à la tir.

— Rien d'autre ? demandai-je doucement, ne voulant pas paraître trop insistant.

— Non, je ne crois pas. J'étais jeune, je ne posais pas de question. Quand il m'a laissée tomber après, je me suis repliée sur moi-même et j'ai essayé de tout oublier.

— OK, dis-je en la reprenant tendrement dans mes bras.

Elle tremblait.

— Tu as mangé depuis ce matin ?

Elle secoua la tête.

— Je vais commander quelque chose alors.

— Je n'ai pas faim, je ne me sens pas bien.

— Tu veux un peu de café et un jus de fruit ?

Elle marmonna quelque chose. Elle ne refusait pas.

— On va sortir avec les garçons un petit moment. Reste avec Ivy et le bébé ici. On sera vite de retour. N'ouvre à personne.

— Tu vas le trouver.

Oh, c'était déjà fait ça. Je soupirai ; elle n'était pas stupide, je pouvais toujours essayer de la laisser dans le flou, elle me percerait à jour.

— Je ne vais pas laisser faire ça.

— Je m'en doutais.

Elle s'écarta un peu pour me regarder. Elle avait l'air fatiguée.

— Promets-moi juste de ne pas te faire arrêter.

— Je ferai de mon mieux.

Elle leva les yeux au ciel, ne me croyant visiblement pas.

— Tu as terminé ici ? demandai-je en me relevant, l'emportant avec moi.

Elle opina et je la portai jusqu'au lit sur lequel je la déposai, un oreiller dans son dos. Je lui tendis le menu du room service et la télécommande.

— Ivy ! hurlai-je.

Elle apparut, Nova et Braeden sur les talons. Elle était bien moins stressée que tout à l'heure, mais pour être honnête, elle n'avait pas l'air mieux. C'était comme si reparler de Missy avait le pouvoir de créer des ombres dans son regard, que je n'avais plus vues depuis longtemps.

Derrière elle, Braeden avait l'air très énervé. Il avait dû se faire la même remarque que moi.

— Restez là toutes les deux, regardez un film de filles et pensez à manger. Vous pouvez prendre tout ce qu'il y a sur le menu si vous voulez. Je m'en fiche.

Ivy hocha la tête, sans protester. Elle avait déjà dû le faire avec Braeden.

— N'ouvrez à personne, insistai-je.

— Même au type du room service ? demanda-t-elle ironiquement.

Je pouvais jouer à ce jeu moi aussi.

— Dis-lui de laisser son chariot devant la porte et n'ouvrez que lorsqu'il sera parti.

— Si tu vas en prison, je ne paierai pas ta caution, dit-elle en tendant Nova à Rim avant de la rejoindre sur le lit.

— Je vois qu'on m'apprécie.

Rimmel ricana. Je me tournai vers elle et lui adressai un clin d'œil.

— À tout à l'heure.

Elle hocha la tête, le visage inquiet. Je vins jusqu'à elle pour déposer un baiser sur son front.

Puis je sortis de la chambre, sans un regard en arrière, mes trois frères sur les talons.

— Dis-moi que tu as trouvé quelque chose, dis-je à Drew dès qu'on fut installés dans notre voiture de location.

Trent était au volant et Drew à ses côtés, son ordinateur ouvert sur les genoux.

— Bien sûr, dit-il, avec un petit air prétentieux.

J'eus l'impression qu'il fallait une éternité pour aller à l'hôtel où résidait Kane à l'autre bout de Hollywood. Une fois arrivé, je bondis du véhicule avant même qu'il soit complètement arrêté.

Trent s'était garé à l'arrière du bâtiment. Je posai une casquette de baseball sur ma tête. Nous en avions tous une. Il valait mieux qu'on ne nous identifie pas trop facilement.

Il y avait une porte latérale pour entrer dans l'hôtel, mais il fallait une clé pour l'ouvrir. Nous avions de la chance, puisque la camionnette d'un nettoyeur de moquettes se trouvait garée là. Le tuyau géant qu'ils utilisaient était coincé dans la porte.

Personne ne nous vit entrer ni prendre la direction des escaliers. Kane était au second. On monta en silence.

Nous n'avions pas de plan. Mais ce n'était pas vraiment nécessaire. Nous étions une famille et capable de fonctionner de façon unie de toute façon.

J'étais encore tellement en colère. Elle n'avait pas diminué sur le trajet jusqu'ici. Je crois qu'elle avait même encore augmenté.

Je n'hésitai pas une seconde à la porte. Je frappai, mes trois frères derrière moi.

Au bout de deux secondes, la porte s'ouvrit.

J'étais solidement campé sur mes pieds, les poings serrés le long de mes flancs, le menton baissé pour que la visière de ma casquette dissimule mon visage.

Je relevai la tête en entendant le battant s'ouvrir.

Il comprit tout de suite.

À la seconde où nos yeux se croisèrent, il sut qui j'étais et la raison de ma présence.

Je me réjouis de voir la peur envahir son regard. Je me félicitai aussi de faire deux fois sa taille et de constater qu'il s'en était rendu compte également.

Je souris. C'était un sourire d'inimitié qui le fit reculer immédiatement.

Cette couille molle essaya de me claquer la porte au nez.

Il était marrant.

J'abattis ma paume sur le bois solide et poussai. Mon bras tout seul était plus puissant que tout son corps.

Il comprit très vite que c'était peine perdue, tourna les talons et prit la fuite.

Cet enfoiré avait tourné les talons et prit la fuite.

Quel genre d'homme fuit la correction qu'il mérite, putain ?

Peu importait. Je plongeai en avant et le pris par la peau du cou. Il se débattit, mais je resserrai ma prise. Il poussa un petit cri.

— Je vous en prie, supplia-t-il. Je...

En un seul mouvement, je le fis se retourner et pris mon élan. Avant même qu'il ait terminé son demi-tour, mon poing s'écrasa sur son visage. Sa tête bascula en arrière et il tituba. Je le frappai à nouveau. Cette fois, du sang coula d'une blessure sur sa lèvre inférieure.

Il tomba sur son derrière, les yeux écarquillés. Il resta assis au centre de sa chambre, en se tamponnant la lèvre.

— Lève-toi, grondai-je.

Je ne frappais pas un homme à terre. Il pouvait se lever et encaisser les coups.

Il secoua la tête. Comme s'il voulait rester assis là comme le lâche qu'il était.

Je le soulevai, le remettant de force sur ses pieds avant de lui coller un autre coup de poing dans le ventre. Il cracha tout l'air de ses poumons et se plia en deux. J'en profitai pour lui envoyer un uppercut dans la mâchoire.

Il tomba une nouvelle fois, complètement étendu sur le dos, le regard clignotant vers le plafond.

Je haletais. Pas à cause de mes efforts, non, de rage.

Vous aimeriez avoir une description de cet enfoiré, hein ? La couleur de ses yeux, la façon dont il était coiffé ou quel genre de vêtements il portait.

Alors voilà le mot que je vous propose pour décrire l'homme qui a volé la virginité de ma femme quand elle était encore une petite fille : putain d'affreux.

Je ne voyais rien quand je le regardais. Je ressentais simplement du dégoût.

Sa tête oscillait de droite à gauche alors qu'il était allongé là, gémissant de douleur. Il n'avait aucune dignité ou bien ? J'étais choqué qu'il soit une telle lopette. Il n'avait même pas essayé de me frapper.

Braeden vint se placer à mes côtés et le regarda.

— Mec, t'es vraiment une couille molle.

— Peut-être, dit-il en tamponnant sa lèvre. Mais ces marques vont faire une grosse impression devant la caméra durant l'interview. Peut-être que ça me fera encore gagner un peu de pognon.

Je grondai.

Braeden le releva en coinçant ses bras derrière son dos. Il me le présenta comme un dessert. Mais je ne le touchai pas. Au lieu de ça, je rapprochai ma tête à quelques centimètres de la sienne.

— Il n’y aura pas d’interview, dis-je en faisant un geste vers Braeden en continuant à parler à Kane. Prends une chaise. Il faut qu’on cause.

Braeden le jeta sur un siège tout proche. Je me plantai devant lui, prenant garde d’être assez près pour l’obliger à lever la tête.

Trent et Braeden m’encadraient. Drew était quelque part derrière nous. J’entendais le bruit que faisaient ses doigts qui couraient sur son clavier.

— Romeo, dit Kane en continuant à tapoter sa lèvre qui avait commencé à gonfler. Je me fiche de ce que tu dis. Jamais je ne laisserai tomber ce fric.

— Combien ? demandai-je. Combien va te rapporter l’humiliation de ma femme ?

— Je n’arrive toujours pas à croire que cette souris grise a réussi à se maquer avec un joueur de foot.

Braeden lui mit une claque sur la tête.

— Ne parle pas de ma sœur comme ça, toi.

Kane haussa les épaules.

— Je reconnais qu’elle est mieux maintenant qu’elle l’était à treize ans. Quoiqu’elle n’a toujours pas beaucoup de seins.

Je réagis vite, tellement que personne ne vit mon geste venir. D’un balayage de la jambe, je renversai la chaise qui bascula sur lui à terre. Je me penchai, le visage à quelques centimètres du sien.

— Tu dis encore un truc à propos de ma femme et je ne répons plus de rien, dis-je d’une voix d’un calme mortel.

C’était bizarre, même à mes propres oreilles. Je ne clignai pas des yeux, je ne le touchai pas. Je me contentai de le fixer. Je le laissai lire la menace dans mes yeux.

Il hocha la tête.

Je me redressai, mais le laissai par terre. Je n’allais certainement pas l’aider à se relever.

— Sept cent cinquante mille dollars, dit-il une fois qu’il eut redressé sa chaise et ce fut rassis.

Je jetai un coup d’œil à Trent et B. On se comprit sans même échanger un mot.

S’il ne touchait que sept cent cinquante mille dollars, ça voulait dire que Missy empochait le reste. Une fois l’opération terminée, elle serait plus riche de plus d’un million de dollars.

Cela faisait beaucoup d’argent pour faire de #BuzzBoss, son site stupide, quelque chose d’encore plus puissant. Je savais depuis un moment que Missy continuait à jouer au #BuzzBoss. Après notre départ de l’université, elle avait laissé le site ouvert, mais au lieu de s’intéresser aux petits ragots du campus, elle s’était reconvertie dans les infos sur les stars. Cela lui avait pris une bonne année, mais le site avait pris une envergure nationale et était devenu une vraie source de ragots.

Mais la connaissant, je me doutais qu’elle voulait quelque chose d’encore plus important. Elle aimait le pouvoir. Elle aimait l’argent... Et elle était prête à faire n’importe quoi pour obtenir ce qu’elle désirait.

Si elle n’était pas une femme, je lui collerais mon poing dans la face.

— Tu ne feras pas cette interview. Tu vas partir d’ici aujourd’hui et tu ne parleras plus jamais à un journaliste ou un tabloïd de moi ou de ma femme.

Cela le fit rire.

Je passai la langue sur mes dents.

— Combien vaut cette opération pour toi ? demandai-je en inclinant la tête.

— Je te l'ai déjà dit.

Il ne comprenait rien, ce crétin.

— Non, mais cet argent, il ne va pas venir tout seul. Qu'est-ce que ça va te coûter ?

— Il ne comprend pas du tout ce que tu lui demandes, Romeo. Il est idiot, dit Braeden.

— Si tu parles, que tu prends ce fric, tu ne seras plus jamais tranquille, continuai-je en pliant mes poings. Je serai toujours là. Pas physiquement, mais tu sauras que je suis juste derrière ton dos. Je ne peux pas t'empêcher de raconter tes conneries à la presse, alors tu sais que je suis capable de faire la même chose avec toi.

— Ce ne sont pas des conneries, j'ai pris sa virginité.

— Tu as des preuves ? demandai-je, me retenant de lui en coller une autre.

L'idée de ce mec touchant ma femme me donnait des envies de meurtre.

— J'ai une photo.

Je me figeai.

Braeden grogna et se rapprocha, le prenant par le col.

— Les hommes qui prennent des photos des filles en position vulnérable me dégoûtent.

Il leva le poing, prêt à frapper.

Merde, cet abruti avait ranimé les souvenirs de Braeden à propos de ce qu'avait vécu Ivy.

J'avançai moi aussi au cas où il faudrait que je le retienne.

— Elle est habillée sur la photo ! cria Kane, grimaçant en attendant le coup.

— Quoi ? demanda Braeden.

— Ce n'est pas une photo prise pendant que... C'est une photo d'un groupe de personnes avec elle et moi.

Il me jeta un petit coup d'œil.

Braeden le relâcha. Il retomba sur sa chaise, soulagé.

— C'est bien la preuve que je la connaissais à cette époque, reprit-Kane.

— Eh bien oui, tu la connaissais. Et alors ? Cela ne prouve rien du tout. J'ai beaucoup d'argent, Kane. Je connais beaucoup de monde. Je te traînerai devant les tribunaux, pour tellement de trucs que tu vas devoir vivre au tribunal. Diffamation, harcèlement, faux et usages de faux... Je t'accuserai de tout ce qui est possible.

Remarque : Je ne savais pas si je pouvais intenter quoi que ce soit contre lui. Je n'étais pas avocat. Mais lui non plus.

— Et puis il y a aussi le fait que tu seras accusé d'être un prédateur sexuel, intervint Trent.

Tout le monde se tourna vers lui. Kane hoqueta.

— Tu avais dix-sept ans. Elle en avait treize. Je suis presque certain que c'est assimilé à une agression sexuelle, un délit d'atteinte sexuelle sur mineurs... Au mieux, ce sera une agression, poursuivis-je. Tu sais ce que les médias feront à un type comme toi ?

Il déglutit péniblement.

— Tu passeras tout le fric que tu vas gagner dans les frais de justice et quand ça sera terminé, tu devras vivre avec un casier judiciaire d'agresseur sexuel.

— Non, murmura-t-il, les yeux écarquillés comme si ce que je disais ne lui avait jamais traversé l'esprit.

— Tu sais ce qu'ils font aux violeurs d'enfants en prison ? demanda Braeden tranquillement.

Il pâlit.

— Je sais qu'on a l'impression que les médias détestent Rimmel en ce moment, mais en fait, ils l'aiment bien. C'est leur chouchoute. Tu racontes tes conneries et ils vont se retourner contre toi tellement vite que tu ne croiras pas ça possible. Elle deviendra la victime, et toi... Tu auras un procès et tu seras condamné avant même que je te poursuive en justice.

Trent continua :

— Sept cent cinquante mille dollars, ça ne paraît plus aussi mirifique maintenant, hein ?

— Je demanderai plus, répliqua-t-il, furieux. Et j'obtiendrai plus.

— Je me demande combien on me donnera quand je révélerai ton casier à la presse, lança Drew derrière nous.

On se tourna tous vers lui.

Il souriait derrière son ordinateur portable.

— Vol avec effraction, voitures trafiquées, agressions et... attends... racolage de mineurs.

Vous avez entendu ce bruit ? Celui du clou qui ferme son cercueil ?

Mon éclat de rire me plia en deux.

— T'es vraiment un crétin.

— Comment tu sais tout ça ? demanda-t-il. Ce n'est pas public normalement.

— Ça l'est maintenant, dit Drew nonchalamment.

— Laisse tomber cette interview, insistai-je. Ou je jure devant Dieu que je foutrai ta vie en l'air.

— Je dirai à la presse que tu m'as menacé ! Je le dirai aux flics !

Je pris mon téléphone, activai l'écran et le lui tendis.

— Tu veux que je les appelle moi-même ? Quand ils arriveront, je les informerai de tout ça, en ajoutant que tu m'as demandé de venir ici pour me faire chanter, que je devais te donner de l'argent pour que tu ne révèles pas tout à la presse.

— Ils ne te croiront pas. Regarde ma tête ! hurla-t-il, le sang coulant sur son menton depuis sa lèvre éclatée.

— Quand Rome a refusé de céder au chantage, tu as foncé sur lui. Il s'est juste défendu, ajouta Braeden.

— Moi, c'est ce que j'ai vu, intervint Trent.

— Moi aussi, termina Drew.

— Maintenant, pose-toi la question : qui vont-ils croire ? Un mec qui a un casier judiciaire avec un cas de racolage de mineurs, ou moi, le quarterback au sommet de sa carrière, dont la femme a été harcelée par la presse et qui est maintenant victime d'un cinglé ?

— T'es un connard, chouina Kane.

— Je tiens aussi mes promesses.

Il baissa la tête.

— Annule l'interview.

Il resta assis un bon moment en pesant le pour et le contre.

J'eus l'impression que cela dura un temps infini.

En fait, cela n'avait dû représenter que quelques minutes. Le silence commençait à m'agacer sérieusement. Je craignais qu'il ne cède pas.

Pour certaines personnes, gagner autant d'argent n'arrivait qu'une seule fois dans leur vie.

Mais ma femme aussi.

Je ne quitterais jamais cette chambre sans la promesse qu'il ne ferait pas cette interview.

— Combien de contraventions pour parking impayé as-tu eues ? Réintervint Drew. Tu sais

que tu n'as plus de permis ?

Il s'affaissa sur son siège.

— D'accord.

— Quoi ?

— Je renoncerai à l'interview.

— Renonce tout de suite.

Il prit bien son temps, mais sortit son téléphone et composa un numéro.

Quand il pressa le téléphone contre son oreille, je grommelai :

— Mets le haut-parleur.

Il s'exécuta immédiatement. Il commençait à comprendre.

— Allô ? dit une voix.

— C'est Jonathan.

— Je suis en route vers ton hôtel. Tu es prêt ?

Braeden commença à aller et venir en entendant cette voix.

— J'ai changé d'avis. Je ne fais plus cette interview, dit Kane en me lançant un coup d'œil.

Je hochai la tête.

— Quoi ? s'exclama Missy. Tu ne peux pas te rétracter maintenant.

— Eh bien, si, je peux, je viens de le faire.

— Si c'est une histoire d'argent...

— Non, ce n'est pas ça. J'ai juste changé d'avis.

Il me jeta un autre coup d'œil et je pressai mon index contre mes lèvres pour qu'il comprenne bien qu'il valait mieux ne rien dire à propos de moi.

— Pourquoi alors ?

— Je trouve ça moche, répondit-il.

Je lui lançai un regard suspicieux.

— Ils t'ont retrouvé, n'est-ce pas ?

— Qui ?

— Comment ont-ils pu te retrouver ? Ah, s'écria-t-elle. Je n'aurais jamais dû le proposer à People. Kane, écoute-moi...

Je passai un doigt le long de ma gorge. Il coupa la communication.

— Rassemble tes affaires, tu vas changer d'hôtel.

— Je suis là jusqu'à demain.

— Non, dit simplement Braeden.

Je lui fis signe de s'activer, puis attendis impatientement qu'il mette ses vêtements dans un sac noir posé sur le sol.

— Laisse les clés sur la table.

Il posa deux cartes.

— Ne passe pas par la réception. Ils verront que tu es parti en récupérant les cartes et enverront la note à qui a réservé cette chambre.

Il n'avait pas besoin de savoir que je savais tout à propos du #BuzzBoss.

On l'escorta dans les escaliers jusque sur le parking.

— Je n'ai pas de voiture, balbutia-t-il.

— Monte, dis-je en lui montrant notre voiture de location.

Il hésita.

— Si on avait voulu te tuer, tu serais déjà mort.

Il soupira et s'installa sur le siège passager, pendant que Trent, B et moi nous entassions sur la banquette arrière.

Drew se dirigea vers l'aéroport et se gara dans le parking des départs.

— Mon vol ne décolle que demain, se plaignit-il.

— Change ta réservation ou dors ici. Je m'en fous. Maintenant, tire-toi.

— Tu devrais aller te laver le visage ou alors la sécurité va te prendre pour un terroriste, ricana B.

Kane se retourna sur son siège. Ses yeux luisaient de haine et de colère. Il en débordait.

Trent bondit en avant, nous prenant tous par surprise. Il prit son visage entre ses mains, écrabouillant ses joues.

— On t'a déjà prévenu de ne pas dire du mal de notre sœur. Alors, ne dis rien, parce que cette fois, je t'en collerai une et je jetterai ton corps inconscient sur le bitume.

— Allez vous faire voir, gronda Kane en sortant de la voiture, fulminant comme un gosse de cinq ans.

— Tu n'es pas mon genre du tout, hurla Trent.

Drew avait déjà redémarré avant même qu'il ait fini de descendre de voiture. Je le regardai par la vitre arrière. Il nous observait.

— Tu ne crois pas qu'il va prendre un taxi et retourner à l'hôtel ? demanda B, le regard fixé sur lui.

— Non.

J'étais certain de lui avoir fait assez peur. Il savait que je pensais chaque mot que j'avais prononcé dans cette chambre. Il l'avait lu dans mon regard.

Je le détruirais.

Et j'aimerais ça en plus.

Je lui jetai un dernier coup d'œil alors que Drew empruntait la rampe qui conduisait hors de l'aéroport et nous ramenait vers ma femme.

Kane entra dans le bâtiment et sortit de nos vies.



Chapitre 24



Rimmel

Romeo Anderson ne me dirigeait pas.

Pas plus que n'importe lequel de mes trois frères surprotecteurs.

C'était pourquoi lorsqu'il m'avait recouchée en me disant de rester là alors qu'il se livrait probablement à des actions que je n'aurais pas approuvées, ma première réaction avait été de lui coller un coup de pied.

Puis je m'étais souvenue que j'étais fatiguée.

Et que je ne voulais pas voir Jonathan.

Peut-être que pour une fois, je pourrais profiter de ses tendances directives et de ce comportement pénible et ne pas discuter. Ivy semblait du même avis que moi, même si on ne le dit, ni l'une ni l'autre. Il fallait aussi qu'on s'occupe de Nova.

Ils mirent très longtemps à revenir. Des heures.

On commanda à manger, mais je ne touchai à rien. J'avais le ventre noué. Je bus un peu de thé et grignotai un muffin, mais Nova en mangea plus que moi.

Après avoir regardé la pendule pour la millième fois, je jetai un coup d'œil à Ivy.

— Tu crois qu'ils sont en prison ?

— J'espère que non. Quelle bande de têtes de mule !

Nova faisait une petite sieste entre nous sur le lit. On se remit à visionner un film qui ne parvenait pas du tout à nous distraire de nos sombres pensées.

Même si je n'avais pas vraiment envie que Romeo aille à la rencontre de Jonathan, ça me faisait plaisir aussi. Je ne voulais pas que cette histoire devienne publique. Ce serait une terrible humiliation. Même si je ne la confirmais jamais, même si elle était embellie et pas complètement exacte, ce serait très pénible.

J'aurais honte. Mon père saurait tout aussi. Et lui devinerait que c'était vrai. Il était loin d'être un modèle de perfection, il avait même commis plus d'erreurs que moi, mais c'était quand même mon père.

Mes grands-parents le sauraient aussi.

Tous ceux avec qui je travaillerais également.

Le monde entier.

Cela exciterait terriblement la presse et il y aurait de multiples titres. Je n'étais pas prête à ça.

J'étais fatiguée. Je voulais juste être heureuse et recommencer à zéro. Nous avons lutté très fort pour que le passé ne vienne pas ternir notre présent.

Ivy devait sentir que des idées tournaient en boucle dans ma tête parce qu'elle vint prendre ma main, par-dessus sa fille. Je la serrai doucement, la remerciant de son soutien silencieux.

On resta assises comme ça jusqu'à ce qu'on frappe à la porte. Ivy et moi échangeâmes un regard.

— Tu crois qu'ils ont oublié leur clé ? chuchota-t-elle.

Je secouai lentement la tête.

— Moi non plus.

On frappa à nouveau.

— C'est la femme de chambre ?

Je haussai les épaules et me levai avant de me diriger vers la porte sur des jambes qui semblaient bien incertaines. Ivy me suivit. On s'arrêta toutes les deux devant le battant, en tendant l'oreille.

Je fis un geste vers l'œilleton et Ivy hocha la tête. Je fermai un œil et appliquai l'autre contre le judas.

Je fis un pas de recul alors, comme si on m'avait giflée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ivy ?

— Missy ! chuchotai-je.

Elle écarquilla tellement les yeux que je vis le blanc s'étendre autour de ses iris bleus.

— Pas question, articula-t-elle.

Missy frappa à nouveau.

— Je sais que vous êtes là. Ouvrez-moi.

Romeo m'avait interdit d'ouvrir à qui que ce soit.

Vous vous souvenez que je pense qu'il n'a pas d'ordre à me donner ?

J'ouvris la porte.

Elle se tenait sur le seuil comme si elle en était la propriétaire. Son air de sainte-nitouche me fila aussitôt la nausée et me fit grimacer.

— Que diable fais-tu là ? aboyai-je, la voix ferme et furieuse, sans une once de la fatigue et du stress que je ressentais.

— Je veux mon interview et l'argent qui va avec.

Je devais lui reconnaître qu'elle allait droit au but.

J'espérais donc qu'elle apprécierait que je fasse la même chose.

Je reculai d'un pas et pris mon élan pour lui donner un coup de poing. Il atterrit sur son nez avec une parfaite précision. Je sentis l'os dévier sous mes phalanges.

Aussitôt, la douleur explosa dans ma main. Je tressaillis, mais me retins de toute plainte. Je n'allais certainement pas montrer un signe de faiblesse à cette garce.

— Aïe ! couina-t-elle.

Sa tête partit sur le côté, le sang s'échappant de son nez. Elle pressa la main contre aussitôt, puis elle la retira et poussa un petit cri en voyant le sang qui maculait ses doigts.

— Tu m'as frappée ! s'écria-t-elle. Je crois que mon nez est cassé.

— Alors tu devrais te tirer très vite d'ici avant que je te pète autre chose, répondis-je sèchement en secouant ma main douloureuse.

— Espèce de petite garce ! gronda Missy en lâchant son sac griffé qui était maculé de sang lui aussi.

La seconde d'après, elle fonçait sur moi.

Je plantai solidement les pieds au sol, prête à la recevoir. Elle voulait se battre ? Pas de problème, je lui donnerais satisfaction. Elle méritait une bonne correction après tout ce qu'elle avait fait subir à ma famille.

Romeo n'était pas le seul capable de se battre aujourd'hui.

Juste au moment où elle allait m'atteindre, un bras s'enroula autour de sa taille et la tira en arrière. Elle continua à se débattre, à agiter les jambes en essayant de m'atteindre même après que Romeo l'eut soulevée du sol.

— Je t'avais dit de ne pas ouvrir cette porte, grommela-t-il.

— Tu n'es pas le seul qui a les moyens de défendre sa famille.

— Elle m'a cassé le nez ! s'exclama Missy à nouveau.

— Peut-être que tu seras plus jolie comme ça, ricana Ivy.

Missy se débattit à nouveau. Romeo avait l'air de s'ennuyer ferme et ne prit même pas la peine d'essayer de la calmer.

— Je sais que c'est toi qui l'as obligé à se rétracter.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles, répondit Romeo.

— menteur !

Le sang continuait de couler dans le creux de sa paume.

— Tu devrais t'en aller, lui conseillai-je.

— Je vais appeler la police, te faire arrêter !

Comme s'il l'avait entendue, un agent de sécurité de l'hôtel arriva au même moment dans le couloir. Il venait de la cage d'escalier.

— C'est vous qui avez appelé ?

— Oui, c'est nous, dit Drew en lui faisant un geste de la main.

— Cette femme a essayé de s'introduire dans notre suite. C'est une journaliste de #BuzzBoss.com. Nous lui avons demandé de partir, mais elle devenue très agressive. Elle a essayé d'agresser mon épouse, dit Romeo.

Il parlait d'une voix si calme et raisonnable que même moi je n'avais pas le moindre doute sur ce qu'il disait.

— Elle m'a cassé le nez ! hurla Missy.

L'agent de sécurité se tourna vers moi.

— C'est vrai, je le crains. Elle a sauté sur moi et j'ai levé les mains pour me protéger. Mon poing est entré en collision avec son nez.

— J'ai tout vu ! intervint Ivy, la voix grave. Je crois que c'est une harceleuse.

Missy poussa un cri indigné, qui la fit apparaître encore plus coupable.

— Je crois qu'elle est un peu dérangée, dis-je à l'agent.

— Je m'occupe d'elle, dit-il, l'air renfrogné. Désolé que vous ayez été dérangé, monsieur Anderson.

— Romeo, corrigea mon charmant époux.

Il tendit une Missy toujours aussi agitée à l'agent de sécurité, puis les contourna pour pouvoir entrer, avec les autres garçons dans la chambre.

— Je suis désolée pour votre nez, Mademoiselle, lançai-je. Mais si vous essayez encore de m'approcher, je devrai demander une ordonnance d'éloignement.

Missy se mit à crier aux mensonges, mais je fermai la porte, et tournai le verrou. Submergée par le soulagement, je m'appuyai contre le battant.

— Quel coup de poing, la tutrice ! ricana Braeden. Elle saignait comme une truie.

— Oh, c'est terrible, marmonna Ivy.

— Tu ne l'as pas ratée, hein ? fit remarquer Romeo, de la fierté dans la voix.

— J'en ai tellement marre de cette salope, marmonnai-je. Ça devait arriver.

— Ça et pire encore, dit-il.

Je ne lui demandai pas ce qu'il sous-entendait.

Pour le moment, je n'en avais rien à faire.

L'adrénaline qui m'avait envahie après le coup de poing à Missy se dissipait et je me sentais encore plus éreintée et peu stable sur mes jambes que tout à l'heure.

Je luttai contre ces sensations et me tournai vers Romeo.

— Alors ? Vous l'avez vu ?

— On l'a vu, marmonna Romeo.

— Rome lui a botté le cul, ricana Braeden.

— Tu es blessé ? demandai-je soudain, inquiète.

— Je...

Mais sa voix s'évanouit, comme tout ce qui m'entourait.

Je me tenais debout, vacillante et je le regardais parler sans entendre le moindre mot.

Je lus mon nom sur ses lèvres. L'inquiétude assombrissait ses prunelles exceptionnelles.

Je remarquai qu'on s'agitait autour de moi, puis tout disparut. Tout ce que je voyais c'était Romeo...

Jusqu'à ce qu'il disparaisse lui aussi.

Et alors, tout le monde mourut.

Fin

N'oubliez pas de laisser un commentaire positif en ligne !



Non, je plaisante !
L'histoire continue à la page suivante !
Je vous ai bien eus !

Chapitre 25



Romeo

Je gardais le contrôle de la situation.

Plus ou moins. La seule raison pour laquelle je n'avais pas encore explosé, c'était parce que je la tenais dans mes bras. Je voyais sa poitrine se soulever régulièrement et je savais que son malaise était probablement lié au stress. Rim avait beaucoup de problèmes avec ses crises d'angoisse et ses troubles anxieux.

Je ne savais pas si souffrir de cela provoquait des syncopes, mais c'était là-dessus que mon cerveau s'était arrêté. C'était le moins grave de toutes les idées qui me tournaient dans la tête.

Personne ne m'avait prévenu qu'être aussi amoureux de quelqu'un pouvait vous donner l'impression d'être minuscule. Je n'en avais pas l'habitude. Je ne l'aurais jamais. Tout ce que j'avais reposait dans les mains de la femme qui s'abandonnait entre mes bras.

Avant Rim, je ne m'étais pas rendu compte d'à quel point ce qui m'entourait était plus fort que moi. À quel point, un homme ne contrôlait rien dans ce monde. Nous étions tous à la merci de quelque chose de plus puissant... l'univers, un dieu... La chance.

Je ne savais pas exactement.

Je ne m'étais jamais inquiété avant. Peu importait ce qui me tombait dessus, puisque je contrôlais la situation.

Mais je ne la contrôlais plus. Et depuis un bon moment. Depuis le jour, au refuge, où j'avais découvert Rim, trempée par la pluie.

Maintenant, tout dépendait d'elle pour moi. De Rimmel.

Elle était l'unique chose indispensable à ma vie.

Je me mis à prier beaucoup, demandant aux forces supérieures de prendre soin d'elle, de ne pas me la prendre.

Nous étions installés à l'arrière de la voiture de location lorsque ses paupières frémirent.

— Rimmel, dis-je en orientant son visage pour que je le voie. Ouvre les yeux. Regarde-moi.

Elle m'obéit. Son regard était rêveur. Ses lèvres incurvées joyeusement et elle sourit en me voyant.

Elle possède mon cœur.

Elle me possède tout entier.

— Salut, beau gosse, murmura-t-elle comme si elle ignorait que je venais de passer un moment en enfer.

— Comment te sens-tu ? demandai-je en caressant sa joue.

Elle fronça les sourcils et l'air rêveur disparut. Je vis à quel moment tout lui revint en mémoire, parce qu'elle essaya de s'asseoir.

— Reste allongée, dis-je en l'obligeant gentiment à ne pas bouger.

— Que s'est-il passé ?

— Tu t'es évanouie. J'ai l'impression qu'avoir boxé Missy t'a épuisée.

Elle leva les yeux vers le ciel et une bonne partie de l'inquiétude qui m'étreignait encore s'envola.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle en jetant un regard autour d'elle.

— En route pour l'hôpital.

— Quoi ? s'écria-t-elle en essayant de se redresser à nouveau, au point que je dus la retenir fermement. Je vais bien !

— Tu viens de tomber raide. Tu ne vas pas bien.

— Je n'avais rien mangé. J'avais le vertige.

— Je t'avais dit de manger, lui fis-je remarquer, les lèvres pincées.

— Tu me dis souvent ce que je dois faire, marmonna-t-elle.

— Peut-être que tu devrais m'écouter de temps en temps.

— Peut-être que tu devrais arrêter de te comporter comme un homme des cavernes.

— On arrive, annonça Drew au même moment où la voiture s'arrêta.

On n'avait pas perdu de temps... mais c'était la spécialité de Drew, c'est vrai.

— Il n'y a aucune raison d'être là, rentrons à l'hôtel, dit Rimmel en s'asseyant pour découvrir l'entrée des urgences.

— Certainement pas, lui dis-je.

Elle plissa les yeux.

Il n'y avait que mon épouse pour tomber dans les pommes à un moment et être prête à argumenter la seconde d'après. Je devrais peut-être me méfier ; elle était douée pour péter des nez.

— Tu nous as fichu une sacrée frousse, sœurlette. Vas-y, lança Trent.

— Très bien, céda-t-elle, en baissant la tête.

— Et tu lui obéis à lui, alors ? marmonnai-je en me dépliant péniblement de cette voiture de location minuscule pour l'amener jusque dans le bâtiment.

— Je suis désolée de t'avoir inquiété. Une fois de plus, chuchota-t-elle en appuyant la tête contre mon épaule.

Je grommelai. Je n'arrivais pas à rester fâché contre elle.

— Je vous retrouve à l'intérieur, dis-je à Drew et Trent avant de passer les portes coulissantes.

Je me préparais à devoir me battre pour qu'on nous installe dans une chambre. Je n'allais pas tourner en rond dans la salle d'attente pendant des heures, en me demandant ce dont ma femme souffrait.

Elle avait peut-être des séquelles de l'accident. Quelque chose que personne n'avait repéré la première fois.

Heureusement, je n'eus pas besoin de discuter. L'infirmier à l'accueil était un fan de football. Il me reconnut même si nous n'étions pas dans mon État natal.

— Par là, monsieur Anderson, dit-il après que je lui eus expliqué que ma femme s'était évanouie et qu'elle devait être examinée au plus vite.

Il nous fit entrer dans un box fermé par des rideaux. Je déposai doucement Rim sur le lit et me plantai à côté.

— Les autres membres de la famille vont arriver, lui dis-je. Quatre personnes.

B et Ivy nous avaient suivis dans une voiture équipée pour Nova.

Il hocha la tête et se racla la gorge.

— Il faut que je l'ausculte rapidement.

— D'accord, dis-je en me décalant pour qu'il puisse s'approcher.

Je n'étais pas très loin de lui cependant et je l'observai avec attention tout le temps qu'il lui fallut pour prendre sa tension et son pouls.

— Je suis désolée, dit Rimmel à l'infirmier. Ce n'est pas vous le problème, c'est lui.

Ils éclatèrent de rire tous les deux. Je ne trouvais pas ça drôle du tout.

Une fois qu'il eut enregistré tout cela dans son ordinateur, il nous quitta, nous laissant seuls pour attendre le médecin.

— Arrête d'être aussi désagréable avec le personnel, me gronda-t-elle.

Elle semblait en meilleure forme, plus vive. Même si elle était encore bien trop pâle pour mon goût et les cernes sous ses yeux m'inquiétaient. Mais elle était adorable, assise tranquillement au bord de ce lit d'examen, les jambes pendant dans le vide. Elle était pieds nus parce que dès qu'elle s'était effondrée, je l'avais soulevée dans mes bras et on avait foncé vers la voiture.

Incapable de me retenir, je me rapprochai d'elle et plaçai mes mains de chaque côté d'elle sur le matelas.

— Je ne suis pas désagréable, j'obtiens ce que je veux.

Elle m'embrassa alors.

Elle s'écarta un peu, le regard rivé au mien et sourit.

— Arrête, dis-je, mais j'avais parlé sur un ton bien peu autoritaire.

Elle m'embrassa à nouveau.

Je la laissai faire bien sûr. Pas question de refuser un peu de plaisir.

— Tu aimes ça, murmura-t-elle contre mes lèvres.

— Oui, dis-je en lui rendant son baiser. Comment te sens-tu ? demandai-je en me reculant un peu pour l'examiner.

— Pas assez mal pour justifier ma présence ici. Je déteste les hôpitaux, ajouta-t-elle en tirant la langue.

Je replaçai une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Cela veut dire quoi que tu ne te sens pas assez mal ?

— Je suis juste fatiguée. Je suis patraque. Je suppose que c'est l'effet que ça fait lorsqu'on menace de révéler ton passé sordide sur Internet.

— Il ne fera pas cette interview.

— Vraiment ? demanda-t-elle, l'espoir brillant dans son regard.

— Vraiment. Je l'ai déjà mis dans un avion.

— Comment t'y t'es-tu pris ? Et qu'est-ce qui te dit qu'il ne donnera pas son accord pour un autre ?

Il y avait en effet une mince chance qu'il fasse cela. Mais je n'y croyais pas. Il avait vu à quel point j'étais sérieux quand je lui avais dit que s'il faisait cela, il ne serait plus jamais tranquille. J'aurais fait exploser son univers s'il avait continué à menacer Rim.

— Ne t'inquiète pas de ça, je m'en suis occupé.

— La police va t'arrêter ?

— Tu crois quoi ? Que je suis un amateur ? ricanai-je.

Le rideau fit un bruit métallique épouvantable quand le médecin le repoussa brusquement. Avec lui entra une jeune infirmière en pyjama d'hôpital jaune qui tenait à la main un kit de prise de sang.

— On m'a dit que vous aviez perdu connaissance, lança le médecin, sans lever les yeux de son dossier.

— Oui, confirma Rimmel. Mais je ne crois pas que ça soit grave.

— On ne perd pas connaissance sans raison.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? intervins-je, triomphant.

Le médecin leva les yeux. Il devait être en fin de quarantaine et portait ses cheveux très courts.

— Romeo Anderson ?

Je lui tendis la main.

— Bonjour, comment allez-vous ?

Il me serra la main et se tourna vers Rimmel.

— C'est votre épouse ?

Non, c'est ma copine. Créatin.

— Oui, j'espère bien savoir la raison pour laquelle elle m'est tombée dans les bras.

— Jackie, qui m'accompagne, va lui faire une prise de sang. Puis je vous poserai quelques questions. Je reviendrai lorsque nous aurons les résultats des analyses, on devrait savoir ce qui se passe alors.

Rimmel jeta un coup d'œil dubitatif au kit de prélèvement et à Jackie. Je surpris son regard et haussai un sourcil, la défiant de le refuser. Je ne me gênerais pas pour la mettre mal à l'aise, elle le savait.

Elle tendit le bras en soupirant et détourna le regard lorsque l'infirmière la piqua. Le médecin posa une série de questions, émettant des petits sons impossibles à interpréter, puis on se retrouva seuls en attendant les résultats.

Rimmel montra de façon très mélodramatique, le morceau de coton retenu par un sparadrap au creux de son coude.

— Tu es content ?

— Je ne serai content que lorsque j'aurai la confirmation que tu vas bien.

Mon téléphone tinta signalant l'arrivée d'un SMS de Braeden. Je grognai :

— Ils ne veulent pas les laisser entrer.

— Ce n'est pas comme si nous étions très occupés, répliqua-t-elle, très agacée.

Mon téléphone tinta à nouveau.

Pour info : Drew a fait fermer le site. Pour un temps au moins.

Très bien. Missy alias #BuzzSalope n'aurait jamais dû nous chercher comme ça. Elle allait le regretter.

On sera vite là, dis-je.

Puis je rangeai mon téléphone.

— Tu vas bien, n'est-ce pas, demanda Rimmel, la voix méfiante.

J'inclinai la tête.

— Pourquoi n'irais-je pas bien ?

— Eh bien, Braeden a dit que tu t'étais battu avec... *lui*. Il n'a pas dû être très sympa avec toi.

Kane. Le connard.

— C'est un pauvre type, ricanai-je. Il n'a même pas essayé de me frapper. Il savait que c'était perdu d'avance.

— Et le voir ? Ça t'a fait quoi ?

Son souci de mon bien-être me filait toujours des frissons. Elle s'inquiétait toujours pour moi comme moi je me faisais du souci pour elle.

C'était ce qui rendait le grand amour si important. Le fait de me sentir minuscule et vulnérable. Le manque de contrôle... Je n'étais pas le seul à vivre ça ainsi.

Rimmel était comme moi.

Nous vivions cela de la même façon.

Je la rejoignis et pris son visage entre mes mains.

— Le fait de l'avoir vu ne change absolument rien entre nous, bébé. Tu es toujours et tu seras toujours celle qui passe avant toute autre personne.

Elle referma les mains sur mes poignets.

— Tu sais que le mot à la mode pour désigner ça en ce moment c'est #bae³.

Je fis la grimace.

— C'est ignoble ce truc.

— Cela signifie caca en danois en fait.

Cela la fit pouffer de rire et elle plaqua la main contre sa bouche.

Ce rire était tout pour moi.

— Je suppose que je devrais me réjouir que tu n'aies pas donné ce nom à Ralph.

Elle me donna un coup sur le ventre, ce qui me fit rire.

— On devrait peut-être conserver la version longue, dit-elle en souriant. J'aime la façon dont tu le prononces. Ça sonne bien.

Je passai un bras autour d'elle et l'attirai tout au bord du matelas. Elle écarta les cuisses et je pris place entre elles. Je fondis sur sa bouche. Je ne relevai pas la tête. On resta collés l'un à l'autre dans un baiser infini. Les sons de la fourmilière des urgences s'évanouirent et il ne resta plus que nous. La douceur de sa bouche m'accueillait encore et encore. La façon dont ses lèvres dansaient subtilement contre les miennes faisait battre lourdement mon cœur, faisant naître en moi une soif de plus.

Peu importait le temps que nous resterions ainsi, je voudrais toujours plus après.

Quelqu'un se racla bruyamment la gorge près de nous, m'obligeant à relâcher sa bouche et à jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. Rim baissa la tête pour se cacher complètement derrière moi et je me redressai un peu pour lui offrir encore plus de protection.

Le médecin se tenait à l'entrée du box, le rideau à la main et ce que je supposais les résultats des analyses de Rimmel dans l'autre.

— Docteur, dis-je comme s'il ne venait pas de nous surprendre en pleine séance de câlins.

Le mec devait être jaloux de toute façon.

Il avança d'un pas, laissant le rideau retomber derrière lui.

— J'ai vos résultats.

Je jetai un coup d'œil à Rim. Elle hocha la tête alors je vins me placer à côté d'elle. On fixa le médecin, attendant qu'il nous les communique.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Rimmel.

— Eh bien, oui.

Mon cœur se serra.

Mon cerveau se mit aussitôt en mode crise et passa en revue une série de spécialistes et des faveurs que je pourrais demander pour garantir un accès aux meilleurs soins pour elle.

— Quoi ? demandai-je, en essayant de dissimuler à quel point j'étais dévasté.

— Vous êtes enceinte, dit-il en souriant, comme s'il venait de nous annoncer la nouvelle la plus formidable du monde.

Il ne s'attendait pas à ce que nous restions silencieux.

On le fixait tous les deux comme s'il n'avait pas ouvert la bouche.

— Euh... j'ai l'impression que c'est une surprise, dit-il face à notre absence de réaction.

Il ne lisait pas les journaux ?

— Vous venez de dire que je suis enceinte ? demanda Rimmel, la voix tremblante.

Il acquiesça.

— Les changements dans le corps d'une femme lors du premier trimestre comme le volume sanguin qui double presque par rapport à la normale, ainsi que l'augmentation du pourcentage des hormones peut entraîner des pertes de connaissance. Si on ajoute cela au fait que, comme vous l'avez dit vous-même, vous n'aviez rien mangé et que vous avez été soumise à du stress... Ceci explique cela.

— Je suis enceinte, répéta Rimmel. Romeo ?

Sa main vint s'emparer de la mienne, serrant si fort qu'elle me faisait presque mal.

— Vous en êtes certain ? demandai-je.

— Tout à fait. Nous avons vérifié pour être sûrs.

J'étais étourdi, sous le choc... tellement heureux.

Rimmel éclata en sanglots. Mais alors la méga crise de larmes.

Je la soulevai pour que son visage soit au niveau du mien. Les pleurs dévalaient ses joues et des sanglots déchiraient sa poitrine.

— Tu es enceinte de mon enfant, dis-je, en souriant si largement que je m'en faisais mal aux joues.

Un nouveau sanglot déchira sa gorge. Elle s'agrippa à moi, en larmes. Le soulagement, la joie, la crainte... elle en débordait tellement que je ressentais tout. J'avais moi-même les yeux humides.

— Je te l'avais dit, chérie, chuchotai-je à son oreille. Je savais que ça se produirait. Cette fois, tout ira pour le mieux.

Elle essuya son nez dans mon tee-shirt et leva la tête.

— Un bébé, murmura-t-elle.

— *Notre* bébé.

De nouvelles larmes dévalèrent ses joues, mais elle sourit en enfouissant son visage dans mon cou.

Le médecin était mal à l'aise. Mais je n'en avais rien à faire.

Je ne le verrais plus jamais.

Et il ne savait pas ce que cela signifiait pour Rimmel. Pour moi.

Seigneur, on avait à peine commencé d'essayer. Elle était persuadée que cela prendrait des mois, comme pour Evie.

Des forces supérieures sont en action. Certaines choses sont écrites.

— De quand datent vos dernières règles ? demanda le médecin, en reprenant le dossier pour essayer de faire avancer les choses. Si vous pouvez me donner un jour, je serai en mesure de

vous dire de combien de semaines vous êtes enceinte avec précision.

— Je suis enceinte de trois semaines et demie, répondit Rimmel en levant la tête. Presque quatre.

Je lui jetai un coup d'œil.

— Comment le sais-tu ?

— C'est arrivé la première nuit, répondit-elle à voix basse. Je le sais, c'est tout.

Oh, ça me convenait.

— Donc presque quatre semaines, dis-je au médecin.

Il écrivit cela sur son dossier. Il devait nous prendre pour des fous.

— Je vous conseille d'aller voir votre gynécologue en rentrant chez vous. Il fera une échographie dans quelques semaines et pourra vous donner une date précise pour l'accouchement.

Rimmel poussa un petit cri et posa la main sur son ventre.

— Tout va bien ? Est-ce que le fait que je sois tombée dans les pommes a fait du mal au bébé ?

Cela me détruisit.

La voir presser la main sur l'endroit où grandissait mon enfant me détruisait.

— Non, votre petit va bien. Tous les autres résultats sont très bons.

Elle n'était pas encore totalement convaincue. Il y avait toujours un nuage de doute dans son regard.

— Faites-lui une échographie, exigeai-je.

Si cela la rassurait, on en ferait une, c'est tout.

— À moins de quatre semaines, une échographie ne montrera pas grand-chose. C'est trop tôt. Je vous conseille d'attendre six semaines. Ce sera bien plus clair alors.

— Vous êtes sûr ? demandai-je en cherchant le regard de Rimmel.

Elle me sourit en hochant la tête. Toujours dans mes bras, elle lança un coup d'œil au médecin.

— Merci.

— Je vous en prie. Si vous n'avez plus de question, je vous propose de signer les documents de sortie que je vais préparer et vous pourrez partir.

Rimmel acquiesça et le médecin quitta le box.

Elle prit ma main qui était posée dans son dos et la ramena contre son ventre plat. Une larme roula sur sa joue.

— Tu es heureuse, mon cœur ? demandai-je en caressant son ventre.

— Tellement, répondit-elle.

Elle avait à peine terminé sa phrase, qu'une lueur de culpabilité s'alluma dans son regard.

— Hé, c'est normal que tu sois heureuse. Le bébé le mérite.

On aurait dit que mes mots avaient actionné un interrupteur en elle, car elle s'illumina toute entière.

— Tu as raison, et je l'aime déjà, lui ou elle, aussi fort qu'Evie.

Je hochai la tête.

— Il a de la chance ce garçon parce qu'il a une grande sœur qui veille sur lui déjà.

— Oui, dit-elle, le regard attendri.

Puis les mots que j'avais prononcés prirent tout leur sens.

— Le garçon ?

— Ou la fille. Je suis fou de joie de toute façon, répondis-je en haussant les épaules.

— Tu m’as fait un autre bébé, dit-elle, les lèvres tremblantes. Merci.

Mon cœur se serra et je la serrai contre moi.

— Je t’aime, Rimmel.

Tellement.

La voix étouffée dans mon tee-shirt, elle enchaîna :

— Je t’aime aussi.

— Allez, il faut qu’on s’en aille, dis-je en la déposant sur le matelas afin de pouvoir m’accroupir devant elle et lui offrir mon dos. Quelqu’un que je connais n’a pas mangé ce matin alors, il va falloir que je surveille ce quelqu’un pour vérifier qu’elle s’alimente comme il faut. Surtout maintenant qu’il en faut pour deux.

Elle s’installa sur mon dos en riant et je me relevai.

— J’ai oublié mes vitamines à la maison, s’inquiéta-t-elle aussitôt. Je ne pensais pas... J’aurais dû les prendre avec moi.

Nous rentrions à la maison aujourd’hui. Ce n’était pas si grave.

Mais elle voulait ses vitamines et elle ne serait rassurée que lorsqu’elle les aurait.

Alors elle allait en avoir.

— Vitamines et nourriture, dis-je en me mettant à marcher.

— Romeo ? demanda-t-elle en tapotant le haut de ma poitrine, sa voix juste contre mon oreille.

— Tout ce que tu veux, dis-je en m’arrêtant.

— Je ne veux pas qu’on parle du bébé aux autres avant que ma grossesse soit plus avancée.

— À personne ?

— On le dira à Ivy et Braeden bien sûr. À Trent et Drew, dit-elle comme s’ils étaient à part.

Et c’était vrai. Ils étaient des membres de notre famille.

— Tout ce que tu veux, ma chérie, dis-je en me remettant en route.

On attendit d’être rentrés à l’hôtel avant d’annoncer la bonne nouvelle à notre famille. Rimmel fondit de nouveau en larmes. Ivy aussi. Nova applaudit. Les quatre hommes surveillèrent Rimmel quand on lui servit une assiette remplie de nourriture.

Elle s’en plaignit.

Je lui dis qu’il faudrait qu’elle s’y habitue.

Je savais qu’elle était anxieuse. Moi aussi, je l’étais. Cette grossesse serait longue. Nous traverserions sans doute beaucoup d’émotions. Des bons et de mauvais jours.

Mais...

Nous étions heureux.



Chapitre 26



Rimmel

À quatre semaines, on apprit que j'étais enceinte. À cinq semaines, on décida de ne pas savoir le sexe du bébé avant sa naissance. À six semaines, je développai une grosse aversion au parfum du shampoing de Romeo – il s'en procura un autre, à l'odeur moins prononcée. À huit semaines, on vit pour la première fois notre petit pois qui grandissait en moi. À douze semaines, on annonça ma grossesse à toute la famille – Valerie fondit en larmes. À seize semaines, la presse prit une photo révélatrice de mon ventre et l'info devint virale. À vingt semaines, on sentit le bébé bouger en moi. À vingt-cinq semaines, je m'autorisai enfin à croire que cette fois, les choses seraient différentes de la première.

Chaque jour de chaque semaine, je pensais à Evie. Mon amour pour elle ne changerait jamais. Comme l'amour que je portais à ce bébé durerait toujours.



Chapitre 27



Romeo

Elle rayonnait.

Et je ne parlais pas du rayonnement qui la caractérisait tout le temps.

Elle avait ce type de rayonnement qui attire l'attention, qui vous empêche de ne pas la regarder le plus souvent possible.

Rimmel m'avait jeté un sort, du genre qui effaçait tous les souvenirs qui précédaient le moment où elle avait littéralement trébuché dans ma vie. Je ne voulais pas que l'on brise ce sort. J'étais un prisonnier ravi, un otage volontaire de tout ce que notre vie commune sous-entendait.

Le mauvais. Le bon.

L'éternel.

Savoir que son corps abritait un être que nous avons créé, qu'elle le nourrissait avec tellement de grâce et de courage... Je ne croyais pas cela possible, mais cela me faisait l'aimer encore plus.



Chapitre 28



Rimmel

Je ressemblais à une balle de tennis sur pattes.

Pas vraiment. Mon ventre était si gros que c'était presque effrayant.

Ivy était mignonne enceinte. Moi ? Je ressemblais à une baleine échouée.

Mais je ne me plaignais pas. Tout ce qui m'importait, c'était que ce bébé se porte bien et qu'il ou elle ait tout ce dont il ou elle avait besoin.

Je devais toutefois reconnaître que c'était inconfortable parfois. Tout le temps, en fait. Dominée par les hormones, pleurant pour oui ou un non. Comme lorsqu'on n'avait plus de pickles.

Ce n'était arrivé qu'une fois.

Depuis, Romeo et mes frères ramenaient à la maison des bocaux de pickles ou d'autres géants, emballés individuellement.

Notre réfrigérateur ressemblait à celui d'un marchand de pickles. Un rêve devenu réalité.

Cette fois, j'allais vraiment avoir un bébé. Parfois, je devais me pincer pour y croire. À trente-sept semaines de grossesse, il était presque impossible de douter que j'allais bientôt tenir un bébé dans mes bras.

Et franchement, si vous voyiez mon ventre, vous vous demanderiez comment je pouvais encore marcher.

Ma grossesse était assez avancée pour que tout ce que j'avais repoussé, de peur de me porter malheur, dût être organisé. Comme une *baby shower*. *Ma baby shower*.

C'était plus que génial et Valerie avait mérité le droit de l'organiser pour plusieurs raisons.

- 1) Elle l'avait repoussée assez longtemps. Elle avait presque eu neuf mois pour l'organiser, ce dont elle avait bien profité.
- 2) C'était son premier petit-enfant, ce qu'elle avait cru ne jamais connaître. Et...
- 3) Ce bébé me méritait.

Et voilà. Je me tenais dans le jardin de notre propriété, qui avait été entièrement décoré pour ce luxueux événement autour de la naissance de notre enfant.

Je crois bien que cela rendait notre mariage un peu minable. J'interprétais ça comme une

confirmation que cet enfant serait terriblement gâté par sa mamie.

Même le titre de mamie lui convenait. Elle ne voulait pas un nom original ou quelque chose qui la fasse passer pour « moins vieille ».

Valerie s'en moquait. Elle voulait juste un petit-enfant à chérir.

Les débuts très difficiles de notre relation étaient oubliés maintenant. Elle avait été d'une aide incroyable durant ma grossesse, au point d'être surprotectrice parfois, et je savais avec une certitude absolue que ce bébé serait très aimé.

J'aurais tellement voulu que ma mère soit là. J'avais tellement de choses à partager avec elle. Chaque jour, l'idée qu'elle était auprès d'Evie me reconfortait, et c'était étrange de penser que chacun de mes enfants avait une grand-mère là où il se trouvait, puisqu'ils ne pouvaient être avec moi tous les deux.

J'observais la fête, à l'ombre d'un énorme parasol blanc qui je l'espérais sincèrement n'était pas orné de vrais cristaux. Je n'osais pas poser la question à Valerie. Il y en avait des tonnes. Elle en avait suspendu à chaque arbre et à des structures qu'elle avait fait ériger.

On avait l'impression qu'elles flottaient dans le soleil et les cristaux scintillaient. Sur les parasols, il y avait aussi de grosses bulles transparentes suspendues à des hauteurs variées. Il y avait aussi des tables éparpillées dans le jardin, toutes nappées de blanc entourées de chaises en osier.

Des vases gigantesques emplies de fleurs blanches étaient dispersés partout et il y avait même une vraie fontaine dans laquelle les gens pouvaient jeter des pièces pour faire des vœux pour le bébé.

Le buffet était tellement adorable qu'on hésitait à manger. Il y avait des cupcakes blancs partout, des cookies avec un glaçage jaune dans des formes habituelles pour une *baby shower*.

Romeo et Braeden se tenaient auprès des Knights – l'équipe entière était là ainsi que leurs compagnes – Ivy courait après Nova qui courait elle-même derrière un ballon transparent rempli de paillettes colorées, qui s'était échappé.

Dès qu'elle avait su marcher, elle s'était mise à galoper. Depuis ses parents passaient leur temps à lui courir après. Elle riait aux éclats en bondissant derrière le ballon, ses boucles brunes dansant autour de sa tête. Je ne les voyais pas, mais j'étais sûre que ses yeux bleu foncé brillaient de malice.

Quelqu'un s'arrêta à côté de moi et quand je reconnus la personne, je lui adressai un large sourire.

— Je t'ai apporté des pickles, dit Trent en me tendant un des pickles géants que Valerie avait réussi à emballer.

Je gémis de plaisir en mordant dedans.

— Hmm, c'est tellement bon.

Il éclata de rire.

Trent et moi nous étions beaucoup rapprochés lors de cette dernière année. Sa nature empathique, calme était un vrai soulagement dans le monde chaotique dans lequel nous vivions. Je n'avais pas besoin de lui expliquer quoi que ce soit. Il avait comme une sorte d'intuition qui lui permettait de comprendre immédiatement ce que ressentait une personne. Quand Romeo était en déplacement, celui que je voyais le plus était Trent.

Il avait toujours été mon frère, mais maintenant il était un peu plus. Après Ivy, c'était mon meilleur ami. Il était devenu mon confident et j'étais toujours ravie de le voir.

— Tu as quoi là-dedans ? demandai-je en me penchant sur la coupe composée d'une grande

gaufre en forme de cône.

Elle était remplie d'une sorte de mousse de fromage frais parsemée de framboises et arrosée de miel.

— Ce truc est une tuerie, dit-il en engouffrant une énorme portion de mousse.

J'aurais juré qu'il ne pouvait rien ajouter dans sa bouche, mais il croqua un morceau de gaufre.

— Valerie s'est surpassée, confirmai-je, concentrée sur mon pickle qui était délicieux aussi.

Il ricana, ce qui m'arracha un sourire.

— Vraiment ?

— Tu sais ce qu'il y a derrière ce gigantesque rideau blanc ? demandai-je en montrant la grande forme blanche.

— Peut-être, dit-il en fourrant encore plus de nourriture dans sa bouche, avant de s'arrêter de mâcher pour dire : tu le sauras bien assez tôt.

— Quel frère tu fais !

Il riait encore lorsque Drew s'approcha et se pencha pour croquer un bout de gaufre.

— Tu as de la chance que je t'aime bien, Forrester, lui dit Trent. Sinon, je te botterais le cul.

— Fais ça, Frat boy, le défia Drew avant de lui piquer une framboise.

— Arrêtez de monopoliser ma sœur, cria Braeden en nous rejoignant sous le parasol.

Il m'enlaça par-derrière et embrassa ma joue.

— Incroyable ! Tu arrives encore à faire ça ! dis-je en riant en montrant son bras.

— Tu es particulièrement imposante aujourd'hui, la tutrice.

Je lui donnai un coup de pickle sur la tête.

— Beurk, du jus de pickle ! s'écria-t-il en faisant un bond en arrière.

— Qu'est-ce que tu fais à ma femme ? demanda Romeo, son bas musclé enlaçant mes épaules et m'attirant contre lui.

— Il a dit que j'étais grosse, reniflai-je.

— Pas du tout, j'ai dit que tu étais imposante. C'est très différent, se défendit Braeden.

Trent et Drew ricanaient en continuant à se battre autour du cône de gaufre. Pourquoi Drew n'allait-il pas s'en chercher un ?

— Tu n'es pas grosse, chérie, souffla Romeo. Il y a juste un peu plus de toi à aimer en ce moment.

— Je suis énormissime et on le sait tous.

Romeo tapota mon ventre, et comme par hasard, le bébé donna un coup de pied.

— C'est mon bébé, proclama Romeo comme si ça suffisait à expliquer ma taille imposante.

Il était très content de lui. Je crois qu'il appréciait particulièrement que je ressemble à une baleine. Plus j'enflais, plus il se gonflait de fierté. Ajoutez à cela que dès qu'il touchait mon ventre ou parlait à notre enfant, celui-ci répondait par un mouvement. Il était étonnant qu'il n'ait pas la tête aussi grosse que moi.

— Papa ! hurla Nova en arrivant à toute jambe derrière Braeden.

Il se retourna et elle se jeta dans ses bras. Il la souleva au-dessus de sa tête pour la faire rire.

— Que fais-tu, mon ange ? demanda-t-il.

Ivy nous rejoignit, à bout de souffle. Elle tenait un ballon.

— C'est ton tour, je suis épuisée, j'ai besoin d'ombre.

Drew et Trent se poussèrent pour élargir le cercle et lui permettre de prendre place sous le parasol.

— Tu veux voir ce qu'il y a derrière ce rideau là-bas ? demanda Romeo, juste contre mon

oreille.

— Tu sais bien que oui !

— Vous m'aidez, les gars ?

Il s'était adressé à mes trois frères qui se dirigèrent vers l'objet caché par le rideau.

Je jetai un coup d'œil à Ivy qui me regarda en souriant.

— Tu vas adorer, dit-elle en les observant. Je ferais bien de superviser tout ça. On les connaît, hein ?

— Comment ça ? demanda Romeo qui ne comprenait visiblement pas.

Ivy et moi éclatâmes de rire.

Elle les rejoignit en trotinant et Romeo se plaça devant moi.

— Comment va la mère de mon enfant ?

— J'ai mal au dos, aux pieds et mes mains sont enflées. Je ne porte plus mon alliance depuis des semaines, lui répondis-je en souriant. Je suis tellement heureuse.

— Je n'ai jamais voulu autre chose Rimmel, que tu sois heureuse.

— Je ne pourrais pas ne pas être heureuse avec toi, Romeo.

Même aux pires moments, quand Evie s'était envolée, il avait toujours été ma lumière dans la nuit.

Romeo prit mes joues entre ses mains et pressa son front contre le mien. On échangea un regard, comme si nous n'étions pas dans un endroit empli de gens et de bruit. Mon ventre se colla au sien, notre enfant blotti entre nous deux.

— Avant toute autre personne, chuchota-t-il afin que je sois la seule à entendre.

— Toujours, lui répondis-je.

Il affichait un sourire lumineux et empli de charme lorsqu'il s'éloigna.

— Ne te fâche pas ! dit-il en me soulevant dans ses bras.

— Tu vas te faire mal ! m'écriai-je.

Il leva les yeux au ciel.

— Non, mais tu as vu mes muscles ?

Tout en marchant, il fit jouer ses biceps.

J'éclatai de rire. Nous étions tout proche de l'objet caché maintenant et tout le monde nous regardait. On entendit les clics d'appareils photo que l'on déclenchait. Les gens murmuraient, en soulignant quel beau couple nous formions.

— Pourquoi m'as-tu dit de ne pas me fâcher ?

— Il fallait que je passe un coup de fil, Mini. Et cela coûtait un peu d'argent.

— Qu'est-ce que tu as acheté, Romeo ? gémis-je.

— Un truc dont tu n'as pas besoin.

Je poussai un autre gémissement.

— C'est mon bébé que tu portes, tu ne t'attendais quand même pas à ce que je n'essaye pas de vous gêner tous les deux ?

Il s'arrêta devant le rideau blanc. Les gens s'assemblèrent derrière nous. Valerie et Tony se placèrent à nos côtés. Romeo me reposa enfin sur mes pieds.

Le reste de notre famille approcha, puis Braeden appuya sur un bouton d'une télécommande.

Le rideau tomba.

Je poussai un cri.

Il y avait tout ce que j'avais voulu pour ce bébé. Certaines choses que j'avais vues relevaient du rêve.

Et tout cela était là, devant moi.

La foule poussait des « ohhh » et des « ahhh », mais je les entendais à peine. Je mis un moment avant de pouvoir prononcer un mot.

— Comment as-tu su ?

— Drew a hacké ton Pinterest.

Je me mis à rire.

Drew était doué dans ce domaine. Non seulement il avait réussi à fermer le #BuzzBoss pendant plusieurs semaines après la tentative de Missy en Californie, mais il avait réussi à effacer une grande partie du contenu de façon permanente. Après cela, Romeo avait fait fuiter son identité dans la presse en relation avec l'affaire qu'ils appelaient *La récompense à deux millions*. Jusqu'à ce moment, Missy avait réussi à dissimuler son vrai visage, mais cela n'était plus possible.

Elle ne pourrait plus jamais faire du mal aux gens avec ses révélations. Plus personne dans ce milieu ne lui ferait confiance.

Et le public ?

Il l'avait jugée et condamnée. J'espérais qu'elle quitterait le pays et que je ne la verrais plus jamais. Et si jamais ça se produisait ? Je lui pêterais le nez une nouvelle fois.

La presse ne me harcelait plus au point de mettre ma vie en danger. Nous étions de nouveau les chouchous des gens et considérés comme le top du monde du football.

Mais je m'en moquais vraiment. Je voulais juste que mon bébé soit en sécurité.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies acheté tout ça.

J'observai l'énorme exposition devant moi qui comprenait un berceau, un rocking-chair, des jouets, des ours en peluche, des couvertures, et des tapis. Il y avait tout ce qui était nécessaire pour remplir une nurserie et le placard d'un bébé.

— On commençait à penser que ce bébé serait tout nu quand il rentrerait à la maison, plaisanta Braeden. Il fallait qu'on intervienne, sœurlette. Hors de question que mon neveu soit vu les bijoux de famille à l'air.

— Un bébé n'a pas de bijoux de famille, le gronda Ivy.

— Le mien, si.

— Tout à fait, confirma B.

Puis les quatre hommes échangèrent des *high five* comme si les potentiels bijoux de famille de mon fils étaient un truc dont on devait être fiers.

Je crois bien que j'étais traumatisée.

— Roman Anderson, lui dit Valerie. On a des invités.

— Désolé, maman, marmonnèrent Braeden et Romeo de concert.

Valerie jeta un coup d'œil à Trent et Drew. Ils s'excusèrent immédiatement.

Ivy et moi éclatâmes de rire.

— C'est peut-être une fille, dis-je en caressant mon ventre.

— On sait tous que c'est un garçon, répliqua Braeden.

En fait, non. J'avais refusé qu'on nous révèle le sexe de notre enfant, grâce à la complicité du personnel de l'hôpital qui avait développé des stratégies très créatives pour nous empêcher de le savoir durant mes échographies.

Je n'avais pas acheté grand-chose. Je n'arrivais pas à m'y résoudre. Aussi heureuse que je fusse, je ne voulais rien faire qui nous porte malheur. Mais c'était un peu excessif et mélodramatique de dire que ce bébé rentrerait cul nu à la maison. J'avais fait quelques écarts

lorsque je n'avais pu résister à une visite dans une boutique pour bébé qui avait résulté dans l'achat de quelques petits vêtements.

Alors oui, j'étais enceinte de trente-sept semaines et la chambre n'était pas prête.

Enfin, elle l'était maintenant.

— Tout ne vient pas de moi, me dit Romeo en s'emparant de ma main. C'est de la part de nous tous. Je vais m'occuper de tout ça et tout faire ramener à la maison et dans la nurserie.

— Merci, lui répondis-je, soulagée.

— Non, merci à toi, me dit Tony en me prenant dans ses bras et en chuchotant à mon oreille : Cela faisait longtemps que je ne t'avais pas vue aussi heureuse.

C'était l'effet bébé ça.

— Je suis contente, lui répondis-je.

— Les autres cadeaux des invités sont à l'intérieur, tu pourras les ouvrir plus tard, poursuivit Valerie.

Je hochai la tête. Même l'idée de les ouvrir me fatiguait. Nova adorerait certainement m'aider.

Je frottai le bas de mon dos, l'esprit ailleurs en regardant tous ces magnifiques cadeaux. Certains faisaient partie de la liste que j'avais établie. Je ne savais pas comment ils avaient trouvé tout cela sur Pinterest. Cela avait dû leur prendre un temps infini.

La seconde d'après, je sentis qu'on me soulevait. Je me tournai vers Romeo, qui me regardait, l'air inquiet.

— Tu as mal au dos.

— Un peu seulement.

— Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

— Je viens juste de grignoter un pickle.

— Et en dehors de ça ? poursuivit-il en me jetant un regard sévère.

Je lui désignai mon ventre en gémissant.

— Regarde-moi, Romeo. Il n'y a pas de place en moi pour un bébé et de la nourriture.

— Allez vous asseoir, nous chassa Valerie. Je vais te préparer une assiette, Rimmel.

Romeo hocha la tête comme si je ne venais pas de dire que je n'avais pas faim, et prit la direction de la table.

— Pose-moi, ordonnai-je en m'agitant, mal à l'aise. J'ai envie de marcher.

— Tu es de mauvaise humeur, constata-t-il en me reposant par terre tout de même.

— Tu serais de mauvaise humeur toi aussi si tu avais l'impression d'être sur le point d'exploser.

— Je sais, bébé, dit-il en enlaçant nos doigts. Viens.

Alors qu'on prenait la direction de notre table, je tirai sur sa main pour l'attirer vers la fontaine. Elle était imposante, plus grande que Romeo, vaste et ronde. Il y avait déjà pas mal de petites pièces au fond.

Après la *baby shower*, on démonterait cette fontaine et on récupérerait les centimes qui seraient mis sur un compte ouvert au nom du bébé.

Romeo sortit une piécette de sa poche et me la montra.

— Ton vœu ?

Je secouai la tête. Je ne savais pas.

— Je vais en trouver un pour toi alors, dit-il.

Il savait que j'étais superstitieuse. Je lui souris. Il ferma les yeux et mit la petite pièce entre ses paumes. Quelques secondes plus tard, il sourit et la jeta dans l'eau, où elle fit un petit bruit avant

de sombrer au fond.

— C'était un bon vœu, me dit-il avant de s'emparer de ma main pour nous guider vers la table. Au bout de quelques pas, je m'arrêtai la main posée sur mon ventre.

— Rim ? Appela Romeo en pivotant sur ses talons l'air inquiet. Rimmel.

Ses mains se posèrent sur mes flancs. Je sentais son regard affolé, mais je ne le regardais même pas.

Un liquide chaud coula le long de mes jambes, sous le tissu fin de ma robe blanche.

Apparemment, toutes ces fausses contractions que j'avais eues n'étaient pas si fausses que ça. Pas étonnant que j'ai eu plus mal au dos que d'habitude et que je n'avais pas faim.

Romeo passait d'un pied sur l'autre en me regardant. Je me redressai, la main toujours sur mon ventre, l'excitation montant doucement en moi.

— J'ai perdu les eaux.

— Tu es sûre ? me demanda-t-il, le regard affolé.

Je soulevai ma robe pour qu'il puisse voir mes jambes. Une douleur sourde se logea au creux de mon ventre me faisant grimacer.

— Putain ! hurla-t-il. Cela n'a pas l'air normal. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vais accoucher, dis-je en prenant une grande aspiration. Notre bébé va arriver aujourd'hui.

— Mais c'est trop tôt, protesta-t-il. Il n'est pas censé arriver aujourd'hui !

Il pointait le doigt en direction de mon ventre, l'air accusateur.

— Je crois qu'il s'en moque, répliquai-je, pliée en deux par une douleur plus vive.

— Bon, d'accord, dit-il hors d'haleine, en m'enveloppant dans ses bras. Ne t'inquiète pas, ma chérie, je suis là.

Il me souleva ce qui m'arracha un petit gémissement. Il jura. C'était lui qui paniquait, pas moi.

— On va à l'hôpital.

— Mon sac n'est pas prêt !

— Ivy, hurla-t-il.

Toute notre famille se retourna et arriva en courant y compris Tony et Valerie.

— On part à l'hôpital. Il faut toutes ses affaires. Tu peux t'en occuper ? demanda-t-il en parlant à toute vitesse sans s'arrêter.

— Rimmel, tu vas accoucher ? demanda Ivy.

Je hochai la tête puis me tournai vers Valerie.

— Je suis désolée de tout gâcher.

— Tu plaisantes ? J'attends ce jour depuis si longtemps ! Ne t'inquiète pas, je vais mettre tout le monde dehors et on te rejoint à l'hôpital.

— Où sont mes clés, bon sang ? hurla Romeo.

— Certainement à l'intérieur, lui répondis-je calmement.

— Je vais conduire, annonça Drew. Rendez-vous dans le garage.

Tout le monde se mit en action. Ivy partit me préparer une valise. Braeden confia Nova à sa mère et Trent et lui encadrèrent Romeo qui fonçait vers ma nouvelle Range Rover, où Drew était déjà assis au volant.

Il démarra en trombe dès qu'on eut claqué la dernière portière, comme si on faisait l'une de ses courses.

Je jetai un coup d'œil à Romeo, qui était livide.

Je cachai mon visage dans sa poitrine, le sourire aux lèvres.

— Tout va bien, Rim, me dit-il. Je ferai en sorte que tout se passe pour le mieux.

Il était tellement adorable. Même s'il était terrifié, il se comportait comme l'homme que je connaissais. Responsable et solide.

C'était amusant, lorsque j'étais tombée enceinte, ce moment m'avait effrayée. J'avais peur de ne jamais y parvenir. Peur d'y arriver.

Maintenant que c'était le moment... je n'avais plus peur du tout.

Un espace en moi venait de se déverrouiller, me disant que tout irait bien, que ce bébé reviendrait à la maison avec nous. La tête sur la poitrine de Romeo – j'étais toujours assise sur ses genoux, trempant son pantalon –, je regardai le siège bébé que nous venions d'installer.

Mes yeux s'embruèrent.

Nous allions enfin avoir notre bébé.



Chapitre 29



Romeo

Le personnel de cet hôpital était totalement incompetent.

J'allais les poursuivre en justice les uns après les autres.

Ils étaient tous tranquillement assis, hésitant à se sortir les doigts du cul alors que ma femme souffrait le martyre.

Rim était reliée à des machines avec une sorte de bande autour du ventre et une perf dans la main. Même si elle était bien plus grosse que d'habitude, elle paraissait petite sur son lit, avec cette chemise affreuse fournie par l'établissement hospitalier.

Elle souffrait, je le voyais sur son visage. Quand cela s'intensifiait, elle mordait sa lèvre inférieure. Je n'aimais pas ça. J'avais mal au ventre moi-même.

C'était ma faute. C'était moi qui lui avais fait ça. Pourquoi est-ce que j'avais envie de lui faire l'amour tout le temps ?

— Hé, m'appela-t-elle en me tendant la main.

J'arrêtai de faire les cent pas pour me précipiter à son chevet, prenant ses doigts entre mes paumes.

— Je vais bien, m'assura-t-elle. Arrête de flipper.

— Je ne flippe pas.

Un petit sourire incurva ses lèvres.

— Je n'aime pas te voir souffrir, grognai-je.

— Ce n'est pas si terrible, dit-elle. Et puis je suis solide, je maîtrise la situation.

Je m'esclaffai. Je me sentais globalement rassuré. Elle était solide en effet et elle y arriverait.

Un petit coup rapide retentit contre la porte et une infirmière entra. Je ne l'aimais pas. Elle était bien trop détendue et nonchalante.

— Il y a une vraie foule qui vous attend dans le couloir, annonça-t-elle.

Braeden se présenta alors sur le seuil, suivi d'Ivy, Drew, Trent et mes parents.

— Salut, sœur, je t'avais dit que tu allais exploser, n'est-ce pas ? lança Braeden en s'arrêtant au pied du lit et en prenant le pied de Rim, enfoui sous la couverture.

— Elle ne va pas exploser, grommelai-je en fixant ostensiblement la main qui la touchait.

— Peut-être pas, mais il y en a pour longtemps ? dit B qui retira sa main en me lançant un regard méfiant.

— J'ai apporté toutes tes affaires, plus deux ou trois trucs, annonça Ivy qui portait un gros sac qu'elle posa sur un siège proche. Et quelques tenues pour le bébé.

Je fixai le sac comme s'il avait trois têtes. Mais de combien de trucs avait-elle besoin ? Elle n'allait pas rester si longtemps ici, n'est-ce pas ?

— Merci, dit Rimmel.

L'infirmière s'approcha de l'écran du moniteur et vérifia quelques données. Je l'observais comme un faucon sur sa proie, me demandant ce qu'elle cherchait et si tout allait bien.

— Les contractions se rapprochent, dit-elle. Tout me semble normal.

— Il y en a encore pour combien de temps ?

— Peut-être plusieurs heures.

Des heures ? Oh putain, non ! Cela faisait deux heures déjà.

La main de Rimmel se crispa dans les miennes et le sourire sur son visage s'effaça au profit d'une grimace de couleur.

— Serre ma main, ordonnai-je en observant son visage.

Pendant combien de temps devrait-elle endurer ça ?

— C'était une grosse contraction, commenta l'infirmière en regardant l'écran.

— Vous ne pourriez pas faire quelque chose ? aboyai-je alors que Rimmel me broyait la main avec plus de force que je pensais qu'elle n'avait.

Au bout d'une minute, elle relâcha la pression et se laissa aller contre les oreillers.

— Vous n'avez pas changé d'avis à propos de la péridurale ? demanda l'infirmière super inutile.

— Non, je ne veux aucune drogue, répondit Rimmel.

— OK, je reviens dans quelques minutes avec le médecin pour contrôler la progression.

Une fois qu'elle fut partie, je me tournai vers mon père.

— Tu vois cette négligence ? On a un vrai cas à plaider, là.

Il me rit au nez.

— Qu'est-ce que j'ai dit de si drôle ?

— On ne poursuivra personne, Romeo, intervint Rimmel.

Je repris mes va-et-vient.

Braeden quitta la chaise à côté d'Ivy.

— Mec, parle à ce bébé et dis-lui de se dépêcher. C'est ce que j'ai fait avec Nova et elle est arrivée juste après.

— Rim, tu as besoin de quelque chose ? demanda ma mère.

— Non, tout va bien. Je suis juste un peu nerveuse.

— Tout ira bien, la rassura ma mère en repoussant les cheveux devant son visage. Je le sens.

Rimmel hochla la tête et se laissa aller contre le matelas.

L'infirmière réapparut, suivie de sa nouvelle gynéco qui avait déjà signé un accord de confidentialité.

— On regarde comment ça se présente ? demanda-t-elle en allant vérifier les différentes machines.

— On va aller dans la salle d'attente. Si tu as besoin de quoi que ce soit, dis-le à Roman et il nous le transmettra. On est tout près, lui dit ma mère.

Rimmel me surprit lorsqu'elle prit sa main et la serra.

— Merci pour tout.

— Je t'en prie, mon cœur, répondit ma mère, les yeux embués.

— Tu vois, je t'avais dit que Rimmel était une fille super, lança Braeden à ma mère.

— Et tu avais raison, dit-elle en sortant de la chambre avec mon père.

Le médecin se tourna vers Braeden et Ivy.

— Je ne sors pas, dit-il. C'est ma sœur.

— C'est bon, dit Rimmel en soupirant.

— Allez vous mettre dans le coin, dis-je à Braeden. Comme ça, tu ne regarderas pas ma femme.

B obtempéra.

— Il y a des choses qu'un GFPLV n'a pas besoin de voir.

Ivy alla se placer près de la tête de Rimmel et moi aussi, de l'autre côté. La gynécologue précéda à l'auscultation et proclama que Rimmel était sur le point de pousser.

— On reviendra dans un petit moment et je pense que cette fois, ce sera pour accueillir bébé, déclara-t-elle avant de quitter la pièce.

L'infirmière s'attarda pour remonter les oreillers de Rimmel. Je la foudroyai du regard.

— Il est toujours comme ça ? demanda-t-elle en chuchotant.

— Parfois, il est même pire, s'esclaffa mon épouse.

— Je t'entends, ripostai-je.

— Pas de problème, papa, lâcha l'infirmière qui quittait la pièce.

Elle tapota mon épaule en passant.

Papa.

Merde ! J'allais être papa.

Deux remarques :

1) J'allais être un papa sexy.

2) Je ne savais pas comment être un père.

À peine l'infirmière sortie, Rimmel traversa une nouvelle période de douleur. Je lui tendis à nouveau ma main qu'elle serra jusqu'à ce que je craigne qu'elle me brise les os.

Quand la vague de contraction fut passée, je me déplaçai et vins prendre son ventre entre mes deux mains.

— Il faut qu'on parle, dis-je. Je suis ton papa et je pense qu'il est temps que tu pointes le bout de ton nez. Ta mère en a assez – je me penchai un peu plus – de toi à moi, je n'aime pas beaucoup l'allure de l'infirmière, je crains que tu doives te débrouiller. Mais ne t'inquiète pas, je serai là dès que tu seras sorti.

Je sentis le regard des deux filles peser sur moi et je relevai la tête.

— Quoi ?

Elles levèrent les yeux au ciel. Je me tournai vers Braeden qui hocha la tête.

— Ça devrait le faire.

— Vous êtes deux crétins, marmonna Ivy.

— Je crois que j'ai envie de pousser, dit Rimmel d'une voix étranglée.

Je bondis du lit en criant à B.

— Va chercher ce putain de docteur, mec !

Il se rua hors de la chambre. Ivy prit la main de Rimmel.

— Je vais attendre dans le couloir. Pour que vous soyez seuls pendant les premières minutes. Appelez-moi quand je pourrai prendre mon neveu ou ma nièce dans mes bras.

Elle m'embrassa sur son chemin vers la sortie.

— Parfois, je me disais que ce jour ne viendrait jamais, me dit Rimmel en tendant sa main vers moi.

Je la pris et embrassai sa paume.

— Eh bien, nous y sommes.

— Je t'aime, même si ça fait plutôt mal.

— Je souffrirais à ta place si c'était possible.

— Mais ça vaut le coup.

Je déposai un baiser sur sa tête. Elle haletait maintenant. Mon cœur battait la chamade et mes paumes étaient humides de sueur.

Le médecin et l'infirmière revinrent dans la pièce en fermant la porte derrière eux. Elle contrôla la dilation de son utérus et dès que le visage de Rimmel se pinça, elle lui ordonna de pousser.

Je restai à ses côtés tout le temps que cela dura. Je restais concentré sur son visage, ses mains... son souffle. Je ne sais pas combien de temps elle poussa, cela me sembla durer une éternité, mais soudain les exclamations ravies du médecin et de l'infirmière ainsi que le son des cris d'un bébé me tirèrent de ma torpeur.

Un bébé qui gigotait surgit devant mes yeux. Le médecin l'installa sur la poitrine de Rimmel.

— C'est un petit garçon ! annonça-t-elle.

— Un garçon, répéta doucement Rimmel en refermant ses bras sur lui. Salut, petit gars, reprit-elle, la voix étranglée par l'émotion.

Il leva la tête vers elle comme s'il n'avait besoin que d'une chose : entendre sa voix. Elle fondit en larmes en caressant sa joue.

Je les regardai. Ma femme et mon fils. J'avais le souffle coupé. Je ne pouvais plus penser. Tout mon être était concentré sur eux et sur l'image parfaite qu'ils composaient.

— Il a les yeux bleus, comme les tiens, dit-elle en relevant la tête.

Je déglutis.

— Romeo ? dit-elle sur un ton interrogatif.

Je clignai des yeux et vins embrasser son front.

— Mon Dieu, Rim, tu as été formidable. Il est parfait.

— Il faut que je l'examine quelques minutes, dit l'infirmière en tendant les bras.

Je bondis en avant, utilisant mon corps comme un bouclier.

— Ne touchez pas à mon fils !

Elle recula, déconcertée.

— Il faut que je le nettoie, que je le pèse.

— Papa ? Appela la gynécologue. Vous voulez couper le cordon ombilical ?

Le bébé s'agitait derrière moi. Rimmel le consolait en roucoulant des mots doux. Je regardai le médecin, le corps crispé.

— Romeo, laisse-les faire leur travail, me demanda Rimmel.

Je croisai les bras sur la poitrine et me rapprochai de l'infirmière.

— Elle a dû affronter d'énormes problèmes avant de tenir ce bébé dans ses bras. Ne lui prenez pas tout de suite.

— Je ne suis pas à une minute, concéda-t-elle.

Je lui jetai un dernier regard qui lui fit peur, je l'espérais, puis me déplaçai pour couper le cordon. Une fois cela fait, je me tournai vers ma femme. Son regard était toujours fixé sur le

bébé.

— Il est tellement mignon, viens le voir.

— Il faut vraiment que je fasse sa toilette, reprit l’infirmière.

Je lui lançai un regard noir.

— Oui, bien sûr, je suis désolée, dit Rimmel.

L’infirmière prit mon fils avec précaution et le conduisit dans un coin de la pièce où se trouvait une balance. Elle commença ce qu’elle devait faire.

Je l’observai sans quitter le chevet de ma femme.

— Ça va ? demandai-je. Tu souffres ?

— Tout va bien, m’assura-t-elle. Va le voir.

Le médecin se mit à parler à Rim et à terminer avec elle, alors je me rendis dans le coin de la pièce où se trouvait mon fils.

— Il a l’air en pleine forme, me dit l’infirmière. Il pèse trois kilos et trois cents grammes. Je l’observai par-dessus son épaule l’envelopper dans une couverture et placer sur sa tête un petit bonnet rose et bleu. Elle le souleva avec précaution et me le tendit. Il pleurait, c’était de sa faute.

Sans réfléchir, je le pris immédiatement et le serrai contre ma poitrine aussi fort que j’osai.

— Allez, calme-toi, je te tiens maintenant. Tout va bien. Nous les hommes de la famille Anderson sommes des durs.

L’infirmière s’esclaffa.

Il était minuscule, presque plus petit qu’un ballon de football. Le peu de cheveux qu’il avait était blond comme les miens. Je repoussai une petite mèche claire qui dépassait de son bonnet. Il réussit à sortir la main de sous la couverture et l’agita. Je glissai mon index dans sa paume et il referma aussitôt tous ses doigts dessus.

Il n’en fallut pas plus. Je tombai si profondément en amour de lui, qu’aucun retour en arrière ne serait possible.

— C’est encore mieux que ce que j’imaginai, dit Rimmel.

— Quoi ? demandai-je sans quitter des yeux son petit visage.

— Te voir avec lui.

— Il est beau, ce gamin, Mini.

Je levai les yeux et lui souris.

— Je veux le voir, dit-elle en tendant les bras.

Je lui confiai notre fils.

— Il va falloir que nous l’emmenions...

— Non, grondai-je.

— C’est le règlement de l’hôpital, intervint la gynécologue qui était en train de retirer ses gants. Vous pouvez l’accompagner.

La porte s’ouvrit et Braeden passa une tête dans la pièce.

— Qu’est-ce qui prend tellement de temps ?

— C’est un garçon ! annonça Rimmel.

La porte s’ouvrit plus largement et B et Ivy entrèrent.

— Je l’avais dit !

— On vous le laisse quelques minutes, puis il devra venir avec moi, dit l’infirmière en me jetant un coup d’œil en coin.

— OK, merci, cédaï-je.

Elle eut l’air surprise que je ne refuse pas. L’infirmière et elle quittèrent la chambre et Ivy et B

se ruèrent vers le bébé.

— Oh Seigneur, il est parfait ! dit Ivy quand Rimmel lui tendit le bébé.

Des larmes perlèrent dans ses yeux alors qu'elle le contemplait.

— Ce sera bientôt notre tour, chuchota Braeden qui regardait son neveu par-dessus l'épaule d'Ivy.

— Quoi ? s'exclama Rimmel.

Ivy grimaça et me jeta un coup d'œil, puis à Rim.

— On attendait avant de l'annoncer.

— Tu es enceinte ! s'écria Rimmel.

Ivy acquiesça. B souriait, fier de lui.

— On vient de l'apprendre. J'attendais la *shower* d'aujourd'hui avant de l'annoncer à tout le monde.

— Quelle excellente nouvelle ! dit Rimmel qui ne quittait pas notre fils des yeux. Félicitations !

Je tendis la main à B.

— Félicitations, mec. C'est une bonne nouvelle.

— Il faut que je le voie. Inspection du tonton.

— Attention à sa tête, lui dis-je lorsqu'il prit le bébé des bras d'Ivy.

— Je suis ton oncle préféré, dit-il à mon fils qui le regardait avec attention. Tu en as d'autres, mais je suis le meilleur.

— Rendez-le-moi, elles vont revenir et je voudrais lui faire un bisou, intervint Rimmel.

Braeden lui posa dans les bras et déposa un baiser sur son crâne. Elle sourit au bébé avant de lever les yeux sur moi.

Je ne pouvais plus résister ; je me glissai sur le lit et me plaquai contre elle, passant mon bras autour de Rimmel et de notre fils.

Rimmel embrassa son front, rajusta son petit bonnet, puis posa la tête contre ma poitrine. J'avais le cœur plein d'amour et serré en même temps. L'amour et le sens de la propriété que j'éprouvais alors étaient inégalés.

— Vous avez déjà trouvé son prénom ? demanda Ivy.

Je levai les yeux vers Rimmel. Nous avons peu parlé des prénoms tellement elle était superstitieuse.

Elle hocha la tête, presque timidement.

Je rajustai ses lunettes à monture noires sur son nez, avant de déposer un baiser sur sa tempe.

— Vas-y.

— Blue, dit-elle.

— Comme la couleur ? m'étonnai-je.

Elle me regarda en souriant.

— Comme la couleur de tes yeux, comme la couleur de mon *hoodie* préféré...

— Parfait, jeta Braeden.

— Tu n'as pas ton mot à dire, lui dis-je sans quitter Rimmel du regard.

Elle a choisi un prénom qui lui fait penser à moi... Comment pourrais-je m'y opposer ?

— Blue, répétai-je comme pour le tester. J'aime bien.

— Blue James Anderson, poursuivit Rimmel en baissant les yeux.

Le bébé bâilla, totalement indifférent à tout cela.

— J'adore, répétai-je en embrassant son crâne. Je t'adore, toi aussi.

L'infirmière fit alors sa réapparition en poussant un berceau sur roulettes. Je la foudroyai du regard.

— Va avec lui, soupira Rimmel. Et ramène-le-moi très vite.

— Tout ce que tu veux, dis-je en me forçant à quitter le lit.

Je ne laissai pas l'infirmière poser le bébé dans le berceau, je le fis moi-même. Il se mit aussitôt à pleurer. Moi aussi je pleurerais si on m'obligeait à quitter les bras de Rimmel.

— Il va bien ? s'inquiéta ma femme, prête à bondir de son lit.

— Parfaitement bien, la rassurai-je.

Comme nous quittions la chambre, Braeden me rejoignit.

— Ne t'inquiète pas, sœurlette. Je vais emmener Drew et Trent. Personne n'embêtera notre copain Blue.

— Parce qu'il y a encore d'autres membres de votre famille ? s'écria l'infirmière.

— Je m'en excuse à l'avance, lui dit Rimmel, compatissante.

Ivy ricana.

— Moi, je vais prévenir Valerie. Elle doit bouillir d'impatience. Félicitations, dit-elle en se penchant vers Rimmel pour lui faire un petit câlin.

— Merci, répondit Rimmel, les larmes aux yeux encore une fois.

L'infirmière sortit avec Ivy et B, mais je restai quelques secondes en arrière.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda mon épouse en fixant notre fils.

— Petit Blue va bien, ma chérie. Je les rejoins dans une seconde. Mais il faut que je fasse quelque chose avant.

— Quoi ? demanda-t-elle, perplexe.

Je me ruai vers elle. Je pris ses joues entre mes mains et lui donnai un baiser.

Lorsque je m'écartai, elle avait le regard rêveur et souriait doucement.

— C'était pour quoi, ça ?

— C'était pour respirer.

Je l'embrassai à nouveau.

— Et ça, c'était parce que je t'aime à la folie.

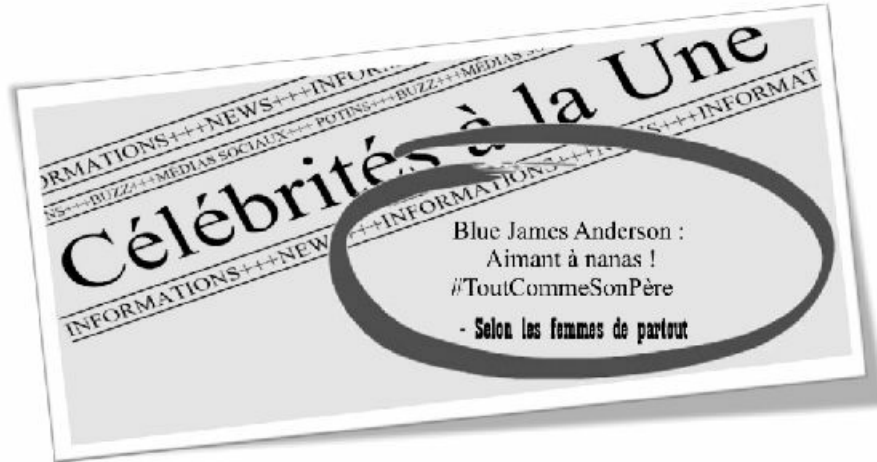
— À la folie, répéta-t-elle. Maintenant, va voir notre fils, me pressa-t-elle.

Je tins sa main jusqu'à ce que je sois obligé de la lâcher. Dans le couloir, je partis au petit trot pour rattraper mon fils. Quand je me penchai sur le berceau, je vis l'équilibre idéal : le mélange parfait entre Rimmel et Romeo.

C'était la preuve éclatante que deux cœurs pouvaient battre à l'unisson.



Épilogue



Rimmel

La porte restait fermée.

Pas verrouillée, mais comme scellée par un sceau invisible que personne ne voulait rompre.

Jusqu'à récemment. Mais pas encore par moi. Ou Romeo.

Ni par le petit bébé que je tenais dans mes bras.

Blue avait quatre jours et était la perfection même. Vous savez ce qu'on dit, que parfois la vie change en un instant, dans un battement de cils ?

La personne qui a dit ça devait probablement être parent.

Il n'y a pas d'amour plus immédiat que celui que l'on éprouve quand on place votre enfant dans vos bras. À cet instant, tout a changé, tout a basculé.

La force gravitationnelle qui nous avait rapprochés, Romeo et moi, s'était étendue soudain à notre fils. Nous avions déjà une large famille, aimante et un peu folle. Evie en faisait partie, pour toujours.

Mais Blue la complétait.

Mon cœur appartenait à Romeo, mais maintenant, il tournait en orbite autour de notre fils.

Il avait les yeux bleus ; ils étaient aussi magiques que ceux de Romeo. Chaque fois qu'il me regardait, je me sentais comme aimantée, comme si le monde se réduisait à lui et moi. La seule personne que je connaissais qui avait ce type de pouvoir sur moi était son papa.

Le fin duvet blond qui couvrait son crâne était irrésistible ; sa petite bouche en forme de cœur était rose et appelait les bisous.

Il connaissait ma voix et celle de Romeo. Ces grands yeux ronds nous suivaient dès que nous bougions et dès qu'ils nous avaient trouvés, ils ne nous quittaient plus.

Je vais être honnête ; parfois lorsque je le regardais et que mon cœur se gonflait d'amour, je pensais à ma fille, celle que je ne rencontrerais jamais. Je me demandais si elle aurait eu les mêmes yeux, les mêmes cheveux, le même appétit.

Je ne le saurais jamais, mais cela n'amoindrissait en rien l'amour que je portais à Blue. Au contraire, je ne l'en aimais que davantage, parce que je comprenais bien mieux aujourd'hui la fragilité de la vie.

— C'est la chambre de ta grande sœur, lui dis-je alors qu'il me regardait. Je pense que ça lui ferait plaisir que tu t'y installes. Tu es prêt ?

Il ne répondit pas, mais ce n'était pas la peine. Cette question me concernait plus moi.

Étais-je prête à entrer, à voir le passé et le futur en même temps ?

Romeo était juste à côté de moi. Il avait posé la main sur la poignée. Je pris une grande inspiration et il hocha la tête. La porte s'ouvrit.

Mon cœur se serra lorsque je vis la chambre. Je me souvenais de cette pièce avant, un espace presque vide avec simplement, un fauteuil, quelques jouets en peluche et un berceau. Elle me semblait toujours froide. Vide. Triste.

Mais ce n'était plus le cas maintenant. Elle était parfaite.

Pour rester raccord avec le reste de la maison, les murs étaient gris clair, d'une couleur douce et tendre, parfait pour un bébé assoupi. Le parquet était couvert de deux grands tapis, un avec des motifs gris et blanc qui était installé directement sous le couffin noir, et un autre jaune qui ressemblait à une sorte de nuage dans la pièce.

Derrière le berceau, le mur était décoré avec un papier au motif dessiné au stylo blanc. Un grand B était juste au centre en bois jaune. Tout le reste était blanc ou gris, avec des accents de jaune. De magnifiques rideaux encadraient les fenêtres. Le rocking-chair était une invitation au repos.

Tout avait été pensé jusqu'au moindre détail. La patte de Valerie était partout.

Je restais presque timidement sur le seuil.

— C'est magnifique, chuchotai-je en jetant un coup d'œil à Romeo derrière moi, pour vérifier que ça lui plaisait à lui aussi.

Il me jeta un regard un peu énervé.

— Ma mère ne voulait que le meilleur.

Je m'esclaffai. Il avait raison. Elle était raide dingue de ce petit bébé. Elle n'avait pas manqué un seul des quatre jours de mon fils. D'ailleurs, elle passerait certainement plus tard.

Je le berçai doucement en avançant dans la pièce et remarquai le placard plein, parfaitement rangé. Il y avait même quelques tenues bleues parmi celles jaunes ou vertes qu'elle avait choisies avant de savoir que le bébé était un garçon.

— Je me demande comment ils ont fait pour préparer ça en quatre jours.

J'étais émerveillée.

— Avec ma mère et Ivy ? Je suis étonnée qu'elles n'aient pas refait toute la maison.

J'étais assez d'accord. Je m'arrêtai net lorsque je remarquai la commode jaune contre le mur. Je déglutis péniblement et me rapprochai lentement. Je ne quittais pas des yeux le cadre argenté posé dessus.

C'était la seule photo d'Evie, sa première et unique échographie.

Ils l'avaient encadrée. Et ajoutée à cette chambre.

Un sanglot jaillit de ma gorge alors que je regardais cette minuscule photo. Elle avait tellement sa place ici.

Romeo m'enlaça par-derrière et vint poser son menton sur mon épaule.

— C'est une bonne idée.

— Oui, murmurai-je. C'est vrai.

Une larme glissa sur ma joue, mais je n'essayai pas de l'essuyer. Pas la peine. C'était normal de pleurer Evie. C'était normal d'être triste, normal d'être heureux.

La vie ce n'était pas une simple ligne droite, c'était un mélange... d'émotions, du doux et de

l'amer.

Romeo avait un bras passé autour de moi et caressait le sommet du crâne de Blue de l'autre main.

— Il te ressemble.

— Mes gènes sont dominants, déclara-t-il simplement.

— Vraiment ? demandai-je en me tournant vers lui.

— La preuve est dans tes bras.

Je ne pouvais pas dire le contraire, n'est-ce pas ?

Romeo se pencha, nous enlaça tous les deux et il déposa un baiser au sommet de mon crâne.

— Il a marché, dit-il.

— Quoi ?

— Le vœu que j'ai fait juste avant sa naissance.

Je relevai brusquement la tête vers lui. Il tendit les bras vers notre fils. Je lui confiai le bébé emmailloté en prenant bien soin de tenir sa tête.

— Je le tiens, me promit-il, son séduisant visage très concentré.

Je reculai d'un pas, regardant mon gigantesque mari caler le minuscule nourrisson contre sa poitrine et resserrer la couverture pour être sûr qu'il n'ait pas froid.

Il n'était père que depuis quatre jours, mais je savais avec une certitude absolue quel genre de papa il serait pour Blue et tous les autres enfants que nous aurions la chance d'accueillir dans notre foyer.

Exceptionnel

Exceptionnel – adjectif – : inhabituel, peu commun, extraordinaire, rare, inégalé.

— Je deviens doué, je trouve, me lança-t-il, le sourire aux lèvres.

— C'est vrai, répondis-je en lui rendant son sourire. Romeo ? appelai-je alors que je caressais les couvertures propres installées au bout de la table à langer.

— Oui, Mini ? répondit-il, sans détourner son attention du visage de notre fils.

— C'était quoi ton vœu ?

— Qu'il ait le bonheur de connaître ton amour, celui du genre que je n'ai vu qu'une seule personne distribuer : toi. Du genre de celui que tu me montres chaque jour.

Mon cœur tressauta dans ma poitrine.

— Tu es toujours ma #bae, Romeo.

— Tu viens de me traiter de crotte ? répliqua-t-il, feignant la colère, mais ses yeux débordant de rire et d'amour.

— Ne dis pas de gros mots devant mon fils, le grondai-je.

— Pardon, dit-il en grimaçant, avant de fixer son attention sur le bébé. Ta maman dit qu'il ne faut pas répéter ce mot-là. Mais je prendrai bien soin de t'en apprendre de bien pires quand tu seras plus grand.

— Roman Anderson ! chuchotai-je. Tu as du caca dans la tête !

— Oh, allez Mini, ne sois pas fâchée ! me dit-il, la voix câline en se rapprochant nonchalamment de moi.

Il s'arrêta devant moi et déposa un doux baiser sur ma joue.

— Tu es toujours la personne qui passe avant toute autre, madame Anderson.

Je t'aime, articulai-je silencieusement, en l'embrassant encore.

Blue commença à s'agiter et Romeo recula vivement.

— Hé, Blue Jay⁴, dis à papa ce qui ne va pas.

Ralph débarqua dans la pièce avec Darcy juste derrière lui. Il se précipita aux pieds de Romeo où il se coucha en levant les yeux vers le nouveau membre de la famille qui gigotait.

Ralph couina et je tapotai sa tête en disant :

— Tu es un bon chien.

Même ces deux chiens turbulents obéissaient au doigt et à l'œil à ce petit bébé.

— Il a faim, dis-je à Romeo en amorçant un geste en direction du bébé.

Romeo recula, serrant son petit Blue Jay contre lui.

— Ne viens pas interrompre cette conversation entre hommes !

— Il a faim, lui fis-je remarquer en mettant mes mains sur mes hanches.

— Tu es sexy quand tu veux commander, ajouta-t-il en agitant les sourcils.

Eh bien, tant mieux si ça marchait, parce que j'étais de nouveau noyée dans des pantalons de jogging, des sweat-shirts Alpha U et les cheveux hirsutes.

Qui avait du temps pour autre chose qu'aimer un bébé quand il venait d'arriver ?

Ivy. Mais elle avait des pouvoirs magiques.

— Je vais aller préparer son biberon. Je ne voudrais pas interrompre votre petit moment entre hommes.

Romeo alla s'asseoir dans le rocking-chair. Les deux chiens se couchèrent à ses pieds.

J'étais déjà dans le couloir, quand je l'entendis dire :

— Enfin, elle est partie ! Bon, parlons un peu football...

Le petit Blue Jay se calma aussitôt ; il écoutait, captivé, la voix de son papa.

Tout allait pour le mieux.

Je souris.



P.S. Ivy accoucha d'un petit garçon, nommé Jaxson. Jax et Blue avaient moins d'un an d'écart.
Au premier regard, ils devinrent les meilleurs amis du monde, comme leurs papas.

Note de l'Auteure

Cela semble toujours impossible tant que ce n'est pas fait. De vrais mots, surtout quand il s'agissait d'écrire ce livre. Ce livre était très demandé - car presque quotidiennement, les gens me demandaient un livre sur un bébé pour Romeo et Rimmel depuis le jour de la sortie de #Heart.

C'est arrivé au point que c'était tout ce qu'on me demandait. Je n'ai jamais été opposée à l'écriture de ce livre, mais je ne voulais pas l'écrire uniquement pour le plaisir de l'écrire. Je voulais qu'il y ait une histoire dans ma tête pour cela. Parce que j'aime tellement cette série, je voulais pouvoir lui rendre justice.

Vous savez, quand vous avez une très belle coiffure et vous ne voulez pas sortir parce que vous savez qu'elle soit ruinée ? Ou lorsque votre maison est toute propre et belle et que vous ne voulez rien faire pour la gâcher ?

C'est ce que j'ai ressenti en écrivant ce livre.

La série Hashtag a commencé comme un seul livre. Une seule idée d'une fille avec des lunettes. J'ai été inspirée par les sweats à capuche, le football et le temps frais. Je n'ai jamais voulu que ce soit huit tomes. Je n'ai jamais eu l'intention que toute une famille se réunisse et prenne littéralement en main ma vie.

Je suppose que les meilleures choses de la vie sont inattendues (Rimmel n'a-t-elle pas dit quelque chose comme ça ?) Et cette série a été définitivement cela. Le succès de cette série (et je ne parle pas forcément des exemplaires vendus) me coupe le souffle. Les personnages sont devenus tellement aimés que c'est presque intimidant, même pour moi. Surtout lorsque vous vous asseyez pour essayer d'écrire à leur sujet.

Comment serais-je à la hauteur des sept premiers livres ? De combien de façons pouvez-vous faire en sorte que deux personnes s'embrassent sans que cela ressemble à une répétition sans fin des mêmes mots encore et encore ? Comment entretenez-vous la magie qui entoure Romeo et Rimmel ?

Je sais que ce livre n'est probablement pas ce à quoi les gens s'attendaient. Il y a beaucoup plus de sentiments que – je *pense* – ce qui a été demandé. Je pense que tout le monde voulait du « heureux, heureux, heureux »... Mais c'est ce que m'ont dit Romeo et Rimmel. C'est réel, parfois cru, mais c'est la famille, ce qu'ils sont.

Et à la fin, il y était trois.

Un beau trois, en plus.

#Toujours était effrayant parce que j'ai essentiellement commencé dans le prologue avec quelque chose de profondément personnel et douloureux pour beaucoup de gens. En toute honnêteté, je n'ai jamais eu de problèmes de fausse couche ou d'infertilité. J'ai débattu (même maintenant que le livre est terminé) si je devais le faire. La dernière chose que je veux faire, c'est d'offenser quelqu'un avec mon portrait de quelque chose comme ça. Je ne veux blesser personne ni même essayer de réduire ce que ressentent ceux qui sont confrontés à ce problème.

Tout ce que j'ai fait, c'est essayer de l'écrire au mieux de mes capacités, avec compassion, mais aussi comme les personnages me l'ont dit. Tout le monde traite les fausses couches et l'infertilité différemment ; certains ont beaucoup plus de mal que Romeo et Rimmel.

Je prie simplement que l'histoire que j'ai écrite ici rende justice à cette série et ce sujet.

En outre, j'espère que vous, en tant que lecteur, avez trouvé tous les sentiments dont vous rêviez.

J'espère que la magie était là pour vous et que l'amour entre les membres de cette famille a brillé. Les gens se demanderont probablement si c'est vraiment la fin. Pouvez-vous en écrire plus ? Ma réponse est difficile, mais c'est la seule que j'ai. Oui. Ça y est. Je pourrais peut-être continuer à écrire, mais cela ruinerait ce truc « parfait », et je ne veux pas faire cela. (Je ne pense pas que cette série soit parfaite dans un sens littéraire ou éditorial. J'espère que vous comprenez ce que je dis ici).

Je vous laisse avec ça. Nous serons toujours une #famille. Ces mots et ces histoires seront toujours là pour les vrais #nerds. Je serai éternellement reconnaissante pour tout ce que cette série a apporté à ma vie, et ces personnages resteront à jamais dans mon cœur. J'espère que vous revisitez souvent ces livres et ces personnages, comme je sais que je le ferai.

Merci d'avoir fait ce #voyage avec moi. Continuez à faire connaître cette série, continuez à partager #l'amour. Peut-être qu'un jour, il deviendra suffisamment grand pour que nous puissions tous le voir à l'écran.

La prochaine étape pour moi est le livre d'Arrow (série #Gearshark), et après cela... une nouvelle aventure m'attend. Je vous verrai tous là-bas ;

À propos de l'Auteure

Cambria Hebert est une romancière avec plus de trente livres à son actif. N'arrivant pas choisir une spécialité au lycée, elle a passé son baccalauréat et a fini avec un diplôme en cosmétologie. Alors, vous pouvez être certain que ses personnages auront toujours de beaux cheveux. En plus d'écrire, Cambria aime le *latte* au caramel, se coucher tard, dormir et regarder des films. Elle considère les mathématiques comme de la torture humaine et elle a une peur irrationnelle des oiseaux (même des poules). Vous pouvez souvent la trouver se mettant du vernis sur les orteils (parce qu'elle se ronge les ongles des mains), ou promenant ses Chihuahuas (les vrais Boss de la maison).

Cambria écrit du Young Adult et New Adult, mais aussi des titres contemporains et du paranormal. Elle écrit également du suspense romantique, de la science-fiction et plus récemment du M/M. Son genre préféré à lire et à écrire est la romance contemporaine. Quelques-uns de ses titres les plus reconnus sont : la série Hashtag, la série GearShark, Text, Torch et Tattoo.

Cambria a également reçu les récompenses suivantes : Auteur de l'année, Meilleure série contemporaine (pour la série Hashtag), Meilleur Livre contemporain de l'année, Meilleure bande-annonce du livre de l'année, Meilleur Personnage contemporain, Meilleure couverture de livre contemporain de l'année. En outre, son titre le plus reconnu, #Nerd, a été classé dans le TOP 50 de Buzzfeed.com des meilleurs romans de l'été.

Vous pouvez en savoir plus sur Cambria et ses titres en visitant son site Web : [Http://www.cambriahebert.com](http://www.cambriahebert.com).

Résumé

Le bonheur pour toujours.

C'est ce qui arrive quand on se marie.

Pas vrai ?

Il s'avère que la bague brillante, les gâteaux et un mariage fantastique ne vous donnent pas automatiquement ce bonheur, même si c'est ce que vous désirez le plus.

Je commence même à douter que l'amour sans fin et inconditionnel que je partage avec l'homme que j'ai épousé soit suffisant.

Je ne peux pas être heureuse, vous savez pourquoi ?

Parce que je ne peux pas donner à Roméo ce qu'il veut vraiment. J'ai essayé. Tellement fort. Je ne serai heureuse que s'il l'est, et il manque quelque chose. Quelqu'un.

Les paparazzi sont sur moi. Les caméras clignotent et les regards indiscrets sont partout. Mon secret devient de plus en plus difficile à cacher, et je sais qu'à la seconde où le scoop sera dévoilé, la prise que j'ai sur ce lien fragile qu'est le bonheur me pètera au visage.

Dans notre visage.

Je ne peux pas laisser cela arriver. Quoiqu'il en coûte.

Parce qu'avec ou sans fin heureuse, Romeo passe avant tout le monde.

**Venez découvrir les
autres titres parus chez
Juno Publishing**

<http://www.juno-publishing.com>

**Et visitez notre page
Sur Facebook**

<https://www.facebook.com/junopublishingfrance>



<http://www.juno-publishing.com>

Notes

[←1]

L'End zone, zone de but ou zone des buts, est un terme utilisé dans le football américain et le football canadien qui désigne sur un terrain, la zone comprise entre la goal line et l'end line limitées sur les côtés par les sidelines. Le terrain possède deux end zones situées de part et d'autre du terrain.

[←2]

Marque de friandise au chocolat et au beurre de cacahuète.

[←3]

Bae signifie en anglais Before anyone else et désigne une chose ou une personne qu'on aime par-dessus tout.

[←4]

Blue Jay désigne un oiseau en anglais, le geai bleu.